هكذا من الأصل

Le Monde

CINQUANTE-DEUXIÈME ANNÉE – Nº 15951 – 7 F — VENDREDI 10 MAI 1996 — FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY – DIRECTEUR : JEAN-MARIE COLOMBANI

Le Monde des livres
Le Mai du livre d'art
Un cahier de 8 pages

Un mandat d'arrêt international est lancé par la justice belge contre Serge Dassault

Le PDG du groupe aéronautique est mis en cause dans une affaire de pots-de-vin

UN JUGE D'INSTRUCTION belge, du tribunal de Liège, a lancé un mandat d'arrêt international contre Serge Dassault, PDG du groupe aéronautique qui porte son nom. L'information, révélée par la télévision francophone RTBF, a été confirmée jeudi 9 mai. Avant de délivrer le mandat, le juge avait adressé une commission rogatoire internationale à la justice française. Une partie des investigations demandées par le juge belge ont été exécutées.

Serge Dassault est soupçonné d'avoir versé une commission de plus de 10 millions de francs français pour obtenir un contrat de 1 milliard de francs signé en juin en 1989 par sa filiale Dassault Electronique (dont il est président d'honneur). Ce contrat, dit « Carapace », confiait à la firme française le soin d'équiper en nouveaux moyens de guerre électronique des avions F 16 achetés aux Etats-Unis par l'armée de l'air belge. M. Dassault a simplement déclaré, jeudi, par le biais de son service de presse : *« Je ne suis pour rien dans cette affaire. »*

La justice belge enquête dans les milieux aéronautiques depuis l'assassinat, le 15 juillet 1991 à Liège, d'André Cools, ancien vice-premier ministre socialiste. La vérité n'a toujours pas été faite sur ce crime. Mais les enquêtes révèlent de nombreuses *« commissions »* versées lors de passation de contrats, notamment par la firme italienne Agusta, ce qui a entraîné la condamnation du socialiste wallon Guy Coëme, ministre de la défense en 1988. Elle a aussi provoqué la démission de Willy Claes, secrétaire général de l'OTAN, ancien ministre de l'économie ayant approuvé le contrat Agusta.

Suivez ce véhicule !

d'après HERGÉ

Lire page 28

Conflit entre élus RPR sur les marchés publics d'Ile-de-France

L'AFFAIRE des marchés publics d'Ile-de-France, déclenchée par les révélations d'une élue du RPR, Claude-Annick Tissot, met sérieusement en cause le président du conseil régional, Michel Giraud, lui aussi RPR. Mme Tissot est revenue, jeudi 9 mai, dans un entretien publié par *Le Parisien* et dans des déclarations au *Monde*, sur les procédures illicites employées, selon elle, dans l'attribution des contrats d'entretien ou de construction des lycées. Collaboratrice de longue date d'Alain Devaquet, conseiller de Jacques Chirac à l'Elysée, Mme Tissot affirme avoir subi des *« pressions »* et ne pas vouloir se laisser *« intimider »*. M. Giraud, qui avait pris parti pour M. Balladur en 1995, réunira le 13 mai la conférence des présidents du conseil régional.

Lire page 6



Cannes 96

POUR la quarante-neuvième fois, Cannes devient la capitale du cinéma mondial, du 9 au 20 mai, où se mêleront économie et cinéphilie. *Le Monde* consacrera deux pages quotidiennes au festival pendant toute sa durée. Nous présentons aujourd'hui tous les films et « l'aventure du cinéma européen » dans un cahier de douze pages placé sous le signe de Marcello Mastroianni, qui *« rêve d'une planète où tout le monde serait napolitain »*.

Lire notre cahier spécial

Sarajevo se fait du cinéma sur l'île de Brac

ÎLE DE BRAC (Dalmatie)
de notre envoyé spécial

Sur la plage rayonnante de soleil, une explosion retentit. Un obus de mortier fracasse la dune. Une fraction de seconde plus tôt, un premier obus s'était abattu dans la mer, à cinq mètres du rivage. Les enfants, tranquillement allongés au bord de l'eau, s'affolent, écrasent leur visage dans le sable doré. Ademir Kenovic, le metteur en scène, crie : *« Coupez ! »* C'est la dernière prise du premier long métrage bosniaque de fiction, *Le Cercle parfait*. L'île de Brac retrouve son calme olympien.

Le film raconte l'histoire d'un vieux poète alcoolique qui recueille deux enfants perdus après la destruction de leur village et un chien aux pattes arrière sectionnées par un éclat d'obus... L'action a principalement pour cadre Sarajevo assiégée. Mais lors d'une conversation nocturne, le poète Hamza et les garçonnets évoquent leurs rêves : monter dans un train, aller voir la mer... Ces scènes viennent d'être filmées sur l'île de Brac, au large de la côte dalmate. Ademir Kenovic y a convié toutes les personnes qui ont participé au film de près ou de loin. Des autobus ont transporté dans ce coin de paradis près d'une centaine d'acteurs et de techniciens, venus avec leurs familles. Certains enfants, dont Memo et Almir, les personnages principaux, n'avaient jamais vu la mer.

La troupe a trouvé son havre dans un hôtel de luxe, le Bretanide, qui surplombe la plus belle plage de la région. Le déferlement des Bosniaques a légèrement surpris les touristes de la bourgeoisie croate, venus assister au même moment à un tournoi international de tennis. Lorsque Memo et Almir, dès leur arrivée, décident de goûter l'eau de la piscine, puis la recrachent bruyamment car elle est trop chlorée, les touristes leur jettent un coup d'œil dédaigneux. Quand l'équipe, qui attend l'arrivée du soleil, passe une journée entière au bar et se soûle allègrement, savourant la paix retrouvée, les touristes pincent les lèvres. Puis certains dignes visiteurs s'inquiètent franchement quand ces Bosniaques reconstituent des scènes de bombardements sur la célèbre plage. Un tennisman allemand questionnera même un serveur du Bretanide afin de savoir si Brac est soudainement devenue une île de fous.

La fin du tournage a été célébrée par un gigantesque pique-nique autour du traditionnel agneau grillé. On s'est rappelé comment la première enveloppe d'argent (700 000 francs) avait été acheminée jusqu'à Sarajevo par la costumière à travers les lignes serbes. On a repensé à ce jour où un artificier est tombé du toit, accident non prévu dans le scénario. L'équipe a ensuite repris le chemin de la capitale bosniaque, fière d'avoir participé à la renaissance du cinéma de son pays. Pour ces Sarajeviens, *Le Cercle parfait* est l'unique et dernier film de la guerre. Il est aussi le premier film de la paix. Probablement sera-t-il candidat pour la sélection du Festival de Cannes au printemps 1997.

Rémy Ourdan

Le PSG gagne la Coupe des coupes

LE PARIS-SAINT-GERMAIN a gagné la première Coupe d'Europe de son histoire, celle des vainqueurs de coupe, en battant (1-0) les Autrichiens du Rapid de Vienne en finale, mercredi 8 mai, à Bruxelles. Ce succès est le deuxième obtenu par un club français dans une compétition européenne, trois ans après la victoire de l'Olympique de Marseille en Coupe des clubs champions. Les Parisiens se sont imposés au terme d'une rencontre sans éclat, grâce à un coup franc de leur défenseur Bruno N'Gotty. Le PSG sauve ainsi sa saison en atteignant l'un des deux objectifs fixés par ses dirigeants.

Lire page 18

Constitution sud-africaine

Le Parlement sud-africain a adopté la nouvelle Constitution de l'après-apartheid. p. 4

Défaite électorale du pouvoir en Inde

Le parti du Congrès, au pouvoir en Inde, reconnaît sa défaite aux élections législatives. p. 5

La barbarie en procès

De La Haye à Rome, d'hier à aujourd'hui, la justice n'oublie pas les crimes contre l'humanité. p. 3 et notre éditorial p. 12

Le chic passe à l'Ouest

La côte Atlantique l'emporte désormais sur la Côte d'Azur, considérée comme moins « authentique » par les touristes. p. 8

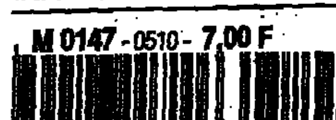
Escroquerie aux timbres

La justice enquête sur une escroquerie dont ont été victimes des centaines de collectionneurs de timbres et de spéculateurs, sur la Côte d'Azur. p. 9

La baisse des taux d'intérêt

Des obstacles politiques et techniques s'opposent au passage des taux d'intérêt français courts sous les taux allemands. p. 14

Allemagne, 3 DM; Antilles-Guyane, 9 F; Autriche, 25 ATS; Belgique, 45 FB; Canada, 2,25 $ CAN; Côte-d'Ivoire, 800 F CFA; Danemark, 14 KRD; Espagne, 220 PTA; Grande-Bretagne, 1 £; Grèce, 350 DR; Irlande, 1,40 £; Italie, 2700 L; Luxembourg, 46 FL; Maroc, 10 DH; Norvège, 14 KRN; Pays-Bas, 3 FL; Portugal CON., 230 PTE; Réunion, 9 F; Sénégal, 850 F CFA; Suède, 15 KRS; Suisse, 2,10 FS; Tunisie, 1 Din; USA (NY), 2 $; USA (others), 2,50 $.


M 0147 - 0510 - 7,00 F

POINT DE VUE

Nous ne nous laisserons pas faire

par Jean-Pierre Elkabbach

NOUS assistons, depuis une semaine, à un déferlement sans précédent de rumeurs et de calomnies qui visent France Télévision et ses dirigeants. Ces rumeurs ont un prétexte : les contrats passés par France 2 avec un certain nombre d'animateurs. Elles ont leur véritable cause dans une conjonction d'animosités et d'intérêts très différents. Elles ont un même objectif : la déstabilisation de la télévision publique, et sa chute. Les partisans de la privatisation pointent leur nez...

Nos adversaires ne peuvent pas critiquer les résultats obtenus par la télévision publique : audience en hausse, finances saines, bonne image auprès des Français. Ils ne peuvent pas critiquer non plus ses programmes : croissance sans précédent des investissements de notre groupe dans la fiction, le documentaire et les programmes jeunesse, plus grande place donnée à la culture sur nos chaînes. Ils ne peuvent pas attaquer non plus l'information : pluralisme, rigueur, développement régional et local. Nous payons aujourd'hui le prix de nos succès.

Alors, que nous reproche-t-on ? D'avoir eu en matière de contrats une pratique autocratique ? C'est la loi qui donne au président de France Télévision le pouvoir de signer ces contrats, dont le caractère confidentiel est impératif. Les conseils d'administration des deux chaînes m'ont confirmé ce pouvoir dès leur première délibération. Les grands contrats sont pluriannuels et s'exécutent sous plusieurs exercices et même sous plusieurs présidents ! Les contrats que j'ai signés ont été utiles à nos sociétés. J'assume la responsabilité de leur signature.

Lire la suite page 11 et nos informations page 26

Jean-Pierre Elkabbach est président de France Télévision.

La mort d'un torero unique



LUIS-MIGUEL DOMINGUÍN

LE TORERO Luis-Miguel Dominguín, né le 9 décembre 1926, est mort mercredi 8 mai près de Cadix. Outre sa grâce naturelle qui inspira les artistes et les intellectuels de l'après-guerre et un art consenti de la séduction, il laisse l'image du torero le plus complet du siècle, vrai successeur de Manolete.

Lire page 22

ENVIRONNEMENT Des milliers de manifestants anti-nucléaires ont tenté de s'opposer à l'acheminement de déchets radioactifs devant être stockés à Gorleben, dans le nord de l'Allemagne, après retraitement à l'usine française de La Hague. ● DES HEURTS violents se sont produits, mercredi 8 mai, entre les policiers et les groupes qui cherchaient à empêcher la progression du camion de déchets, faisant quelque quarante blessés et provoquant l'arrestation d'une cinquantaine de personnes. ● LA PROTESTATION contre le nucléaire civil existe depuis plus de vingt ans en Allemagne mais les militants écologistes ne sont plus seuls à se mobiliser : ils sont rejoints par les habitants des zones où doivent être entreposés les déchets. ● L'ALLEMAGNE doit recevoir une centaine de convois de déchets dans les années qui viennent, une préoccupation que connaissent d'autres pays.

L'Allemagne est confrontée à une vive protestation antinucléaire

Quelque quarante personnes ont été blessées et cinquante arrêtées lors de manifestations qui ont marqué l'arrivée au centre de stockage de Gorleben d'un chargement de déchets radioactifs en provenance du centre français de retraitement de La Hague

GORLEBEN
de notre envoyé spécial

L'Etat allemand ne peut pas permettre que *« des gauchistes et des criminels »* l'empêchent d'agir, a martelé le ministre allemand de l'intérieur, Manfred Kanther, évoquant mercredi 8 mai à la télévision les *« scènes de guerre civile »* qui se sont déroulées entre manifestants antinucléaires et policiers dans le nord de l'Allemagne.

Partis dans la plus grande discrétion, fin avril, de La Hague, les déchets nucléaires retraités retournés à l'Allemagne sont arrivés mercredi dans une ambiance des plus tendues au centre de stockage transitoire de Gorleben (Basse-Saxe). Les heurts entre la police et les manifestants opposés au convoi auraient fait une quarantaine de blessés, dont plus des trois quarts chez les *« anti-Castor »*, du nom du conteneur où sont enfermés ces déchets hautement radioactifs. Les incidents se sont interrompus en début d'après-midi mercredi, quand le convoi exceptionnel, encadré par trois mille policiers casqués, s'est engouffré dans l'enceinte de stockage. Quelque six mille manifestants, selon les organisateurs, ont provoqué la mise en alerte de près de quinze mille policiers sur l'ensemble du parcours allemand.

Dès l'arrivée du convoi ferroviaire en gare de Dannenberg, à 18 kilomètres du village de Gorleben, mercredi matin peu avant 6 heures, environ trois mille personnes ont suivi le transvasement du chargement sur un semi-remorque. Le train avait mis plus de seize heures pour traverser l'Allemagne ; il lui faudra six heures pour parcourir les derniers kilomètres sur une route en *« état de siège »*. Tout le long du parcours, entre deux cents et trois cents manifestants qui ont barbouillé de peinture certains panneaux de circulation allument des feux, dressent des barricades ou s'assoient sur la chaussée. Les cocktails Molotov fusent. La mobilisation se renforce au fil des kilomètres et de la matinée. La police fait usage sans modération de ses lances à eau et du gaz lacrymogène. Selon plusieurs témoignages, elle n'hésite pas à frapper certains participants qui suivent le convoi à pied.

« CHOQUÉS PAR LA VIOLENCE »

« Des jeunes ont été complètement choqués par la violence des forces de l'ordre », dit Tania, une habitante de la région, qui s'est chargée d'accueillir des opposants venus des différents coins de l'Allemagne. Environ cinquante personnes ont été arrêtées puis relâchées dans la journée. Le ton très dur adopté par Manfred Kanther, dénonçant les *« professionnels du chaos »*, a fait sourire les jeunes rassemblés devant une télévision portable installée sur le *« camp de base »*, un terrain de Dannenberg prêté par une habitante : un podium de fortune, quelques tentes, des roulottes en bois et de la paille en guise de couchette.

« Cette escalade est déplorable », regrette Wolfgang Ehmke, le porte-parole de la « Bürgerinitiative », qui rassemble les premiers opposants à « Gorleben », les habitants de la région. Fondée en 1977, au moment du lancement du projet de stockage, l'association revendique sept cents adhérents. *« Toutes les couches sociales, des paysans aux chefs d'entreprise »*, précise M. Ehmke, en ajoutant : *« ce sont des gens plutôt conservateurs en général »*. Des agriculteurs ont barré des portions de route mercredi avec leurs tracteurs. Comme Hans Werner, installé dans un village voisin de Gorleben, ils veulent *« lutter contre les risques de pollution des environs pour maintenir* (leur) *sécurité et la réputation de* (leurs) *produits »*. Cette région, peu habitée, à une centaine de kilomètres de Hambourg, accueille un tourisme familial dont on craint aussi le déclin.

La mise en chantier du centre, au début des années 80, et les premiers dépôts de déchets vitrifiés (arrivés en avril 1995 à la centrale nucléaire allemande de Philippsburg) ont troublé la tranquillité des imposantes fermes de brique rouge qui donnent du cachet à cette contrée de lande et de forêts. D'ici à 2003, plus d'une centaine de convois en provenance de La Hague doivent rejoindre le site.



Calicots aux fenêtres, les habitants s'opposent aussi à la deuxième phase du projet de stockage qui prévoit d'utiliser d'anciennes mines de sel pour entreposer de façon définitive les déchets nucléaires. *« Des études montrent que ces mines ne sont pas hermétiques sur le plan géologique »*, critique Wolfgang Ehmke.

Gorleben est vite devenu le point de ralliement des pacifistes et antinucléaires de toujours. Des députés écologistes du parti Bündnis/Die Grünen sont venus manifester mercredi. Des opposants, la plupart assez jeunes, n'ont pas hésité à faire des centaines de kilomètres pour dénoncer une nouvelle fois l'énergie nucléaire. *« On est venus avec un groupe de copains de Bavière, ça fait cinq jours que l'on dort très peu »*, dit Ralf, un militant de vingt et un ans qui vient d'achever un service civil dans un organisme de recherche écologique. Pour eux, les déchets sont dangereux partout où ils se trouvent ; *« c'est le nucléaire qui doit être combattu »*, précise une jeune femme.

EN CONTACT AVEC GREENPEACE

En attendant, tous proposent de stocker les matières radioactives usagées dans les centrales qui les produisent, sans chercher à les retraiter ni à les transporter. *« Nous voulons surtout approfondir la discussion sur la place du nucléaire »*, indique Wolfgang Ehmke, dont l'association est restée en contact très étroit avec Greenpeace en France et en Allemagne pour disposer d'informations face au mutisme des autorités et de la COGEMA, l'exploitant de La Hague.

« Gorleben doit devenir le symbole de notre lutte », affirme un jeune en regrettant que la manifestation ait aussi *« attiré quelques autonomes d'extrême gauche venus provoquer les policiers »*. Pour la première fois depuis quelques jours, la nuit a été calme. Provocateurs, militants écologistes et habitants sont presque tous rentrés chez eux dans la soirée de mercredi en se promettant de revenir au prochain convoi. Prévu avant l'été, *« il risque*, selon M. Ehmke, *d'être retardé après une pareille mobilisation »*.

Philippe Ricard

La gauche se mobilise contre l'atome civil

BONN
de notre correspondant

Gorleben occupe une place privilégiée dans les annales du mouvement antinucléaire en Allemagne. Les affrontements violents des derniers jours ont définitivement placé ce site parmi les hauts lieux de la lutte contre l'atome. Une liste dont les noms s'égrènent à la manière de batailles napoléoniennes dans l'album-souvenir des écologistes du pays : Brokdorf, Wackersdorf, Kalkar, Hanau...

Rappeler ces références historiques, c'est évoquer les grandes dates du combat écologique outre-Rhin depuis deux décennies. Combat dont l'objectif ultime est d'obtenir l'abandon à jamais du nucléaire civil par l'Allemagne. *« Sortir du train en marche »* (*« Aussteigen »*) : ce slogan traditionnel du mouvement antinucléaire, inlassablement répété depuis vingt ans, résume bien la nature de la démarche.

Avec Gorleben, les écologistes ont trouvé le « maillon faible » de la filière nucléaire : celui du stockage des déchets. Même si l'Allemagne ne construit plus de centrales nucléaires, et même s'il n'est pas exclu qu'elle abandonne complètement le nucléaire civil, il lui faudra bien trouver une solution pour les combustibles irradiés provenant de l'activité de son parc de centrales depuis les années 70. La stratégie des écologistes est tout entière concentrée, désormais, sur la partie « terminale » de la filière, alors que l'Allemagne s'est engagée à reprendre les combustibles irradiés qu'elle avait exportés, pour retraitement, à La Hague et Sellafield en Angleterre (plus de 150 convois sont attendus au cours des douze années qui viennent).

« Nous n'avons évidemment pas l'intention de renvoyer les déchets en France, mais notre message au gouvernement est le suivant : nous n'accepterons d'envisager une solution pour le retraitement des déchets en Allemagne que le jour où vous vous engagerez à renoncer à la filière nucléaire dans son ensemble », souligne Kerstin Müller, député Vert au Bundestag. En d'autres termes, la stratégie consiste à occuper l'aéroport pour empêcher l'avion d'atterrir en espérant que l'équipage demandera grâce.

Un choix qui peut permettre d'atteindre certains objectifs. S'ils ne sont pas parvenus, en vingt ans, à empêcher la mise en place de la filière nucléaire allemande, les mouvements écologistes ont néanmoins réussi à empêcher l'installation d'activités de retraitement en Allemagne. Les manifestations spontanées ont été relayées par d'innombrables procédures en justice et l'activité antinucléaire de plusieurs Länder gouvernés à gauche. L'usine Siemens de Hanau (transformation de déchets en combustibles MOX) a mis la clé sous la porte en 1994. A peine terminée, l'usine de Wackersdorf, en Bavière, a été abandonnée en 1989. Quant au surgénérateur de Kalkar (Rhénanie), il a cessé ses activités en 1991 et n'est plus aujourd'hui qu'un parc d'attractions pour touristes.

L'« ESPRIT DE GORLEBEN »

Au ministère de l'environnement, à Bonn, on craint qu'*« en dramatisant ce dossier, les mouvements écologistes parviennent à entraîner à nouveau un vaste mouvement d'opinion contre l'atome »*. Un mouvement qui pourrait sérieusement remettre en question la volonté du gouvernement allemand de mettre en œuvre une nouvelle génération de réacteurs nucléaires, plus sûrs, notamment en coopération avec la France.

Dans l'immédiat, à Gorleben, les matériaux vitrifiés en provenance de La Hague prendront place pendant une durée indéterminée (peut-être quarante à cinquante ans), dans un vaste hangar prévu à cet effet. Plus tard, il est prévu de descendre – définitivement cette fois – les conteneurs de produits contaminés dans un gisement de sel en sous-sol. C'est ce dernier aspect de la question qui explique la violence des manifestations à Gorleben. Après tout, l'Allemagne dispose d'autres sites de stockage provisoire, comme celui de Ahaus en Rhénanie, qui n'ont jamais été le théâtre de telles violences.

Peut-être faut-il en appeler au caractère particulier de ce que certains n'hésitent pas à appeler l'*« esprit de Gorleben »*, dont les habitants, essentiellement ruraux, se battent depuis vingt ans avec tous les moyens qui sont à leur disposition (de la faux au tracteur) pour empêcher la transformation du site en *« poubelle nucléaire »*. Une population farouchement hostile à ce qu'elle considère comme une intrusion violente de l'Etat dans sa vie quotidienne. Il y a quelque chose de « protestant » dans cette révolte qui rappelle de loin l'esprit de la guerre des paysans de 1532 (on l'a bien vu avec la participation de nombreux pasteurs aux manifestations). La Bavière, catholique, n'a jamais manifesté autant de difficultés à accepter le nucléaire, qui couvre 60 % de ses besoins en électricité.

On est en droit de s'interroger aujourd'hui sur les succès d'un mouvement antinucléaire auquel s'identifie une bonne partie de la « culture de gauche » en Allemagne, aussi bien chez les Verts que les sociaux-démocrates. Ces derniers, pourtant partisans de l'atome jusqu'au milieu des années 70, en sont aujourd'hui des adversaires déterminés. Ils prévoient d'arrêter l'activité de toutes les centrales allemandes au bout d'un délai de dix ans s'ils arrivent au pouvoir.

Malgré l'écho certain qu'il rencontre dans la population, surtout depuis Tchernobyl, le mouvement antinucléaire n'a pas réussi à empêcher l'Allemagne de se doter de vingt et une centrales nucléaires qui fournissent aujourd'hui un tiers des besoins en électricité du pays – une proportion bien moins importante que celle de la France, mais qui demeure considérable. D'où les contradictions d'un pays qui, tout en dépendant de l'énergie nucléaire, aimerait ne pas avoir à en gérer les conséquences. C'est ainsi qu'en l'absence d'une véritable stratégie en faveur des énergies renouvelables (solaire et hydraulique) l'Allemagne continue à subventionner chèrement le secteur du charbon, quitte à déverser d'abondantes quantités de CO2 dans l'atmosphère chaque année.

Lucas Delattre

Eglises et syndicats d'outre-Rhin adoptent ensemble une « charte sociale »

BONN
de notre correspondant

« Non au démontage de l'Etat social » : tel est le mot d'ordre de la *« charte sociale »* adoptée, mercredi 8 mai à Cologne, par les syndicats allemands et les principales associations de bienfaisance. Soutenue par les plus hauts représentants des deux Eglises chrétiennes, cette *« initiative pour la solidarité et la justice sociale »* a été conçue pour répondre aux projets d'économies budgétaires du gouvernement de Bonn. *« Cette charte marque le début d'un mouvement social »*, selon Klaus Zwickel, président du syndicat IG Metall, qui a reproché au pouvoir de ne pas avoir donné suite à sa proposition d'un *« pacte pour l'emploi »*, formulée en novembre 1995.

Les signataires de la charte ne remettent pas en cause la nécessité de faire des économies, mais exigent une répartition plus juste des sacrifices. Tout en réitérant les propositions faites l'an dernier avec la première version du *« pacte pour l'emploi »* (augmentation modérée des salaires contre de nouvelles réductions du temps de travail), les syndicats font de nouvelles propositions afin que les foyers les plus riches soient invités à faire un effort supplémentaire en faveur des plus pauvres et des chômeurs.

Il s'agirait notamment, afin de rééquilibrer les comptes sociaux, de relever le montant des cotisations touchant les salaires les plus élevés. Une *« assurance sociale »* minimale, basée sur les ressources fiscales et non sur les cotisations sociales, devrait être fournie aux plus démunis. Les Eglises, qui participaient à ce *« sommet social »* convoqué à l'initiative des syndicats, ont surtout insisté sur les aides aux familles : *« Au lieu de geler l'augmentation des allocations familiales, le gouvernement ferait mieux de retarder la suppression de la surtaxe de solidarité prévue pour 1997 »*, selon Klaus Engelhardt, évêque-président de l'Eglise protestante allemande.

L. D.

Où stocker pour toujours les restes de combustible irradié ?

LA COLÈRE MANIFESTÉE par les antinucléaires allemands n'est pas près de s'apaiser, car le transport à Gorleben (Basse-Saxe) d'un conteneur de déchets nucléaires en provenance de l'usine de retraitement des combustibles irradiés de La Hague (Manche), n'est que le premier d'une longue série. Dans les dix ans qui viennent, les Allemands doivent en effet réceptionner une centaine de ces « sulfureux » colis d'acier de 112 tonnes, dont chacun contient environ 11 tonnes de cendres hautement radioactives noyées dans des matrices de verre noir.

Ces matières sont le fruit des opérations menées dans les usines de retraitement pour récupérer ce qui est encore utilisable. Aussi étonnant que cela paraisse, subsistent encore dans 100 kilos de combustibles irradiés 96 kilos d'uranium, 1 kilo de plutonium, pouvant tous deux être à nouveau « brûlés » dans un réacteur, et 3 kilos de cendres diverses riches en éléments radioactifs à vie longue.

Personne n'est donc pressé de gérer cet encombrant héritage, que l'on envisage de stocker à grande profondeur dans des couches de matériaux (argiles, granites, dômes de sel, etc.) stables à l'échelle des temps géologiques. Tous les pays du monde qui ont une industrie nucléaire sont à la recherche de tels sites pour leurs déchets hautement radioactifs qu'ils stockent, en attendant, dans les puits réfrigérés et peu profonds d'installations construites en surface.

Ce stockage est un sujet si sensible que nombre de pays « nucléarisés » ont estimé qu'il était urgent d'attendre. En France, par exemple, Michel Rocard a jugé bon, dès février 1990, de donner du temps au temps et de multiplier les expériences préalables en construisant des laboratoires d'essais souterrains, dont les sites font toujours l'objet d'évaluations. Aux Etats-Unis, les autorités fédérales ont bien songé à enfouir leurs déchets dans le tuf volcanique de Yucca Moutain (Nevada). Mais elles peinent à caractériser ce site. D'autre part, elles sont « coincées » parce qu'elles ne disposent pas d'un centre de stockage provisoire, le MRS, pour accueillir les combustibles « brûlés » des réacteurs qui s'accumulent, au-delà du raisonnable, dans les piscines des centrales nucléaires.

Personne n'est pressé de gérer cet encombrant héritage

En Suisse, où existe déjà, à Grimsel, un laboratoire de recherche installé dans le granite, la situation, sans être aussi critique, n'est pas spécialement enviable. Soucieuses de leurs toutes nouvelles compétences juridiques sur l'utilisation des sous-sols, les autorités locales sont devenues maîtres dans l'art de retarder les choses. *Les Japonais ne sont guère mieux* lotis qui, en février 1995, ont reçu leur premier colis de déchets en provenance de La Hague. Seule semble réussir la Suède, qui a fait le choix du non-retraitement et fait construire à prix d'or, à Oskarshamm, un centre de stockage souterrain, le CLAB, où ses combustibles irradiés refroidiront pendant quarante ans avant d'être enfouis définitivement dans le sous-sol de deux communes lapones.

Partout donc, le stockage des déchets radioactifs pose problème. Mais c'est essentiellement en Allemagne que l'opposition à ces projets se manifeste avec une telle force, dans un pays qui, bien qu'équipé d'un parc de centrales nucléaires, a renoncé au surgénérateur à Kalkar, au retraitement des combustibles irradiés à Wackersdorf et à la production par ses soins de combustibles nucléaires MOX à base de plutonium à Hanau. Les affrontements récents entre les militants antinucléaires et les forces de l'ordre au moment du transfert du combustible encore utilisable de la centrale allemande aujourd'hui fermée de Greifswald vers celle hongroise de Paks en portent témoignage.

Jean-François Augereau



Le 9 mai, Journée de l'Europe, a reçu le soutien officiel du gouvernement français

Michel Barnier ne veut pas laisser le Front national monopoliser le débat européen

Dans un entretien accordé au *Monde* à l'occasion de la Journée de l'Europe, le ministre délégué aux affaires européennes, Michel Barnier, souligne la nécessité d'un large débat public sur les enjeux de la construction européenne. C'est lui qui dirige la délégation française dans les négociations entre les Quinze sur la réforme des institutions de l'Union européenne (CIG), et il se montre raisonnablement optimiste.

DÉCRÉTÉE en 1993 par le conseil européen de Turin, la Journée de l'Europe, célébrée le 9 mai, devait donner lieu jeudi, dans bon nombre de villes françaises, à des manifestations organisées sous l'impulsion du Mouvement européen. Pour la première fois, elle bénéficiait cette année d'un soutien officiel du gouvernement. Le premier ministre, Alain Juppé, devait prendre la parole en fin d'après-midi dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne pour clôturer un colloque organisé sur le thème de « L'Europe et vous », et que devaient animer Michel Barnier, ministre délégué aux affaires européennes, ainsi que quatre de ses prédécesseurs dans cette fonction : Alain Lamassoure (UDF), actuel ministre du budget et porte-parole du gouvernement ; Edith Cresson (PS), ancien premier ministre, commissaire européen à l'éducation, la formation et la recherche ; Elisabeth Guigou (PS), député européen et Bernard Bosson (CDS), député à l'Assemblée nationale.

Michel Barnier, qui dirige la délégation française dans les négociations qui se sont ouvertes entre les Quinze sur la réforme des institutions de l'Union européenne (CIG), avait prévu d'utiliser ce forum pour réaffirmer la nécessité d'un large débat public sur les prochains enjeux de la construction européenne. Disposant d'une récente étude réalisée par l'institut de sondage Louis-Harris, le ministre n'ignore pas que l'Union suscite encore beaucoup de craintes en France. Dans un entretien au *Monde*, Michel Barnier souligne l'importance, dans la perspective des échéances électorales à venir, de ne pas laisser les gens dans l'incertitude.

Interrogé sur les tentatives du Front national d'exploiter ce fond d'anxiété à son profit, M. Barnier s'y voit conforté dans son idée de ne pas laisser la parole aux mauvais prophètes : « *Cela ne m'inquiète pas, cela m'encourage, parce que cela prouve qu'on a visé juste* », estime-t-il. « *Si ceux qui croient en l'Europe, qui ont une certaine idée de l'Europe comme Jacques Chirac l'a, n'en parlent pas régulièrement et se contentent d'en parler quand il y a une échéance électorale ou une crise, la place est prise par les anti-européens, qui caricaturent et font de la démagogie, et qui utilisent l'Europe à des fins de politique intérieure* », souligne le ministre.

Michel Barnier note que deux sentiments transparaissent dans les discussions, dans les enquêtes d'opinion : d'abord, « *la tentation de mettre sur Maastricht, sur l'Europe, toutes ses propres insatisfactions, ses craintes, une réaction un peu globale encouragée par le fait que l'Europe s'est construite de manière un peu technocratique ou ennuyeuse* ». Puis, souligne-t-il, quand on prend le temps du débat, celui-ci devient alors « *beaucoup plus dépassionné, plus objectif, plus constructif* ».

« *Je n'ai pas regretté l'émotion de décembre dernier*, ajoute M. Barnier à propos des grèves de 1995 ; *cela coïncidait avec les décisions du conseil de Madrid enclenchant concrètement le processus de création de la monnaie unique, avec les craintes en France sur le service public, sur la Bosnie aussi. Rien n'est pire que le silence. Il y a eu cette grande vague. On a parlé beaucoup de l'Europe. Tant mieux.* »

> « Le cap est fixé, c'est un choix fondamental, fondateur du septennat »

Le ministre souhaite que la discussion retrouve un niveau de normalité et relève qu'à France Télécom, plus progressivement à EDF, « *on ne diabolise plus l'Europe* ». « *L'opinion*, dit-il, *sait maintenant que le nouveau président de la République française est résolument partisan de poursuivre la construction européenne, qu'il a une grande ambition pour l'Europe et pour la France dans l'Europe, mais en même temps qu'il a beaucoup de pragmatisme. Le cap est fixé, c'est un choix fondamental, fondateur du septennat, et il faut maintenant dialoguer sur ces problèmes.* »

Le ministre se veut encouragé par le fait que la conférence intergouvernementale (CIG), qui s'est ouverte le 29 mars ait été l'occasion pour deux grands partis, le RPR et le PS, d'ouvrir en leur sein « *un vrai débat* ». Un mois après le début de ces négociations, il a toujours bon espoir de parvenir à un résultat dans le délai prévu d'un an. Beaucoup dépendra forcément de l'hypothèque britannique, personne n'étant en mesure de prédire à ce jour comment influeront les législatives prévues pour 1997.

« *Nous sommes dans un premier round d'observation*, relève le ministre. *Il est intéressant de constater qu'on tourne quand même autour des vraies questions.* » « *Chaque pays*, poursuit-il, *a ses priorités. Certains ne souhaitent pas étendre les compétences de l'Union, d'autres le souhaitent, certains donnent une priorité à son meilleur fonctionnement. La France a une position médiane. C'est souvent autour de nos idées que se crée un point d'équilibre. On voit aussi une grande proximité entre la France et l'Allemagne, mais, je suis heureux de le constater, elle n'est pas exclusive. La France et l'Allemagne ne sont pas seules. Souvent, les pays du Benelux sont proches d'elles, et c'est important. Les pays du Sud aussi sont assez proches, comme l'Espagne.* »

« *A une ou deux exceptions près, je ne vois pas de positions irréconciliables* », note Michel Barnier. « *On peut, quelles que soient les secousses et les crises, arriver à un vrai résultat sur les points identifiés dans le mandat de Turin. Ce sera difficile, parfois très difficile. Il faudra*, conclut-il, *que les ministres, que les chefs d'Etat et de gouvernement négocient et se convainquent les uns les autres ; il faudra qu'au Conseil européen sorte l'intérêt commun de l'Europe.* »

Henri de Bresson

L'épizootie de la « vache folle » ne s'éteindra pas avant l'an 2000

La revue « Nature » publie une étude sur l'affaire

ON EST ENCORE bien loin d'en avoir fini avec la crise de la « vache folle ». Alors que Londres rencontre les plus grandes difficultés dans la mise en œuvre de son plan d'abattage du cheptel bovin, un groupe de scientifiques de l'université d'Oxford annonce, dans les colonnes du dernier numéro de l'hebdomadaire *Nature* (daté du 9 mai), que l'épidémie d'encéphalopathie spongiforme bovine va, d'ici 1999, toucher encore vingt mille animaux. Une telle conclusion soulève de nouvelles questions quant au respect des règles britanniques qui, dès la fin des années 80, avaient interdit l'alimentation des bovins à partir de farines animales. Elle impose par ailleurs de nouvelles analyses de la situation épidémiologique et des mesures sanitaires préventives devant être prises vis-à-vis du Royaume-Uni.

La « correspondance scientifique » publiée par *Nature* est signée du professeur Richard Southwood, l'un des meilleurs spécialistes de l'épidémie de la « vache folle », ainsi que par Dov J. Steckel et Martin A. Nowak. Les auteurs rappellent que depuis le début de l'épidémie britannique, apparue en 1986, plus de 160 000 bovins ont été atteints. C'est en juillet 1988 que les autorités ont décidé d'interdire l'utilisation des farines animales (fabriquées à partir de carcasses de moutons et de vaches) dans l'alimentation bovine. Or, sur les 160 000 animaux touchés, on sait aujourd'hui que 28 000 sont nés après cette interdiction. Ceci prouve – si l'hypothèse concernant l'origine de la maladie est la bonne – qu'elle n'a pas été respectée. De tels chiffres ne correspondent, en outre, qu'à une partie émergée de l'iceberg, de nombreux animaux ayant été tués avant qu'ils ne présentent les premiers symptômes.

Autre élément démontrant qu'il y a eu rétention d'informations, les auteurs de la publication de *Nature* révèlent qu'ils ne possédaient pas, jusqu'à présent, les données exhaustives permettant d'appréhender la réalité de la situation et d'établir des prévisions rationnelles quant à l'évolution de la situation épidémique. Ces spécialistes soulignent qu'ils en disposent enfin, et remercient fort chaleureusement leurs collègues du laboratoire vétérinaire central pour l'aide apportée. Ces données ont longtemps été tenues confidentielles.

Au terme d'une nouvelle analyse statistique, les auteurs de la publication de *Nature* établissent une dynamique prospective de l'épidémie. Ils situent ainsi entre 15 000 et 24 000 le nombre de bovins britanniques qui seront atteints entre 1996 et 1999. Ces estimations n'ont de sens, soulignent les auteurs, que si la source d'infection est définitivement tarie. Or, depuis dix ans, l'histoire de l'épidémie a montré combien les autorités ont rencontré de difficultés pour faire respecter les interdictions concernant l'alimentation des bovins. Les spécialistes du département de zoologie de l'université d'Oxford prévoient que l'épidémie ira en décroissant, le nombre des bêtes atteintes passant d'environ 10 000 cette année à 1 500 en 1999. Si cette dynamique est respectée la maladie de la « vache folle » deviendrait pratiquement indétectable en Grande-Bretagne dans les premières années du siècle prochain.

Cette analyse conforte en partie le plan d'abattage décidé par les Britanniques dans la mesure où elle estime qu'aucune vache âgée aujourd'hui de plus de trois ans ne sera atteinte. Selon les spécialistes d'Oxford, l'incidence la plus élevée de la maladie sera observée chez les animaux nés entre 1987 et 1990 ; 75 % des cas à venir toucheront des bovins nés après 1989. Mais leur travail met également en lumière les insuffisances du plan. Ce dernier ne permettra nullement d'obtenir une éradication rapide de la maladie, seul élément qui permettrait de rassurer les consommateurs et d'envisager un possible dénouement politique à l'échelon de l'Union européenne.

Cette publication, ajoutée à l'autre série de données jusqu'ici tenues confidentielles et récemment publiées par *Farmers Weekly* et reprises en France par *La Semaine vétérinaire* (*Le Monde* daté 28-29 avril), démontre que l'éradication de la maladie imposerait des mesures d'une toute autre ampleur. Londres s'est toujours refusé à mettre en œuvre la politique adoptée, depuis 1994, en France et qui consiste à abattre et à détruire l'ensemble d'un élevage dès lors qu'un cas d'encéphalopathie spongiforme a été décelé. La maladie ayant déjà frappé plus de 30 000 fermes, une telle pratique aurait abouti à l'abattage progressif d'une fraction importante du cheptel.

Jean-Yves Nau

La Commission fait un geste en faveur de Londres

La Commission de Bruxelles a fait, mercredi 8 mai, un geste pour tenter de désamorcer la tension que suscite le maintien de l'embargo décrété par l'Union européenne sur les exportations britanniques de viandes et produits dérivés bovins. A la demande du commissaire à l'agriculture, Franz Fischler, elle s'est prononcée, comme le demande Londres, en faveur de la levée de l'embargo sur les gélatines et suifs, et demandé au Comité vétérinaire d'examiner cette opportunité lors de sa réunion du 15 mai. Rien ne dit que les gouvernements seront prêts à suivre, mais les Britanniques ont saisi la balle au bond. « *C'est un pas dans la bonne direction* », a souligné un porte-parole du premier ministre. Downing Street a indiqué que John Major avait écrit en fin de semaine dernière au président de la Commission pour lui demander de chercher une solution politique. La Grande-Bretagne pourrait demander « *l'organisation d'un sommet européen* » spécial.

■ **Les éleveurs et marchands** belges de viande bovine ont mis en place, jeudi matin 9 mai, un barrage filtrant les véhicules français au poste-frontière franco-belge d'Aubange, près de Longwy. Cette action des syndicats agricoles belges est la troisième menée en Belgique pour protester contre la mise en place en France du label « *viande française* » (VF), qui gêne considérablement les exportations des pays tiers, notamment pour les viandes de qualité. Les éleveurs belges ont menacé récemment d'effectuer des actions dans des supermarchés belges pour y faire retirer la viande française des rayons.

L'ancien SS Erich Priebke répond devant la justice italienne du massacre des Fosses Ardéatines à Rome

ROME
de notre correspondante

C'est une des pages les plus douloureuses de son passé que l'Italie a rouverte, mercredi 8 mai, devant le tribunal militaire de Rome, où vient de commencer le procès de l'ex-capitaine des SS Erich Priebke. Très droit, ce vieillard en apparence anonyme, vêtu d'un costume gris et d'une cravate fantaisie, assis entre son avocat et son interprète, a écouté sans sourciller le plus écrasant des actes d'accusation : « *participation à des meurtres répétés contre des citoyens italiens, aggravés de cruauté* ».

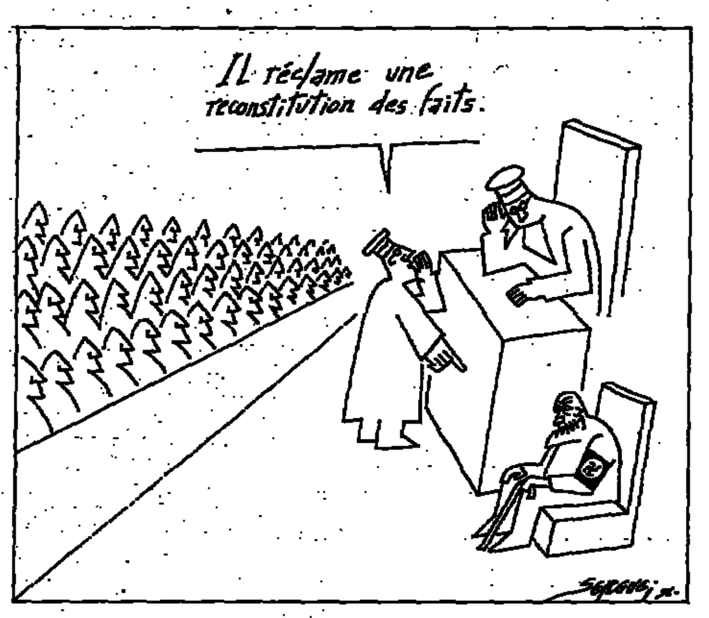
Cinquante-deux ans après, la justice va tenter de faire toute la lumière sur le massacre des Fosses Ardéatines, ces grottes naturelles, au sud de la capitale italienne, dans lesquelles 335 civils, dont 75 de confession juive, avaient été méthodiquement tués, par groupes de cinq, d'une balle dans la nuque, le 24 mars 1944, par les SS. La veille, via Rasella, à Rome, un attentat contre des soldats allemands avait fait 33 morts. Les autorités allemandes avaient décidé que 10 Italiens seraient tués pour chaque Allemand tombé dans l'attentat, ce qui au total aurait dû faire 330, mais il y en eut 5 « *supplémentaires* ».

Aux Fosses Ardéatines, avant le dynamitage final pour boucher l'entrée des grottes, le « *travail* » avait duré « *douze heures ininterrompues* », raconteront plus tard, à leur procès, plusieurs des participants. Et parmi eux le « cerveau » de cette boucherie, le colonel SS Herbert Kappler, condamné en juillet 1948 à la prison à vie, et mort en 1978, après s'être échappé de prison dans des circonstances assez troubles.

« J'AURAIS ÉTÉ LIQUIDÉ »

Erich Priebke était le bras droit de Kappler, et c'est lui qui aurait, à l'entrée des grottes, soigneusement vérifié l'identité de chacun sur les listes ; lui aussi qui aurait tué de sa main deux prisonniers. Mais l'ancien SS, extradé en novembre 1995 d'Argentine, où il s'était réfugié en 1946 et vivait des jours tranquilles, s'abrite derrière les ordres reçus : « *J'étais un soldat*, dit-il, *si je n'avais pas obéi, j'aurais été liquidé moi aussi.* »

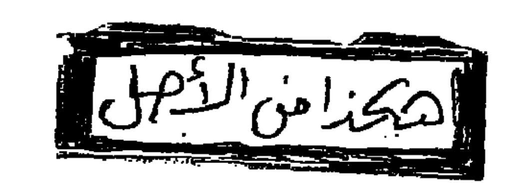
Pour le procureur du tribunal militaire, en revanche, Erich Priebke n'était pas un « *simple exécutant* ». Il aurait, dit-il, « *participé activement au massacre et surtout à sa planification* », en véritable « *spécialiste de la répression* », comme semblent l'indiquer de nouveaux documents d'archives, retrouvés aux Etats-Unis. Le vieil homme, âgé aujourd'hui de quatre-vingt-trois ans, risque la prison à vie. Une peine presque symbolique. Et, à l'instar de la salle d'audience minuscule, qui a obligé une partie de la presse et des familles des victimes à rester dehors, c'est comme si ce procès ne pouvait à lui seul résumer une histoire qui le dépasse.



La première audience a été très « technique », les avocats de la partie civile réclamant justement une salle plus grande, pour mieux rendre compte de l'aspect « *historique* » du procès. Il y eut un petit moment d'émotion quand la fille d'une des victimes, face à Erich Priebke impassible, s'est évanouie ; un moment de contestation aussi, lorsque d'anciens « partisans » communistes ont agité des banderoles contre le nazisme devant le tribunal. Et les Italiens, comment vivent-ils tout cela ? Dans les sondages, 42 % estiment que, malgré son âge, Erich Priebke doit être « *condamné* », mais 20 % disent aussi « *s'intéresser très peu* » à l'affaire Priebke ; et 20 % supplémentaires avouent ne même pas savoir ce qu'a été le massacre des Fosses Ardéatines. Les trois semaines, *minimum*, du procès, qui reprendra vendredi 10 mai, seront là pour le leur rappeler.

Marie-Claude Decamps

Lire aussi notre éditorial page 12



Le génocide au Rwanda est évoqué devant la Cour militaire de Bruxelles

Un officier est accusé de « défaut de prévoyance »

BRUXELLES
de notre correspondant

Depuis mercredi 8 mai, la cour militaire de Bruxelles – procès sans *précédent dans le royaume – juge* un des siens pour *« homicide par défaut de prévoyance et de précaution »* dans une mission de maintien de la paix au Rwanda. Le colonel Luc Marchal commandait le secteur de Kigali de la Mission des Nations unies pour l'assistance au Rwanda (Minuar) quand, le 6 avril 1994, l'assassinat du président Juvénal Habyarimana déclencha un nouveau génocide dans cette ancienne colonie belge. Quelques heures après l'attentat, l'officier, respectant les consignes, ordonna à dix soldats belges d'aller assurer la protection du premier ministre, Agathe Uwilingiyimana, à son domicile. L'expédition se solda par leur capture par des militaires hutus, puis par leur massacre sans que Mme Uwilingiyimana échappât elle-même à la mort.

Le gouvernement belge ordonna prématurément le retrait de son *contingent, ce qui facilita sans* doute le génocide. Le parquet militaire de Bruxelles engagea une enquête, rapide mais incomplète en raison notamment du refus de témoigner opposé par le général canadien Romeo Dallaire, supérieur du colonel Marchal au sein de la Minuar, lequel, invoquant son immunité au titre des Nations unies, estima ne pas avoir de comptes à rendre à la justice belge.

Après son inculpation, en décembre, le colonel Marchal avait exposé au *Monde* la difficulté d'agir au sein d'un contingent international, ensemble hétéroclite de cultures militaires, avec une dilution des responsabilités dans la chaîne de commandement. Largement solidaire du colonel « bouc émissaire », l'armée belge estime généralement que le verdict sera d'un grand enseignement pour les missions qu'elle pourrait être de nouveau appelée à faire dans un cadre multilatéral, par exemple en Bosnie. S'est ajoutée à ce procès, ces dernières semaines, une polémique sur les responsabilités du pouvoir politique, qui n'aurait pas tenu compte de certains avertissements alarmistes des militaires avant le drame. Au Parlement, la majorité gouvernementale a refusé l'ouverture d'une commision d'enquête.

SANS APPEL

Les débats pourraient durer jusqu'à la fin du mois et le verdict est sans appel. Le colonel Marchal risque au maximum une condamnation à deux ans de prison. Les familles des victimes ne le considèrent ni comme le seul ni comme le principal coupable. Réussissant à communiquer par la radio d'un observateur togolais, le sous-lieutenant Thierry Lotin, vingt-neuf ans, avait appelé au secours : *« Mes hommes se font lyncher, nous allons tous y passer. »* Réponse de son interlocuteur, un autre gradé belge, qui n'a pas été poursuivi : *« Tu ne crois pas que tu exagères un peu ? »* Manque de jugement qu'un officier belge explique par *« le foutoir des opérations onuesques. »*

Sinistre ironie, un avocat a présenté, mercredi, une demande de constitution en partie civile au nom du colonel rwandais Théoneste Bagosora, un des responsables présumés du génocide, qui fait l'objet d'un mandat d'arrêt international et a été arrêté, en mars, au Cameroun. Motif invoqué : si le colonel Marchal *« n'avait pas envoyé ses soldats se faire assassiner »*, on n'aurait jamais parlé du colonel Bagosora...

Jean de la Guérivière

La nouvelle Constitution de l'Afrique du Sud a été adoptée après d'âpres discussions

Le parti de Frederick De Klerk menace de quitter la coalition gouvernementale

La nouvelle Constitution sud-africaine a été adoptée, mercredi 8 mai, par un vote historique du Parlement qui a ainsi tiré un trait final sur la période de l'apartheid et confirmé l'instauration de la démocratie. Mais, bien qu'ayant approuvé le texte, le Parti national, principal représentant de la minorité blanche, a fait savoir qu'il allait étudier son éventuel retrait du gouvernement de coalition.

JOHANNESBURG
de notre correspondant

Réuni, au Cap, en assemblée constituante, le Parlement sud-africain a définitivement tourné la page de l'apartheid. *« L'Afrique du Sud dispose désormais d'une Constitution démocratique*, a déclaré le président Nelson Mandela après le vote. *Plus jamais, les lois de ce pays ne permettront l'oppression de son peuple. »* Le texte adopté, mercredi 8 mai, donne en effet à la démocratie multiraciale, instaurée après les élections d'avril 1994, une base juridique à laquelle toutes les lois devront désormais se conformer. Il doit remplacer, d'ici à 1999, l'actuelle Constitution intérimaire.

La définition des nouvelles institutions a été conclue après deux ans de négociations entre les différents partis politiques. Les désaccords persistant entre le Congrès national africain (ANC) de M. Mandela et le Parti national (NP) de Frederick De Klerk auront *fait douter du résultat jusqu'au* dernier moment. C'est seulement *dans la nuit précédant le vote que* l'ANC et le NP ont réussi à trouver *un compromis, après des jours en*tiers d'âpres discussions. La formation de M. De Klerk a finalement décidé de voter en faveur de la nouvelle Constitution en permettant à l'ANC d'obtenir la majorité des deux tiers requise pour l'adoption du texte.

Le chef de l'Etat a déclaré voir dans l'accord final entre les deux partis une illustration supplémentaire du « consensus national ». Mais la difficulté à parvenir à un compromis a, en réalité, fait apparaître les limites de ce consensus. Le clivage entre les deux formations, chacune soucieuce des préoccupations de son électorat, est clairement apparu au cours des discussions. M. De Klerk a évoqué le retrait de son parti du gouvernement d'union nationale et précisé que le NP prendrait position sur *cette question la semaine pro*chaine, lors d'une réunion extraordinaire de son conseil national.

« La décision de voter pour la Constitution n'a pas été facile à prendre car nous ne sommes pas satisfaits de certaines clauses et en total désaccord avec d'autres », a tenu à affirmer M. De Klerk dans son discours qui a précédé le vote. Ces clauses mettent en cause les intérêts de la minorité blanche, donc l'électorat du Parti national. Elles portent sur des points qui symbolisent la volonté du pouvoir noir de redresser les inégalités du passé à travers, notamment, le droit à l'éducation et celui de faire grève.

Le NP aurait souhaité que la Constitution garantisse le droit pour les enfants de recevoir une éducation dans des écoles dispensant leur enseignement uniquement dans leur langue maternelle. L'ANC s'y est refusé, estimant qu'il s'agissait de perpétuer l'existence des écoles réservées aux enfants blancs et conservant l'usage de l'afrikaans comme langue d'enseignement. Le NP voulait aussi que *la Constitution, pour contrebalan*cer le droit de grève, garantisse *aux chefs d'entreprise le droit de « lock-out »*, c'est-à-dire la possibilité de fermer une usine pour en interdire l'accès aux grévistes. L'ANC a rejeté cette demande sous la pression de son alliée, la Cosatu, la puissante centrale syndicale, qui a mené, la semaine dernière, une journée de grève générale afin de manifester son opposition à la clause du *lock-out*.

Le Parti national a cédé sur ces différents points pour éviter que la Constitution ne soit adoptée par referendum. M. De Klerk a estimé que le NP avait tout à perdre dans une consultation populaire et une campagne électorale qui l'aurait désigné comme le fauteur de troubles et le défenseur des droits de la minorité blanche, au moment même où sa formation essaie de conquérir une partie de l'électorat noir. Mais certains responsables du NP auraient souhaité que leur formation vote quand même contre la Constitution.

A l'approche des élections générales de 1999, ils estiment que le Parti national doit s'affirmer *comme* un vrai parti d'opposition. Dans cette logique, ils souhaitent que le NP quitte le gouvernement d'union nationale dans lequel M. De Klerk occupe le poste de vice-président. Le NP n'a pas obtenu dans la nouvelle Constitution la prolongation de ce gouvernement au-delà de 1999. De toute manière, il y subit la loi de l'ANC et ne peut avoir d'influence lors des décisions importantes, estime une fraction du NP.

L'ANC, de son côté, semble décidé à continuer sa politique de consensus. Mais, conscient des attentes de plus en plus marquées de la population noire, le parti de M. Mandela n'est pas prêt à faire des concessions qui iraient à l'encontre de ces espoirs. Le chef de l'Etat l'a clairement affirmé, lors de la cérémonie d'adoption de la *nouvelle Constitution : « Nous sommes attachés à la préservation de l'unité nationale mais rien ne pourra nous détourner de notre engagement à garantir à la majorité des habitants de ce pays une vie décente. »*

L'Inkatha, parti à dominante zouloue et troisième force politique du pays, continue, pour sa part, de pratiquer la politique du pire. La formation de Mangosuthu Buthelezi n'a pas participé au vote sur la nouvelle Constitution. Il a boycotté l'assemblée constituante depuis plus d'un an afin d'appuyer sa demande d'autonomie pour la province du Kwazulu-Natal, son bastion électoral. M. Buthelezi a récemment déclaré qu'il ne reconnaissait pas la légitimité d'une Constitution adoptée sans la participation des siens. L'Inkatha a annoncé, la veille du vote, son intention de déposer un recours devant la Cour constitutionnelle contre le nouveau texte.

Frédéric Chambon

Plongeon du rand

Le rand sud-africain a plongé, mercredi 8 mai, sur le marché des changes, entraînant dans son sillage les actions et les obligations, les investisseurs craignant que le Parti national de Frederik De Klerk ne quitte le gouvernement d'union nationale de Nelson Mandela. *« Les marchés sont extrêmement tendus, et l'on voit une nouvelle fois qu'il suffit de la moindre perturbation politique pour les faire plonger »*, estimait un opérateur.

***Le rand est tombé jusqu'à** un cours de 4,4865 pour 1 dollar* **mercredi après-midi, contre 4,3890 la veille. Les cambistes n'excluent pas *qu'il descende jusqu'à 4,60 pour 1 dollar*. Les fonds d'Etat se sont pour leur part inscrits à leur plus faible niveau depuis neuf mois, tandis que, à la Bourse de Johannesburg, l'indice des valeurs industrielles perdait près de 2 % à 7 984 points, au plus bas depuis le début de l'année.**

Israël maintient que le massacre de Cana a été une « erreur »

Selon le porte-parole de Tsahal, le camp des Nations unies aurait été « mal localisé »

JÉRUSALEM
de notre correspondant

Qui, parmi les officiers supérieurs israéliens, a pris la responsabilité, le 18 avril, de donner l'ordre du bombardement qui a provoqué la mort de 102 civils libanais à Cana ? Qui a décidé de passer outre les réserves du commandant de la batterie d'artillerie chargée, ce jour-là, de pilonner les environs du camp des « casques bleus » ? Cette question revient à se demander quel officier supérieur les différentes versions de l'*« erreur de Cana »* tentent de protéger. Elle a été posée, mercredi 8 mai, par *Le Monde*, au lieutenant-colonel Moshé Fogel, porte-parole de Tsahal. Fidèle à la consigne de silence et à la *« responsabilité collective »* en vigueur dans l'armée, et *« qu'en l'espèce, nous assumons »*, l'officier n'a pas souhaité y répondre.

La région militaire nord, qui comprend le Liban, est dirigée, depuis décembre 1994, par le général Amiram Levine, quarante-neuf ans, ancien patron des unités spéciales de l'état-major. Ce dernier avait reçu un blâme administratif après une erreur de tir de missile qui avait entraîné la mort de cinq officiers d'élite, lors d'un exercice, en 1992, dans le Neguev. Sa promotion, alors annoncée à la tête de la région militaire nord, avait été, sur recommandation d'un juge militaire, retardée d'un an...

Le porte-parole de Tsahal a, en revanche, apporté un éclairage in*téressant sur le processus de déci*sion qui a abouti au massacre de Cana, en confirmant que, le 18 avril, le commandant de la batterie d'artillerie qui avait reçu l'ordre d'ouvrir le feu sur un lieu tout proche du camp de la Force d'interposition des Nations unies au Liban (Finul) avait eu des doutes.

Conformément à la procédure en vigueur, *« il a appelé le commandement central de la région militaire nord »*, situé en Israël, non loin de la frontière libanaise. *« Il a indiqué à son supérieur que, selon ses calculs, si nous ouvrions le feu sur ce site, il y avait des chances de toucher le camp onusien de Cana. Après vérification au commandement central, il lui fut signifié que la zone de sécurité de 300 mètres autour du camp, zone dans laquelle il nous est interdit de tirer pour ne pas risquer de toucher des "casques bleus", ne serait pas violée. »* L'artilleur a alors obtempéré à l'ordre qui lui avait été donné, avec le résultat que l'on sait.

> « Il est absurde et indigne d'imaginer que nous avons délibérément ouvert le feu sur un camp de l'ONU »

Mais ce n'est que plus tard, il y a trois jours et après une deuxième enquête interne, qu'il a été constaté que la carte du commandement central – et non celle des artilleurs, qui était fiable – avait *« mal localisé le camp des Nations unies d'environ 180 mètres. La seconde erreur*, selon le porte-parole de Tsahal, *porte sur le calcul du tir. Le rayon de 300 mètres d'interdiction de feu autour d'un camp onusien est généralement calculé à partir du centre du camp. Or, le périmètre de celui de Cana est inhabituellement large, ce qui a encore faussé les données. »* Depuis lors, la zone d'interdiction de tirs autour des camps de l'ONU au Liban sud *« a été élargie »*.

Pour le reste, bien que l'opinion israélienne demeure plus passionnée par l'ouverture officielle de la campagne pour les élections du 29 mai que par les péripéties internationales de l'*« erreur de Cana »*, l'armée a fourni à la télévision nationale une copie de la cassette vidéo enregistrée par l'avion téléguidé de reconnaissance (drone) qui fut lui-même filmé, le 18 avril, par un « casque bleu » fidjien.

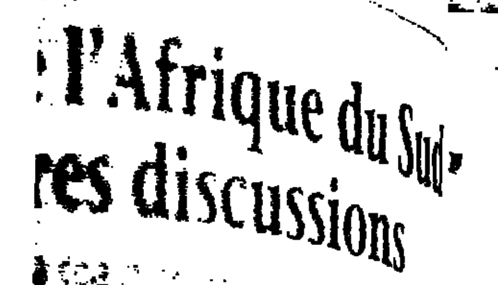
Cette cassette de quarante-cinq minutes, montrée d'abord à la presse internationale, ne fait aucune mention d'heure ou de date. Cette présentation vise avant tout à confirmer la version officielle selon laquelle le petit appareil *« ne filmait pas le camp de Cana, ni avant ni pendant »* le bombardement, et que ce n'est *« que plusieurs minutes après le drame »* que l'officier en charge a reçu l'ordre de diriger l'engin au-dessus de Cana, *« parce que*, se souvient-il, *quelque chose de mauvais s'y était produit. »*

Pressé de questions, l'officier de carrière, qui n'avait pas reçu l'autorisation de dévoiler son identité, a déclaré que, si l'engin n'avait pas été envoyé au-dessus de Cana plus tôt, par exemple pour mieux identifier la cible des artilleurs et les aider dans leurs calculs de visée – ce pourquoi les drones sont généralement utilisés en temps de combat – c'est *« qu'il avait une autre mission »* non explicitée. Le soldat a aussi reconnu qu'un autre engin du même type volait au même moment dans les parages, mais que celui-ci avait, lui aussi, *« une autre mission »*.

Le lieutenant-colonel Moshé Fogel nous a affirmé, pour sa part, qu'avant de décider de pilonner le site de Cana *« d'où plusieurs obus de mortier »* avaient été tirés par les militants du Mouvement pro-chiite Hezbollah, *« nous avons demandé à nos forces aériennes d'aller voir pour tirer éventuellement un missile sur les terroristes. Il nous fut répondu que le temps était tellement nuageux qu'il ne serait pas possible de les cibler visuellement. En conséquence, il ne nous restait que l'artillerie »*. Israël nie aussi la présence des deux hélicoptères de combat, dont un a été filmé par le « casque bleu », auxquels le rapport de l'ONU fait référence.

« Il est absurde et indigne, a ajouté le porte-parole, *d'imaginer que nous avons délibérément ouvert le feu sur un camp de l'ONU. »* Reste que, selon les Nations unies, deux autres sites de « casques bleus » ont été touchés par des éclats d'obus pendant l'opération « Raisins de la colère » et que d'autres épisodes du même genre se produisent assez régulièrement. M. Pérès lui-même avait déclaré, au lendemain du drame, le 19 avril, sur la 2e chaîne de télévision israélienne, que *« deux obus ont apparemment dévié de leur cible à Cana, mais* [dans un premier temps] *nous ne fûmes pas inquiets, parce que nous savons que, dans ces cas-là, les "casques bleus" vont normalement dans les abris »*.

Patrice Claude



هكذا من الأصل

Le Parti du Congrès reconnaît sa défaite aux élections législatives en Inde

Les nationalistes hindous ne sont pas sûrs de pouvoir former un gouvernement

Les élections législatives en Inde, qui ont mobilisé plus de la moitié des 590 millions d'électeurs de l'Union lors du scrutin étalé du 27 avril au 7 mai, ont été marquées par un considérable recul du Parti du Congrès, *nettement dépassé par le Parti* national indien (BJP), de la droite hindouiste. Le sort du premier ministre sortant, Narasimha Rao, paraît scellé, *mais la bataille pour la direction du* prochain gouvernement reste très indécise.

« *NOUS SOMMES en train de perdre, il n'y a pas de doute là-dessus.* » Ce constat, consécutif aux élections législatives indiennes qui ont eu lieu, en quatre étapes à ce jour – au Cachemire, en proie à une insurrection séparatiste, le scrutin s'achèvera le 30 mai –, depuis le 27 avril, a été dressé, mercredi 8 mai, tard dans la nuit, indique l'AFP, par Pranab Mukherjee, ministre des affaires étrangères du gouvernement de Narasimha Rao, en fonctions depuis juin 1991. M. Mukherjee, qui est aussi président du comité de campagne du Parti du Congrès, au pouvoir en Inde de manière ininterrompue, hormis deux parenthèses, depuis l'indépendance de 1947, s'était jusqu'alors contenté d'admettre, au vu de sondages de sortie des urnes, *que sa formation* n'aurait pas la majorité.

Le début du dépouillement, mercredi, a laissé apparaître, en effet, que le Parti du Congrès devrait enregistrer son pire résultat en près d'un demi-siècle : autour de 142 sièges sur 545. En 1977, sous la direction d'Indira Gandhi, pris dans le scandale des contraceptions forcées, puis d'un état d'urgence qui avait vivement heurté le pays, il avait tout de même eu 154 élus. En 1991, il avait obtenu 201 élus, pour une Chambre qui ne comptait que 511 membres.

Les projections montrent aussi que le Parti nationaliste indien (BJP) de la droite hindouiste, sera la première formation, avec quelque 192 sièges. L'union de la gauche NF-LF – alliance entre le National Front, progressiste modéré, et le Left Front, dirigé par les communistes –, troisième pôle politique du pays, pourrait talonner le parti du Congrès avec 134 élus. Le reste des sièges, près de 70, irait à des partis régionalistes.

Si ces chiffres se trouvent confirmés – les résultats définitifs *devraient être connus, jeudi ou vendredi* –, la formation du prochain gouvernement se présentera de manière incertaine. Le nouveau président du BJP, Atal Bihari Vajpayee, serait naturellement la première personnalité pressentie, et le porte-parole de la formation nationaliste a déjà indiqué qu'il gouvernera en faisant alliance avec les petites formations régionalistes. Mais, en admettant que toutes lui prêtent appui, le BJP – qui s'attendait à un meilleur résultat – ne devrait pas rassembler la majorité absolue de 273 sièges, nécessaire à la Chambre basse.

DESTIN SCELLÉ

De toute manière, le chef du rassemblement de gauche, l'ex-premier ministre modéré V. P. Singh (1989-1990), a déjà déclaré, appuyé en substance par le porte-parole du Parti du Congrès, Vithal Gadgil, que « *tous les autres partis s'uniront contre le BJP dans l'hypothèse d'un Parlement sans majorité absolue* ». Dans leur programme, les hindouistes disent notamment *leur volonté de tenir* en respect les quelque 105 *millions de musulmans indiens* (11,35 % de la population) – qu'à leurs yeux les gouvernements successifs du pays ont jusqu'alors indûment « *cajolés* ». La perspective d'une discrimination légale entre citoyens ne peut qu'horrifier ces partis laïcs que sont le Parti du Congrès, en dépit de vacillements récents, et les progressistes de l'alliance NF-LF : s'y opposer pourrait fournir la base d'un rapprochement entre ces deux pôles.

Quoi qu'il en soit, un destin paraît déjà scellé : celui de Narasimha Rao. Déjà, un de ses anciens ministres, Jaffar Sharief, a demandé au premier ministre sortant de « *s'en aller* », autrement dit de mettre fin à ses fonctions de président du Parti du Congrès. Et la procession récurrente de « *congressmen* » au 10 Janpath, résidence, à New Delhi, de Sonia Gandhi, veuve de Rajiv, ancien premier ministre assassiné en 1991, laisse peu de doute sur le besoin où se trouve cette formation de se choisir un nouveau chef. De fait, le maintien d'un perdant à la *tête de la formation naguère majoritaire* ne peut qu'obérer ses *chances de* diriger un gouvernement de coalition. Déjà, un porte-parole du Parti communiste de l'Inde, membre du NF-LF, a estimé que la direction du gouvernement pourrait revenir à une « *troisième force* »», l'alliance NF-LF, précisément.

J.-P. C.

A Pékin, d'anciens dirigeants français jugent avec nuance le régime chinois

PÉKIN
de notre correspondant

Une différence de taille entre la Chine et les démocraties réside dans le traitement réservé *aux hommes politiques qui quittent le pouvoir.* Zhao Ziyang, ancien secrétaire général du Parti communiste, est toujours en liberté surveillée, sept ans après son limogeage, en mai 1989. Dans le passé, on est même allé jusqu'à voir un chef de l'Etat, Liu Shaoqi, être physiquement liquidé à petit feu. Ni Valéry Giscard d'Estaing, ni Edouard Balladur, qui viennent, tous deux, de séjourner en Chine, ne peuvent se plaindre de pareil traitement : à Pékin, ils ont été reçus respectivement par le président Jiang Zemin, et le premier ministre Li Peng.

La Chine institutionnelle, il est vrai, a le culte des « ex »... pourvu qu'ils soient étrangers. *Henry Kissinger, George Bush, nombre* d'autres personnalités écartées du pouvoir ou *converties dans les affaires ont droit au tapis* rouge. Ils ont souvent tendance à se montrer, *en privé, moins optimistes que lorsqu'ils* étaient venus ici en visite officielle. L'un, sous *le sceau de la confidence, n'exclut pas le risque* que la Chine se prépare à vivre une crise grave. *Un autre, lui aussi sous couvert d'anonymat,* convient, malgré le discours rassurant qu'il a entendu, que « la Chine fait peur ».

UN « SECOND MINISTRE »

M. Giscard d'Estaing s'en tient officiellement à une position convenue : s'agissant des relations franco-chinoises, à propos des pommes de discorde du passé – droits de l'homme ou Taïwan –, il parle d'« *un équilibre mutuellement satisfaisant retrouvé* », de « *compréhension mutuelle qui ne veut pas dire approbation.* » Il semble pourtant avoir conscience que tout n'est pas rose dans le ciel franco-chinois, en dépit des proclamations gouvernementales. La *question de Taïwan ne* se résoudra pas d'elle-même, pas davantage *que celle de la démocratisation du régime. Or* la France peut difficilement ne pas se poser *ses questions. N'a-t-elle pas été la première à* ouvrir une ambassade à Pékin ? Et « VGE » ne *fut-il pas, en son temps, chaud partisan d'une* relation privilégiée avec Pékin ?

Sans le dire trop ouvertement, M. Giscard d'Estaing juge préoccupant l'existence, s'agissant des relations avec la Chine, d'un « second ministre » des affaires étrangères en la personne de Jacques Friedman, actuel PDG de l'UAP, qui avait négocié, en 1994, la « normalisation » entre Paris et Pékin. Il regrette aussi, toujours *in petto*, que la Chine ne soit pas l'objet d'une analyse plus serrée de « prospectivistes » français. M. Balladur s'interroge notamment sur la succession de Deng Xiaoping – « *Est-elle ou non réglée ?* » –, lui qui avait bâti une nouvelle politique française envers Pékin partant du principe qu'elle l'était...

Doutes tardifs mais bienvenus s'ils contribuaient à *démythifier le* « *miracle chinois* » auprès de la classe politique.

Francis Deron

Les Japonais découvrent les mauvais traitements infligés à leurs enfants

TOKYO
de notre correspondant

C'est l'une des plus jolies fêtes du Japon : celle des enfants, le 5 mai. Des carpes en tissus, géantes et bariolées, flottent à des mâts au-dessus des maisons. Autrefois, c'était la fête des garçons. Les *samouraïs décoraient* les toits des maisons d'iris et d'herbes sauvages pour chasser les mauvais esprits et dressaient des armures. Puis, au XVII[e] siècle, les marchands s'approprièrent la coutume et firent des carpes remontant les rivières (*koinobori*) le symbole-étendard de la force et du courage que l'on souhaite aux enfants. En 1946, le 5 mai, devenu le Jour des enfants, fut la première fête nationale que célébra le Japon en ruine.

Cette année, le 5 mai fut attristé par l'ombre d'un phénomène que les Japonais découvrent : les sévices dont sont victimes leurs enfants. Ces petits Japonais, encore épargnés par l'enfer des concours, que l'on voit aller à l'école tels des poussins avec leur uniforme bleu, leur chapeau et leur cartable jaunes, sont aussi, pour certains, maltraités.

Les suicides d'écoliers sont tristement célèbres, mais, jusqu'à maintenant, on parlait peu d'enfants brutalisés. Influence des Etats-Unis ? Effet de la ratification de la convention sur les droits de l'enfant par le Japon qui doit soumettre, cette année, un rapport aux Nations unies ? Il est difficile de déterminer les raisons de ce réveil de l'opinion et l'ampleur d'un phénomène.

PLUS DE 10 000 CAS PAR AN

Les petits Japonais donnent l'impression d'être cajolés et hyper-protégés. Des livres et des articles de plus en plus nombreux tendent pourtant à indiquer qu'ils ne sont pas à l'abri de brutalités. Les services de consultations par téléphone reçoivent une dizaine d'appels par jour, et plusieurs drames ont récemment bouleversé l'opinion. Un réseau national de prévention des sévices contre les enfants vient de se mettre en place à Osaka, et le ministère de la santé a lancé des programmes expérimentaux de prévention dans huit villes.

Depuis qu'en 1990 cette administration a commencé à réunir des statistiques, le nombre des cas de sévices recensés a doublé pour atteindre 1 900 en 1994. On estime qu'il dépasserait les 10 000. Selon une enquête du *Mainichi*, sur 55 cas ayant entraîné la mort en 1994 et 1995, 80 % des victimes avaient moins de trois ans. Dans 51 % des cas, la mère était responsable et dans 20 % le père.

Les spécialistes de l'enfance font valoir que les sévices dont sont victimes les petits Japonais ne sont pas dus à la pauvreté mais aux problèmes émotionnels des parents. Le mari absent, les jeunes mères esseulées et peu préparées à la maternité sont perdues dans le pesant huis clos d'un appartement exigu avec cet enfant qui souvent leur procure plus de frustrations que de joies.

Le Japon manque en outre de mesures contre les violences sexuelles dans la famille. La question reste taboue. Selon l'hebdomadaire *Aera*, la majorité des cas d'inceste ne sont pas rapportés à la police. Après la traduction du livre *I never told anyone*, écrit par des Américaines victimes de violences sexuelles lorsqu'elles étaient enfants, l'éditeur reçut de nombreuses lettres de Japonaises qui faisaient part de leur expérience. Une vingtaine de ces drames ont été publiés dans *Rompre le silence* (*Chinmoku wo yabutte*). Au Japon, la pédophilie avec un enfant de moins de treize ans n'est passible de poursuites qu'à condition que les parents portent plainte. Si les pédophiles *qui sévissent en Asie du Sud-Est* ont longtemps été des Occidentaux, le nombre de Japonais appréhendés est en augmentation.

Philippe Pons

Paris dément être impliqué dans le conflit frontalier entre le Nigeria et le Cameroun

PARIS. Le gouvernement a démenti, mercredi 8 mai, toute présence militaire française dans la péninsule de Bakassi, sur le golfe de Guinée, où un conflit frontalier oppose forces nigérianes et camerounaises. « *Il n'y a pas de soldats français dans cette zone* », a déclaré le ministère de la défense, en rappelant que la France et le Cameroun étaient liés par des accords de coopération militaire et de défense. Deux quotidiens nigérians avaient rapporté, mardi, des témoignages de soldats selon lesquels des « *légionnaires français* » auraient été vus à Bakassi aux côtés des troupes camerounaises, et le porte-parole de l'armée nigériane avait accusé à demi-mot la France de soutenir le Cameroun dans ce conflit. Le président camerounais, Paul Biya, devait rencontrer, jeudi à Paris, Jacques Chirac, ainsi que le ministre des affaires étrangères, Hervé de Charette.

Washington fait appel à l'OMC contre l'Union européenne

GENÈVE. Les Etats-Unis ont engagé, mercredi 8 mai, à l'Organisation mondiale du commerce (OMC), une nouvelle bataille commerciale contre l'Union européenne, sur la viande, et ont remporté un premier succès sur la banane. Avec l'Equateur, le Guatemala, le Honduras et le Mexique, Washington a obtenu de l'OMC la formation d'un tribunal d'arbitrage (*panel*) pour juger de la conformité de la politique d'importation de bananes de l'Union. Celle-ci *accorde une préférence aux pays d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique* et impose des quotas aux pays d'Amérique latine, où sont très implantés les *grands producteurs américains. Le même jour, les Etats-Unis ont demandé* un *panel* sur l'interdiction d'importer de la viande aux hormones dans l'UE. *De son côté, l'Union a demandé à l'OMC des consultations avec les Américains sur les « mesures unilatérales »* d'augmentation de droits de douane sur 100 millions de dollars d'exportations européennes aux Etats-Unis. – *(AFP.)*

AFRIQUE

■ **LIBÉRIA : les combats entre les miliciens krahns et les forces de Charles Taylor**, deux chefs de guerre membres de la présidence collégiale, se sont intensifiés à Monrovia, mercredi 8 mai, tandis que le sommet des chefs d'Etat de la région, organisé à Accra, au Ghana, pour « *redynamiser la paix* » au Liberia, était annulé. – *(AFP.)*

■ **ALGÉRIE : le Haut Conseil des musulmans de France (HCMF)** a adressé, mardi 7 mai, *via* la presse algérienne, une lettre aux ravisseurs des sept moines trappistes français, enlevés le 27 mars, près d'Alger, leur demandant *de libérer leurs otages.* Par ailleurs, le Conseil *national* des imams (CNI), l'instance théologique du HCMF a proclamé une *fatwa* (décret juridico-religieux) *jugeant illégal l'enlèvement des religieux.*

ASIE

■ **CORÉE DU NORD : les Etats-Unis, le Japon et la Corée du Sud** devraient se préparer ensemble et sans délai à l'effondrement économique inéluctable de la Corée du Nord, a déclaré mercredi 8 mai, à Tokyo, l'ancien président américain Gerald Ford. Il a estimé qu'il fallait se préparer au pire de la part « *du dictateur Kim Jong-Il et de ses collègues s'ils constataient que l'effondrement est inévitable* ». – (AFP.)

EUROPE

■ **BOSNIE : Zejnil Delalic, un Musulman accusé de crimes de guerre** et arrêté par la police allemande en mars dernier à la demande du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPI), est arrivé mercredi 8 mai à La Haye. Delalic, quarante-huit ans, est accusé de crimes commis en 1992 dans le camp de Celebici (centre de la Bosnie), dont il était l'un des commandants. Il serait responsable du meurtre d'au moins quatorze détenus, de tortures et de viols. – *(AFP.)*

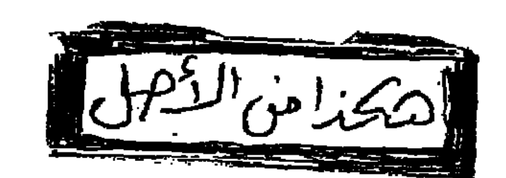
■ **RUSSIE : l'économiste libéral, Grigori Iavlinski**, candidat à l'élection *présidentielle du 16 juin, a indiqué à la chaîne de télévision BBC, mercredi* 8 mai, qu'il envisageait de « *former une coalition avec Boris Eltsine pour empêcher la victoire des communistes* ». – *(AP.)*

ÉCONOMIE

■ **Union européenne : près de 4 700 cas de fraude au budget européen** ont été détectés en 1995. Les sommes en jeu représentent 1,1 milliard d'ECU (7 milliards de francs), soit 1,4 % du budget de l'Union, selon le rapport rendu public mercredi 8 mai à Bruxelles par Anita Gradin, commissaire chargée des affaires intérieures et de justice. Le rapport dénonce les difficultés dues au manque de solidarité des Etats membres. – *(AFP.)*

■ **ALLEMAGNE : les entrées de commandes dans l'industrie** ont progressé de 1,2 % en mars par rapport à février après correction des variations saisonnières. Les pouvoirs publics soulignent cependant que l'augmentation de mars « *est due à une accumulation de contrats exceptionnels dans l'industrie ouest-allemande, tout spécialement en provenance de l'étranger* ». Sur un an (février-mars 1996 comparé à février-mars 1995), les commandes ont baissé de 6,3 %. – *(AFP.)*

■ **CHINE : Chris Patten, gouverneur de Hongkong**, a plaidé, mardi 7 mai, à Washington, lors d'une rencontre avec le vice-président Al Gore, pour le renouvellement sans condition par les Etats-Unis de la clause de la nation la plus favorisée à la Chine. *Un tiers environ des exportations de la Chine vers* les Etats-Unis et les deux tiers des exportations américaines transitent par *Hongkong. Toutefois, des membres républicains du Congrès et des représentants* d'associations des milieux d'affaires ou de défense des droits de l'Homme ont créé une coalition pour s'opposer au renouvellement de cette clause.



MARCHÉS PUBLICS La mise en cause des attributions de marchés publics par le conseil régional d'Ile-de-France, déclenchée par les investigations de Claude-Annick Tissot (RPR), présidente de la commission régionale compétente, rebondit avec les déclarations de cette dernière dans *Le Parisien* du jeudi 9 mai. Faisant état de *« pressions »* exercées sur elles *« depuis novembre 1994 »*, la vice-présidente du conseil régional assure : *« Je ne me laisserai pas intimider. »* ● LE CABINET de Michel Giraud, président (RPR) du conseil régional, indique que celui-ci, en vacances, réunira le 13 mai la conférence des présidents (exécutif et dirigeants des groupes) du conseil régional pour faire le point sur cette affaire. ● LE DOSSIER des marchés d'Ile-de-France *présente de nombreuses similitudes avec ceux des HLM parisiens et des HLM des* Hauts-de-Seine.

Une élue RPR critique publiquement les contrats de BTP en Ile-de-France

Vice-présidente du conseil régional, Claude-Annick Tissot se déclare décidée à aller jusqu'au bout dans sa volonté de moralisation des appels d'offres en matière de construction et d'entretien des lycées. Michel Giraud (RPR), président de l'assemblée régionale lui répondra le 13 mai

LUNDI 13 MAI, l'affaire des procédures de passation des marchés au conseil régional d'Ile-de-France sera, pour la première fois, officiellement évoquée dans les instances de cette institution, lors de la conférence des présidents que Michel Giraud, président (RPR) de la région, a en effet décidé de réunir à cette date. En croisière au large de la Corse, M. Giraud refusait, jeudi 9 mai, de commenter les nouveaux épisodes de cette affaire.

En déclarant, dans *Le Parisien* du jeudi 9 mai, qu'elle a subi des pressions, Claude-Annick Tissot (RPR), vice-présidente du conseil régional et adjointe au maire de Paris, a fait, une nouvelle fois rebondir cette affaire qu'elle avait déclenchée il y a plusieurs semaines (*Le Monde* daté 4-5 février). En décidant de remplir très consciencieusement sa mission de surveillance de l'application du code des marchés, cette jeune femme a jeté le trouble dans l'assemblée régionale et peut-être au-delà, notamment en publiant une note qui dénonce de nombreux dysfonctionnements dans les marchés de rénovation et d'entretien des lycées (*Le Monde* du 2 mai).

Mme Tissot confirme, dans ses déclarations au *Parisien*, qu'elle a *« subi des pressions depuis novembre 1994 »* pour contourner les procédures légales, notamment au cours d'une séance de la commission, le 18 octobre 1995, concernant le lycée de Rueil-Malmaison. *« M. Giraud m'a appelée pour me demander de ne pas procéder au tirage au sort. Je n'ai pas tenu compte de son appel »*, raconte-t-elle. *« Je ne me laissera pas intimider »*, précise Mme Tissot dans cet entretien. Interrogée sur la mission de l'inspection générale des services du conseil régional, commandée par M. Giraud, elle déclare : *« Je n'en pense rien... Si c'était la Cour des comptes, je dirais : "D'accord", mais une inspection interne na pas à intercéder de cette façon. »*

Interrogée par *Le Monde*, jeudi matin, Mme Tissot a ajouté : *« On ne peut pas toujours être enfermé dans des contingences politiciennes. Ma position est simple : je refuse de cautionner les irrégularités. Celles du passé et celles du présent. Dans ma démarche, je m'en tiens aux irrégularités administratives, nombreuses et incontestables que la commission a constatées. C'est ma fonction, c'est mon devoir, c'est mon "rocher". Aux autres de vérifier à quoi correspondent ces irrégularités et quelle est leur valeur sur le plan financier ! »* Elle déclare *« agir en fonction du code des marchés, mais aussi d'une éthique personnelle »* qu'elle affirme *« partagée par beaucoup de personnes, élus et électeurs »*.

GRANDE EXPLICATION

« Ces irrégularités, souligne-t-elle, *pénalisent notamment les PME, privées de marchés et étouffées par les grands groupes. Il en va ici comme dans le secteur des hypermarchés. C'est une évolution dangereuse. Au bout du compte on n'y gagne ni sur la qualité ni sur les prix. Le conseil régional, lui aussi, finit par payer le prix fort. »* Interrogée sur la situation au sein du conseil régional, Mme Tissot déclare *« être dans l'incertitude »*. *« On ne sait pas encore quelle tournure tout cela va prendre. Ni du côté de l'exécutif, ni de celui des enquêtes »*, menées par la direction de la concurrence et de la répression des fraudes. En attendant le retour de M. Giraud, Mme Tissot poursuit son travail et elle devait présider jeudi une séance de la commission des marchés.

Du côté du conseil régional, la réunion de la conférence des présidents sera probablement l'occasion d'une grande explication, qui risque bien de dépasser les clivages politiques traditionnels et de ressembler à une grande explication à l'intérieur de la famille RPR-UDF. C'est d'ailleurs la thèse que l'opposition veut faire accroire. *« Jusqu'ici, il y avait un dysfonctionnement entre Michel Giraud et Claude-Annick Tissot. Depuis aujourd'hui, il y a bagarre déclarée »*, commente Yannick Bodin, président du groupe socialiste du conseil régional. Pour s'innocenter des accusation selon lesquelles tous les groupes politiques auraient profité de cette manne des marchés publics, les socialistes rappellent qu'ils ont réclamé, à plusieurs reprises, une réunion de la conférence des présidents à propos du *« dysfonctionnment qui semble se révéler au sein de l'exécutif régional »*.

Certains élus néogaullistes aimeraient bien faire « payer » à M. Giraud son engagement balladurien en 1995 et ne sont pas fâchés de le voir dans les difficultés, mais, en même temps, l'action de Mme Tissot, peu suspecte d'indiscipline politique, risque de dépasser son rôle au conseil régional. Comme beaucoup d'élus, Mme Tissot a débuté sa carrière politique dans les cabinets ministériels. En 1986, elle était chef de cabinet d'Alain Devaquet, ministre chargé des universités, dont elle fut aussi l'adjointe au maire dans le 11e arrondissement de Paris jusqu'en juin 1995. M. Devaquet est aujourd'hui conseiller de Jacques Chirac à la présidence de la République.

Françoise Chirot et Roland-Pierre Paringaux

Un bureau d'études précieux

● **Patrimoine Ingénierie.** Créé en 1985 par un ingénieur, Gilbert Sananès, Patrimoine Ingénierie est un bureau d'études spécialisé dans la gestion technique et économique des patrimoines immobiliers.
Il était considéré, vers la fin des années 80, comme un pionnier en matière de coût global des constructions, concept qui combine l'investissement et l'entretien. C'est pour cette raison que le conseil régional d'Ile-de-France l'avait choisi comme assistant-maître d'ouvrage (AMO), lui donnant la haute main sur les procédures d'appel d'offres des marchés de rénovation et d'entretien des lycées (METP).
● **Marchés d'entretien des lycées.** Patrimoine Ingénierie a « piloté » cinquante METP, pour un total avoisinant 10 milliards de francs. Il a touché 82 millions de francs pour ses services. Pendant des années, l'essentiel de son chiffré d'affaires est venu du conseil régional d'Ile-de-France.
Sa part du marché des METP, proche de 80 %, a été réduite. Bloqué depuis l'accession de Claude-Annick Tissot à la présidence de la commission d'appel d'offres, Patrimoine Ingénierie s'est reconverti dans les Hauts-de-Seine, l'Oise et le Nord.
● **Capital.** Le capital de Patrimoine Ingénierie est réparti entre une poignée d'administrateurs (Ascinter Otis, Cofreth-Elyo, Comptoir des entrepreneurs), intéressés au premier chef par le marché des lycées. On y trouve, aussi, une société de protection, la CEP, dont l'un des responsables était Robert Galley, ancien ministre et trésorier du RPR.

Des méthodes et des personnalités identiques dans les dossiers parisiens et régionaux

Les marchés des lycées ressemblent à ceux des HLM de la capitale

LE DOSSIER des lycées de la région Ile-de-France recoupe en certains points ceux des fausses factures des HLM de la ville de Paris et des HLM des Hauts-de-Seine, dans lesquels la justice a procédé, depuis 1994, à de nombreuses mises en examen.

Elus, entreprises et intermédiaires apparaissent de part et d'autre, avec souvent pour dénominateur commun d'être proches du RPR ou liés à ce parti. Patrimoine Ingénierie, qui jouissait d'un quasi-monopole sur les appels d'offres pour l'entretien des lycées d'Ile-de-France, compte ainsi parmi ses actionnaires la Cofreth, qui apparaît dans le dossier des HLM de la ville de Paris, et l'ancien trésorier du RPR, Robert Galley.

« CAISSE NOIRE »

Filiale chauffage du groupe de la Lyonnaise des eaux, dirigée par l'ancien secrétaire général du parti néogaulliste Jérôme Monod, la Cofreth a été le grand bénéficiaire de la politique de privatisation du chauffage des lycées lancée en 1988 par le conseil régional.

Or, sur ce marché, la Cofreth (rebaptisée Elyo) travaillait en étroite liaison avec un bureau d'études, CET Ingénierie, dont le directeur, Christian Curtet, a été mis en examen en 1994 par le juge Eric Halphen aux côtés de Francis Poullain, le PDG de la Société d'application et de revêtements (SAR).

Cette PME a été attributaire, en 1992 et 1995, de trois marchés d'entreprises de travaux publics (METP) du conseil régional d'Ile-de-France. L'instruction du juge Halphen a montré que MM. Curtet et Poullain prélevaient des commissions sur les marchés publics des Hauts-de-Seine et des HLM de la ville de Paris et qu'ils en reversaient une partie au promoteur Jean-Claude Méry, un ancien membre du comité central du RPR soupçonné d'avoir servi de collecteur de fonds frauduleux à ce parti.

Les trois hommes ont été mis en examen, tout comme l'ancien directeur général de la Cofreth-Elyo, Raymond Roux, soupçonné d'avoir alimenté la « caisse noire » suisse de M. Méry en contrepartie de marchés.

Patrimoine Ingénierie, qui jouait dans la rénovation des lycées un rôle comparable à celui joué par CET Ingénierie côté chauffage – lancement des appels d'offres et présélection des candidats –, prélevait-il aussi sa dîme sur les marchés ? En reversait-il une partie à M. Méry ?

Le directeur de Patrimoine Ingénierie, Gilbert Sananès, affirme que non.

Parmi les administrateurs de Patrimoine Ingénierie, figure la société Contrôle et Prévention, dont le conseil de surveillance a longtemps été présidé par M. Galley, figure du gaullisme, ancien maire de Troyes et trésorier du RPR jusqu'en 1990. Son adjoint à ce poste, Jacques Durand, par ailleurs directeur d'un bureau d'études, siégeait quant à lui à la commission des lycées du conseil régional pendant les années 80.

Le nom de M. Durand a été cité récemment dans l'enquête sur les activités de l'homme d'affaires Michel Pacary, soupçonné d'avoir mis en place un système de corruption politico-financière par l'intermédiaire de sa société Rhoddlams, spécialisée dans le financement des collectivités locales.

Placé en détention provisoire par le juge Edith Boizette, M. Pacary a déclaré qu'il avait apporté, dans les années 80, plusieurs millions de francs provenant de commissions sur les marchés au siège parisien du RPR. Il les aurait remis à M. Durand, ce que l'intéressé dément (*Le Monde* du 11 novembre 1995).

Dans le cadre de cette instruction, la brigade financière s'est fait remettre, le 20 mars, par le conseil régional, des documents concernant la réalisation, en 1990, du lycée Clemenceau de Villemomble, en Seine-Saint-Denis. Là encore, M. Pacary aurait joué un rôle d'intermédiaire.

LE RÔLE DE M. HALBWAX

Les activités de Rémy Halbwax, un ancien syndicaliste policier employé par Robert Pandraud, président du groupe RPR au conseil régional et ancien directeur de cabinet de Jacques Chirac à la mairie de Paris, fournissent un autre exemple de cet état de choses. Salarié du conseil régional, M. Halbwax semble également avoir été rétribué par deux filiales de la Cofreth pour des prestations fictives.

Mis en examen, incarcéré puis remis en liberté par le juge Halphen, pour recel d'abus de biens sociaux, il a entraîné celle de M. Pandraud, pour complicité.

Entendu à sa demande par le juge Halphen, Jean-Jacques Porchez, conseiller régional (Verts), a affirmé, dans un communiqué, que M. Halbwax était aussi rétribué par l'entreprise de BTP Hervé. Cette société était en position d'emporter les deux marchés des lycées de Jouy-le-Moutier et de l'IUT de Saint-Cloud, bloqués pour irrégularités par la présidente de la commission des marchés, Claude-Annick Tissot.

Au fil de ces investigations, c'est un système de partage de marchés et de collectes de fonds à Paris et dans la région Ile-de-France qui semble émerger. La dérive vers l'enrichissement personnel aurait poussé Mme Tissot à lancer son pavé dans la mare.

« La région a confié des milliards à des intermédiaires privés, sans les soumettre aux contrôles nécessaires. A ce prix-là, on peut laisser une obole aux politiques et à ceux qui profitent du système à titre personnel, pour les yachts et les résidences secondaires », nous a déclaré la vice-présidente du conseil régional.

R.-P. P.

L'enquête du juge Halphen progresse

Chargé de l'enquête sur les fausses factures de l'office HLM de la Ville de Paris depuis le printemps 1994, Eric Halphen, juge d'instruction à Créteil, pourrait bientôt obtenir la preuve qui lui manquait. Une commission rogatoire internationale délivrée il y a plusieurs mois, et exécutée par le juge suisse Claude Wenger, aurait permis de remonter d'une société fiduciaire baptisée Gestoval jusqu'à un compte genevois ouvert par l'intermédiaire Jean-Claude Méry. L'un des cadres de Gestoval aurait déclaré sur procès-verbal que ce promoteur – qui siégea au comité central du parti gaulliste – avait ouvert ce compte *« pour le RPR »*.

L'enquête suisse révèlerait en outre que ce compte, qui a abrité environ 1[illegible] millions de francs, fut alimenté par des entreprises ayant obtenu [illegible] marchés parisiens : les registres de la banque auraient conservé la trace d'une commission sur le marché de l'entretien des ascenseurs des HLM de Paris. Dans son édition du 8 mai, *Le Canard enchaîné* affirme que cette commission rogatoire a été transmise le 16 avril au ministère des affaires étrangères, mais qu'elle n'a pas encore été adressée à la chancellerie ni, *a fortiori*, au juge Halphen.

Le cabinet de Michel Giraud dément toute irrégularité

LES COLLABORATEURS de Michel Giraud, président du conseil régional d'Ile-de-France, démentaient, le 6 mai, avant les déclarations de Claude-Annick Tissot au *Parisien* du jeudi 9 mai, les informations faisant état d'irrégularités dans la passation des marchés d'entretien des lycées de la région. *« Les attributions de marchés publics en Ile-de-France se sont toujours déroulées dans la plus grande clarté et dans le respect du code des marchés »*, nous déclarait le directeur adjoint du cabinet de M. Giraud, Fouad Awada, en réponse à la publication par *Le Monde* (daté 2 mai) d'une note interne relevant des irrégularités dans l'attribution de ces marchés, dont le total cumulé, depuis 1989, s'élève à plus de 20 milliards de francs.

La note, rédigée sous l'égide de Mme Tissot, vice-présidente (RPR) du conseil régional, chargée de la commission des marchés, énumère les mesures adoptées en 1995 par cet organisme pour favoriser la transparence et la concurrence. Ce faisant, elle dresse un véritable catalogue des abus, détournements de procédure et violations du code des marchés qui semblent avoir entaché de nombreux appels d'offres. Pour l'exécutif régional, le constat est sévère. Entre autres sujets d'étonnement, la note se demande comment il a pu permettre à *« une entreprise »* – le bureau d'études Patrimoine Ingénierie – d'acquérir une *« position quasi monopolistique »* en matière d'appels d'offres.

A ces révélations étaient venues s'ajouter, le même jour, celles du *Canard enchaîné* (daté 30 avril) faisant état d'une lettre dans laquelle Mme Tissot rappelle à M. Giraud les pressions exercées sur elle par ses collaborateurs pour favoriser certaines entreprises. Pour M. Awada, le document rendu public dans nos colonnes *« n'est pas un récapitulatif d'irrégularités, mais une simple note expliquant la manière dont certaines mesures ont été prises pour accompagner l'évolution du code des marchés »*. Il serait destiné *« à nourrir un débat interne visant à plus de transparence »*.

Cela implique-t-il que le document, malgré la gravité des faits exposés, n'aura pas d'autre suite ? *« L'inspection des services, qui a demandé cette note, nous dira, prochainement, ce qu'il convient de faire »*, se borne à répondre le collaborateur de M. Giraud. Plusieurs groupes politiques représentés au conseil régional ont réagi. Les Verts, *« qui ont demandé à plusieurs reprises au président Giraud de prendre des initiatives pour faire toute la lumière »* sur cette affaire, s'étonnent qu'il n'ait toujours pas saisi la justice. Ils demandent, *« dans un souci élémentaire de transparence »*, que les deux documents cités par la presse soient transmis aux élus régionaux. Le Front national mentionne qu'il *« a interpellé à plusieurs reprises l'exécutif RPR-UDF sur le rôle excessif, sinon abusif, joué par la société Patrimoine Ingénierie »*. Le groupe communiste rappelle son hostilité à la procédure METP et demande à M. Giraud d'organiser un débat suivi d'un vote *« afin que chaque élu puisse prendre ses responsabilités »*.

« MAUVAIS PROCÈS »

Régulièrement pris à partie dans ce dossier, M. Giraud et son cabinet ont toujours démenti les accusations et justifié leurs choix. En mars 1995, la chambre régionale des comptes n'avait d'ailleurs pas trouvé *« d'observations critiques »* à formuler sur les procédures d'attribution des METP, de 1990 à 1994. A la même époque, Jean-Jacques Lachenaud, alors vice-président chargé des affaires scolaires, nous avait déclaré : *« La structure du marché est ainsi faite que les mêmes entreprises de BTP reviennent régulièrement, sans qu'il y ait besoin de contourner les règlements. »* Sénateur et président du conseil général du Val-d'Oise, M. Lachenaud mettait également en garde contre *« la tentation de faire l'amalgame entre ce qui se passe dans l'affaire des HLM de la Ville de Paris et les marchés du conseil régional »*.

Interrogé, en 1995, sur les accusations dont il était l'objet, le directeur de Patrimoine Ingénierie, Gilbert Sananès, dénonçait un *« mauvais procès de ceux que le succès des METP rend jaloux »*. Loin de s'être prêté à des manœuvres frauduleuses, M. Sananès affirmait avoir *« aidé à mettre en place les procédures permettant d'éviter les dérives »*. D'autres témoignages donnaient, à l'époque, une version beaucoup plus proche de celle que présente aujourd'hui la présidente de la commission des marchés.

R.-P. P.



Jacques Chirac défend à Orléans la « pureté de l'idéal » de Jeanne d'Arc

S'opposant au Front national, le chef de l'Etat souligne que l'héroïne « appartient à tous »

En présidant, mercredi 8 mai à Orléans, les 567es Fêtes de Jeanne d'Arc, Jacques Chirac a implicitement *mis en cause le Front national qui,* comme chaque année, avait célébré à sa façon la figure de l'héroïne le 1er mai. *« Jeanne est étrangère à toute idée de mépris ou de haine »*, a affirmé le chef de l'Etat, en soulignant que ses paroles étaient *« à l'opposé du discours d'intolérance, de rejet, de violence »*.

ORLÉANS
de notre correspondant

Invité le 8 mai, comme le veut la tradition, à présider la première Fête de Jeanne d'Arc suivant l'élection présidentielle – célébrant cette année le 567e anniversaire de la délivrance de la ville en 1429 –, Jacques Chirac a visiblement pris plaisir à participer à ces festivités où, comme on le dit ici, la moitié d'Orléans défile devant l'autre. Le président de la République a semblé conquis par le sourire de Géraldine Guy, dix-sept ans, issue d'un des meilleurs lycées privés de la ville, qui, juchée sur un stoïque coursier, incarnait l'héroïne.

Orléans n'entend pas céder « l'exclusivité » de Jeanne d'Arc au chef du Front national. C'est ce qu'a rappelé le maire Jean-Pierre Sueur (PS), en accueillant le chef de l'Etat. *« Nul n'est fondé à accaparer Jeanne d'Arc, nul n'est fondé à se l'approprier, surtout si c'est pour défendre le contraire de la fraternité »*, a déclaré l'ancien secrétaire d'Etat, proche de Michel Rocard. M. Chirac lui a emboîté le pas : *« Comment ne pas voir combien Jeanne est étrangère à toute idée de mépris ou de haine ? Combien ses paroles sont à l'opposé du discours d'intolérance, de rejet, de violence que l'on ose parfois tenir en son nom. La France qu'elle défend est une France ambitieuse, fière de son identité et de son histoire, mais aussi une France généreuse et ouverte à tous... La pureté de son idéal, la noblesse de son combat la placent au-dessus des ambitions et des calculs. Elle appartient à tous les Français et à toute la France »*, a dit le chef de l'Etat.

M. Chirac a pris ensuite des accents gaulliens, pour expliquer qu'après Jeanne d'Arc, *« d'autres voix »* s'étaient élevées *« aux heures les plus sombres »* de notre histoire nationale, ayant eu *« la volonté de dire non »* quand tout paraissait *« perdu »*. *« La France est forte*, a poursuivi le chef de l'Etat, *quand elle repousse le pessimisme, l'esprit d'autodénigrement... L'ennemi, tout au long des siècles, a été souvent à nos frontières. Mais quelquefois il a été aussi dans nos cœurs et dans nos esprits. Il y a eu des périodes grises, placées sous le signe du compromis et du renoncement, périodes que nous devons assumer à l'égal des heures glorieuses... Au moment où notre pays est engagé sur la voie de la réforme, qui requiert imagination, sens des responsabilités, mobilisation de tous, je voudrais que les Français entendent la leçon d'Orléans, qui est d'abord une leçon de confiance »*, a-t-il conclu.

Le chef de l'Etat, mis en appétit par un défilé militaire, s'est offert ensuite un bain de foule de plus d'une heure, digne de figurer dans le livre des records.

Régis Guyotat

En 1982 déjà, l'appel à la « vigilance » de François Mitterrand

François Mitterrand s'était rendu à Orléans pour la Fête de Jeanne d'Arc en 1982 et en 1989, les années suivant ses deux succès à l'élection présidentielle. Lors de sa première visite, le président de la République avait lancé un appel à la *« vigilance »*, à la *« résistance »* et à l'*« unité nationale »*. Au cours de son second déplacement, le chef de l'Etat avait rendu hommage à Jeanne, qui *« ne* [s'était] *jamais laissé aller à la haine de l'étranger* [...] *et dont la foi absolue affranchissait de tous les fanatismes »*. François Mitterrand faisait alors une allusion transparente à l'extrême droite, qui s'appropriait l'héritage spirituel de Jeanne.

Jean-Marie Le Pen entretient le flou sur son éventuel voyage en Irak

IRA, IRA PAS ? Jean-Marie Le Pen entretient le flou sur son éventuel voyage en Irak (*Le Monde* du 4 mai). Le silence observé par le président irakien, Saddam Hussein, quant à son souhait de le rencontrer lors de ce déplacement serait à l'origine de cette incertitude.

Il y a quelques jours, Jean-Michel Dubois, responsable de l'association SOS-enfants d'Irak, que préside Jany Le Pen, affirmait que le président du FN devait accompagner son épouse à Bagdad la semaine prochaine. Une affirmation corroborée par un « trou » – entre le 10 et 21 mai – dans l'emploi du temps officiel de M. Le Pen. Le 7 mai, Mme Le Pen affirmait à l'AFP que si *« les responsables de l'association »*, dont elle-même, vont se rendre en Irak à la mi-mai, le voyage est *« strictement humanitaire »* et son *« mari n'a pas du tout l'intention d'y aller »*.

« INVITATION OFFICIELLE »

Elle ajoutait que celui-ci n'avait *« pas demandé de visa »*, avant d'expliquer que *« si Saddam Hussein faisait savoir qu'il était prêt à le recevoir, évidemment il ne refuserait pas »*. Le 8 mai, sur Europe 1, M. Le Pen déclarait qu'il avait reçu *« une invitation officielle »* à se rendre en Irak, mais *« informelle pour l'instant quant à la date »*. Défenseur de l'Irak lors de la guerre du Golfe, le président du FN, qui plaide pour la levée de l'embargo décidé par l'ONU, confirmait ainsi implicitement que son déplacement à Bagdad dépendait de la possibilité d'un entretien avec le président irakien.

Reste que Saddam Hussein ne semble pas pressé de rencontrer l'homme qu'il a pourtant reçu en novembre 1990, en pleine crise du Golfe. Il ne voudrait sans doute pas décourager par ce geste les voix qui, au sein de la majorité, se lèvent pour la levée de l'embargo. Ou même Jacques Chirac qui reproche aux Américains de différer indéfiniment l'entrée en vigueur de la résolution sur l'aide humanitaire à l'Irak.

Christiane Chombeau

La première réponse du PCF sur la disparition, en 1943, de résistants trotskistes

IL S'APPELLE ALBERT DEMAZIÈRE. Il a quatre-vingt-un ans, une belle santé et des souvenirs de résistant aussi frais que précis. Ancien responsable pour la zone sud du Parti ouvrier internationaliste (POI), il est le seul survivant des cinq trotskistes qui, avec soixante-quinze autres prisonniers, s'étaient spectaculairement enfuis de la prison du Puy-en-Velay, le 2 octobre 1943. Il doit sa vie sauve, explique-t-il, à son errance dans le maquis dit de Wodli, dans les bois de Queyrières, près d'Yssingeaux (Haute-Loire) : de corvée de ravitaillement, il s'est perdu et n'a pas retrouvé les autres prisonniers – en majorité communistes – avec lesquels il s'était évadé.

Le plus âgé de ces militants trotskistes est Pietro Tresso, dit Blasco, réfugié antifasciste italien, et fondateur, avec Gramsci, du PCI. Les trois autres se nomment Pierre Salini-Regal, Abram Sadek, Jean Reboul. Pour Albert Demazière, il ne fait aucun doute : ses quatre amis, tous militants de la IVe Internationale, *« ont été assassinés en exécution d'ordres venus de plus haut »*, le 26 ou le 27 octobre de la même année. *« Voilà*, dit-il, *quatre crimes de sang, dont le PCF des années noires n'est nullement innocent. »*

Avec Jean-René Chauvin, un *« trotskiste indépendant »*, et le journaliste Paul Parisot, aujourd'hui socialiste, Albert Demazière a écrit, le 15 avril, au secrétaire national du PCF, Robert Hue, pour lui demander de les aider, *« dans un souci de clarification historique »*, à donner *« aux historiens de la Résistance les réponses qu'ils attendent »*. Ni Henri Noguères, dans sa vaste *Histoire de la Résistance* (tome IV), ni Jacques Delarue, qui, dans le mensuel *L'Histoire*, en 1993, s'est lui aussi interrogé sur *les « conditions mystérieuses »* de la disparition du Puy-en-Velay, n'ont pu en effet pousser l'enquête jusqu'au bout.

« SOUCI DE VÉRITÉ »

Rejoints par une cinquantaine de signataires, dont les historiens François Fejtö, Claude Pennetier, le député socialiste Julien Dray, le mathématicien Laurent Schwartz, l'économiste Alain Lipietz, l'ethnologue Germaine Tillion, le cinéaste Mosco, la sociologue Marie-Josée Chambart de Lauwe, les trois hommes se disent, dans leur lettre à M. Hue, *« persuadés que les anciens dirigeants de* [votre] *parti, de même que les FTP* [Francs-Tireurs et partisans] *du Velay dans l'année 1943, dont certains sont encore bien vivants, peuvent aussi vous éclairer sur les événements que nous venons de rappeler »*. Et ils rappellent que, en 1943, le maquis était dirigé par le commandant Massat, alias Théodore Vial, membre du comité central du PCF après la Libération.

« Je m'associe pleinement à ce souci de vérité », a répondu Robert Hue, dans une lettre datée du 7 mai. *« Une vérité, même dérangeante, même difficile à supporter, comme vous l'écrivez, ne me ferait pas reculer »*, poursuit le secrétaire national. S'il *« n'ignore pas ce que furent les rapports conflictuels entre militants communistes et militants trotskistes au cours de notre histoire »*, M. Hue rappelle non sans malice – et sans doute en allusion à ses récentes retrouvailles avec Alain Krivine, le 2 avril, au Forum de Bercy, et à sa première poignée de main avec Arlette Laguiller (*Le Monde* du 7 mai) – *« que les temps ont heureusement changé »*. Le secrétaire national du PCF se dit néanmoins *« profondément choqué par les insinuations laissant entendre qu'une sorte de consigne de silence pourrait être donnée par la direction du Parti communiste à ceux de ses membres qui sauraient comment les choses se sont réellement passées »*...

Ariane Chemin

Sondage : les Français pessimistes sur le chômage

62 % DES FRANÇAIS SONT PESSIMISTES et jugent peu probable une baisse du chômage dans les deux décennies prochaines, selon un sondage CSA publié, jeudi 9 mai, par *La Tribune Desfossés* et réalisé auprès d'un échantillon de 1 000 personnes interrogées du 17 au 19 avril selon la méthode des quotas. 31 % croient en une amélioration de la situation et 7 % ne se prononcent pas. Le scepticisme est encore plus grand chez les jeunes de 18 à 34 ans. 67 % d'entre eux n'attendent pas d'amélioration dans l'avenir. Enfin, 93 % des personnes interrogées jugent souhaitable que les salariés en fin de carrière laissent leur place aux jeunes et se consacrent à des activités de formation dans l'entreprise.

François Léotard ouvre la campagne des législatives

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE l'UDF ferme la page de l'élection présidentielle et ouvre celle des législatives. Dans un entretien accordé, jeudi 9 mai, au *Figaro*, François Léotard dresse un *« bilan globalement positif »* de la première année de Jacques Chirac à l'Elysée, en soulignant qu'*« à une politique rêvée a succédé une politique réelle »*. Evoquant la prochaine échéance électorale, M. Léotard juge *« normal que le premier ministre soit l'animateur, pour la majorité, de la bataille législative »*. Mais, observe-t-il, l'UDF doit *« passer du statut d'allié à celui de partenaire.* [...] *Elle doit renforcer son identité, discuter d'égal à égal avec le RPR »*. A propos de la réforme de l'UDF, M. Léotard indique qu'elle ne *« doit pas avoir le vertige du centralisme, ni du moule unique »*.

DÉPÊCHES :

■ **SONDAGE : Alain Juppé enregistre une légère hausse de sa cote de confiance en mai,** selon l'enquête de l'IFOP réalisée les 2 et 3 mai auprès d'un échantillon de 942 personnes et publiée par *L'Express* daté 9-15 mai. Ce sondage indique que 43 % des personnes interrogées font confiance au premier ministre, soit un point de mieux qu'en avril. 55 % ne lui font pas confiance (– 2 points). Jacques Delors (PS), ancien président de la Commission de Bruxelles, caracole toujours en tête de ce palmarès, avec 64 % de bonnes opinions, loin devant Lionel Jospin (48 %).

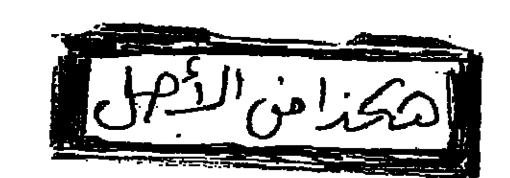
■ **SERVICE NATIONAL : le Mouvement des jeunes socialistes (MJS) s'est prononcé, lors d'un conseil national le 4 mai, en faveur d'une *« conscription rénovée »*.** *« Il s'agit de faire évoluer le principe de conscription pour qu'il devienne un vrai outil de citoyenneté et mobilise une génération au service de la collectivité »*, souligne le MJS qui se prononce pour un service national obligatoire, *« pour toutes et tous »*, offrant *« le libre choix »* entre une formule civile et une formule militaire, d'une durée de huit mois.

■ **FINANCES LOCALES : Alain Lamassoure a confirmé mardi** 7 mai devant la commission des finances du Sénat que le gouvernement souhaitait appliquer une révision des évaluations cadastrales (servant de base au calcul des impôts locaux) à partir de 1998. Le ministre du budget a indiqué que le gouvernement avait saisi le comité des finances locales.

■ **SÉCURITÉ SOCIALE : les jeunes de 18 ans auront prochainement le droit de demander leur propre carte d'assuré social,** alors qu'à présent ils doivent attendre 20 ans, selon un décret paru, mardi 7 mai, au *Journal officiel*. Ils devront déposer une demande à la caisse primaire où sont affiliés leurs parents. Cet abaissement de la *« majorité sociale »*, qui entrera en vigueur le 1er octobre 1996, fait partie des vingt-neuf mesures arrêtées en novembre 1994 au terme de la consultation des jeunes organisée par Edouard Balladur.

Seize candidats à des législatives partielles déclarés inéligibles

LE *JOURNAL OFFICIEL* du mercredi 8 mai publie plusieurs décisions du Conseil constitutionnel pour diverses infractions à la législation sur le financement des campagnes électorales. Seize anciens candidats à des élections législatives partielles sont déclarés inéligibles pour une durée d'un an à compter du vendredi 3 mai. Il s'agit de Marc Coggia (div.), candidat dans la 1re circonscription de Corse-du-Sud le 10 septembre 1995 ; Pierre Rauscher (div.) et Bernard Coutaud (PS), candidats dans la 3e circonscription de Corrèze le 18 juin 1995 ; Guy Dorchies (div.) et Jean-François Pelissier (écol.), candidats dans la 10e circonscription de Paris les 10 et 17 septembre 1995 ; Jean-Paul Bastin (MDC), candidat dans la 6e circonscription de la Loire le 18 juin 1995 ; Michel Carre (Verts) et Jean-François Collet (MDC), candidats dans la 6e circonscription du Val-de-Marne le 25 juin 1995 ; Michel Bressaud (écol.), Frédéric Parrat (div. g.), Myriam Dibundu-Bordreuil (div.d.) et Dominique Ewald (écol.)candidats dans la 12e circonscription de Paris le 24 septembre 1995 ; Maurice Martinet (AP), candidat dans la 2e circonscription de la Savoie le 16 juillet 1995 ; Michel Claire (MEI), candidat dans la 1re circonscription de Meurthe-et-Moselle les 10 et 17 septembre 1995 ; Angélo Romeo (Radical) et Dominique Casagrande (CEI), candidats dans la 5e circonscription du Var les 10 et 17 septembre 1995.



TOURISME Perceptible dans plusieurs secteurs de la consommation tels que l'alimentation ou l'ameublement, l'engouement des Français en faveur du *« retour au naturel, aux choses simples »* trouve également sa traduction dans leurs choix touristiques. Ils tendent en effet à préférer l'Ouest au Sud. ● LA FAÇADE OUEST connaît un succès croissant. Parallèlement, le nombre de séjours dans les Alpes-Maritimes a chuté, passant de 8,5 à 7,8 millions entre 1985 et 1995. ● L'URBANISME mal maîtrisé, une pollution excessive et la disparition d'une certaine qualité de vie inquiètent de plus en plus les responsables du tourisme sur la Côte d'Azur. ● SUR L'ÎLE DE RÉ, les édiles, pour leur part, redoutent d'être victimes de leur succès. Quelque 150 000 personnes y séjournent l'été pour une population autochtone de 15 000 habitants en hiver.

Le chic passe à l'ouest, la fréquentation du Midi est en déclin

Considérée comme plus « authentique », la côte atlantique bénéficie d'un phénomène de mode : la Bretagne ou les île armoricaines remportent un succès croissant alors que l'image du littoral méditerranéen se dégrade

C'ÉTAIT en avril 1994. Eric revenait de vacances sur la côte méditerranéenne et évoquait sa fascination pour les îles. L'un de ses *collègues, d'origine bretonne, lui* parla d'une petite île *« extraordinaire »*, en face de chez lui, dans le Finistère. Le week-end suivant, Eric y emmenait son amie. Coup de cœur immédiat... Quinze jours plus tard, ils étaient chez le notaire. Objet de la transaction : un hangar à transformer en habitation. *C'est ainsi qu'Eric, Turc d'origine*, méditerranéen de coeur, se retrouva propriétaire sur une île de l'Atlantique dont, jaloux de sa trouvaille, il ne veut surtout pas que l'on dévoile le nom.

Cadre parisien, la trentaine « branchée », Eric est dans l'air du temps lorsqu'il évoque avec émotion *« l'indicateur des marées, qu'on pose dès l'arrivée sur le manteau de la cheminée »*. La côte ouest a le vent en poupe. Ré, Belle-Ile et Noirmoutier sont aux années 90 ce que « Saint-Trop' » était aux années 70. Les marées détrônent le soleil, la pêche aux *moules le bronzage à tout prix*, les promenades dans les rochers la sieste sous les oliviers. *« Sur l'océan, il y a toujours quelque chose à faire, la vie est moins chère, on ne fait la queue nulle part, et c'est tonique »*, s'exclame Pascale, une trentaine de vacances d'été à Cavalaire (Var) derrière elle – *« tradition familiale »* – avant une reconversion bretonne, il y a trois ans. *« Ayant de jeunes enfants, on se posait des questions sur la foule, la chaleur »*, explique cette Lyonnaise qui, malgré la distance, passe ses vacances d'été à Carnac (Morbihan).

Jean-Philippe Holas, agent immobilier à Carnac, *évalue le prix* du mètre carré sur le front de mer entre 22 000 et 25 000 francs. Soit plus que dans le secteur Fréjus-Saint-Raphaël où, selon un de ses confrères, la fourchette s'étend entre 18 000 et 20 000 francs. *« Dans le sud du Morbihan, les prix n'ont pas bougé depuis trois-quatre ans*, estime M. Holas, *nous n'avons certainement pas autant souffert sur le plan économique que les Méditerranéens. »* Le client-type ? *« C'est quelqu'un qui vient rechercher une authenticité, des racines, même s'il n'est pas breton »*, poursuit l'agent immobilier.

BOTTES ET CIRÉS

La côte atlantique, et plus particulièrement la Bretagne, serait donc porteuse du « retour aux sources » si cher aux publicitaires en cette période d'incertitudes. *« La Méditerranée évoque l'oisiveté, les années 80, Bernard Tapie ; aujourd'hui, les capitaines d'industrie qui "marchent" – François Pinault, les Leclerc, Yves Rocher, la famille Bolloré – sont bretons ; l'Atlantique, c'est l'authenticité, quand ça va mal, on y affronte les éléments. »* Les Méditerranéens ne manqueront pas de crier au cliché, à la caricature.

Les propos de Vincent Grégoire, du bureau de style Nelly Rodi – un des quatre grands cabinets qui font la mode en France – reflètent pourtant l'état d'esprit du petit monde parisien de la publicité. *« Avant, on faisait rêver les gens devant une bastide provençale*, constate Elisabeth Lefebvre, directrice de la publication de *Maisons Côté Ouest*; *maintenant on les fait rêver devant des bottes et des cirés. »* Et de citer en exemple les spots publicitaires de Pedigree Pal, les campagnes, dans la presse écrite, des centres Leclerc, d'Aigle, de Timberland, des cuisinières Rosières ou de la porcelaine Philippe Deshoulières.



En février, presque tous les grands magasins ont exploité le thème : campagne « Vents d'Ouest » à Prisunic, décoration « Dans l'esprit marin » au BHV, exposition « Mer et Soleil », où le style marin-pêcheur était à l'honneur, au Bon Marché... Régulièrement développée à la fin de l'hiver depuis quelques années, cette tendance a envahi le commerce cette année. *Noeuds de cordage, ancres*, coquillages et motifs rayés sont omniprésents sur les draps de bains, la vaisselle, les tissus. *« Il y a quelques années*, reconnaît François Boury, l'un des directeurs de création de l'agence de publicité Proximité, *la mode, c'était le Sud, l'Italie, les couleurs ocres ; aujourd'hui il y a un courant Nouvelle-Angleterre qui va de La Rochelle à Nantucket. »*

Elisabeth Lefebvre ne s'y est pas trompée. Voilà cinq ans qu'elle a déposé le titre *Maisons Côté Ouest*. A l'époque, elle ne lance que *Maisons Côté Sud*, bimestriel chic pour amateurs de belles maisons de type méditerranéen. *Côté Ouest*, trimestriel tout aussi chic, *suit en* 1994, au vu du courant en faveur de la côte est-américaine, de l'Ecosse et de l'Irlande. Et c'est le succès. *Côté Sud* est diffusé à 103 000 exemplaires, *Côté Ouest* à 80 000. *« Dans la région parisienne, Côté Ouest a dépassé Côté Sud »*, affirme la directrice de publication, encore surprise par la rapidité du phénomène.

« MINORITÉ ÉCLAIRÉE »

Comme tous les défenseurs de ce courant, Elisabeth Lefebvre évoque *« le retour au naturel, aux choses simples »*. Un retour qui concernerait une élite, si l'on en croit l'un des éditoriaux de *Côté Ouest* : *« La plupart des vivants, fascinés par le roi Soleil, continuent de se ruer vers tous les suds*, y a noté l'écrivain Eric Ollivier, *mais une minorité éclairée ne troquerait pour aucun bleu azur permanent l'invention continue du vent et des nuages, les crus innombrables de la pluie d'appellation contrôlée. »*

Une *« minorité éclairée »* ? L'expression a de quoi conforter ceux qui dénoncent la part du snobisme dans cet engouement pour les embruns. Mais le succès de la côte atlantique ne concerne pas qu'une *« minorité »*. Au cours de l'été 1994, la façade ouest a vu sa fréquentation augmenter de 8,6 % par rapport à 1993, selon la direction du tourisme. La Bretagne a quant à elle reçu 7,8 millions de visiteurs au cours de l'été 1995, contre 6,8 millions en 1993 et 7,2 millions en 1994. Une augmentation que l'observatoire régional du tourisme attribue à... une météo favorable.

Marie-Pierre Subtil

Les Français préfèrent toujours la mer

Le bord de mer reste la destination de vacances la plus prisée par les Français : la côte méditerranéenne, la Bretagne et la côte atlantique accueillent plus de 40 % des séjours, selon le dernier rapport de l'Insee sur « Les vacances des Français », paru le 24 avril (*Insee Résultats*, numéro 451-452, 194 pages, 149 F). Si le nombre annuel de séjours de vacances a plus que doublé entre 1962 et 1992, leur durée, elle, a diminué, car la tendance est au fractionnement des départs. La durée moyenne des vacances d'été était de vingt-deux jours en 1994, soit cinq de moins qu'en 1965.

Si l'on compare l'été 1994 à l'été 1990, le Morbihan, le Finistère, les Côtes-d'Armor et l'Ille-et-Vilaine ont enregistré une hausse de 1 400 journées de vacances d'été, la Charente-Maritime, la Vendée et la Loire-Atlantique une baisse de 2 000 journées, et la Corse, les Alpes-Maritimes, le Var et les Bouches-du-Rhône une diminution de 10 000 journées.

La Côte d'Azur verse des larmes amères sur un âge d'or révolu

NICE

de notre envoyée spéciale

Quand on lui demande quel est le taux d'occupation de l'hôtel, elle répond pudiquement qu'*« il n'est pas bon »*. Jeanne Augier, propriétaire du Negresco depuis trente-huit ans, se désespère et désespère de la ville de Nice. Les pertes du palace se sont élevées à 5 millions de francs en 1994. Comme en 1993. Si aucun des deux cents employés n'a été licencié, c'est grâce à la fortune personnelle de Mme Augier, *qui évoque avec nostalgie « l'époque russe – la tsarine venait –, l'époque anglaise – la reine Victoria venait – , puis l'époque américaine »*. Des temps révolus. *« Maintenant, c'est l'époque de la décrépitude. »*

De toutes les villes de la Côte d'Azur, Nice est sans conteste celle qui souffre le plus du déclin de son image. *« Elle ne brille plus »*, dit un hôtelier. Mais si l'ancien joyau de la côte a perdu son éclat, la périphérie a aussi vu son aura se ternir. La Côte d'Azur reste, certes, la deuxième région touristique en France après Paris. Mais la désaffection gagne. Le comité régional du tourisme (CRT) dénombrait 8,5 millions de séjours dans les Alpes-Maritimes en 1985. *« Le seuil des 10 millions de touristes* [en un an] *sera dépassé avant la fin du siècle »*, prédisait le même organisme dans un document daté de 1991. Las ! L'année 1994 figurait *« parmi les plus mauvaises »*, la durée des séjours ayant raccourci et leur nombre n'atteignant plus que 7,8 millions. Quant aux résultats de 1995, ils étaient *« proches de ceux de 1994, c'est-à-dire médiocres »*, selon les communiqués du CRT.

Les étrangers, qui représentent à eux seuls la moitié des visiteurs, viennent aussi nombreux que par le passé. Principal accusé, donc, le marché national, en régression. Parmi les raisons avancées par les professionnels locaux du tourisme, la concurrence des pays du tiers-monde *« où vous allez vous baigner pour trois francs six sous »*, la cherté de la vie – *« fausse réputation »*, bien sûr –, ou encore la perte de *« l'auréole de luxe »*. Les écologistes vont évidemment plus loin : *« La Côte d'Azur aujourd'hui, c'est Paris avec vue sur mer, mais sans le métro*, ironise Patrice Miran, conseiller régional écologiste. *En juillet 1994, à Nice, la teneur en ozone de l'air a dépassé les normes européennes de 180 microgrammes par mètre cube pour atteindre 197 ; à Monaco, la population a été avertie ; à Nice, rien n'a été fait. »*

> « Aujourd'hui, c'est Paris avec vue sur mer, mais sans le métro »

L'urbanisation à outrance, qui a beaucoup rapporté jusqu'à la fin des années 80, coûte cher aujourd'hui. *« On a construit sans penser aux espaces verts, aux transports en commun, à l'élimination des déchets*, affirme André Aschiéri, le maire (écologiste) de Mouans-Sartoux, au-dessus de Cannes. *En une génération, on a remis en cause un acquis bâti en plusieurs siècles. » « La Côte d'Azur, c'est une grande ville de 80 kilomètres de long, un peu à l'image de Los Angeles »*, renchérit Pierre Gouirand, président de l'Institut de prospective du tourisme. Or le consommateur des années 90 n'est pas celui des années 80. Le succès du tourisme vert – notable dans le *nord du département* – montre à quel point le calme et la verdure sont maintenant plus recherchés que les résidences de marbre et les boîtes de nuit.

« Le côté frime, bateau, cabriolet, ça marche encore, note Gérard Yvos, *le directeur général de l'hôtel* Martinez, sur la Croisette, à Cannes. *Il y a encore des gens qui veulent s'amuser. »* L'établissement de luxe a prévu d'organiser, l'été prochain, une soirée disco, sur sa plage, pour 3 000 personnes. *« Il y en aura deux cet été à Cannes, les deux vont faire le plein »*, assure M. Yvos. Certes. Mais les chiffres de fréquentation des hôtels et, surtout, les prix pratiqués montrent que la demande n'est plus ce qu'elle était il y a dix ans. Selon le comité régional du tourisme, en 1994, le taux d'occupation des quatre étoiles n'atteignait que 52,5 % ; celui des trois autres catégories d'hôtels restait sous la barre des 50 % – le marché étant entamé, il est vrai, par la concurrence des résidences.

L'hôtel Martinez sert, sur sa plage privée, un menu à 98 francs. *« On n'aurait jamais vu ça il y a dix ans »*, convient Gérard Yvos. Depuis 1991, le prix des chambres n'a pratiquement pas évolué, alors qu'*« à la fin des années 80 on ajoutait 8 %, 9 %, 10 % par an »*, poursuit le directeur du Martinez. Autre phénomène : la banalisation, au cours des quatre dernières années, du marchandage à la réception des hôtels. *« Ça se fait beaucoup sur la Côte d'Azur, et plus les clients sont riches, plus ils marchandent »*, admet Pierre Gouirand. Quant au *secteur de l'immobilier, il s'est lui* aussi essoufflé. *« Comme à Paris, nous sommes revenus aux prix de 1987 »*, estime Christian Laroque, président de l'Observatoire immobilier de la Côte d'Azur. A noter, la désaffection des Parisiens. Jusqu'en 1988, ils constituaient 15 % à 16 % de la clientèle de l'immobilier ; en 1994, ils n'en représentaient plus que 7 %.

Les « locaux » font volontiers leur *mea culpa* : *« Nous avons vécu dans la facilité*, dit l'un ; *le monde a changé et nous sommes restés statiques. » « On croit toujours que c'est éternel d'être premier*, dit l'autre ; *quand on est beau, on ne fait pas d'effort pour être agréable. »* Bruno Miraglia, conseiller régional (RPR) et président de la commission tourisme-loisirs, rêve de *« refaire de la Côte d'Azur le pôle d'excellence du tourisme en Méditerranée »*, *via* la création d'une agence méditerranéenne du tourisme et d'un palais du monde méditerranéen, sis à Nice. *« Les atouts, nous les possédons toujours*, dit-il, *mais il nous faut devenir plus professionnels que nous ne l'avons été. »* Si l'on en croit les chiffres, la côte varoise *s'en sort beaucoup mieux que la* Côte d'Azur proprement dite. Mais les professionnels s'y plaignent tout autant de la désaffection des touristes. Pour la première fois, cette année, La Calanque, un hôtel trois étoiles du Lavandou, n'a pas affiché complet à Pâques. Le temps est loin où Picasso et Cocteau y séjournaient ! *« Il y a encore des personnalités qui viennent dans la région, mais elles restent dans leurs propriétés... Ici, on ne leur offre que des embouteillages et des odeurs de frites »*, témoigne Annie Ravier, dont la boutique de prêt-à-porter chic, au Lavandou, *« marche plutôt mieux, maintenant, en mai-juin, que du 14 juillet au 15 août »*. Il y a une dizaine d'années, amis et parents se bousculaient, l'été, dans sa belle maison. *« On était toujours une vingtaine*, raconte cette amoureuse de la région. *L'été dernier, dans le meilleur des cas, on a été six et, cette année, personne ne m'a encore appelé pour savoir s'il y avait de la place. »*

M.-P. S.

L'île de Ré ne veut pas payer la rançon du succès

SAINT-MARTIN-DE-RÉ

de notre envoyée spéciale

Les Rétais n'aiment pas la publicité. *« A chaque fois qu'on voit un article dans les journaux, on s'arrache les cheveux »*, assure Em*manuelle Brunner, conseillère municipale à* Saint-Martin-de-Ré. Les revues n'ont déjà que trop vanté les lieux, les magazines de décoration trop exploité le *« style Ré »*. Tout est *« trop »*, à en croire les habitants. On a *« trop »* construit, l'été il y a *« trop de monde »*, *« trop d'embouteillages »*, *« trop de vélos »*. L'île paie la rançon de son succès : 130 000 à 180 000 personnes y séjournent au *mois d'août, pour une population de 15 000* habitants en hiver.

Impossible, bien sûr, d'endiguer le flot. *« Il faut attendre que les gens finissent par être dégoûtés par les inconvénients »*, se désespère Pierre Cazalis, de Maureillan. Le secrétaire général de l'Association des amis de l'île de Ré connaît *« au moins trois personnes qui ont vendu leurs propriétés à cause du bruit et de la circulation en été »*. L'heure n'est pas encore à la désaffection. Jean-Yves Paris, agent immobiller, continue à faire *« en moyenne une vente tous les deux jours »*. Mais tout ce qui faisait le charme de l'île – son aspect sauvage, sa tranquillité – disparaît aujourd'hui le temps de la saison estivale, au risque d'inciter les propriétaires de résidence secondaire à chercher de plus calmes lieux de villégiatures.

L'île de Ré *n'a pas toujours eu* l'image chic qu'on lui attribue aujourd'hui. *« C'était l'île aux congés payés »*, se souvient M. Cazalis, qui y a passé toutes ses vacances depuis l'année 1922, avant d'y prendre sa retraite. Après-guerre, on y vient en vélo, en Solex, et on campe. Les Parisiens amateurs de résidences secondaires n'arrivent que dans les années 60 et 70, le phénomène de mode prenant de l'ampleur dans les années 80, peu avant l'ouverture du fameux pont, inauguré en 1988.

TOURISME DE MASSE ET ÉLITISME

Les clés du succès ? L'aspect familial – *« le soir, les enfants viennent acheter une glace en pyjama »*, raconte Pierre Ollivier, le patron du Café du commerce, à Ars-en-Ré –, la proximité de la nature, la préservation du site – *l'île* est classée site protégé aux huit dixièmes, elle le sera bientôt entièrement –, les 60 kilomètres de pistes cyclables. Pour ne citer qu'eux, Vincent Lindon, Carole Bouquet, Nicole Garcia, Lionel Jospin, Jacques Toubon, André Dussolier font partie des habitués. *« Et contrairement à ce qui se passe sur la Côte d'Azur, où ce milieu-là est agressé par les fans et les paparazzis, ici on les laisse tranquilles »*, certifie Pierre Ollivier, dont l'établissement est devenu le haut lieu de rencontre du nord de l'île, la zone la plus chic, avec un chiffre d'affaires en progression de 10 % par an depuis sa création, en 1984.

Les Rétais se targuent d'avoir su faire cohabiter un tourisme de masse – sur 30 kilomètres de long, l'île compte soixante campings – et un tourisme plus élitiste. Mais ils sont quelques-uns, aujourd'hui, à prendre conscience d'une faille dans cette symbiose. *« L'image positive est maintenue artificiellement par la publicité et les magazines ; en fait, elle décline auprès des Parisiens, ou du moins elle se morcèle, le nord étant investi par des gens d'un même milieu, qui vivent entre eux le temps des vacances »*, témoigne une observatrice suffisamment bien placée pour vouloir rester anonyme. Un jugement étayé par un constat : *« La fréquentation change, il y a une paupérisation culturelle ; les gens à la recherche de culture ne viennent plus à Saint-Martin. Ce qui marche, c'est le glacier. »*

« Il faut sauver ce qui peut l'être », tempête Léon Gendre. Le maire de La Flotte-en-Ré, conseiller général (RPR) et propriétaire du Richelieu, le quatre étoiles de l'île, prône *« l'immobilisme presque total »*. *« Il faut émasculer les gens qui veulent faire de l'argent... Il y a encore beaucoup de terrains à vendre »*, note M. Gendre, qui plaide pour un gel des futures zones à bâtir. Une idée partagée par le président de la communauté de communes, Paul Neveur, pour lequel, *« actuellement, ça construit trop et trop vite »*. *« On a su éviter les promoteurs, on n'a pas été pris par les démons de l'argent »*, affirme M. Neveur. Mais d'avouer, quelques instants plus tard : *« Si on ne fait rien, dans quinze ans tout sera construit. »*

M.-P. S.

Une escroquerie dans les milieux philatéliques aurait fait plusieurs centaines de victimes

L'affaire concerne les « blocs-feuillets » monégasques et ébranle le monde des timbres

Le juge d'instruction de Grasse (Alpes-Maritimes) Jean-Pierre Murciano a mis en examen pour *« complicité d'escroquerie »* l'éditeur de l'un grand catalogue philatélique français, Roger Loeuillet, ainsi qu'un marchand de timbre réputé, Sarkis Katchikian. Au cœur de cette affaire : un réseau d'escroquerie portant sur des *« hommages philatéliques »* imprimés par La Poste française pour la principauté de Monaco.

NICE
de notre envoyé spécial

Les plaignants défilent depuis des semaines dans le bureau du juge d'instruction Jean-Pierre Murciano, à l'étage du petit palais de justice de Grasse (Alpes-Maritimes). Ce sont des rentiers, des retraités, des bourgeois vivant derrière la Croisette ou la promenade des Anglais. Tous avaient rêvé de *placements sûrs et anonymes*, pour faire fructifier leurs pécules à l'abri des regards, parfois de la curiosité du fisc. Tous avaient poussé la porte des sociétés niçoises Valeur et Patrimoine et Valeur philatélique, suivant les conseils de leurs courtiers et de leur fondateur, dont le nom sonnait comme un slogan publicitaire : Gérard Lhéritier.

« Grâce à de multiples manœuvres frauduleuses, des centaines de victimes se sont portées acquéreurs de produits philatéliques servant de base à une spéculation ayant entraîné un préjudice de plusieurs millions de francs par an », a résumé le juge Murciano, le 19 mars, en tête de l'ordonnance de placement en détention provisoire qu'il a délivrée à l'encontre de M. Lhéritier, assortie d'une mise en examen pour « escroquerie ».

PERQUISITION

L'intrusion du magistrat de Grasse dans le monde clos de la philatélie a causé comme un frisson. Le 14 novembre 1995, escorté par les gendarmes de la brigade de recherches de Cannes, il a effectué une perquisition dans les impénétrables Ateliers nationaux de l'imprimerie des timbres-poste de Boulazac, dans la banlieue de Périgueux (Dordogne), et placé en garde à vue ses deux directeurs. Au mois de mars, les principaux responsables du service national du timbre au ministère des télécommunications ont eux aussi été questionnés par les gendarmes.

Le juge a en outre ordonné la mise en examen pour *« complicité d'escroquerie »* de l'éditeur de l'un des principaux catalogues philatéliques français, le catalogue *Ceres*, Roger Loeuillet, puis d'un marchand de timbres réputé, Sarkis Katchikian. Le 1er avril, ce dernier a même été placé à son tour en détention provisoire, rejoignant Gérard Lhéritier à la prison de Grasse – tous deux ont été remis en liberté, respectivement les 17 avril et 5 avril, par la chambre d'accusation de la cour d'appel d'Aix-en-Provence.

Homme d'affaires âgé de quarante-sept ans, originaire de Nancy, Gérard Lhéritier ne s'est lancé *dans le commerce de timbres qu'en* 1984. Une précédente affaire, montée en Lorraine et consacrée au commerce de pierres précieuses, avait périclité dans des circonstances qui avaient conduit à sa condamnation à plusieurs années d'interdiction de gérer une entreprise. C'est en 1987 que, sur le conseil de l'un de ses associés, Gérard Lhéritier se lance dans l'achat et la vente de « blocs-feuillets » de Monaco. *« Le marché existait déjà*, explique-t-il. *Je n'ai rien inventé. Je n'ai fait que m'accrocher aux wagons. »*

Timbres commémoratifs édités par les Etats lors de chaque émission de nouveaux timbres postaux, les « blocs-feuillets », également dénommés *« hommages philatéliques »* par les spécialistes, sont en principe destinés à être offerts à des personnalités. Ils n'ont aucune valeur d'affranchissement et sont imprimés en faible quantité. Leur valeur est donc théoriquement fonction de l'offre et de la demande, mais ils n'intéressent que moyennement les authentiques collectionneurs. La principauté de Monaco fait imprimer des « blocs-feuillets » depuis 1938, et s'adresse pour cela aux Ateliers nationaux de Périgueux. L'enquête montre qu'en réalité les « blocs-feuillets » monégasques *étaient vendus en « exclusivité »* à Sarkis Katchikian, qui les revendait aux sociétés de Gérard *Lhéritier, afin qu'ils soient placés* auprès de particuliers. A chaque changement de mains, le prix grimpait de façon vertigineuse.

Ainsi, alors que Monaco paye 3,63 francs à La Poste française par bloc-feuillet imprimé, la Principauté – c'est-à-dire le prince en personne *(lire ci-contre)* – revend à M. Katchikian chaque bloc entre 150 et 200 francs. Les courtiers de Gérard Lhéritier, eux, les revendent à leurs clients pour 1 000 ou 2 000 francs, parfois davantage. Les brochures de Valeur et Patrimoine font, il est vrai, miroiter de mirifiques plus-values, pouvant atteindre 800 % en cinq ans...

hélas, les experts sont loin d'attribuer une telle valeur aux *« hommages »* monégasques, et certains clients de M. Lhéritier ont eu de mauvaises surprises. L'un d'eux en avait acheté pour plus de 900 000 francs, en 1989. Après son décès, une expertise attribuera à sa « collection » une valeur de 290 000 francs, quand M. Lhéritier évoquait, lui, une plus-value de 700 000 francs. Interrogés par les gendarmes, plusieurs grands marchands de la rue Drouot, temple parisien des philatélistes, ont justifié leur peu d'intérêt pour les blocs de Monaco en parlant de *« marché fictif »* et d'*« ententes entre les vendeurs et les cotateurs »*. Des écoutes téléphoniques attestent que Sarkis Katchikian fixait lui-même les cotations des blocs monégasques affichées par les deux catalogues de référence, *Ceres* et *Yvert et Tellier* – certains blocs, à peine sortis de l'imprimerie, y sont cotés à 1 000, 1 500 francs... Recueillie sur procès-verbal, le 22 mars, par le juge Murciano, la confession de l'éditeur du catalogue *Ceres*, Roger Loeuillet, est venue conforter cette découverte.

« SURCOTÉS »

« Je reconnais que depuis l'édition de 1994, a déclaré ce philatéliste réputé, ancien conseiller général des Alpes-Maritimes, *je cotais les blocs monégasques à partir des indications de tarifs qui m'étaient données par M. Katchikian. En réalité, tous les produits monégasques sont actuellement surcotés et, personnellement, je ne suis acquéreur qu'à 15 % de la cote (...). Tout cela est connu de tous les collectionneurs. Malheureusement, ce n'est pas le cas des clients de Lhéritier. »* Les prix de vente de ce dernier, ajoutait-il, *« étaient parfois supérieurs de 40 à 100 % par rapport à la cote de mon catalogue, laquelle est pourtant elle-même élevée »*.

Dénonçant un *« complot »* orchestré contre lui par d'anciens associés, Gérard Lhéritier a affirmé au *Monde* que *« le marché des blocs de Monaco est bien réel »*, et qu'au demeurant *« 5 000 de ces blocs se sont vendus entre 1990 et 1995 dans des ventes sur offres »*, c'est-à-dire en dehors de ces sociétés, qui « affichent » quelque deux mille clients. Saisis par le juge, les fichiers informatiques de Valeur et Patrimoine devraient révéler leur nombre exact, et le montant des sommes en cause. Vingt-cinq d'entre eux se sont fait connaître jusqu'ici. Les autres ont de quoi hésiter : ils ont déjà perdu le précieux anonymat de leur placement. Si M. Lhéritier n'est plus en mesure de racheter leurs blocs-feuillets, qui voudra bien le faire ?

Hervé Gattegno

« A l'ordre de SAS le prince de Monaco »

Le prince Rainier de Monaco a reçu, le 21 avril, le Grand Prix de l'Association internationale des éditeurs de catalogues de timbres-poste et de publication philatéliques (Ascat). Détenteur de l'une des plus belles collections de timbres du monde, le souverain monégasque fait en outre, grâce aux blocs-feuillets de la principauté, de substantiels profits. Les blocs-feuillets sont facturés 3,63 francs pièce par La Poste française, qui les imprime pour le compte de la principauté. Monaco les revend au marchand Sarkis Katchikian entre 150 et 200 francs. La différence est directement portée au crédit du prince Rainier, les chèques du négociant étant établis, ainsi qu'il l'a déclaré au juge, *« à l'ordre de SAS le prince de Monaco. »*

Le bénéfice est d'autant plus important que les « blocs » monégasques, qui devraient théoriquement être tirés en faible quantité, sont en fait régulièrement tirés à plus de 10 000 exemplaires. *« Je trouve anormal que l'Etat français accepte de fabriquer autant de ces blocs puisqu'il sont en théorie destinés à être offerts à des personnalités,* a réagi à ce propos l'expert Roger Loeuillet face au juge Murciano. *Je suppose par conséquent que cela profite financièrement à quelqu'un du côté de Monaco. »*

M. de Boishue nommé inspecteur général de l'EN

L'INSPECTION générale de l'éducation nationale vient d'accueillir en son sein Jean de Boishue, maire RPR de Brétigny-sur-Orge (Essonne) et ancien secrétaire d'Etat à l'enseignement supérieur de François Bayrou, dans le premier gouvernement d'Alain Juppé, du 18 mai 1995 au 7 novembre 1995. Proche de Philippe Séguin, M. de Boishue a été au centre d'une polémique suscitée par la publication de son livre *Banlieue mon amour*, qui lui a valu une condamnation, le 5 décembre 1995, à 10 000 francs d'amende pour *« complicité de diffamation raciale »*.

Préparée depuis quelques mois, la nomination de cet éphémère professeur de russe à l'université Paris-IV, au début des années 70, avait donné lieu à la publication au *Bulletin officiel* du 29 février d'un *« poste à profil »* : *« Relations internationales, coopération éducative et francophonie, notamment avec les pays de l'Est. La maîtrise du russe est nécessaire. »* Un profil qui correspondait parfaitement à celui de M. de Boishue.

L'intrusion dans les établissements scolaires punie d'une contravention

L'INTRUSION abusive dans les établissements scolaires publics et privés est désormais passible d'une contravention de 5e classe. Cette sanction étant la plus forte de sa catégorie. Un décret en date du 6 mai, publié au *Journal officiel* du mercredi 8 mai, modifie le code pénal et prévoit, pour ses auteurs, une amende pouvant aller jusqu'à 10 000 francs, assortie d'une peine d'intérêt général d'une durée de 120 heures.

Cette mesure était l'une des dix-neuf propositions du plan de prévention contre la violence à l'école présenté par François Bayrou, ministre de l'éducation nationale, à l'issue du conseil des ministres du 20 mars. Elle avait été revendiquée par les chefs d'établissement souhaitant pouvoir disposer d'une *« arme juridique »* de dissuasion pour protéger les locaux scolaires contre les tentatives d'agression, de vols et de rackets, commises par des personnes étrangères aux établissements.

DÉPÊCHES

■ **RECHERCHE : les dons reçus par l'Association pour la recherche contre le cancer (ARC) *« ont beaucoup baissé »*, a affirmé, jeudi 9 mai au *Parisien*, le nouveau président de l'association, Michel Lucas, qui avait remplacé, le 25 janvier, le président-fondateur, Jacques Crozemarie. Selon M. Lucas, les dons ne devraient pas dépasser, en 1996, les 50 millions de francs, contre 150 millions l'an passé. Le conseil d'administration de l'ARC devait se réunir jeudi 9 mai afin de modifier les statuts de l'association.**

■ **JUSTICE : une information visant des articles de *Libération*, du *Monde* et de *Minute* consacrés à l'affaire Kamal (*Le Monde* daté 5-6 mai) a été ouverte par le parquet de Paris pour *« diffamation envers une juridiction »*, mardi 7 mai, et confiée au juge d'instruction Jean-Paul Valat. Diligentées par le garde des sceaux, ces poursuites sont consécutives à une requête de magistrats du tribunal de grande instance de Nice qui avaient demandé à Jacques Toubon *« d'engager toute poursuite pénale qui s'impose »* après la publication d'articles ayant relaté des accusations impliquant les milieux judiciaires dans une affaire de pédophilie.**

■ **ASILE : la dernière Bretonne écrouée pour avoir aidé des militants basques hébergés en Bretagne a été remise en liberté sous contrôle judiciaire, mardi 7 mai, a indiqué l'association Skoazell Vreizh (Secours breton) d'aide aux mis en examen et à leurs familles. Danielle Bouveret avait été écrouée le 27 novembre après avoir été mise en examen pour infraction à la législation sur les armes et association de malfaiteurs en relation avec une entreprise terroriste.**

■ **POLICE : un inspecteur de la DST a été écroué à Lyon pour avoir vendu des informations confidentielles à une société privée de recouvrement de créances et d'enquêtes commerciales, a-t-on appris mardi 7 mai. Interpellé le 26 mars par des enquêteurs de l'inspection générale de la police nationale (IGPN), l'inspecteur Daniel Massey a été mis en examen pour corruption passive, usurpation de fonction et atteinte au secret.**

Les centres de soins aux toxicomanes dénoncent leur « précarisation »

LES ÉQUIPES des centres de soins aux toxicomanes s'inquiètent pour leur avenir. L'Association nationale des intervenants en toxicomanie (ANIT) a organisé, mardi 7 mai, une journée d'action visant à dénoncer la *« précarisation »* du dispositif spécialisé. Avec un budget annuel de 610 millions de francs, *« inférieur au budget d'un hôpital d'une ville moyenne comme Angers ou Avignon »*, et seulement 1 117 places d'hébergement thérapeutique pour environ 200 000 toxicomanes dépendants aux drogues dures, l'ANIT se demande *« quelle est la politique des pouvoirs publics »*.

Dénonçant des délais d'attente *« intolérables »* et le manque de moyens accordés au suivi social et psychologique des héroïnomanes suivant un traitement de substitution (méthadone en centre, Subutex en ville), l'ANIT déplore, en outre, que les programmes d'échange de seringues restent *« minimes et insuffisants »* et que les campagnes de vaccination contre l'hépatite B aient été *« abandonnées »*. Il s'agit surtout, au moment où Françoise de Veyrinas entre en fonctions à la tête de la nouvelle Mission interministérielle de lutte contre la drogue et la toxicomanie (*Le Monde* du 26 avril), de faire savoir que *« les budgets de fonctionnement des institutions ont été gelés de 15 % (...) alors que la fréquentation des centres augmente en moyenne de 30 % par an »*.

Les mésaventures de l'association Charonne, à Paris, sont à cet égard exemplaires. Sa responsable, Perlette Petit, dit fonctionner *« à découvert depuis six mois »*. L'association, qui compte une quarantaine de salariés, suit environ 800 patients. Ses subventions pour l'année 1996 n'avaient toujours pas été honorées au 6 mai. Le docteur Claude Olievenstein s'est associé aux revendications de l'ANIT. Le médecin-chef du centre médical Marmottan estime que *« la mise en œuvre de nouvelles réponses visant à lutter contre l'exclusion des soins devrait logiquement et impérativement être associée à une augmentation de l'ensemble du dispositif »*.

Les intervenants en toxicomanie avaient craint que l'impulsion, par Simone Veil et Philippe Douste-Blazy, d'une politique de réduction des risques sanitaires et sociaux chez les toxicomanes intraveineux ne les dépossède d'une part du budget. L'ANIT, qui défendait, dans une logique d'abstinence, une prise en charge psychologique et sociale et non médicamenteuse, a finalement intégré cette politique et reconnaît aujourd'hui la nécessaire pluralité des approches.

Les soignants en toxicomanie ont rappelé que le comité interministériel de lutte contre la drogue, réuni le 14 septembre 1995, avait prévu une augmentation de crédits de 313 millions de francs. A ce jour, *« seuls 52 millions ont été alloués au dispositif de soins spécialisés »*, assure l'ANIT, chiffrant les besoins pour 1996 à *« 151 millions de francs supplémentaires »*.

Laurence Folléa

Massimo D'Alema, la stratégie de L'Olivier

Architecte du succès de la gauche aux élections législatives italiennes, le secrétaire du PDS, héritier du Parti communiste, a assuré la victoire de sa coalition en ralliant une partie des catholiques

MASSIMO D'ALEMA, le secrétaire du Parti démocratique de la gauche (PDS), est un dirigeant politique heureux. Rue des Botteghe Oscure, au siège historique de l'ex-Parti communiste italien, devenu PDS en 1991, où, au lendemain des élections, on a si souvent analysé la défaite, tandis que les vieux « compagni » scandaient, sans y croire : *« C'est l'heure, l'heure de changer, le PCI doit gouverner ! »*, il savoure aujourd'hui une émotion rare : la victoire ; celle du 21 avril, lorsque les électeurs ont enfin porté la gauche au pouvoir. Cette évocation lui arrache, derrière sa large moustache, un sourire d'ancienne pudeur, qui remonte au temps où les communistes – tenus à l'écart pendant des décennies par le cordon idéologique tissé dans les sacristies, entre l'Oncle Sam et la DC, la Démocratie chrétienne – cultivaient le snobisme de la défaite.

Ce pouvoir, comment la gauche y est-elle parvenue ? *« Ici, on ne dit pas* " pouvoir ", *qui passe pour trivial, mais* " gouvernement ", *même si on l'exerce avec assez de cynisme : l'Italie est un pays catholique, donc un peu hypocrite ! »*, s'amuse-t-il à dire en préambule, avant de poursuivre : *« C'est la première fois que nous avons eu peur, en perdant, de plonger le pays dans une période obscure. Auparavant, avec la Démocratie chrétienne, ce n'était pas inquiétant ; avec cette droite-là, cela aurait été désastreux. Alors, nous avons tout fait pour gagner. C'était un objectif déclaré, pensé, né d'une analyse froide et lucide de la situation : nous avons accompli un* " capo-lavoro ", *un chef-d'œuvre ! »*

Une pause, pour savourer la jubilation du travail accompli : *« En dix-huit mois seulement, nous avons renvoyé Berlusconi du gouvernement, conquis les régions, les provinces et les municipalités, et nous sommes devenus le premier parti d'une Italie que la coalition s'apprête à gouverner. Un capolavoro ! »*

Et de raconter comment la gauche qui, jusqu'ici, se ressentait comme *« une équipe de football qui a gagné beaucoup de championnats, mais jamais celui qui compte »*, a sécrété cette énorme *« digue »* assez hétéroclite contre la droite, qui deviendra L'Olivier, la coalition de centre-gauche dirigée par le rassurant professeur catholique Romano Prodi, mais dont le PDS est le *« tronc »*, et lui, Massimo D'Alema, le grand architecte.

« Plus qu'une " digue ", corrige-t-il, *c'était une proposition politique positive. L'idée nous est venue en juillet 1994, la droite venait de gagner les élections. Nous avons pris acte que le type d'alliance, purement de gauche, que nous avions présentée avec Refondation communiste faisait le plein d'un tiers de l'électorat,* et basta. *De plus, c'était fournir des armes à l'anticommunisme latent, et Berlusconi ne s'en est pas privé. La solution était évidente : le centre, pendant cinquante ans, a été dominé par la DC, qui représentait l'unité politique des catholiques. Il fallait donc, pour avoir la majorité dans un système bipolaire, diviser ce centre et récupérer une partie du monde catholique démocratique. Viser aussi une coalition sociale plus large, avec le monde du travail, de l'entreprise, de la recherche, etc. C'est d'ailleurs avec ce programme "d'ouverture" que j'ai été élu secrétaire du PDS à ce moment-là. »* Il se lève, va prendre le livre qu'il a écrit à ce sujet, et se cite tranquillement : *« D'autres générations ont accompli des choses fondamentales, comme reconstruire la démocratie après la guerre le devoir de notre génération était de porter la gauche italienne au gouvernement : nous voulions être mis à l'épreuve. »*

Cynisme ? Non, stratégie. Ce n'est pas pour rien que Massimo D'Alema se pique d'être un bon joueur d'échecs. Et c'est bien parce qu'il a été un militant exemplaire (député, directeur du quotidien *L'Unità*, chef du groupe parlementaire), un homme d'appareil élevé dans la foi que ce qui est *« bon pour le parti »* est juste, qu'il a pu ensuite exercer lucidité et pragmatisme, préparant avec des cartes en règle avec le passé l'ouverture de l'avenir : virage au centre, austérité et privatisations. Derrière Romano Prodi, *qu'il cite peu, ce cheval de* Troie du PDS dans l'Italie modérée, il ne s'en cache plus : le vainqueur, c'est lui.

Pourtant, à écouter Massimo D'Alema – ce dirigeant des Jeunesses communistes à vingt-six ans et qui, à quarante-sept ans, par réflexe, dit encore *« nous »* plutôt que *« je »* –, à entendre ce fils de communistes, dont la mère disait de son mari : *« C'était un être remarquable, mais s'il avait trahi le PCI, je l'aurais quitté sans hésiter »*, on peut comprendre que le chemin du pouvoir pour la gauche a été long. Semé de doutes et de complexes face au « tabou » de la victoire impossible, qu'il raconte à contrecœur : *« En France, on a de nous une vision passéiste, mythique : comme si, pour expliquer Lionel Jospin, il fallait toujours revenir au Front populaire ! Ne peut-on se contenter de ce que nous sommes aujourd'hui ? »*

DIFFICILE pourtant d'ignorer les racines du PDS. Déjà en 1956, le secrétaire du PCI, Palmiro Togliatti, avait proclamé sans ambiguïté la *« voie italienne vers le socialisme »*. Son successeur, Luigi Longo, soutient les intellectuels persécutés en URSS. Plus tard, dans les années 70, ce sera le mythique Enrico Berlinguer, promoteur du *« compromis historique »*, qui offrira aux gouvernements de *« solidarité nationale »* l'appui *« extérieur »* du PCI au gouvernement démocrate-chrétien, qui cessera avec l'assassinat du leader spirituel de la DC, Aldo Moro, en 1978. Comment nier qu'il n'y ait pas un fil ininterrompu entre Berlinguer et D'Alema ? *« Enrico Berlinguer avait fait l'analyse que l'Italie ne pouvait être gouvernée avec 51 % des suffrages et nous, nous avons pris le pouvoir avec 44 % : cela prouve que, depuis cette époque-là, il y a eu une rupture culturelle totale,* concède-t-il enfin. *Pourquoi ? Parce que le PCI partait de l'idée que le modèle de l'alternance, propre aux démocraties occidentales, était inapplicable à l'Italie : un Parti communiste au pouvoir, avec la guerre froide, était impensable. Dans les années 70, Berlinguer avait pris pleinement conscience des limites du PCI : une grande force, une grande influence éducative et culturelle, mais freinée par l'impossibilité d'aller au gouvernement. D'ailleurs, chaque fois que l'on s'en approchait, il y avait des bombes dans la rue : c'était une démocratie bloquée.*

» Alors, l'unique solution pour participer un peu plus, c'était la stratégie du « compromis historique », *c'est-à-dire un accord avec les forces modérées pour réaliser une grande majorité. Et puis, tout a changé : il n'y a plus de mur de Berlin, plus de guerre froide, plus d'unité des catholiques. Et c'est bien parce que tout – je dis bien tout – a changé que nous avons achevé de changer "aussi", nous qui, déjà du temps de Berlinguer, nous étions détachés peu à peu de l'Union soviétique et avions ouvert un dialogue avec Brandt. C'est pourquoi aujourd'hui ces amalgames avec le passé me semblent hors de propos. Tout comme ce tam-tam ridicule des médias parce que le président américain Bill Clinton dit n'avoir aucun problème avec la gauche italienne au gouvernement. Pourquoi en aurait-il ? Nous sommes une force sociale-démocrate, inscrite à l'Internationale socialiste : la force la plus stable et centrale du pays. »*

Et, à évoquer ce passé qui lui fait encore mal, sous les habits neufs du D'Alema-de-gouvernement, cultivé, mélomane, attentif et souriant (à l'image du slogan vainqueur « La gauche, force sereine »), transparaît parfois le D'Alema-militant, ce dirigeant cérébral, froid et conservateur, selon l'expression de ses détracteurs. *« Un stalinien aux allures de barbier de province »*, lancera même un adversaire lors de son élection à la tête du parti. *« Franchement, mon image ne m'a préoccupé,* avoue-t-il, *que lorsque j'ai pris conscience que cela pouvait être important ; alors, j'ai tenté de la rendre plus "douce", présentable en somme ! Quant à être conservateur ? Je n'ai jamais été fasciné par Giorgio Amendola, ni par le radicalisme presque "minéral" de Pietro Ingrao, la gauche du parti. En revanche, j'ai partagé la vision "innovatrice" de Berlinguer et surtout son attention envers le monde catholique, qui m'a servi de repère. »*

> « Nous avons un rapport complexe et douloureux avec notre tradition communiste italienne : nous avons pris acte de ce qu'elle était dépassée, mais nous lui conservons du respect, pour ce qu'elle a eu de meilleur »

Alors, justement, le « virage » du PCI qui a débouché sur le PDS, en 1991, comment l'a-t-il vécu, Massimo D'Alema, lui qui, tout en l'aidant, a reproché à l'artisan de ce tournant, Achille Occhetto, de *« jeter un peu trop le bébé avec l'eau du bain »* ? *« C'était un choix douloureux, mais nécessaire »*, dit-il gravement, avant d'ajouter, avec une pointe d'orgueil : *« Le PCI n'a pas été contraint au changement, comme d'autres partis communistes, par la honte ou la faillite : il ne s'agissait pas de faire oublier le symbole d'une dictature, mais simplement d'ouvrir une nouvelle saison politique.*

N ce sens, nous avons un rapport complexe et douloureux avec notre tradition communiste italienne. Nous avons pris acte de ce qu'elle était dépassée, mais nous lui conservons du respect, pour ce qu'elle a eu de meilleur : c'est-à-dire le sérieux, la volonté concrète d'appréhender les problèmes de la société. C'est pour cela que Veltroni, aujourd'hui numéro deux de L'Olivier, et moi avons imaginé de mettre la faucille et le marteau au pied du chêne, le symbole du PDS. »

Voilà pour le passé. L'avenir, c'est L'Olivier, où le PDS est tout-puissant. Jusqu'à quel point ? *« Il y aura un partage absolu des tâches,* explique-t-il. *Romano Prodi sera pleinement le chef du gouvernement ; notre homme à nous, PDS, au gouvernement sera justement Walter Veltroni. Moi, je me consacre à préparer d'autres victoires au Parlement, là où les partis politiques ont leur mot à dire. »* Et d'évoquer les réformes indispensables, à son avis, pour changer la loi électorale *« désastreuse »*, en introduisant le scrutin à deux tours, ou bien *« l'élection populaire du chef de l'Etat »*. La principale urgence, à ses yeux, restant le *« fédéralisme »* et la *« réforme de la fiscalité locale »* : *« Je le dis par conviction, mais aussi par réalisme,* concède-t-il. *La Ligue du Nord a recueilli quatre millions de votes. Ignorer le malaise traduit par ces votes relèverait du suicide politique. »*

Dans le domaine économique, Massimo D'Alema ne se fait pas d'illusions : *« Pour l'Italie, la route de l'Europe et de la monnaie unique doit être immédiate et passe par l'austérité. »* Une austérité qui a déjà été mise en chantier par les gouvernements de « techniciens » précédents, que, de Carlo Azeglio Ciampi à Lamberto Dini, le PDS a soutenus, *« en gouvernant,* reconnaît-il, *a posteriori* beau joueur, *par procuration abusive. »* Cette politique, la gauche a obtenu un certain appui des syndicats pour la poursuivre, et l'oreille du patronat. Mais aura-t-elle aussi le soutien des alliés encombrants de Refondation communiste, sans lesquels aucune majorité n'est possible ? *« C'est le point faible, mais je compte sur leur sens des responsabilités. Ils savent bien que, si la gauche rate ce rendez-vous, ce sera un désastre, il n'y aura pas de seconde chance »*, dit-il durement. Et d'ajouter : *« Refondation, avec ses votes, représente aussi les grandes interrogations sociales de ce pays : les bas salaires, le chômage. Malheur si le gouvernement de centre-gauche ne peut fournir la réponse. »*

Un mot encore sur la Rai, la télévision d'Etat, où – *« sans tomber dans les erreurs de la droite »*, qui avait voulu marquer son pouvoir – il faut *« réparer quelques-unes des choses assez laides et déplaisantes qu'elle a faites »*. Il explique son grand dessein : *« Reconstruire la politique, après le big bang destructeur de ces dernières années. »* Soit peaufiner un PDS *« élargi »*, dont il veut faire *« un grand parti social-démocrate européen, avec des forces de tradition socialiste et catholique »*. Un parti qui, dit-il, pourrait avoir *« un million d'affiliés »* et pour lequel il renoncerait enfin à la faucille et au marteau.

En attendant, Massimo D'Alema, le stratège de la victoire, rêve d'une nouvelle *« charte des valeurs de la gauche »*, avec une identité *« toute en devenir »*, qui saurait conjuguer *« solidarité et compétitivité »* ; il parle de groupes *« parlementaires communs »* à créer, d'opposition à désamorcer par le *« dialogue compétitif »*. Rien ne l'arrête. Surtout pas la perspective des difficultés : *« Quand vous êtes en mer,* confie, les yeux brillants, cet amateur de voile, *la meilleure satisfaction, c'est de forcer les vents contraires à vous mener là où vous désirez aller vraiment. »*

Marie-Claude Decamps

Dessin Tudor Banus

Meurtres de masse fin de siècle

par *Yves Cohen et Véronique Nahoum-Grappe*

A quelles conditions peut-on ajourd'hui massacrer en public ? En cette fin du XXe siècle, les projets politiques de massacre doivent tenir compte de *données* contemporaines dont la plus importante est liée aux exceptionnels progrès techniques de dif*fusion de l'information* en temps réel depuis quelques décennies.

Malgré les tentatives du pouvoir *responsable de cacher la réalité* d'un massacre en cours ou d'en dénaturer le sens, les fax, les radio*amateurs, les téléphones* modulaires, la surveillance aérienne, celle des satellites, mais aussi la *présence d'enquêteurs divers* venus d'horizons professionnels hétérogènes, médecins, journalistes, *juristes, observateurs* politiques, permettent la diffusion dans des délais raccourcis d'une approche des faits.

En un temps record, la multiplication et le recoupement des témoignages ainsi que l'accès éventuel au terrain permettent une connaissance correcte du sens global de ce qui se passe. Jamais les informations n'ont été aussi fiables en ce qui concerne les faits énormes. L'inversion mensongère comme le silence de mort arboré par les propagandes officielles du régime auteur de l'action se trouvent être alors des réponses insuffisantes, de faible portée au regard de cet horizon planétaire informé, appelé à jouer le rôle du chœur antique dans la tragédie : en face de l'écran, à la lecture des dossiers, le chœur du monde doit dire le droit de ceux qui sont tués et bombardés, qui courent en hurlant sous les bombes, bouche ouverte pour que les tympans n'explosent pas, comme en Tchétchénie.

Ainsi, le silence *« pour l'éternité »*, unique tombeau que l'assassin souhaite à sa victime, ne peut plus être le fin mot de l'histoire. Seuls des totalitarismes déphasés, comme en Chine, peuvent prétendre imposer son masque sinistre et grotesque. Les régimes pratiquant les massacres sont obligés de tenir compte du phénomène. On ne sait pas tout, mais on en sait assez.

Lorsqu'une armée moderne envoie ses avions et pointe ses canons contre un espace civil dans un cadre qui ne relève pas d'une guerre entre armées, le rapport de forces est toujours inégalitaire. L'assassinat d'innocents peut avoir différents statuts : être compris dans le but militaire et idéologique de l'agresseur, comme pour l'épuration ethnique en Bosnie pratiquée par les forces de Pale-Belgrade ; impliqué par le type même de l'action comme ces déferlements extrêmes de bombes en Tchétchénie, où le projet de nettoyage n'est pas en principe *« ethnique »*, mais simplement tactique et militaire (l'anéantissement des bases civiles de l'ennemi exige de raser et vider villages et villes) ; exclu dans le projet comme dans ces bombardements du sud Liban par l'armée israélienne, mais justifié quand il se produit, comme c'était d'avance inévitable, à Cana par exemple. Dans tous les cas, l'assassinat d'innocents constitue en fait la seule action militaire réelle sur le terrain.

Il semble que les massacres commis par les régimes des pays ex-communistes revêtent quelques particularités. La connaissance en temps réel de l'assassinat massif dérange le régime assassin mais ne l'arrête pas. La démonstration est faite qu'un régime peut envoyer son armée contre un espace et le dévaster dans des conditions atroces au su et au vu de tous : les attaques du pouvoir de Moscou contre la population tchétchène se font avec cette sorte de désinvolture que donne l'assurance tranquille de l'impunité assurée, à condition d'appliquer certaines recettes mises au point ailleurs par Milosevic.

Première recette : rendre la victime suspecte, ternir son image, construire une figure d'ennemi suffisamment trouble pour assurer le confort moral du témoin lointain. Le spectateur des démocraties s'appuie alors sur le moelleux oreiller d'un monde perçu de façon homogène comme *« pourri »*, où non seulement *« c'est partout pareil »* mais où en plus *« les autres ne valent guère mieux »* : les Bosniaques sont des islamistes, les Tchétchènes des mafieux. Grâce à des étiquettes bien choisies, mais toujours partielles ou fausses, le meurtre de populations entières passe mieux.

Seconde recette : jurer le cessez-le-feu (en accroissant le déluge de bombes) et assurer qu'on va négocier mercredi (pas celui-là, l'autre, toujours). Le 31 mars, Eltsine rend public un *« plan de paix »* que ses armes démentent immédiatement. Il importe seulement que personne ne lui dise quoi que ce soit au cours du sommet du G7 à Moscou mi-avril. Et effectivement, aucun chef d'Etat ou de gouvernement ne lui a rien dit. Des villages ont été bombardés, Vedeno prise, MSF a protesté contre la pire obstruction à l'humanitaire jamais rencontrée et Eltsine a été invité à dire son mot sur le Liban. Tout est parfait, tout a réussi.

Lorsque l'action fait rage et que les torrents de sang coulent, la proclamation d'un cessez-le-feu qui ne dissimule pas qu'il est purement verbal est désormais un énoncé suffisamment éloquent pour ralentir le jeu, obtenir quelques jours ou semaines de délai et attendre cette sorte de brouillage repu qui suit une période d'informations tragiques. Ou alors, si les organisations internationales décident de proposer une réunion, mettons, samedi prochain, les assassins auront jusqu'alors toute latitude pour tuer dans une situation d'impunité exceptionnelle puisque avec l'accord tacite de ceux-là mêmes qui sont censés défendre le droit.

C'est bien ce qui s'est passé lors de la chute de Srebrenica et de Zepa en juillet 1995 : les puissances réunies à Londres ont proclamé leur volonté de tracer un cercle rouge autour de... Gorazde, alors que Zepa n'était pas tombé. Les bombes pleuvent en Tchétchénie pendant que Eltsine jure qu'il n'y a plus de combats, promet le retrait (partiel) de l'armée et des négociations (indirectes).

Les puissances occidentales n'ont besoin que de ces promesses pour sauver une espèce d'honneur de pure surface, celui de n'avoir pas en plus à applaudir. On voit ici la portée exacte du mensonge en politique. Qu'importe qu'il soit cru ou non, il importe qu'il soit prononcé publiquement ; cela protège l'action.

Pour le moment, l'époque n'est plus aux fascismes d'antan qui hurlaient leurs idéologies démentes et taisaient leurs assassinats de masse. Elle est aux totalitarismes masqués et hybrides qui savent construire la position la plus confortable pour le témoin démocrate. Le consentement de fait est obtenu à chaque pas. Du bout des lèvres certes. Le cœur n'y est pas. Mais cela suffit pour continuer.

L'époque n'est plus aux fascismes d'antan. Elle est aux totalitarismes masqués et hybrides qui savent construire la position la plus confortable pour le témoin démocrate

Lorsqu'il y a *« ferme dénonciation »*, on peut supposer que cette belle morale vient d'une décision diplomatique. Ainsi, on regrette que le ton dur de Juppé contre Israël n'ait jamais été employé contre Eltsine. En Tchétchénie, villes et villages sont rasés. Les femmes et les enfants y sont utilisés comme boucliers humains par les troupes d'un membre permanent du Conseil de sécurité de l'ONU. Quel prix devront payer les Tchétchènes pour recevoir autant d'attention que la population du Liban ? Faudra-t-il aller jusqu'à l'*« extermination complète »* promise par Gratchev, le ministre russe de la défense, interrogé par Radio Liberté le 19 avril, alors qu'on compte déjà plusieurs dizaines de milliers de morts dans la population civile tchétchène et russe ?

Toute l'efficacité de ces tactiques tient à une donnée fondamentale qui caractérise l'état des démocraties occidentales, obligées de faire croire qu'elles défendent les droits de l'homme. Milosevic a montré la voie, et Eltsine, qui a été à la même école, suit en titubant. Ils disent « oui » à tout le monde avec persuasion. La persuasion en politique est soumise à des lois bizarres, comme si le plus potentiellement cruel était le plus séducteur, les raisons pour lesquelles il peut donner la mort sans scrupule ayant à voir avec celle qui fonde sa séduction diplomatique.

Quelques jours, quelques semaines sont gagnés pour la mort qui est si rapide, elle. Le choc des pires nouvelles, amorties par les recettes indiquées, marque le *tempo* de cette danse de tous avec l'assassin. Le chœur des témoins est entraîné. Les responsables politiques transpirent au milieu de la scène du bal.

Yves Cohen et Véronique Nahoum-Grappe *sont respectivement maître de conférences et ingénieur à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS).*

Nous ne nous laisserons pas faire

Suite de la première page

D'avoir engagé France 3 sur des contrats de France 2, ou France 2 sur des contrats de France 3 ? C'est absurde : chaque société est responsable de ses propres contrats. France 3 n'a supporté et ne supporte aucune charge financière liée à un contrat conclu par France 2. Pourtant, il aurait été absurde aussi que les clauses d'exclusivité des contrats de l'une de nos chaînes empêchent tel ou tel de ses animateurs de se produire sur l'autre !

D'avoir signé les contrats sur *papier blanc ? Tous les juristes* savent qu'un contrat signé entre deux parties clairement identifiées n'a *pas besoin de papier* à en-tête. La plupart des contrats français sont signés sur papier blanc...

De n'avoir pas prévu de clauses de résiliation ? Il y en a, et *j'ajouterai que tous ces contrats* sont des contrats à durée déterminée. Comme toutes les conven*tions de cette nature*, ils doivent s'exécuter de bonne foi, et à défaut, ils peuvent encourir la résiliation. *C'est ainsi que nous* avons pu réviser certains contrats et en remettre d'autres en cause !

De n'avoir pas imposé de clause d'audience ? C'est un principe du service public. Ne pas *faire intervenir* l'audimat dans l'évaluation d'une émission : sinon nous devrions abandonner *toutes nos émissions* culturelles. C'est aussi parce que nous n'imposons pas de clause d'audience *que nous pouvons payer nos* programmes moins cher que les télévisions privées.

On nous accuse *pourtant* d'avoir payé nos animateurs trop cher : tous les animateurs que nous avons recrutés ont accepté des rémunérations inférieures à celles que nos concurrents leur proposaient, parce qu'ils préféraient les règles du jeu de la télévision publique. En 1994, j'ai choisi de doter la télévision publique d'une stratégie éditoriale offensive, *pour* rajeunir son audience et assurer l'équilibre des comptes de nos sociétés. C'est pourquoi j'ai fait venir *sur nos chaînes* des animateurs qui ont su leur donner un coup de jeune.

On nous accuse enfin d'avoir multiplié par trois nos investissements dans les programmes de divertissement, avec l'arrivée de ces nouveaux animateurs. Il n'en est rien : le coût des contrats des animateurs ne dépasse pas sensiblement les sommes qui étaient investies par nos prédécesseurs dans les programmes de divertissement. Les chiffres parlent d'eux-mêmes, et ils sont à la disposition de tous. Même de ceux qui entretiennent cette polémique ! Les 560 millions incriminés correspondent aujourd'hui à cinq cents heures de programmes, ce qui place le coût horaire des émissions de divertissement de France 2 largement en dessous de celui des autres chaînes généralistes françaises. De plus, le coût d'ensemble de nos grilles de programmes n'a pratiquement pas varié entre 1994 et 1996 : comment peut-on parler de dérive ?

Nos coûts *moyens* sont largement en dessous de ceux des autres télévisions publiques d'Europe. Ces résultats sont le fondement de la bonne santé financière du groupe France Télévision. Ils permettent aussi à l'Etat de diminuer chaque année la part de la redevance dans les budgets de nos chaînes. Il faut savoir que France 2 et France 3 reçoivent aujourd'hui environ la moitié de la redevance télévision payée par les Français. Sur 700 francs de redevance pour un poste couleur, France 2 n'en perçoit que 168. Et il faut dire clairement que, si la publicité n'existait pas sur France 2 et France 3, les Français paieraient 900 francs par an !

Ceux qui stigmatisent les contrats conclus par France Télévision, qui répondent à une logique de marché, sont-ils prêts à réclamer, pour changer cette logique, l'augmentation immédiate de la redevance ? Quel parti politique soutiendra cette mesure ? Il ne faut pas tenir de discours hypocrite : tout le monde s'accommode, depuis le début, du régime d'économie mixte sous lequel vivent nos deux chaînes.

Ce n'est pas le président de France Télévision qui fixe les règles du jeu. J'ai simplement le devoir d'assumer la pérennité de la télévision publique, et je n'ai pas à rougir des choix que j'ai faits. France Télévision doit réagir à son environnement et utiliser au mieux ses moyens en fonction des évolutions de marché.

Depuis deux ans, la télévision publique est sortie de la spirale des déficits. Nos budgets sont chaque année en excédent, et cela permet à l'Etat de récupérer une part de plus en plus importante de nos ressources. En novembre dernier, nos chaînes ont ainsi supporté une ponction de 287 millions. Et malgré cette ponction, en 1996 comme en 1995, nos budgets seront, sauf imprévu, excédentaires. Tous les Français peuvent se réjouir de l'augmentation sensible de nos recettes publicitaires, car rien ne leur est demandé en plus, même pour financer notre investissement dans le numérique.

S'est-on demandé si les plus agressifs parmi les détracteurs de France Télévision ne seraient pas au service d'ambitions commerciales concurrentes ?

Dernier reproche injustifié : on nous demande d'expliquer des avances importantes consenties aux producteurs en début de contrat. C'est, bien souvent, une nécessité de l'économie de l'audiovisuel. Quand on demande à quelqu'un de concevoir et de produire de nouveaux programmes, il faut qu'il dispose des moyens d'engager des frais importants qu'il amortit ensuite sur l'ensemble de sa production. Donc on peut donner plus au début : cela s'appelle une avance. Elle est entièrement *déduite des règlements* de la première année.

C'est la même pratique pour *un film, pour une fiction, pour* une émission de divertissement. Va-t-on maintenant reprocher à France Télévision d'avoir avancé de l'argent pour coproduire six films qui se retrouvent en sélection officielle du Festival de Cannes ? Cela n'aurait pas de sens !

Quant aux autres allégations qui circulent, les audits en cours *sur l'ensemble de l'audiovisuel* public font leur travail. Je n'ai jamais couvert et je ne couvrirai jamais une malhonnêteté.

D'où vient alors tout ce vacarme médiatique ? Qui a intérêt à faire enfler cette polémique ? Pourquoi se déchaîne-t-elle aujourd'hui, alors que les procédures de révision des contrats de certains animateurs sont engagées depuis de nombreux mois ?

D'abord, parce qu'en mettant la télévision publique en position de force et en assurant son avenir dans le numérique, nous dérangeons des intérêts industriels puissants. S'est-on demandé si les plus agressifs parmi les détracteurs de France Télévision ne seraient pas au service d'ambitions commerciales concurrentes ? Le bouquet de chaînes numériques que nous sommes en train de constituer avec TF 1, M 6, la CLT et la Lyonnaise gêne-t-il à ce point ?

Depuis plusieurs mois se dessine aussi la campagne larvée en faveur de la privatisation de France 2. Les tenants de l'ultra-libéralisme, et on les connaît bien, rêvent de privatiser la télévision publique et sautent sur l'occasion pour enfourcher leur cheval de bataille favori. Mais nous ne pouvons pas laisser quelques doctrinaires démodés réduire les chaînes publiques à n'être plus que l'ombre d'elles-mêmes, en proposant des programmes élitistes réservés au plus petit nombre. La télévision publique doit rester la télévision de tous, celle qui contribue à renforcer le lien social.

Ces propagandistes trouvent un écho facile auprès de tous ceux qui se complaisent à colporter des rumeurs, à gonfler de vaines polémiques, et de ceux qui pourraient trouver dans la déstabilisation des dirigeants de France Télévision un marchepied pour leurs propres ambitions. Je ne peux pas laisser occulter par une polémique sans réel fondement le travail et les réussites quotidiennes de toutes les équipes de France Télévision.

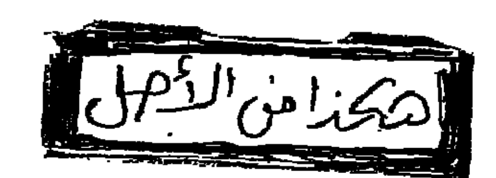
Contrairement aux idées reçues, la télévision publique obtient de meilleurs résultats de productivité que ses concurrentes

Entre 1993 et 1996, les investissements de nos deux chaînes dans la fiction et le documentaire ont progressé de 50 % ; ils font de France Télévision le principal pilier de la création audiovisuelle française. Nous avons développé nos programmes d'information nationale, régionale et locale, et aujourd'hui plus que jamais la télévision publique est saluée pour son impartialité. Malgré une concurrence plus aiguë que jamais, nous avons réussi en 1996 à accroître notre offre de programmes sportifs, sans participer à l'inflation des droits de retransmission. En unissant les efforts de nos deux chaînes pour promouvoir nos programmes sur les marchés internationaux, nous avons fait de notre groupe le fer de lance des exportations audiovisuelles françaises.

Tous ces succès appartiennent à tous ceux qui font vivre France Télévision, et je ne peux pas les en laisser dépouiller. Nous ne nous laisserons pas faire. Aujourd'hui, c'est la curée médiatique : j'en ai déjà fait l'expérience. Je ne jouerai pas une deuxième fois le rôle du bouc émissaire.

Et je poursuivrai tous ceux qui nous diffament devant les tribunaux. La réalité est toujours plus simple quand on en revient aux faits.

Jean-Pierre Elkabbach



Le Monde est édité par la SA LE MONDE
Président du directoire, directeur de la publication :
Jean-Marie Colombani
Directoire : Jean-Marie Colombani ; Dominique Alduy, directeur général ;
Noël-Jean Bergeroux, directeur général adjoint

Directeur de la rédaction : Edwy Plenel
Directeurs adjoints de la rédaction :
Thomas Ferenczi, Robert Solé
Rédacteurs en chef :
Jean-Paul Besset, Bruno de Camas, Pierre Georges, Laurent Greilsamer, Danièle Heymann,
Bertrand Le Gendre, Jean-Yves Lhomeau, Manuel Lucbert, Luc Rosenzweig
Directeur artistique : Dominique Roynette
Rédacteur en chef technique : Eric Azan
Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment

Directeur exécutif : Eric Pialloux ; directeur délégué : Anne Chaussebourg
Conseiller de la direction : Alain Rollat ; directeur des relations internationales : Daniel Vernet

Médiateur : André Laurens

Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Olivier Biffaud, vice-président

Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982)
André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourne (1991-1994)

Le Monde est édité par la SA Le Monde
Durée de la société : cent ans à compter du 10 décembre 1994.
Capital social : 935 000 F. Actionnaires : Société civile « Les rédacteurs du *Monde* ».
Association Hubert Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du *Monde*,
Le Monde Entreprises, Le Monde Investisseurs, Le Monde Presse, Iéna Presse, Le Monde Prévoyance
RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL : 21 *bis*, RUE CLAUDE-BERNARD - 75242 PARIS CEDEX 05
TÉL : (1) 42-17-20-00. Télécopieur : (1) 42-17-21-21 Télex : 206 806 F
ADMINISTRATION : 1, place Hubert-Beuve-Méry 94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
TÉL : (1) 42-17-20-00 Télécopieur : (1) 42-17-25-99 Télex 261 311 F

Les Français face à l'énigme Chirac

JACQUES CHIRAC entretient, décidément, des relations déconcertantes avec l'opinion publique. En janvier 1995, les sondages ne lui accordaient pas l'ombre d'une chance dans la course à l'Elysée. Quatre mois plus tard, il était élu. Au terme de la première année de son septennat, le voilà placé dans une position non moins singulière : jamais, avant lui, un président de la République n'avait connu une érosion aussi brutale de la confiance que les Français accordent naturellement au nouvel élu. Le général de Gaulle et Georges Pompidou avaient presque constamment conservé la confiance de plus de la moitié des Français. Après son élection en 1974, Valéry Giscard d'Estaing avait bénéficié de deux années de solide crédit dans l'opinion, et François Mitterrand est porté par une année d'« état de grâce » après la victoire de la gauche en 1981.

Rien de tel avec Jacques Chirac. Confortablement élu le 7 mai 1995, il entame son mandat avec un capital de confiance très encourageant, de l'ordre de 60 %. Dès le mois de novembre, l'IFOP ne le crédite plus que de 27 % d'opinions favorables, contre 64 % d'opinions négatives. Pour la Sofres, il touche le fond en janvier avec 35 % de satisfaction. Cette dégringolade est d'autant plus vertigineuse qu'elle se produit, pour l'essentiel, avant les mouvements de grève qui allaient paralyser la France en novembre et décembre. Ainsi, pour l'IFOP, la cote de popularité du président de la République s'effondre de vingt-six points entre mai et septembre. La chute est de vingt-trois points entre juin et octobre pour la Sofres.

La désillusion est, en effet, profonde. Une brusque vague d'espoir a permis à Jacques Chirac de remporter l'élection présidentielle du printemps. Dès l'été, le reflux est à la mesure de la déception ressentie par les Français, quand ils comprennent que les lendemains qui chantent sont reportés à plus tard. On leur avait fait miroiter le changement et l'emploi. Ils retrouvent la rigueur et le chômage. Et n'en sanctionnent que plus sévèrement le chef de l'Etat. Pour BVA, près de trois Français sur quatre (73 %) estiment, aujourd'hui, qu'il ne tient pas ses promesses électorales, et deux sur trois jugent que *« les choses se sont plutôt moins bien passées »* qu'ils ne l'escomptaient. Bref, 62 % des personnes interrogées sont insatisfaites de l'action menée depuis un an.

REMONTER LA PENTE

Tombé si bas dans l'opinion publique au creux de l'hiver, le président de la République s'emploie, depuis le début de l'année, à remonter la pente, multipliant les déplacements en province, à l'écoute des Français, refermant le chapitre des essais nucléaires, ouvrant le grand chantier de la réforme de la politique de défense, esquissant celui de l'éducation nationale. Jacques Chirac a donc regagné un peu du crédit perdu : dix points entre novembre et avril pour l'IFOP, neuf points entre janvier et mai pour la Sofres. Mais il reste nettement minoritaire dans l'opinion et a perdu de précieux appuis, notamment chez les moins de trente-cinq ans, parmi les employés et les ouvriers entraînés, voilà un an, par le discours sur la fracture sociale, ou encore chez les sympathisants écologistes, ou, surtout, ceux du Front national.

La singularité de ce début de septennat ne doit pas faire oublier, cependant, que Jacques Chirac a toujours entretenu des rapports peu gratifiants avec l'opinion publique. Marathonien incontesté des campagnes électorales de terrain, champion de la poignée de main, l'actuel chef de l'Etat n'a jamais été la coqueluche des sondages. Comparé à un Michel Rocard, un Edouard Balladur ou un Jacques Delors, sans oublier Simone Veil, il fait même figure de parent pauvre.

Depuis 1974 et sa nomination comme premier ministre par M. Giscard d'Estaing, Jacques Chirac n'aura convaincu qu'à trois reprises, et de manière très fugace, une majorité de Français qu'il pouvait jouer un rôle important dans les années à venir. Sa « cote d'avenir », établie par la Sofres, ne dépasse la barre des 50 % que pendant deux mois au printemps 1974, puis, à nouveau, pendant trois mois du printemps 1986, quand il est nommé à Matignon par François Mitterrand, et pendant deux mois encore, en mars et avril 1995, à la veille de son élection à la présidence de la République. Même au lendemain de la victoire écrasante de la droite aux législatives de 1993, à laquelle il a pris une part déterminante, il plafonne péniblement à 47 %.

COTE D'AMOUR

Le plus souvent, pendant ces deux longues décennies de présence sur le devant de la scène politique, M. Chirac a vu sa cote d'avenir varier entre 35 % et 45 %, quand d'autres caracolaient à 60 %, voire 70 %. En se retrouvant, aujourd'hui, dans cette zone de confiance médiocre, oscillant autour de 40 %, le chef de l'Etat semble donc regagner son étiage naturel, celui dont il n'a su sortir qu'en de rares occasions, quand il s'agissait, pour lui, de conquérir le pouvoir. Ce constat relativise indéniablement le renversement de l'opinion publique à son égard depuis un an. Il pourrait même inciter le président de la République à ne pas trop s'inquiéter de sa défaveur actuelle.

Il n'est pas évident qu'une telle placidité soit de mise. Car, pour les Français, Jacques Chirac reste une énigme. Non sans mal – tant l'image d'un homme de droite, partisan, agité ou brutal lui a longtemps collé à la peau, après sa démission de Matignon en 1976, son appel de Cochin en 1978 ou la crise étudiante de 1986 –, il a fini par faire naître la sympathie. Au point de bénéficier, désormais, d'une cote d'amour étonnante : selon BVA, il apparaît *« dynamique »* à 83 % des personnes interrogées, *« courageux »* à 77 %, *« sympathique »* à 76 % et *« proche des gens »* à 68 %.

Mais dans le même temps, une forte majorité (60 % contre 33 %) le juge *« imprévisible »*. Cette appréciation est confirmée par une enquête récente de CSA : 58 % des personnes interrogées (contre 32 %) estiment qu'avec lui on ne sait pas où l'on va. Comme si, malgré son élection, malgré le naturel avec lequel il a enfilé son costume présidentiel, Jacques Chirac n'avait toujours pas réussi à réconcilier son image personnelle et son image politique. Cette part de mystère, voire d'ambiguïté, peut être un atout le temps d'une campagne électorale, car elle laisse la place à la séduction. Mais à la longue Jacques Chirac pourrait pâtir d'apparaître comme un personnage inachevé.

Gérard Courtois

Le Monde

ÉDITORIAL

De Nuremberg à La Haye

C'est une pure coïncidence, mais elle prend valeur de symbole : ce qui sera peut-être le dernier procès d'un criminel de guerre nazi, celui d'Erich Priebke, s'est ouvert mardi 7 mai à Rome, pendant qu'à La Haye le Bosno-Serbe Dusan Tadic entendait l'acte d'accusation terrible lu par le président du Tribunal international pour les crimes dans l'ex-Yougoslavie.

Ainsi, après un demi-siècle où la communauté internationale s'était révélée impuissante à donner un caractère permanent à l'exercice de ce « droit de Nuremberg », apparaît une juridiction compétente pour sanctionner des crimes qui, sans elle, seraient restés impunis. Quelles que soient les réserves que l'on peut exprimer sur ce tribunal qui n'a ni compétences universelles ni les moyens de faire comparaître devant lui certains des principaux criminels identifiés, comme Radovan Karadzic et le général Ratko Mladic, le fait est là : les criminels de guerre en puissance savent qu'ils ne sont plus à l'abri de sanctions, même si leurs crimes sont couverts par les pouvoirs qu'ils ont contribué à établir ou à consolider.

L'impunité dont ont bénéficié les auteurs du génocide cambodgien n'est plus garantie, en principe, aux « épurateurs ethniques » de l'ex-Yougoslavie et aux massacreurs du Rwanda. Que le procès de Dusan Tadic ait pu commencer est déjà une première victoire de tous ceux qui estiment qu'un droit supérieur, celui de l'humanité, doit primer sur le réalisme cynique. Les horreurs de la guerre ne devraient plus passer aux pertes et profits de compromis conclus pour mettre fin aux affrontements meurtriers.

A la différence de Nuremberg, La Haye n'est pas un procès organisé par des vainqueurs pour faire rendre des comptes à des vaincus dont le comportement avait défié la conscience humaine. Il n'est pas dirigé contre une nation – symboliquement, la comparution de Croates et d'un musulman bosniaque doit suivre celle de Tadic –, mais l'expression d'une volonté supranationale de punir le génocide, les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité qu'a enfanté le projet de « grande Serbie ». C'est là sa force et sa faiblesse : assis sur une jurisprudence qui le met à l'abri du reproche d'appliquer des lois rétroactives, il n'est cependant pas en mesure d'amener *manu militari* tous les hommes participant à la chaîne de commandement des actes désignés comme crime.

Car, comme l'écrivait Pascal, *« la justice sans la force est impuissante, la force sans la justice est tyrannique, il faut mettre ensemble la force et la justice. »* Les résolutions des Nations unies qui ont institué des tribunaux *ad hoc* pour les crimes contre l'humanité dans l'ex-Yougoslavie et au Rwanda ont été votées dans une période où, dans les deux cas, les forces armées onusiennes avaient démontré leur impuissance. Incluse dans les accords de Dayton, la remise au Tribunal international des personnes soupçonnées ne semble pas être la priorité de l'IFOR, la force internationale chargée de faire appliquer les accords. La livraison des criminels de guerre dépend encore du bon vouloir de leurs commanditaires, qui en font un objet de marchandage avec les grandes puissances. Un début de justice n'est pas toute la justice, mais il montre la voie.

L'intellectuel maison
par Philippe Bertrand



DANS LA PRESSE

THE WALL STREET JOURNAL EUROPE

■ En jetant un regard sur sa première année de mandat, le président français Jacques Chirac doit penser qu'elle lui a valu beaucoup de peine pour peu de résultats. Il a reçu une volée de bois vert pour sa décision de reprendre les essais nucléaires, a dû se séparer de son ministre des finances pour apaiser les syndicats du secteur public et a perdu la bataille de l'opinion quand ceux-ci ont paralysé le pays par leur grève de décembre. (...) Pourtant, dans un certain sens, l'avenir de M. Chirac suscite l'envie des autres dirigeants du monde. A la différence de Bill Clinton, de Boris Eltsine, de John Major, d'Helmut Kohl et de Shimon Pérès, il peut compter sur un soutien solide de son Parlement et sur la certitude de six années supplémentaires à la présidence. C'est un délai suffisant pour qu'apparaissent les premiers bénéfices des indispensables réformes. La seule question est de savoir s'il aura le courage d'utiliser les énormes moyens dont dispose le président français pour les mettre en œuvre. (...) Pour commencer, il serait bon qu'il renonce à la stupide rhétorique de la « troisième voie » entre le socialisme et le capitalisme et qu'il explique que la libération des marchés du travail et une baisse des impôts ne conduiront pas à ce que les Français croient être la précarité à l'américaine (...). Nous savons d'après sa campagne que M. Chriac est tout à fait capable de parler ainsi. Il est dommage qu'à la fois son inaction et ses actes – comme le renvoi de son libéral ministre des finances Alain Madelin – incitent à soupçonner que cette rhétorique dissimulait une faible conviction.

EUROPE 1
Alain Duhamel

■ *Quand Jacques Chirac fait une mise au point* aussi vigoureuse que transparente à propos de Jeanne d'Arc (chacun a compris qu'il visait le Front national), il est à la fois dans son rôle et dans sa tradition personnelle. En tant que chef de l'Etat, il est le garant de l'unité nationale. Il condamne donc l'intolérance, l'exclusion, la division, la haine. Il rappelle et il souligne que Jeanne d'Arc symbolise la générosité, la fraternité et la confiance, tout le contraire de l'extrême droite. Jacques Chirac est ainsi fidèle à lui-même, puisqu'il n'a cessé de dénoncer les thèmes du Front national depuis des années et de s'opposer à toute alliance entre la droite républicaine et l'extrême droite.

Internet, la justice et l'éthique

LA BRUTALITÉ de la justice française révèle une profonde méconnaissance du fonctionnement d'Internet, cette gigantesque toile d'araignée tissée par les ordinateurs disséminés à la surface du globe et alimentée aussi bien par des données scientifiques de haut niveau que par de petits délires intimes. Les réseaux d'Internet, virtuels par définition, créent des situations inédites pour des systèmes judiciaires circonscrits à des frontières nationales. C'est sans doute difficile à admettre dans un univers qui s'efforce de codifier tous les actes de la vie.

Ainsi, avec la mise en examen de deux dirigeants de fournisseurs d'accès au réseau informatique mondial, la justice s'est-elle attaquée à un problème dont elle semble mal mesurer la complexité. Difficile de comprendre la motivation de la procédure employée, une garde à vue de 24 heures les 6 et 7 mai (*Le Monde* du 9 mai) et la saisie des mémoires informatiques contenant des forums de discussion dont certains contreviennent à l'article 227-23 du code pénal français sur la pédophilie. A moins qu'il ne s'agisse de provoquer un débat que la France tarde à ouvrir.

L'un des services offerts par Internet se présente sous la forme de forums de discussions (*newsgroups*). Il existe environ 20 000 de ces lieux virtuels classés par thèmes. Tous les centres d'intérêts des internautes y sont abordés, des débats politiques aux sujets culturels en passant par les questions de sociétés, d'informatique... et, bien entendu, de sexe. Dire que ce domaine n'est pas abondamment traité serait mentir. Pour autant, il est loin de constituer l'essentiel des forums.

UN ÉLAN DE SOLIDARITÉ

La décision de Christine Berkani, premier juge d'instruction à Paris, de mettre en examen Sébastien Socchard et Rafi Haladjian, gérants des fournisseurs d'accès World-Net et FranceNet, a provoqué un élan de solidarité des membres de l'Association des professionnels d'Internet (AFPI), qui ont déclenché un boycott général. Ils ont décidé de priver leurs abonnés de la totalité des forums de discussion. Une décision grave. Les 12 000 souscripteurs de FranceNet et les 9 000 adhérents de World-Net représenteraient environ 50 % des abonnés français à Internet, selon Sébastien Socchard. S'y ajoutent ceux d'Imaginet, Internet Way et Calvacom, qui ont créé l'AFPI avec FranceNet, et de France Pratique, PacWam et France Télécom Interactive (FTI), filiale de l'opérateur public qui vient de lancer son service Wanadoo.

Les membres de l'AFPI souhaitent que l'ensemble des fournisseurs d'accès français (80 à 90 sociétés) s'associent à leur boycott. Et ils profitent de l'occasion pour réclamer une fois de plus à François Fillon, ministre des télécommunications, la création d'un véritable statut adapté à leur activité commerciale. Pour eux, il est exclu de les tenir pour responsables du contenu qu'ils mettent à la disposition de leurs abonnés. En échange, ils se disent prêts à censurer les forums illégaux dans la mesure où une liste leur en est fournie. Pour cela, ils réclament la création d'un *« comité d'éthique »*, selon l'expression de Sébastien Socchard, dont ils s'engagent à appliquer les recommandations.

Il faut dire que les cas où une censure simple est applicable sont relativement rares. Les cas délicats ne manquent pas. *« Si la photo d'une vedette française nue sur son balcon est publiée dans un journal, la victime va porter plainte contre l'éditeur*, note Rafi Haladjian, le gérant de FranceNet. *Si elle est diffusée sur un forum, elle va se retourner contre le fournisseur d'accès. »*

En s'en prenant aux fournisseurs d'accès français, la justice française révèle également sa méconnaissance des mécanismes internes du réseau mondial. La liste des forums disponibles sur leurs ordinateurs provient d'autres ordinateurs que les internautes peuvent contacter directement. En fait, les fournisseurs d'accès ne jouent qu'un rôle de détaillants. Ils s'approvisionnent auprès de « grossistes » dont les ordinateurs sont implantés dans le monde entier et même en France.

Les fournisseurs d'accès se trouvent donc au pied du mur. Attaqués par les étudiants juifs pour négationnisme et par le juge Christine Berkani pour pédophilie, ils doivent absolument sortir de cette situation dans laquelle un nouveau délit peut leur être attribué tous les jours. La clarification de leurs responsabilités ne rendrait pas seulement service à une profession en pleine essor. Elle aiderait la France à rattraper un retard de plus en plus flagrant. En mars 1996, 137 217 ordinateurs français seulement offraient de l'information sur Internet. Un chiffre qui classe la France derrière la Suède, juste devant la Norvège et la Suisse, et loin derrière la Finlande ou les Pays-Bas. Sans parler de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne, qui disposent, chacune, de trois fois plus d'ordinateurs connectés. Ni, bien sûr des Etats-Unis, où les ordinateurs se comptent par millions.

Michel Alberganti

DISPARITIONS

■ **DAVID OPATOSHU**, acteur américain, est mort mardi 30 avril à Los Angeles. Il était âgé de soixante-dix-huit ans.

Né le 30 janvier 1918 à New York, il commence sa carrière dans le théâtre yiddish. Il débute à Broadway en 1938 et tourne l'année suivante *The Light Ahead*, film en yiddish réalisé par Edgar Ulmer. Après la guerre, il entame une carrière hollywoodienne et apparaît notamment dans *La Cité sans voiles* (Jules Dassin, 1948), *Les Frères Karamazov* (Richard Brooks, 1958), *Exodus* (Otto Preminger, 1960) et *Le Rideau déchiré* (Alfred Hitchcock, 1966). Il apparaît également dans *Le Roman d'un voleur de chevaux*, d'Abraham Polonsky, dont il avait écrit le scénario d'après une nouvelle de son père, le romancier yiddish Joseph Opatoshu.

■ **JEAN LAMUDE** vient de mourir à l'âge de quarante-deux ans. Il était l'un des architectes les plus brillants de sa génération. Après des études à UP 6, il obtient une bourse de la villa Médicis qui lui permet de travailler à New York chez Eisenmann, puis à Tokyo chez Shinohara. Il intègre ensuite l'agence de son ex-professeur Jean-Pierre Buffi, où il participe à la création de bâtiments importants (école d'art de Cergy-Pontoise, centre des impôts de Nevers, siège IBM de Lille, Institut français de Lisbonne). L'année 1985 marque un tournant dans sa carrière : il fonde Tectone avec Pascal Chombart de Lauwe, et est nommé chef de travaux pratiques à l'Ecole d'architecture de Paris-La Villette (ex-UP 6), où il s'affirme comme un enseignant associant disponibilité, exigence, culture et respect de la personnalité des étudiants. Il a réalisé, seul, une boutique rue du Dragon, et, au sein de l'agence Tectone, plusieurs ensembles de logements sociaux à Paris (rue Jean-Poulmarch, rue Traversière, rue de Flandre, ZAC Bercy) et en région parisienne (Issy-les-Moulineaux, Esbly).

■ **JACK WESTON**, acteur américain, est mort, vendredi 3 mai, dans un hôpital de New York. Il était âgé de soixante et onze ans. De son vrai nom Jack Weinstein, né en 1925 à Cleveland, il se passionne pour le théâtre dès l'âge de dix ans. Il a quinze ans lorsque la mort de son père, cordonnier, le contraint à trouver du travail. Il devient alors ouvreur dans un cinéma, tout en interprétant de petits rôles sur scène. Après la guerre, il s'installe à New York et fait différents métiers pour pouvoir suivre les cours de l'American Theater Wing, en compagnie de sa première épouse, l'actrice Marge Redmond. A partir de 1950, ses rôles deviennent plus importants, tant à Broadway qu'à la télévision, et il impose peu à peu sa corpulence tour à tour bonhomme et inquiétante. Il débute au cinéma en 1958, dans *Stage Struck*, de Busby Berkeley. Une vingtaine de films suivront, parmi lesquels notamment *Seule dans la nuit* (Terence Young, 1967), dans lequel il terrorise une aveugle interprétée par Audrey Hepburn, *L'Affaire Thomas Crown* (Norman Jewison, 1968) et *Ishtar*, aux côtés d'Isabelle Adjani, Warren Beatty et Dustin Hoffman (Elaine May, 1987). Il avait obtenu son plus grand succès à Broadway dans les années 70, grâce à la pièce de Neil Simon, *California Suite*.

■ Le torero **Luis-Miguel Dominguin** est mort mercredi 8 mai, près de Cadix, à l'âge de 69 ans (lire page 22)

AU CARNET DU « MONDE »

Naissances

Bérengère et Jean-François FITOU

et Emmanuel,

sont heureux d'annoncer la naissance de

Jean-Baptiste,

le 8 mai 1996.

1, rue du Docteur-Laurent,
75013 Paris.

Fiançailles

Kathleen-Mary MICHALKO-FRIBANCE
et
Olivier BOUMENDIL

se réjouissent de faire partager le bonheur passionné qu'ils s'offrent mutuellement au décours de leurs fiançailles, témoin du profond et sincère Amour qu'ils se consacrent pour l'éternité...

Décès

– Mme Francisco Fernandez Carmona,
Mme Simone Cino del Duca,
Ses sœurs, neveux, nièces, cousins et cousines,
Et toutes leurs familles,
ont la douleur de faire part du décès du poète,

Carro CARMONA,

survenu le 6 mai 1996, à Paris.

L'inhumation aura lieu au cimetière du Montparnasse, le vendredi 10 mai, à 15 h 45.

– Mme Simone Cino del Duca,
présidente fondatrice de la Fondation Simone et Cino del Duca,
Les membres du conseil d'administration,
Et tous les collaborateurs de la fondation,
ont la grande douleur de faire part du décès de

M. Francisco Fernandez CARMONA,
administrateur de la fondation.

Les obsèques auront lieu le vendredi 10 mai 1996, à 15 h 45, au cimetière du Montparnasse, entrée 3, boulevard Edgar-Quinet.

Paul FROISSART

est décédé subitement, à l'âge de quarante-quatre ans, en son domicile de Seattle.

Famille Froissart,
532 N.E. 92 Street,
98115 Seattle,
Washington USA.
6, villa Doma,
92160 Antony.
17, rue Saint-Gilles,
75003 Paris.
4649 J. Mance Montréal H2V 4J5 Québec.
63, av. J.-B.-Clément,
92140 Clamart.

– L'Association des anciens élèves de l'Institut d'étude des relations internationales - ILERI,
a la tristesse de faire part du décès de

M. Jean GERONIMI,
administrateur général
de l'ILERI,

survenu le lundi 6 mai 1996.

Les anciens élèves sont invités à se réunir à l'occasion de la messe qui sera célébrée en sa mémoire le lundi 13 mai, à 17 h 30, en l'église Saint-Germain-des-Prés (Paris).

12, rue des Saints-Pères,
75007 Paris.

– Mme Josette Nodot-Ducret,
son épouse,
Le docteur André Nodot,
son frère,
M. Jean Ducret,
son beau-frère,
Les familles Blanc, Devoisin, Ducret,
ont la douleur de faire part du décès de

M. Jean NODOT,
directeur honoraire
à l'Assemblée nationale,

survenu le 5 mai 1996, à l'âge de soixante-treize ans.

La cérémonie religieuse sera célébrée le mardi 14 mai, à 11 heures, en l'église Saint-Jean-Baptiste de Grenelle, à Paris-15e.

Ni fleurs ni couronnes.

A l'église, un registre à signatures tiendra lieu de condoléances.

Cet avis tient lieu de faire-part.

60, rue Violet,
75015 Paris.
32, rue de Fleurus,
75006 Paris.
17, rue des Ecoles,
74930 Reignier.

– Mme Ginette Pagneux,
son épouse,
Marc, Françoise, Vincent,
ses enfants,
Ses petits-enfants,
ont la douleur de faire part du décès de

Marcel PAGNEUX,

survenu le 1er mai 1996, dans sa soixante-huitième année.

Les obsèques ont eu lieu le 6 mai dans l'intimité familiale.

– Mme Henri, François Rey,
a la douleur de faire part du décès du

général Henri, François REY,
officier de la Légion d'honneur,

survenu le 2 mai 1996, dans sa soixante-douzième année.

Les obsèques religieuses ont été célébrées dans la plus stricte intimité à Villeneuve-Loubet (Alpes-Maritimes).

3, allée des Cèdres,
Les Hauts de Vaugrenier,
06270 Villeneuve-Loubet.

– Saint-Malo. Chambéry.

Mme Jeanine Reulier, née Rochet,
son épouse,
Emmanuelle et Françoise,
ses filles,
M. et Mme Christian Reulier,
ses parents,
Ainsi que sa famille et ses amis,
ont la douleur de faire part du décès de

Yves REULIER,
professeur agrégé de lettres modernes
au lycée Jacques-Cartier de Saint-Malo,
chargé de cours
à l'université Rennes-II,
docteur ès lettres,
chevalier des Palmes académiques,

survenu dans sa cinquante-deuxième année.

Les obsèques religieuses ont eu lieu le vendredi 3 mai 1996, en l'église Sainte-Croix de Saint-Malo.

12, jardin de Picpus,
35400 Saint-Malo.
156, allée de Bresse,
73000 Chambéry.

Nos abonnés et nos actionnaires, bénéficiant d'une réduction sur les insertions du « Carnet du Monde », sont priés de bien vouloir nous communiquer leur numéro de référence.

– Mme Marguerite Remy,
sa sœur,
M. et Mme Pierre Mentey,
Les docteurs Jacques et France Edeline,
ses enfants,
Ses petits-enfants,
Ses arrière-petits-enfants,
Et toute la famille,
ont la douleur de faire part du décès de

Mme Elisabeth VILLETTE,
née REMY,

survenu le 3 mai 1996, à Montfort-l'Amaury, dans sa quatre-vingt-sixième année.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Anniversaires de décès

Charles AUTIA
9 mai 1995.

Ceux qui l'ont connu et aimé auront une pensée particulière en ce jour anniversaire.

– Le 9 mai 1989, disparaissait

le docteur Charles BRISSET.

Sa famille, ses amis, ses malades restent fidèles à son souvenir et demandent une pensée à ceux qui l'ont connu et aimé.

Conférences

– Après la guerre froide : quelle défense pour quelle Europe ?, par le général (c.r.) François Valentin, le lundi 13 mai 1996, à 18 heures, Palais abbatial, 5, rue de l'Abbaye, Paris-6e.
Conférence publique organisée par le Centre d'études d'histoire de la Défense, dans le cadre du cycle de conférences *La défense de l'Europe : une perspective historique*.

Communications diverses

– La revue *Passages* organise à l'occasion de la sortie du dernier numéro, une soirée de lecteurs sur le thème :
Les juifs dérangeants, le mardi 14 mai 1996, à 20 h 30, autour de la rédaction de la revue *Passages* et de Bernard Ullman, Harry Carasso, Richard Ayoun, Claude Delay, Corinne Denailles, Naïm Kattan, Francis Kaplan, Michel-Louis Lévy et Charles Melman.
Cette soirée se tiendra dans nos locaux : 17, rue Simone-Weil, 75013 Paris (métro Porte-d'Ivry, à hauteur du 79-83, avenue d'Ivry).

Réservation et inscription au : tél. : 45-89-30-02. Fax : 44-23-98-24.

– Cour d'assises-Palais de justice, Paris, entrée libre, samedi 11 mai, de 9 heures à 9 heures à 19 heures (entrée Sainte-Chapelle).
Mémoire 2000 et le lycée Jean-Baptiste-Say, présentent le Tribunal de la bonne conscience, le « procès » de la communauté internationale, face aux génocides au Rwanda et dans l'Ex-Yougoslavie, entre 1990 et 1995. Jury composé par des élèves du lycée. Verdict en fin de journée.
Renseignements : 47-23-57-30 et 47-20-55-33.

CARNET DU MONDE
21 bis, rue Claude-Bernard
75242 Paris Cedex 05
Renseignements :
42-17-29-94
ou 29-96 ou 38-42
Télécopieur : 42-17-21-36
Tarif de la ligne H.T.

Toutes rubriques	105 F
Abonnés et actionnaires	95 F
Thèses étudiants	65 F

Les lignes en capitales grasses sont facturées sur la base de deux lignes. Les lignes en blanc sont obligatoires et facturées. Minimum 10 lignes.

JOURNAL OFFICIEL

Au *Journal officiel* daté mercredi 1er-jeudi 2 mai sont publiés :

● **Nouvelle-Calédonie** : un décret portant création de la mission interministérielle pour la Nouvelle-Calédonie, ainsi qu'un arrêté portant nomination du délégué, Yves Cabana.

● **Enfants naturels** : une décision du 5 avril relative au traitement informatisé du test de l'étude sur le devenir des enfants naturels. Il est créé, à l'Institut national d'études démographiques, un traitement automatisé d'informations nominatives relatives au test de l'étude sur le devenir des enfants naturels.

● **Maternité** : un décret relatif à la protection des travailleuses enceintes ou allaitant, contre les risques résultant de leur exposition à des agents chimiques, biologiques et physiques, et modifiant le code du travail.

● **Agriculture** : un décret fixant le montant de la redevance relative à l'agrément des producteurs et négociants en bois et plants de vignes.

Au *Journal officiel* du vendredi 3 mai 1996 sont publiés :

● **Livret jeune** : un décret relatif au Livret jeune. Ce produit est réservé aux 12-25 ans, rémunéré à 4,75 %, mais plafonné à 10 000 francs (*Le Monde* daté 5-6 mai). Il peut être ouvert dans les établissements de crédit, auprès des services financiers de La Poste ou auprès des comptables du Trésor.

● **ENA** : un arrêté portant affectation aux carrières des élèves de la promotion 1994-1996 de l'Ecole nationale d'administration (*Le Monde* du 3 avril).

Au *Journal officiel* du samedi 4 mai 1996 sont publiés :

● **Pompiers** : une loi relative aux services d'incendie et de secours, ainsi qu'une loi relative au développement du volontariat dans les corps de sapeurs-pompiers (*Le Monde* du 27 avril).

● **Insee** : un arrêté relatif aux conditions de tarification s'appliquant à la diffusion de publications et de services videotex ou audiotel de l'Institut national de la statistique et des études économiques.

● **Chèque-service** : un décret pris pour l'application de l'article L. 129-3 du code du travail.

● **Agriculture** : un décret relatif à la loi de modernisation de l'agriculture.

Au *Journal officiel* daté lundi 6-mardi 7 mai sont publiés :

● **Apprentissage** : une loi portant réforme du financement de l'apprentissage. Ce texte module les aides de l'Etat suivant l'âge de l'apprenti et la durée de sa formation (*Le Monde* du 27 avril).

● **Affaires sociales** : un décret relatif aux enfants majeurs ayant droit d'assurés sociaux. Ce texte, qui entrera en vigueur le 1er octobre, prévoit que les jeunes de 18 ans auront le droit de demander leur propre carte d'assuré social, alors qu'à présent ils doivent attendre l'âge de 20 ans pour ce faire ;

– un arrêté portant extension du régime de la Sécurité sociale des étudiants aux élèves de certains établissements d'enseignement supérieur privé.

● **Vache folle** : un arrêté portant autorisation d'importation, de mise sur le marché, de mise en service ou d'utilisation dans le cadre d'investigations cliniques de dispositifs médicaux dans la fabrication desquels sont utilisés des produits d'origine bovine.

NOMINATIONS

LUTTE CONTRE LA TOXICOMANIE

Hervé Mécheri, conseiller régional (RPR) d'Ile-de-France, a été nommé délégué à la mission interministérielle de lutte contre la drogue et la toxicomanie, présidée par l'ancien ministre Françoise de Veyrinas.

[Né le 13 septembre 1953, Hervé Mécheri est docteur en sciences de l'éducation et titulaire d'un DESS de sciences politiques. Educateur de rue en prévention spécialisée de 1975 à 1983, puis chargé de mission pour l'insertion professionnelle des jeunes à la mairie de Poissy (Yvelines) de 1983 à 1986, Hervé Mécheri a été chargé de mission au cabinet du maire de Paris jusqu'en 1989, date à laquelle il est devenu adjoint au maire de Paris, chargé de la jeunesse. Président de la commission culture, sports, loisirs et tourisme au conseil régional d'Ile-de-France, il est conseiller du 18e arrondissement de Paris et secrétaire national du RPR chargé de l'intégration et de la vie en société. Il a publié deux livres aux éditions L'Harmattan : *Les Jeunes immigrés maghrébins de la deuxième génération et/ou la quête de l'identité* et Préve-

DIPLOMATIE

Philippe Petit a été nommé ambassadeur de France en Suède, en remplacement de Mme Joëlle Timsit, par décret paru au *Journal officiel* daté lundi 6-mardi 7 mai.

[Né le 3 juillet 1941 à Bordeaux (Gironde), ancien élève de l'ENA, Philippe Petit est diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris. Après avoir occupé des postes à l'administration centrale, à Pékin, à Bruxelles, Philippe Petit a été successivement directeur adjoint du cabinet du ministre des relations extérieures, Claude Cheysson (mai 1981-décembre 1984), ambassadeur à l'île Maurice (mars 1985-mai 1988), conseiller technique au cabinet du premier ministre, Michel Rocard, et conseiller diplomatique au même cabinet. Philippe Petit était ambassadeur en Inde depuis janvier 1991.]

POLITIQUE MONÉTAIRE
Plusieurs éléments plaident aujourd'hui pour une poursuite de la baisse des taux français à court terme, quitte à ce qu'ils passent sous leurs homologues allemands. Le franc est ferme face à un deutschemark affaibli par les difficultés de l'économie allemande. La masse monétaire (M3) progresse en France au rythme très modéré de + 4,1 %, alors qu'outre-Rhin ce rythme est de + 12,3 %. ● CETTE ÉTAPE a déjà été franchie sur les marchés obligataires, puisque les taux d'intérêt à long terme français sont passés sous les rendements des obligations allemandes (6,44 % contre 6,45 %). ● MAIS LES OBSTACLES politiques et techniques sont nombreux. Le marché du franc n'est pas suffisamment large et, plus encore, la Banque de France ne veut pas heurter une Bundesbank peu disposée à partager son pouvoir monétaire en Europe.

Les taux d'intérêt court français ne devraient pas passer sous les allemands

Depuis une semaine les rendements à long terme français sont inférieurs à ceux d'outre-Rhin. Va-t-il en être de même pour les échéances à court terme ? Des obstacles techniques, mais surtout politiques, s'opposent à ce que la Banque de France fixe ses taux sous ceux de la Bundesbank

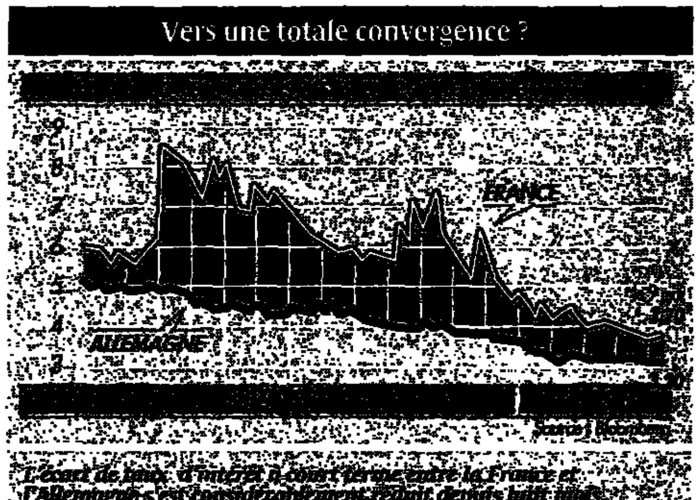
LES TAUX FRANÇAIS à court terme peuvent-ils passer sous leurs équivalents allemands ? La question aurait paru déplacée et absurde il y a six mois. Elle ne l'est plus aujourd'hui. *« Il n'y a aucune raison que nous continuions à payer une prime de taux d'intérêt par rapport aux taux allemands. (...) On peut désormais concevoir, sans être iconoclaste, que (...) les taux français descendent au niveau, voire au-dessous des taux allemands »*, écrivait Serge Weinberg (*Le Monde* du 8 mai), président du directoire de Pinault-Printemps-Redoute. Déjà, depuis une semaine, les taux d'intérêt à long terme français sont inférieurs aux rendements des obligations allemandes (6,44 % contre 6,45 % jeudi matin 9 mai). Sur les échéances à court terme, en revanche, l'Allemagne conserve un avantage de l'ordre de 0,5 %. Les taux à trois mois se situent à 3,70 % à Paris et à 3,20 % à Francfort.

« Si ce n'est pas une question économique essentielle, car les taux français sont déjà très bas, elle est politiquement très intéressante et très sensible », estime un économiste d'une grande banque française. Pour preuve, les responsables monétaires français refusent catégoriquement d'évoquer le sujet en public.

Il n'apparaît pourtant pas seulement théorique, puisqu'on observe aujourd'hui cette situation aux Pays-Bas. Les taux courts néerlandais sont inférieurs d'un demi-point à leurs homologues allemands (2,70 % contre 3,20 %). Cet écart reflète celui constaté entre les principaux taux directeurs des deux instituts d'émission (2,60 % pour les avances spéciales hollandaises, 3,30 % pour les prises en pension allemandes). Car, contrairement aux rendements à long terme – directement déterminés par les investisseurs –, le niveau des échéances courtes est dicté pour l'essentiel par les banques centrales. La Banque de France peut-elle imiter la Banque des Pays-Bas ?

VIGUEUR DU FRANC

Plusieurs éléments plaident pour une réponse positive. Les deux indicateurs intermédiaires, externe et interne, suivis par l'institut d'émission français pour définir sa politique monétaire, sont très bien orientés. Le franc est ferme vis-à-vis *« de la monnaie la plus crédible du système monétaire européen »* (SME), le deutschemark, affaibli par les difficultés conjoncturelles et structurelles de l'économie allemande. Au cours des cinq dernières semaines, le franc s'est apprécié de cinq centimes face au mark. Cette vigueur réduit l'utilité d'une prime sur les taux français afin d'attirer les capitaux internationaux.



La stabilité interne de la monnaie est elle aussi assurée. La masse monétaire, mesurée par l'agrégat M3, progresse à un rythme très modéré en France (+ 4,1 %), ce qui n'est pas le cas outre-Rhin (+ 12,3 %). Enfin, un nouveau coup de pouce monétaire serait le bienvenu alors que l'activité peine à redémarrer en France et que les perspectives de croissance pour l'année 1996 sont moroses (+ 1,3 %).

En dépit de cet environnement favorable, la Banque de France semble peu disposée à ramener ses taux directeurs au niveau de ceux de la Bundesbank. Les appels d'offres français se situent à 3,70 %, soit 0,4 % au-dessus du REPO allemand. Une des raisons de cette prudence tient au rythme d'inflation de la France (2,3 %), qui dépasse sensiblement celui de l'Allemagne (1,7 %). En termes réels (hors inflation), les rendements français sont inférieurs à leurs homologues allemands. De surcroît, l'économie dans l'Hexagone se porte mieux qu'en Allemagne, où l'on attend un taux de croissance limité à 0,75 % en 1996. Il n'y aurait donc pas de raison économique majeure pour que la Banque de France mène une politique monétaire plus « accommodante » (plus souple) que la Bundesbank.

Les économistes eux aussi jugent quelque peu prématurée la question du passage des taux courts français sous les taux allemands. Malgré sa hausse récente, le franc n'a toujours pas atteint son cours pivot face au deutschemark (3,3538 francs pour un mark). Pis, selon les calculs qui permettent de mesurer la force relative des neuf devises du SME, le franc n'occupe que la septième position et le florin la deuxième. Le modèle néerlandais n'est donc pas à l'heure actuelle applicable à la France, le franc étant loin de posséder la vigueur du florin.

FROISSER LA BUNDESBANK

Qu'adviendrait-il toutefois si le franc continuait à s'apprécier face au mark et devenait l'une des monnaies les plus fortes du SME ? Les experts estiment que la Banque de France ne chercherait pas à en tirer avantage. Faire passer les taux courts français sous ceux de l'Allemagne reviendrait à faire officiellement du franc, à la place du deutschemark, la devise européenne de référence pour les investisseurs internationaux. Cette situation poserait des problèmes techniques, le marché du franc, qui n'est pas une monnaie de réserve, n'ayant pas la même ampleur et la même profondeur que celui du deutschemark. Du même coup, la devise française risquerait d'être exposée à une plus grande volatilité, les gérants anglo-saxons l'utilisant pour couvrir les actifs européens qu'ils détiennent.

Surtout, la Banque de France risquerait, en agissant de la sorte, de froisser la Bundesbank, très attachée à son rôle de leader monétaire en Europe et au statut – officieux – d'ancre du SME que possède le deutschemark. La banque centrale allemande n'est pas disposée à accepter d'un « grand » pays comme la France ce qu'elle accepte d'un « petit » comme les Pays-Bas. Les autorités monétaires françaises gardent en mémoire le douloureux épisode du premier semestre de l'année 1993. *« Il me semble qu'il y a place pour une coopération franco-allemande étroite, qui dépasserait la simple gestion des crises monétaires. Des données fondamentales saines placent le franc en bonne position pour partager avec le mark le rôle de point d'ancrage du SME »*, avait estimé, au mois de mars 1993, le gouverneur de la Banque de France de l'époque, Jacques de Larosière. Quatre mois plus tard, la Bundesbank, démontrant son hostilité à l'idée d'un double ancrage du SME, avait mis un terme aux prétentions monétaires de la France. Malgré une pression considérable, elle avait refusé, à la fin du mois de juillet, d'abaisser son taux d'escompte, provoquant du même coup la chute du franc et l'éclatement du SME.

Pierre-Antoine Delhommais

Assouplissement monétaire en Espagne et en Suède

La détente monétaire se poursuit en Europe. Les banques centrales de Suède et d'Espagne ont annoncé, mardi 7 mai, une baisse de leurs taux. Pour la dixième fois depuis le début de l'année, la Banque de Suède a réduit de 0,20 % le taux de ses prises en pension, ramené à 6,70 %. La Banque d'Espagne a pour sa part abaissé d'un quart de point son principal taux directeur, revenu à 7,50 %. Il s'agit du troisième geste de l'institut d'émission espagnol en deux mois.

Les promesses de rigueur budgétaire de la part des gouvernements et la force de leurs devises – la peseta espagnole est aujourd'hui la monnaie la plus forte du système monétaire européen (SME) – sont à l'origine de ces assouplissements monétaires. Contredisant le principe selon lequel une baisse des taux affaiblit une devise, la peseta et la couronne suédoise se sont appréciées après l'annonce de ces mesures. La devise espagnole est ainsi revenue de 83,50 à 83,30 pour un mark.

Un médiateur tente de désamorcer le conflit de Schneider à Grenoble

GRENOBLE
Correspondance

Tandis que les syndicats de Schneider Electric venus de Grenoble devaient organiser, jeudi 9 mai, une manifestation symbolique devant la Bourse de Paris, un médiateur, Michel Garnier, directeur du travail chargé de mission à l'Institut national du travail, s'efforce de rétablir la communication entre direction et salariés. Désigné le 29 avril par le tribunal de grande instance de Grenoble, à la suite de la saisie de la direction du groupe pour faire évacuer les sites occupés depuis le 25 mars, il a jusqu'au 10 mai pour *« réunir les parties et proposer toutes solutions lui paraissant appropriées »*.

Les syndicats refusent des négociations limitées au seul « enrobage social » de la cession de l'activité onduleurs

L'exercice implique du doigté. Le conflit ne cesse de se durcir depuis sept semaines. Une bonne partie des 7 500 salariés employés par le groupe dans la cuvette grenobloise s'opposent à un projet de cession de la division alimentation sans interruption (ASI), spécialisée dans la fabrication d'onduleurs (*Le Monde* du 2 avril 1996). Bien que cette activité ne concerne à Grenoble que quatre cents personnes, les contestataires sont beaucoup plus nombreux à s'inquiéter d'*« une perte de vision industrielle relevant d'une stratégie financière et menaçant d'autres activités telles que la haute tension ou l'ingénierie »*.

De son côté, la direction maintient ses positions selon lesquelles les onduleurs – des appareils qui permettent d'éviter les micro-coupures – se différencient trop des autres métiers du groupe dans la distribution électrique pour y prendre leur plein essor. Selon elle, cette division a tout à gagner à se développer de façon autonome tant elle est tributaire du marché de l'informatique.

Pour leur part, les syndicats refusent des négociations limitées au seul *« enrobage social »* du montage proposé. Devant une telle opposition, la médiation officielle, engagée pour obtenir une évacuation honorable des lieux, ne peut éviter de soulever le problème de fond : la crise de confiance entre le personnel de l'ancienne société Merlin Gerin, cœur historique de Schneider Electric à Grenoble, et la direction du groupe à son plus haut niveau.

M. Garnier semble s'orienter en ce sens. Il aurait, selon les élus syndicaux, envoyé à Didier Pineau-Valencienne, PDG du groupe Schneider, une lettre dont il leur a dévoilé la teneur mardi 7 mai. Le médiateur y confirmerait qu'une inquiétude générale, ainsi qu'une perte de confiance dans l'encadrement, affectent tous les sites grenoblois du groupe. Il jugerait opportune une intervention personnelle de Didier Pineau-Valencienne dans le conflit. Il soulignerait également que le dossier de cession, trop peu clair, mériterait des compléments d'information.

Toujours au dire des élus, le PDG aurait répondu par un courrier *« très sec »*. Mais les syndicats se disaient toujours, mercredi 8 mai, animés par une volonté d'ouverture sous réserve de vérifier la pertinence stratégique de la cession des onduleurs et les conditions de développement de cette activité hors du groupe. Ce qui laisse encore au médiateur une chance d'aboutir dans le court délai qui lui reste imparti avant la décision du tribunal.

Elisabeth Deval

La longue marche des petits actionnaires d'Eurotunnel

COQUELLES (PAS-DE-CALAIS)
de notre envoyé spécial

« Banquiers escrocs. Etat complice. Eurovoyous ». La soixantaine, imperméable blanc et lunettes de soleil à monture dorée, cet actionnaire d'Eurotunnel entend crier sa colère, à l'heure où les banquiers veulent mettre la main sur le *« chantier du siècle »*. Il a pris le TGV spécial pour manifester à Coquelles (Pas-de-Calais), à l'entrée française du tunnel sous la Manche. Au long des six kilomètres qui séparent la gare TGV du centre d'information Eurotunnel, il brandit sa pancarte dès qu'il croise une caméra de télévision. L'exercice est épuisant, dans la campagne battue par un vent glacial. La petite troupe avance en file indienne. Les plus âgés – la moyenne d'âge des manifestants semble de l'ordre de 60 ans – montent dans l'autocar affrété par les organisateurs. Certains, sur le bord du chemin, attendent le passage de *« l'autocar balai »*.

L'homme à la pancarte ne décolère pas. *« J'ai perdu près de 200 000 francs »*, explique cet ancien *« directeur de l'audit et du contrôle interne d'un grand groupe multinational »* qui détient un portefeuille boursier de l'ordre d'un million de franc. Il a investi une bonne partie de sa prime de départ en préretraite, à la fin de 1989, dans Eurotunnel, lorsque le cours dépassait 40 francs : l'action vaut aujourd'hui moins de 6 francs. Comme beaucoup, il n'a pas respecté le B-A BA de la finance qui commande de ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Pis, pour compenser la chute de ses actions, il a sans cesse racheté des titres pour abaisser son prix de revient. Depuis le mois de janvier dernier, c'est juré, il n'achète plus rien. Sauf que lorsqu'il a vu le cours tomber à 4,85 francs, le plus bas historique, il n'a pas su résister à l'envie de racheter quelques actions. Mais rien n'est perdu. *« On ne peut pas mettre le tunnel en faillite. Quand on boursicote, il ne faut pas travailler à court terme »*.

Un autre actionnaire, un ingénieur, manifeste pour le principe, car il n'a pas trop perdu d'argent dans l'aventure. Comme 200 000 particuliers français, il a investi dans le projet dès 1987 et a suivi les augmentations de capital successives pour ne pas voir sa participation diluée. *« Je ne possède pas mon logement : j'ai été muté quatre fois en trois ans. Ma maison, ce sont mes actions »*, explique cet actionnaire malheureux du Crédit foncier qui avait perdu sa chemise il y a quelques années en achetant des mines d'or canadiennes.

GUERRE FRATRICIDE

Un couple de retraités parisiens a aussi fait le déplacement. Ils ont acheté leurs mille actions parce qu'ils étaient *« européens »* et ont perdu quelques dizaines de milliers de francs. *« Nous voulons faire des travaux dans la maison. C'est autant d'argent que nous n'avons pas »*. Mais ils ont compris la leçon. *« Lorsque nous avons acheté des Eurodisney, nous les avons vendues avant qu'elles ne s'effondrent. »*

Le *« cas »* de la journée est un professeur de génie mécanique de trente-deux ans : depuis le début de 1995, il a acheté 94 000 actions Eurotunnel à découvert auprès de la banque Cortal. Sa perte est aujourd'hui supérieure à 600 000 francs. Il est incapable de rembourser à ses banquiers.

Epuisée, la petite troupe arrive au centre d'information d'Eurotunnel, où sont réunis quelque 500 manifestants. Les associations de défense des actionnaires, qui se livrent une guerre fratricide pour attirer les petits porteurs, tentent d'afficher une position unitaire, sous l'égide du journal *Investir*. L'association pour l'action Eurotunnel, présidée par Christian Cambier, défend des solutions raisonnables. *« Je préfère avoir 50 % d'une entreprise qui marche que 100 % d'un truc en faillite »*, explique-t-il. L'association de défense des actionnaires d'Eurotunnel (Adacte) demande aux banques, qu'elle accuse d'escroquerie, des sacrifices considérables. A la fin de la réunion, un membre de l'Adacte fait signer une pétition au président de la République, ce qui exaspère Christian Cambier qui ne veut pas faire appel aux pouvoirs publics.

Pour l'heure, l'urgence consiste à réunir le plus de voix possibles pour refuser en assemblée générale le plan des banquiers et renverser si nécessaire la direction d'Eurotunnel. C'est Sophie L'Hélias, jeune avocate, qui a été chargée de collecter les pouvoirs des actionnaires. *« Mais si on renverse Ponsolle*, (le président d'Eurotunnel), *qui sera président ? »*, s'inquiète déjà en privé Christian Cambier. Pendant ce temps, Patrick Ponsolle négociait à Londres avec les banquiers, tandis que les actionnaires britanniques ne s'étaient même pas déplacés. En Grande-Bretagne, le 8 mai n'est pas férié.

Arnaud Leparmentier

La RATP signe un accord sur l'emploi des jeunes

GUY-NOËL PAYAN, directeur général adjoint de la RATP, devait présenter le jeudi 9 mai, en fin de matinée, un accord sur l'emploi des jeunes conclu le 26 avril avec neuf syndicats (CFDT, CGC, FO, FO-Maîtrise et encadrement, Autonomes, Autonomes de traction, Autonomes machinistes et, sous réserve, Giso-CGT). Après l'accord salarial signé par huit syndicats en début d'année, celui-ci confirme la vitalité de la politique contractuelle à la RATP. La signature d'un des cinq syndicats de la CGT est même exceptionnelle : ce n'est que la deuxième fois de son histoire que le Giso-CGT (plus de 60 % des voix à la maintenance) contracte un accord d'entreprise.

Il comporte trois volets : la cessation progressive d'activité, le développement de l'embauche par contrats de qualification, la diminution des contrats emploi-solidarité. Grâce à la première mesure, les salariés de plus de cinquante ans qui totalisent vingt-cinq ans de service pourront travailler à mi-temps rémunérés à 70 % de leur salaire mensuel statutaire. Ceux de plus de cinquante-cinq ans pourront même être rémunérés à 75 % pour un mi-temps. L'organisation du mi-temps pourra se dérouler sur la journée, la semaine, le mois ou l'année.

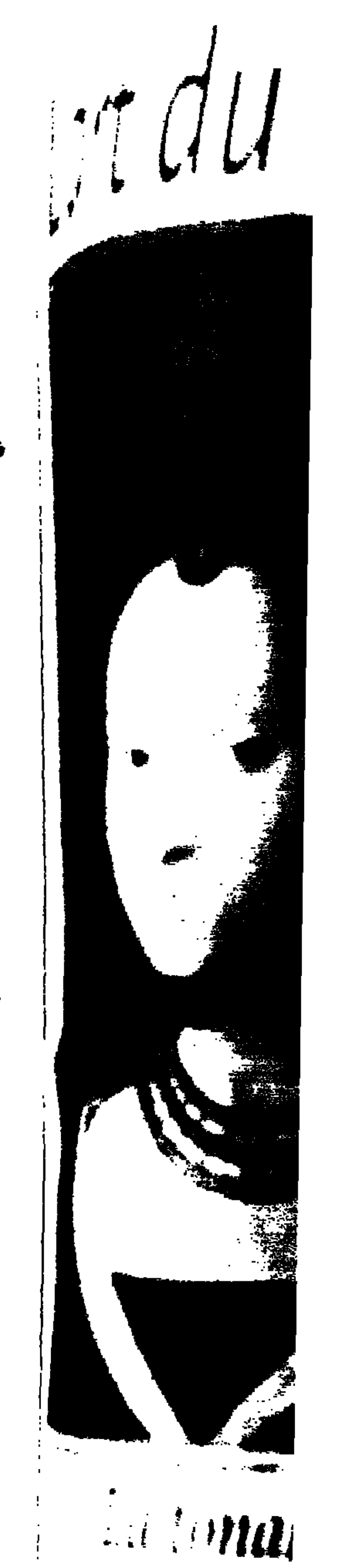
Les agents cotiseront pour la retraite et acquerront des annuités au prorata de la rémunération du mi-temps, mais ils pourront cotiser volontairement au-delà pour compléter l'acquisition des annuités. Dans ce cas, l'entreprise cotisera pour sa part complémentaire. Comme deux départs à mi-temps donneront lieu à l'embauche d'un jeune à plein temps, cette disposition devrait permettre d'embaucher environ cinq cents jeunes supplémentaires.

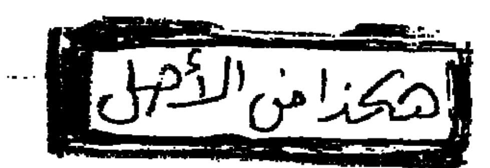
CONTRATS DE QUALIFICATION

Deuxième axe de l'accord : le développement des contrats de qualification pour les jeunes de moins de vingt-six ans. Si la moitié des embauches continueront à se faire selon le régime actuel, les contrats de qualification de deux ans, avec au minimum six cents heures de formation par an, seront favorisés. Dans le secteur de la maintenance, les possibilités de préparer des diplômes de niveau IV ou V (CAP, BEP, Bac pro) seront améliorées. L'accord précise que ces emplois ne se substitueront pas aux emplois statutaires et qu'ils ne seront pas comptabilisés dans les effectifs.

Signe des temps : la RATP, qui avait été fortement incitée par les pouvoirs publics à recruter de nombreux contrats emploi-solidarité, s'engage aujourd'hui à en diminuer progressivement le nombre et à favoriser, pour les CES présents dans l'entreprise, l'accès à un des dispositifs d'intégration dans un emploi, interne ou externe à la Régie.

Frédéric Lemaître





LE FEUILLETON DE PIERRE LEPAPE
Le Monde à peu près
de Jean Rouaud
page II

POÉSIE
La longue aventure verbale d'Alain Bosquet
page IV

Le Monde des LIVRES

VENDREDI 10 MAI 1996

ARTS
Jean-Michel Atlan
page VI



LA CHRONIQUE
de Roger-Pol Droit
page V

LE MAI DU LIVRE D'ART

L'art du livre

C'est le Mai du livre d'art, cérémonie inventée par les éditeurs d'art pour relancer leur profession. Mais l'immense majorité des livres publiés se compose de catalogues ou de traductions de catalogues. Les créations singulières sont infiniment plus rares

La question est simple et de circonstance : est-il possible d'éditer en France, aujourd'hui, des livres d'art qui ne soient pas, directement d'ordinaire, indirectement sinon, liés à une exposition ? Autrement dit : existe-t-il encore quelque chose comme une politique éditoriale indépendante en matière d'histoire de l'art ou se décide-t-elle ailleurs, dans les musées ? En consultant le programme du Mai du livre d'art, il est permis d'en douter, tant le système *« une expo-un livre »*, quand ce n'est pas *« une expo-un catalogue »*, s'impose avec brutalité. Que ce phénomène suscite de bons ouvrages est hors de doute. Il n'est pas moins clair qu'il suscite aussi des livres de circonstance, produits de consommation courante à courte espérance de vie.

Les raisons de cette situation sont, pour l'essentiel, économiques. Soit un éditeur. Il décide de faire paraître une monographie, par exemple consacrée à un artiste qu'aucune rétrospective internationale, aucune exposition, fût-elle de groupe, ne se promet de célébrer prochainement. S'il se fie à la curiosité des vrais amateurs, à l'intérêt des savants et des érudits, dans la meilleure des hypothèses, il peut espérer vendre deux ou trois mille exemplaires de son livre, ce qui signifie que le prix de vente sera considérable, ne serait-ce qu'en raison des droits de reproduction photographique. Et, logiquement, plus le prix est élevé, plus l'écoulement est difficile. Ce chiffre, deux ou trois mille, correspond à ce qu'il faut entendre, dans un pays qui se croit cultivé et curieux, par public « éclairé ». Encore est-il optimiste, car il serait facile de citer des ouvrages excellents dont la diffusion n'a pas dépassé quelques centaines d'exemplaires. Il ne serait pas plus difficile d'ajouter des comparaisons désobligeantes qui opposeraient la France à l'Italie ou la Grande-Bretagne. Il est vrai que dans ces deux pays l'histoire de l'art est depuis longtemps enseigné aux adolescents, quand ce n'est pas dans les écoles primaires, alors qu'une telle pratique relève de l'exception – et de l'exception récente – dans la patrie d'Ingres et de Cézanne.

Que fait donc l'éditeur ? Il redoute de courir de tels risques et pense à profiter d'un événement médiatique, comme l'on dit, donc d'une grande exposition et de la rumeur qui ne peut manquer de s'élever autour d'elle si elle se tient au Grand Palais ou au Metropolitan Museum of Art à New York, à la National Gallery de Londres ou au Mauritshuis de La Haye. Les télévisions, les journaux, Internet en parleront. Les maisons espèrent que leurs ouvrages bénéficieront de ce phénomène, quoiqu'elles craignent de souffrir de la concurrence du catalogue. La très récente exposition Corot, si morose soit-elle, a provoqué son lot de biographies en grands et petits formats. *L'épidémie cézannique* et la vermeeromania n'ont pas été moins violentes.

Cette attitude a plusieurs conséquences. La plus favorable est évidente : dans le nombre, parmi les albums de circonstance et les monographies express paraissent aussi des livres savants ou singuliers qui apportent des informations inconnues ou proposent de renouveller l'interprétation. Les plus nocives ne sont pas moins claires. Un catalogue n'est pas un livre, il se limite aux prêts obtenus, il limite la part critique à peu de chose, il préfère les points de détail aux analyses de plus d'ampleur. En outre, la parution simultanée chez plusieurs maisons de volumes consacrés au même artiste crée de manière à peu près automatique un effet de saturation dans l'espace et dans le temps. Dans l'espace, parce que, pendant des semaines ou des mois, un seul événement, un seul nom polarisent l'attention alors que d'autres expositions et d'autres catalogues passent inaperçus en dépit de leur intérêt. Dans le temps parce que, quand la « saison Cézanne » ou la « saison Vermeer » s'achève, ces sujets sont « gelés » pour longtemps, quand bien même de bons travaux seraient prêts à paraître qu'à ce moment-là. Ainsi de Matisse : une étude fort importante, consacrée à sa présence et son influence aux Etats-Unis, n'a séduit pour l'heure aucun éditeur parisien. Question de qualité ? Non. Question d'opportunité commerciale et de marketing. Après le succès de la biographie de Pierre Schneider et le triomphe de l'exposition au MOMA puis au Centre Pompidou, qui oserait revenir sur cet artiste ? Il faut autre chose, du nouveau – ou du moins l'apparence du nouveau.

De cette logique du marché, les parutions réunies sous le label « Mai du livre d'art » sont pour certaines exemplaires. Le « show » Vermeer n'est pas fini, et Flammarion, qui a déjà édité la version française du catalogue, propose donc *Les Maîtres de Delft* (1), aimable inventaire, suite de descriptions point trop analytiques, point trop ambitieuses, agrémentées d'anecdotes. Peter de Hooch y règne en prince de la géométrie et de la lumière, comme il se doit, entouré d'une cour d'honorables disciples et imitateurs. Un hommage non moins nécessaire est rendu aux peintres des intérieurs d'église, Gerard Houckgeest, Emanuel de Witte et Hendrick Van Vliet. Si les reproductions n'étaient parfois infidèles, tout cela donnerait un album plutôt réussi. Autre cas : après avoir été inauguré à Nantes, un panorama du romantisme français est accroché au Grand-Palais. Somogy publie donc un *Art romantique* (2).

(1) *Les Maîtres de Delft*, de Michiel Kertsen et Daniëlle Lokin, traduit du néerlandais par Françoise Everaars, Flammarion, 192 p., 180 ill., 250 F.
(2) *L'Art romantique*, d'Isabelle Julia et Ariel Denis, éd. Somogy. 160 p., 150 ill., 195 F jusqu'au 15 juillet, 245 F ensuite.

Lire la suite page VI

GEMÄLDEGALREIE, BERLIN

« Portrait d'une jeune femme », de Petrus Christus (1465)

La tonalité Bergounioux

Sous la « dictée des choses », le prosateur construit une œuvre forte, opiniâtre

LE CHEVRON
de Pierre Bergounioux.
Verdier, 58 p., 59 F.

LA MORT DE BRUNE
de Pierre Bergounioux.
Gallimard, 138 p., 85 F.

C'est au style bien sûr, à la frappe des mots, à leur agencement plus encore qu'à leur choix, au balancement singulier des phrases, qu'on connaît un écrivain et que, les livres se succédant, on le reconnaît. C'est le style – ce mystère musical qui précède le sens de quelque infime mesure – que le lecteur, même sans le savoir, suit de l'oreille et du regard. C'est par le style qu'il est introduit dans l'univers de pensée et de rêve, de mémoire et d'images d'une œuvre littéraire, dans le paysage physique et mental que l'écriture dessine.

Ainsi, pour se convaincre que ce qui identifie Pierre Bergounioux ce sont d'abord la cadence, la scansion particulières de son écriture, il suffit d'ouvrir, au hasard ou presque, l'un de ses livres... *Le Chevron* par exemple : *« Quand j'ai traversé la contrée, droit vers l'est, derrière mon image, j'entendais, dedans, un air naïf, obsédant, dont je ne me suis pas autrement préoccupé, soucieux que j'étais de maintenir la vision qui me guidait, de lui conserver sa constance, sa forme, jusqu'à ce qu'elle rencontre, dans les neiges, la réalité. »* Ou au début du troisième chapitre de *La Mort de Brune*, en coupant cette fois au milieu d'une phrase : *« ... comme autant d'ombres portées sur la tremblante lueur du présent qui nous est concédé; qui l'aurait été si le monde, quand on est venu, avait été moins vieux, si par endroits, par moments, nous avions été un peu contemporains »*. Cet art de la prose, Pierre Bergounioux, tout au long de la quinzaine de livres qu'il a publiés depuis 1984 et qui forment à présent véritablement une œuvre – n'a cessé de l'affiner.

L'analyse précise de ces quelques lignes suffirait à montrer comment, de quelle matière, avec quels matériaux, se constitue l'univers de Bergounioux. Cette même analyse, s'attachant au rythme particulier de la phrase, mettrait en lumière la tonalité affective à laquelle l'écrivain, creusant toujours le même sillon, sans souci de paraître se répéter, se rattache. *« L'imagination n'a point de part à nos rêves. Nous les construisons sous la dictée des choses »*, écrit-il dans les pages magnifiquement méditatives du *Chevron* – cet *« emblème »* de l'*« antagonisme généralisé (...) avec ses versants opposés, contigus »* qu'on retrouve *« au cœur des choses et jusqu'au sein du temps »*. *« Dictée » « sous »* laquelle le rêveur se fait ouvrier opiniâtre, épris de la seule réalité, de la seule consistance du monde. Bergounioux écrit avec son poids de mémoire et d'histoire, c'est-à-dire peu de choses ; il est en même temps comme perdu dans le temps, dispersé parmi les âges dont il est venu. Convaincu que cette perte est un destin, que cette dispersion est notre lot, que l'attache et la fracture, comme dans l'image du chevron, sont les deux pôles de l'existence, il ne se fait le chantre d'aucune fidélité programmée, à soi, à la terre, au pays... Il serait donc parfaitement stupide et déplacé de ranger son œuvre au rayon « terroir » : elle n'y a pas sa place.

La Mort de Brune – il s'agit du maréchal d'Empire, dont l'assassinat, par les royalistes en 1815, forme l'un des centres du livre – est qualifié de « récit ». Une chose frappe d'emblée : l'apparente absence d'architecture, de « suivi » narratif. La prose se développe selon une logique propre, une nécessité intérieure. *Autour d'objets, de personnes et de* quelques lieux – l'hôtel Labenche à Brive étant le point de convergence spatial et temporel du récit –, l'écriture s'enroule, se développe, s'entête, démontrant son impeccable efficacité.

Bergounioux ne prend pas son lecteur pour confident. Nous ne sommes pas dans les états de son âme, dans l'étroite contrée de son quant-à-soi, mais dans son monde, immergé dans l'épaisseur de ce temps sans contours que, taciturne, obstiné, il habite. S'il accorde un privilège au passé, ce n'est pas par amour de la vieillerie, mais simplement pour ne pas être cet homme *« mal informé »*, dont parlait Mallarmé *« qui se crierait son propre contemporain »*.

le feuilleton

de Pierre Lepape

Woody Allen en Vendée



LE MONDE À PEU PRÈS
de Jean Rouaud.
Ed. de Minuit, 256 p., 98 F.

C'est un procédé philosophique cher aux Lumières : la connaissance que nous avons du monde – et donc nos idées – ne nous étant fournie que par nos sens, imaginons le monde tel que peuvent le ressentir, le comprendre et le penser des êtres dépourvus de l'un des sens ; des aveugles par exemple, ou des sourds-muets, ou des manchots. Il est clair que leur réel n'est pas du tout celui des autres et que ce que nous appelons le monde n'est rien d'autre que la projection de notre corps : un symbole. La métaphysique d'un homme n'est jamais que le masque de sa physique.

Jean Rouaud explore cette veine sensualiste. Son personnage-narrateur est affligé d'une terrible myopie. Et comme, pour de multiples et intimes raisons, il a décidé de ne plus porter de lunettes, il voit le monde *à peu près*. Au loin, presque rien : *« L'univers fusionne, se désagrège, domaine verlainien du flou, de l'imprécis, composition tachiste du paysage, couleurs débordant le trait, volumes aquarellés, blocs brumeux, perspective évanescente, profondeur écrasée, silhouettes escamotées, nuages bibendum dégonflés, ciel tendu comme un lointain de théâtre, lumières électriques noyées dans une nuée de micro-étincelles, soleil corpusculaire, disque de lune ceinturé, quelle que soit la saison, d'une paraséléne, cette couleur crayeuse dont on dit qu'elle est signe de neige. »* Rouaud est intarissable sur le flou, et d'une méticuleuse précision.

Le moyen terme, c'est *« la zone des brouillards »*, celle de l'intelligence déductive et de l'interprétation. Il s'agit d'y deviner la nature des choses à partir des quelques signes vaguement perceptibles qui vous sont offerts. Pour peu qu'il soit agile, le cerveau a vite fait d'éliminer les solutions improbables et de vous faire déclarer que ce dôme vert suspendu au-dessus du sol est un arbre plutôt que la coupole des Invalides, une soucoupe volante ou un nuage de gaz toxique. Avec quelques risques d'erreurs et de catastrophes, toutefois.

Et puis, les myopes voient merveilleusement bien de près. S'ils sont incapables de *voir loin*, de se projeter dans un avenir éloigné, si leur vision du monde est au ras des pâquerettes, les myopes sont insurpassables dans l'appréhension du minuscule, de ce qui échappe au regard des autres ; *« En ce qui concerne la vie des fourmis, le nez dans l'herbe, rien ne nous échappe. L'art du détail, le bruissement du vent, le tapotement de la pluie. c'est notre fonds de commerce. »* Le roman de Rouaud joue, avec une force comique et poétique impressionnante, sur les différences de focalisation. Nous n'y voyons que ce que nous n'avons pas l'habitude et l'art de regarder. Le reste se donne à sentir, à deviner ; le reste se referme sur le secret, sur l'allusion, sur l'émotion.

Le Monde à peu près a donc deux faces. Côté pile, le plus spectaculaire, le plus orné, celui de la description hyperréaliste des détails, c'est un roman comique ; à coup sûr l'un des plus drôles qu'on ait pu lire depuis longtemps. Il y a là des pages qui figureront dans les anthologies et les manuels lorsque bientôt, demain, on s'avisera que le renouveau du roman de langue française, après la grande flambée nihiliste, a souvent emprunté les voies de la comédie – de la farce énorme à l'humour savant. Le récit du match de football que dispute le narrateur bigleux dans un championnat de série Z de la ligue de Vendée est une petite mais pure merveille d'observation millimétrique, de cocasserie et, ce qui ne gâte rien, de sensibilité.

A travers les yeux d'un myope, Jean Rouaud dévoile un monde en trompe-l'œil. Un monde comique et poétique où le romancier joue avec les différences de focalisation. Un monde et une « vie-myope ». Une existence qui, par la mort du père, a perdu en perspective, faute de passé cohérent

L'évocation d'une réunion d'étudiants – évidemment révolutionnaires – contre un changement du régime des sursis d'incorporation et celle du défilé qui s'ensuit sont d'une telle justesse jusque dans la bouffonnerie que le plus fieffé nostalgique des années Vincennes saura se reconnaître dans ce festival d'élucubrations et de gesticulations. Car Rouaud ne sait pas seulement voir *comme un myope*, il *entend selon les mêmes lois* : la rumeur vague, approximative et mensongère des grandes phrases et des grands mots, le brouhaha informe des principes généraux et des sentiments éternels, le vaste panorama sonore des bavardages universels, mais aussi tous ces mots minuscules, humbles, murmurés, bredouillés à travers lesquels s'exprime ce que le monde a, peut-être, de plus réel : sa cruauté, son ingratitude, sa terrible ambiguïté. Et aussi, en quelques rares et précieux moments, sa tendresse, son sourire.

L'autre face du roman est un drame. A l'âge de douze ans, au lendemain de Noël, le narrateur a, comme on dit, perdu son père. Quelques semaines après sa vieille tante et son grand-père maternel. La mort est entrée dans sa vie pour n'en plus jamais ressortir. Depuis ce jour, écrit Rouaud, *« sa définition a perdu en netteté »*. Sa vie elle-même est devenue myope, privée de perspective à long terme, faute de passé cohérent. Les lecteurs de Rouaud reconnaîtront là l'un des thèmes qui couraient déjà dans *Les Champs d'honneur* et *Des hommes illustres*, les deux romans *précédents de Jean Rouaud : comment peut-on espérer une récolte quand celui qui devait semer s'est absenté prématurément ?* (1) Le narrateur s'est replié d'un monde où il lui était désormais interdit d'y voir clair ; il s'est enfermé dans sa solitude, barricadé derrière sa timidité, identifié faute de mieux avec son statut de semi-orphelin. Il se trouve affreusement laid, les yeux noyés par les larmes à la moindre occasion, maladroit de gestes autant que de paroles et du coup totalement inapte à la conquête des filles qu'il n'aborde jamais que dans ses rêves les plus fous. Jusqu'à ce que l'une d'elles, *curieusement* et *divinement prénommée* Théo, se jette à son cou le temps d'une nuit brève. De quoi le faire goûter enfin au bonheur d'un chagrin d'amour. De quoi peupler enfin l'absence.

Est-ce l'intrication de la verve comique et du drame ? Est-ce cette manière pudique et provocante tout à la fois de jouer avec son autobiographie ? Ou encore est-ce cet art d'exhiber le pathétique pour mieux le tourner en dérision, mais en se gardant bien de le faire disparaître ? *Le Monde à peu près* ne ressemble à aucun autre roman mais évoque les meilleurs films de Woody Allen, ses plus drôles, ses plus graves, qui sont souvent les mêmes. Pas d'intellectuels new-yorkais chics, mais, à la mesure française, des petits-bourgeois ruraux de Vendée, ni plus ni moins myopes, ni plus ni moins *désemparés* que leurs grands cousins des métropoles ; chacun se posant la question fatidique : *« Qui à ma place supporterait d'être moi ? »*

Seuls changent les codes : non pas la matière du langage mais son maquillage de circonstance. On ne va guère chez le psychanalyste du côté de Logrée et de Random, mais on n'en sait pas *moins* enterrer ses morts. Et si les commentaires de la Bible et de la Thora abondent chez Woody Allen, Jean Rouaud sait tout aussi bien, lorsqu'il s'agit de se piquer de métaphysique, utiliser les Évangiles.

Il y aurait d'ailleurs, et les universitaires dans vingt ans d'ici ne manqueront pas de s'y atteler, une lecture évangélique à faire du *Monde à peu près*, lecture dont Rouaud, tel un Petit Poucet, a parsemé le chemin de petits cailloux blancs. On pourrait partir de la figure du Christ, le Fils, abandonné sur la Terre par le Père brusquement retiré au fond des cieux. On y retrouverait ensuite chaque étape du Chemin de croix, la flagellation, la couronne d'épines, les reniements des proches, les trois chutes. Jusqu'à cet incendie de la cathédrale Saint-Pierre qui suit immédiatement la trahison du narrateur par la jeune femme aimée et devant laquelle il s'écrie : *« Théo, pourquoi m'as-tu abandonné ? »*

Le narrateur sortira du tombeau – en fait : d'un navet lyrico-pornographique intitulé *Le Tombeau pour grand-mère* – et la dernière page de ce grand roman racontera comment, symboliquement au moins, il quitte enfin le monde de l'à-peu-près, la vallée de larmes de l'imperfection : *« Je tenais donc la preuve que je venais de toucher le fond, à partir de quoi le petit sourire moqueur du destin qui m'était si familier se transformait peu à peu en quelque chose qui pouvait ressembler à de la joie... imaginant que quelque chose venait de s'inverser, ou peut-être la Terre de basculer, mais un mouvement dont j'allais certainement profiter, car, une fois revenu à la surface, qui empêcherait le sorti des eaux de poursuivre sur sa lancée et, s'arrachant à la pesanteur, le plus léger que l'air, de continuer à s'élever, gagnant la troposphère, la stratosphère, l'exosphère ? Et, alors que le petit phare rondouillard calé entre les deux joues cylindriques du réservoir et du carter trouait la nuit de la Terre, souriant déjà à ce moment où, au sommet de mon assomption triomphale, la nouvelle star du ciel médusée se jetterait dans mes bras ouverts. »*

Ce thème ici esquissé n'en est qu'un entre dix autres. Peu importe d'ailleurs qu'on ne les saisisse pas tous en première lecture : *Le Monde à peu près* ne s'épuise pas si vite. Pas davantage que son charme, que ses longues phrases à étincelles, savamment ouvragées. Qui a osé écrire que le roman français était mort ?

(1) A l'occasion de la parution du *Monde à peu près*, les éditions de Minuit proposent la réédition en format de poche des *Champs d'honneur*, prix Goncourt 1990 (192 p., 34 F.)

d'autres mondes

Le Canada dans tous ses états

LE COMPAGNON DU DOUTE
(The Doubter's Companion. A Dictionary of Aggressive Common Sense), de John Saul.
Traduit de l'anglais (Canada) par Sabine Boulongne,
Payot, 350 p., 135 F.

SÉPARATION
(Split Delaney's Island)
de Jack Hodgins.
Traduit par Anne-Marie Girard-Sauzeau,
éd. Alfil, 100 p., 60 F.

MORT EN LISIÈRE
(Wilderness Tips)
de Margaret Atwood.
Traduit par François Dupuigrenet-Desroussilles
Robert Laffont, 258 p. 119 F

Après s'être fait remarquer avec une trilogie de romans d'aventures *« sur la crise du pouvoir en Occident » (Baraka, L'Ennemi du bien, Paradis Blues)*, John Saul, auteur de polars de philosophie politique, prouve qu'il n'est pas seulement un grand voyageur arpentant le monde, mais plutôt un baroudeur de l'esprit. Persuadé qu'il faut établir une relation judicieuse entre les idées et l'action, ce Canadien de quarante-huit ans, qui est certainement le plus francophile des écrivains torontois – et qui vit plusieurs mois de l'année dans les Alpilles –, mais fermement nationaliste canadien, refusant énergiquement le modèle du voisin américain, a décidé de dresser une anatomie de la société moderne et de s'attaquer au conformisme de nos contemporains. Il avait commencé, avec *Les Bâtards de Voltaire* (Payot, 1993), un long essai dans lequel il précisait sa pensée : *« Si Voltaire revenait parmi nous, il serait horrifié par cette mauvaise caricature des changements pour lesquels il lutta en son temps. Il déclinerait toute responsabilité vis-à-vis de ses descendants – nos élites dirigeantes. »* Avec *Le Compagnon du doute*, il récidive dans sa condamnation de la raison et surtout des technocrates, mais sur un mode beaucoup plus ludique. Il s'est proposé, en effet, dans la lignée des Encyclopédistes, de composer un dictionnaire des idées reçues de la civilisation d'aujourd'hui qui est, cette fois, une démonstration ironique de la contagion du jargon et du langage convenu, de toutes les langues de bois qui nous coupent de la réalité. Toujours percutant, il s'en prend avec esprit à tous les systèmes d'une civilisation qui, dit-il, est *« incapable de réaliser ce que les individus ne sont pas en mesure d'exprimer par des mots »*.

De A comme « bombe A », (ou H), jusqu'à Z comme « zapper », *armé de l'arme du doute, qui est le* fondement de la sagesse, John Saul prend au sérieux le langage, concocte des définitions pesées à son trébuchet personnel, établit des ponts entre les mots qui dépaysent, par des tunnels drôlement tortueux. Par exemple, à la suite de « Liberté de parole » (*« Affligée de deux opinions contradictoires très répandues. La première est que nous en jouissons, la seconde qu'il s'agit d'un luxe »*), il y a un renvoi à « Dictature du vocabulaire » (*« Dès qu'un mot ou une expression acquiert une valeur publique, une profusion de groupes d'intérêts s'empressent de ruiner sa réputation ou, le plus souvent, de se l'approprier. Ils cherchent simplement à le contrôler »*). Ou bien, « orgasme » (*« l'expression émotionnelle la plus courante. Parfois partagée, mais pas toujours »*), qui renvoie à « pénis » (*« toutes les sociétés organisées s'appliquent à contrôler l'usage de ce remarquable instrument »*), qui renvoie à « pilule » (*« la génération des années 60 vivra jusqu'à la fin de ses jours hantée par le regret du bon temps disparu et, pour la plupart, de n'avoir pas su profiter d'une occasion exceptionnelle »*). Ou encore, « big Mac » (*« hostie de la consommation »*) : « biographie » (*« pornographie passant pour respectable et grâce à laquelle le lecteur, devenu voyeur, découvre avec délectation la vie intime d'un personnage célèbre »*) ; « dictionnaire » (*« opinion présentée comme une vérité, dans l'ordre alphabétique »*).

Un livre de chevet ironiquement provocant, pessimiste et revigorant à la fois, qui peut provoquer des explosions. De rire, de colère. Ou, au mieux, de doute.

« Il y a assez dans le frigo pour te durer une semaine... N'oublie pas de t'asseoir pour manger », a dit la femme en s'en allant après trente années de mariage. Brusquement confronté à une situation qui lui fait perdre tous ses repères, l'*homme, soudain blessé, cassé*, perd la mémoire. Une femme rêve des loups qui troublent la paix de la côte et des monstres dont on raconte qu'*« ils sortent de l'eau pour métamorphoser les gens en choses »*. Extraites du premier livre, paru en 1976, de l'écrivain de Colombie-Britannique Jack Hodgins, ces trois nouvelles étrangement quotidiennes sont une introduction à une œuvre dont la majeure partie se passe dans des endroits reculés et des communautés isolées de la campagne de l'île de Vancouver, terre des gigantesques séquoias, *« frontière à l'extrémité d'une région frontière »*, non loin de l'île de Gabriola de Malcolm Lowry.

Né en 1938, dans une communauté rurale de bûcherons, Merville, dont le nom avait été emprunté à une bourgade française où bon nombre des pionniers qui s'y étaient installés avaient combattu pendant la première guerre mondiale, Hodgins, loin des villes, montre des gens ordinaires dans une nature qui peut être bienveillante ou hostile.

Les Canadiennes sont de grandes nouvellistes. La grande et belle Margaret Atwood est aussi poète, romancière, auteur de pièces radiophoniques et d'études littéraires. *« Les femmes de ma génération, au Canada, écrivaient de tout parce que personne ne s'intéressait à nous »*, disait cette pionnière du féminisme en littérature. Comme à travers l'oeil-de-chat d'un de ses très beaux romans (Laffont 1990), elle continue, dans ses nouvelles, comme un kaléidoscope, sous plusieurs facettes, à nous livrer des expériences de femmes et de petites filles de la fin des années 50 au début des années 90.

Entrant, comme par effraction, dans un tableau de sa collection, un paysage sauvage de falaises et de forêt, Loïs, devenue veuve, se souvient *du camp d'été de son enfance*, le Camp Manitou, un camp indien pour filles de bonne famille. Et de Lucy, sa meilleure amie du camp, disparue sans qu'on n'ait jamais retrouvé son cadavre, l'été de ses treize ans, lorsqu'elle fut désignée comme coupable d'une faute qu'elle n'a pas commise. Susanna, devenue star de la télévision, ne reconnaît plus l'homme qui lui a tout appris et qu'elle a trahi, plus ou moins sciemment.

Les squelettes dans les placards *qu'on fait ressurgir*. Des vies *qui défilent* en accéléré pour retrouver le moment où quelque chose a dérapé, une rupture, une disparition, une trahison, une vengeance, un simple malentendu. Dans la jungle des familles, des collègues de travail, des amants oubliés. Dix récits parus en 1991, pleins comme de longs romans, dans lesquels on retrouve l'acuité et la lucidité d'Atwood pour disséquer des moments des vies de femmes dans un monde qui change trop vite pour que les sentiments puissent suivre. Sans nostalgie ni attendrissement d'aucune sorte, l'art de montrer en raccourci toute une époque, quand *« les enfants ne sont plus des enfants »* et qu'on n'en aura jamais plus.

par Nicole Zand

bande dessinée

Apprentissages

L'ÉTOILE DU DÉSERT
de Stephen Desberg et Enrico Marini.
Dargaud éditeur, 52 p., 78 F.

Washington, 1870. Matthew Montgomery, fonctionnaire au ministère de la défense, est un pur descendant des *pilgrims*, véritable condensé d'inflexibilité, de rigueur et d'ascèse hypocrite. Car ce gentleman, qui n'hésite pas à se poser en défenseur des valeurs familiales et notamment de la vertu de sa fille Helen, n'hésite pas à culbuter rituellement sa secrétaire sur son bureau, sous la Bannière étoilée. Un soir, tout son univers est bouleversé : à son domicile, il découvre les cadavres de son épouse et de sa fille, sauvagement violées et assassinées. Sur le sein d'Helen, une étoile rouge, sanguinolente, a été gravée au couteau. Le fonctionnaire si digne n'a désormais qu'une obsession : mettre la main au collet des meurtriers. Avec pour seul indice le nom de l'un d'eux, Jason Cauldray, pourvoyeur de jeux, d'alcool et de filles sur les grands chantiers du chemin de fer de l'Ouest.

C'est la rencontre entre cet homme de l'Est, policé, cérébral et cynique, et la sauvagerie bonhomme des travailleurs et des malfrats du Grand Ouest américain que décrit cet album. Avec une question sans réponse : pourquoi cette étoile rouge sur la peau de la jeune fille assassinée ? Est-ce le témoignage d'un lien, d'un secret ? Thriller accommodé à la mode western, cette *Étoile du désert* rompt avec les conventions habituelles. Pas de héros au grand coeur, pas d'univers manichéen. Mais une confrontation entre deux mondes, superbement dessinés et cadrés par Enrico Marini, et cette *scarlet letter* énigmatique sur la peau blanche d'une jeune morte, dans un décor où les bistres et les rouges flamboient.

Yves-Marie Labé

● **SPAGHETTI BROTHERS** (tome 3), de Mandrafina et Trillo
Les cinq frères et sœurs membres de la *Little Italy* new-yorkaise semblent sortir d'un vieux film noir des années 30. Il y a là le mafioso, le curé, l'actrice, le flic et la femme au foyer. Tout ce petit monde s'engueule et s'étreint avec passion, cimenté par le sens de la *famiglia*. Drôle et pathétique, cet album qui pourrait frôler la caricature est sauvé par un scénario bien ficelé et un dessin en noir et blanc qui ne manque ni de rythme ni de sens des cadrages. Humour noir à toutes les pages (Vents d'Ouest, 192 p., 78 F).

● **BOUQUET DE FLIRT**, de Max Cabanes et Sylvie Brasquet
Sylvie Brasquet a choisi de raconter les années 70, ceux et celles qui traversaient la Manche pour y parfaire – soi-disant – leur connaissance de la langue anglaise alors qu'il s'agissait plutôt d'y faire les premiers pas sentimentaux et sexuels. Chronique intimiste d'un apprentissage au féminin, qui ne va pas sans trouble ni désarroi, ce *Bouquet* est le parfait pendant des albums de Max Cabanes (*La Piscine de Micheville, Quéquette blues, Les Années pattes d'eph*, etc.) dont le talent de dessinateur et de coloriste fait, ici encore, merveille (L'Echo des savanes, 60 p., 75 F).

● ***MARÉE BASSE**, de Daniel Pecqueur et Jean-Pierre Gibrat*
Une disparue dans la Transat, un jeune homme qui se mue en singe en peluche, une fée callipyge, un Pierrot, un Prix Nobel cinglé : le lien entre cette liste de personnages à la Prévert est essentiellement poétique. Une poésie qui tient aussi à la mémoire d'un amour d'enfance et au décor d'une Venise désertée après un raz de marée, écrin fabuleux pour les dessins de Jean-Pierre Gibrat (Dargaud, 70 p., 88 F).

Sylvia Plath, la création pour refuge

Une œuvre comme rempart aux démons, aux doutes, aux tourments. Un fil magique sur lequel Sylvie Doizelet tente d'approcher l'énigmatique poète et nouvelliste

LA TERRE DES MORTS EST LOINTAINE
Sylvia Plath
de Sylvie Doizelet.
Gallimard, coll. « L'un et l'autre » 120 p., 90 F.

Sylvia Plath, adulée aux Etats-Unis, est étrangement méconnue en France. Seuls *La Cloche de détresse*, son unique et splendide roman, *Le Jour où M. Prescott est mort*, un recueil de nouvelles, et *Letters Home*, des lettres à sa mère, sont disponibles dans notre langue (1). Pourtant c'est un personnage énigmatique, et fascinant, à qui Sylvie Doizelet a essayé d'arracher sa vérité, vérité de sa vie, si contradictoire, vérité de sa mort, de ses morts pourrait-on dire, puisqu'elle s'est suicidée deux fois, à vingt, puis à trente ans.

C'était le 11 février 1963 ; c'était l'hiver à Londres ; il y avait des coupures de courant, et il gelait. Elle s'était installée dans la maison de Yeats, convaincue qu'elle pourrait écrire, qu'elle serait en sécurité, qu'elle serait sauvée. Son mari, le poète Ted Hugues l'avait quittée un an auparavant ; elle était seule avec Frieda et Nicholas, les enfants. Elle avait écrit à sa mère une de ces lettres enthousiastes et exaltées dont elle avait le secret : *« Je t'écris de Londres, je suis si heureuse que je peux à peine parler. »* Et puis, le 5 février, elle avait écrit un poème qui disait : *« Le cœur se ferme / La mer se retire / Les miroirs sont couverts. »*

Elle mit les enfants à l'abri, avec un verre de lait et un morceau de pain, elle mit sa tête dans le four, et elle mourut.

Sur cette mort, clé de cette vie, Sylvie Doizelet, à sa façon poétique, empathique et légère, s'interroge. Comme le faisait Sylvia Plath, elle laisse dans l'ombre les faits réels de la vie ; d'une certaine façon, elle les méprise. Ce qui sert de fil magique à Sylvie Doizelet, ce sont les poèmes et les nouvelles de son personnage, les poèmes qui disent les cauchemars et les hantises, les nouvelles et le roman, qui livrent une Sylvia Plath raisonnable et brillante.

Elle est arrivée en Angleterre en 1955, à vingt-trois ans, avec une bourse d'études, des poèmes déjà publiés par dizaines et des objectifs précis ; devenir un grand poète, devenir une grande romancière, épouser un homme exceptionnel, si possible un écrivain, avoir beaucoup d'enfants, dont il s'occuperait le matin, et elle l'après-midi, ou le contraire. *« Nous publierons tous deux une rangée de livres avant de mourir. »* Il n'y a qu'un refuge contre des démons dont il va falloir parler : la vie de l'esprit : *« Je vis pour mon travail sans lequel je ne suis rien, rien ne compte, sinon Ted, son travail et le mien. »* Elle a toujours été comme ça, des hauts et des bas, dangereusement triomphaliste : *« J'ai lutté contre le chaos et j'ai gagné »*, écrit-elle, en se comparant à Virginia Woolf. Et, comme Virginia Woolf, elle se fait des remparts de devoirs à faire, de poèmes à écrire, de livres à étudier, de lettres, de rendez-vous.

Mais dans l'ombre il y a l'autre Sylvia Plath. Celle sur le berceau de qui étaient penchées les trois *« ladies of sorrow »*, Lady of Tears, la dame des larmes, Lady of Sighs, celle des soupirs, Lady of Darkness, celle de la nuit. *Mère, je me demande si tu les as vues, si tu as dit les mots qu'il fallait pour me débarrasser de ces trois femmes autour de mon berceau, qui me font signe la nuit »*, dit un poème.

Au tourment poignant de Sylvia Plath, Sylvie Doizelet a trouvé une explication très shakespearienne : son père, Otto, est mort quand elle avait dix ans. On ne l'a pas emmenée à son enterrement, et sa mère n'a pas porté le deuil. Otto est un fantôme, qui lui manque et l'appelle, qu'elle représente dans ses poèmes sous la forme horrible d'un noyé. *« Par cinq brasses sous les eaux, ton père englouti sommeille »*, dit Ariel dans *La Tempête*, et Sylvia Plath reprend ce chant d'Ariel. Elle le cherche, jusque dans la mort, dont elle croit qu'on ressuscite. Elle sent le danger, l'affronte à mains nues, à mots nus, se demande en même temps *« pourquoi Virginia Woolf s'est-elle suicidée ? Si seulement je le savais »*.

Il y a eu le froid de Londres, la maison hantée par Yeats, le chagrin, les prophéties mauvaises, le fantôme d'Otto, les tentatives pour s'arracher au passé, au souvenir des électrochocs, qui sont comme la chaise électrique du condamné à mort. Il y a eu tout ce travail et tout ce courage, ces poèmes admirables, et ce désir bouleversant de *« devenir un écrivain du réel, devenir un véhicule pour le monde, commencer avec les choses réelles »*.

Sur tout cela, Sylvie Doizelet a écrit un livre plein d'intelligence, d'amour et de respect. On devine quelle femme adorable fut *« the silent woman »*, comme l'appelle la critique Janet Malcolm. Evidemment on ne sait pas *« pourquoi Sylvia Plath s'est suicidée »*. Si seulement nous le savions...

Geneviève Brisac

© ROLLIE MC KENNA

« Je vis pour mon travail, sans lequel je ne suis rien. »

(1) *La Cloche de détresse* (Gallimard, coll. « L'imaginaire ») ; *Le Jour où M. Prescott est mort* (La Table Ronde, coll. « La petite vermillon ») *Letters Home* (éd. Des Femmes).

Réalités et fantasmes de l'histoire allemande

Tout semble séparer Christa Wolf et Botho Strauss. Deux grands auteurs allemands conversent malgré eux sur l'histoire et la modernité

ADIEU AUX FANTÔMES
(Auf dem Weg nach Tabou)
de Christa Wolf.
Traduit de l'allemand
par Alain Lance,
Fayard, 244 p., 130 F.

LE SOULÈVEMENT CONTRE LE MONDE SECONDAIRE
Un manifeste
(Der Aufstand gegen die sekundare Welt)
de Botho Strauss.
Traduit de l'allemand
par Henri-Alexis Baatsch,
L'Arche, 91 p., 90 F.

L'Allemagne a-t-elle jamais réellement existé ? C'est la question qui revient en filigrane dans les textes de Christa Wolf réunis ici en une mosaïque parfois contradictoire mais d'où surgissent peu à peu les contours d'une image. Celle d'abord d'une femme pleine d'espoir au moment de la réunification, pleine de doutes et d'interrogations aussi. Une femme meurtrie parfois, abattue, souvent révoltée. Une femme courageuse. Figure de proue de la littérature est-allemande, Christa Wolf nous propose dans ce livre qui rassemble des discours, des lettres et des extraits de son journal, une réflexion sur le destin de l'Allemagne. Tant de choses ont été écrites depuis la réunification que cette bouillie a de quoi donner la nausée, confie-t-elle. D'ailleurs la soupe a refroidi très vite. Pas de potion magique, quelque chose qui ressemble plutôt à une pilule amère et abortive. Exit l'utopie.

La réunification n'est qu'un mot. On pourrait aussi bien parler d'annexion ou de colonisation, tant les moyens mis en œuvre se sont appliqués à effacer tout ce que pouvait apporter l'Allemagne de l'Est à une construction originale. En 1990, des groupes, qui avaient déjà eu le mérite de faire l'économie de la violence au cours de cette révolution, rêvaient de mettre sur pied une nouvelle constitution tenant compte des deux réalités allemandes. Un autre groupe de travail bénéficiant du soutien des financiers les plus de vitesse, mettant au point une constitution à peine différente de l'actuelle et qui phagocytait les réalités d'Allemagne de l'Est. Malheur aux vaincus.

Le tragique, le mythique, l'héroïque *remontent en surface, sous* des habits grotesques ou élégants, oubliant la mise en garde de Thomas Mann lancée en 1934, alors qu'il écrivait *Doktor Faustus*, cette imposante réflexion autocritique sur l'impuissance des intellectuels allemands face au fascisme : se garder de l'irréalité. Le retour vers un passé nébuleux, une dérive de droite s'insinuent et remplacent la réflexion réaliste. Le fiasco du communisme a emporté avec lui l'héritage des Lumières et sa charge de subversion tant à l'Est qu'à l'Ouest. On le voit dans la montée en flèche du populisme et du dandysme de droite.

AMALGAME

Même un Botho Strauss à qui l'on est pourtant porté à faire beaucoup crédit, après avoir stigmatisé avec brio et justesse certains travers actuels de la société allemande, en profite pour faire un amalgame aussi alerte qu'imprudent. Ainsi dénie-t-il toute valeur à l'émancipation qui ne produit à ses yeux que des affranchis et non des personnes libres, et dénonce en bloc toute la gauche – après avoir longtemps baigné dans cette mouvance – comme une force nécessairement vouée au mal puisqu'elle vient de « sinistra », ce qui est de mauvais augure. On croit rêver ! A tel point qu'on se demande si c'est bien le même homme qui a écrit *La Trilogie du Revoir*, *Le Parc* et qui procède maintenant à cette alchimie aussi simpliste. *« En période de crise, l'Allemagne dérive toujours vers la droite. Jamais vers la gauche. Pourtant ce sont les vaincus qui ont quelque chose à nous apprendre »*, écrivait Heinrich Böll en 1985, quelques semaines avant sa mort.

A l'évidence, Christa Wolf fait partie des vaincus du moment. Avec une honnêteté, une patience et une sensibilité admirables, elle essaie de faire la part des choses. *« Je cherche un qualificatif pour un sentiment »*, confie-t-elle au détour d'une phrase. Elle qui a lutté à l'intérieur de la RDA pour les droits de l'individu se voit un jour accusée de complicité avec ce régime. On a retrouvé des dossiers. *« Je me suis dit alors – je le pense toujours – qu'il faut être allemand pour accorder un tel crédit à ce qui figure dans des dossiers. »* Elle qui a lutté contre les tentations restauratrices du fascisme se voit même, lors d'un séjour aux Etats-Unis, considérée comme coresponsable des meurtres racistes commis à Mölln, Rostock et Solingen, tout simplement parce qu'elle est allemande. Unification oblige. Si elle se garde de toute vindicte, si elle sait reconnaître que chaque coup porté contre un étranger, un handicapé, une femme, est un coup contre une angoisse personnelle, elle sait aussi ajouter : *« Mais qu'ils soient mortellement étrangers à eux-mêmes ne les absout pas de leurs crimes. »*

Volker Braun, à qui Christa Wolf écrit une lettre étonnante, pleine de convulsions, disait un jour ressentir un sentiment de culpabilité de n'avoir pas su résister, pour lui et pour les autres, au rouleau compresseur économique et politique de la RFA. L'aliénation succède à l'aliénation. Une chance a été perdue. Faut-il pour autant se réfugier dans la réaction, comme le préconise Botho Strauss, qui n'a pas de termes assez louangeurs pour définir le réactionnaire, qui *« n'est précisément pas cet empêcheur ou cet incorrigible rétrograde que fait de lui la dénonciation publique – il marche au contraire en tête quand il s'agit de rappeler le souvenir de quelque chose d'oublié »*. Quel est ce quelque chose ? Simplement un *« passé inexpliqué »*, un *« temps mythique »* ? Botho Strauss a beau prendre soin de noter que *« l'homme de droite est aussi éloigné du néo-nazi que le passionné de football l'est du hooligan »*, on ne peut s'empêcher de penser à la lettre que Habermas écrit à Christa Wolf : *« Les subtiles constructions que concoctent, dans les pages culturelles des journaux ouest-allemands, les petits-enfants des grands-pères néo-conservateurs ne sont-elles pas déjà l'écho atténué des braillements agressifs des supporters agitant les drapeaux à croix de fer du Grand Reich ? »*

Le danger n'est jamais loin. Que ne donnerait-on pas pour que n'ait pas eu lieu la période nazie, lâche Christa Wolf dans le discours prononcé à Dresde le 24 février 1994 et intitulé « Adieu aux fantômes ». Mais on ne peut rien éliminer, tout comme on ne peut jamais repartir de zéro. Il n'y a pas plus d'« heure zéro » qu'il n'y en a eu en 1945. Il faut revenir sur le passé sans se gargariser d'Histoire mythique et vaguement médiévale. Il ne faut se vautrer ni dans l'oubli ni dans la culpabilité lancinante. Le travail sur le passé, escamoté de part et d'autre pendant quarante ans par la division et l'attachement à deux systèmes très différents mais tout aussi exogènes, ne fait que commencer. *« Je crois que le temps est venu, tant à l'Est qu'à l'Ouest de l'Allemagne, de prendre congé du fantôme que fut longtemps pour chacun l'autre pays, et donc également le sien propre. Revenons-en à "l'Allemagne" ! »* Qu'on ne se méprenne pas. Dans la bouche de Christa Wolf, c'est moins l'appel au sentiment *national* qu'aux notions de fraternité et d'humanité, une façon de préparer le terrain pour un monde amical. Cela a déjà été dit. Il faut donc le redire.

Pierre Deshusses

livraisons

HISTOIRE LITTÉRAIRE

● **ROGER GILBERT-LECONTE**, de H.J. Maxwell
C'est un curieux projet qu'a eu Mme Maxwell, décédée il y a peu de temps : spécialiste du Grand Jeu, elle a entrepris de rédiger le journal intime que Roger Gilbert-Lecomte (1907-1943) aurait pu tenir. Elle retrace ainsi la vie de l'écrivain, presque jour après jour, dans une tournure d'esprit et de langage aussi proche que possible de celle exprimée dans les lettres de Gilbert-Lecomte. On apprend d'ailleurs beaucoup de choses, en particulier sur les dernières années. En général, il est difficile de penser du bien de ces « autobiographies fictives » qui s'approprient l'existence d'un écrivain, le font parler indûment et fusionnent sans égards les témoignages d'autrui. Paradoxalement, l'ouvrage de H.J. Maxwell, parce qu'il est très documenté, s'avère lisible avec intérêt jusqu'au bout (éditions Accarias/L'originel, 5, passage de la Folie-Régnault, 75011 Paris, 509 p., 240 F).

● **ŒUVRE POÉTIQUE COMPLÈTE**, de Francis Jammes
Les œuvres de Francis Jammes (1868-1938) ont été publiées de son vivant par le Mercure de France, en cinq volumes de 1913 à 1926, mais la totalité de son œuvre poétique, y compris inédite, vient seulement d'être rassemblée en deux volumes chronologiques par Michel Haurie. Né à la poésie au moment où le symbolisme s'épuisait, converti par Claudel en 1905, à l'heure de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il fut en ce début du siècle l'un des maîtres de la jeune poésie catholique. Loin de l'appréhension du monde d'un Péguy ou d'un Claudel, *« cet homme qui ne savait pas résister à la puissance de son verbe »* (Pierre Espil) s'est attaché à décrire l'authenticité quotidienne avec une foi inébranlable et un métier éprouvé (J&D éditions, 18, rue de Folin, 64200 Biarritz, édition préparée et annotée par Michel Haurie, préfaces de Michel Decaudin et Pierre Espil, chronologie, liste des titres et liste des incipit des poèmes, illustrations, deux tomes de 807 et 776 p, 380 F les deux).

LITTÉRATURE FRANCAISE

● **L'ENFANCE À BARBEZIEUX**, de François Fontaine
François Fontaine est mort juste après avoir relu les épreuves de ce livre, son treizième. *« J'avais une dette de reconnaissance à l'égard de l'enfant émerveillé que j'ai été. Et des comptes à régler avec l'adolescent navrant qui m'a fait trop pleurer »*, affirme-t-il dans ce livre écrit avec une une exquise sensibilité. Narcissique, mythomane, plus heureux dans la chasse aux livres que dans celle des filles, l'auteur se regarde avec humour, le premier étonné de ce parcours de vingt ans. Le philtre de Barbezieux explique-t-il cette volonté de se distinguer aussi vite par la plume ? Jacques Chardonne et Henri Fauconnier ont compté, c'est sûr, ainsi que son amitié très épistolaire avec son voisin des jours d'été, Félix Gaillard. Mais cette frénésie d'écrire l'aurait sans doute saisi aussi bien à Tourcoing qu'à Zanzibar. Parce que la volonté d'exorciser la mort était très présente. Il l'appelait alors la Chose (éd. de Fallois, 192 p., 100 F).

● **DANS LE VENTRE DU VIDO**, de François Regourd
Ce premier roman réussit des audaces périlleuses. Le narrateur, Horace Fauré, se retrouve piégé, bientôt obnubilé par l'enfer ordinaire et clandestin où se déversent les poubelles. François Regourd nous bascule insensiblement du quotidien au morbide, du réel au fantastique. Des êtres étranges (nés de nos obsessions et de nos désirs refoulés) investissent les souterrains envahis des déchets de nos existences, l'envers de la consommation et du plaisir. Regourd a le sens de la fable et, s'il accepte quelques clichés superflus, il témoigne avec talent de la cruauté du destin (éd. Le Castor Astral, 191 p., 85 F).

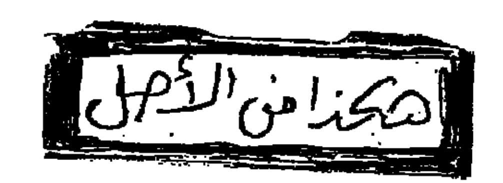
● **J'AI PAS FERMÉ L'ŒIL DE L'ÉTÉ**, de Marco Koskas Le gamin *de douze ans qui nous raconte son histoire est un « nigate », c'est-*à-dire *« un nigaud, un puceau, un petit naïf »*. Mais ce Gavroche juif qui vit au village tunisien de Nabeul à l'époque de l'indépendance est plus puceau que naïf. Il sait se faire apprenti trafiquant pour fournir des policiers musulmans en alcool, et porter un regard judicieux sur ses parents en « dispute permanente ». S'il ne ferme pas l'œil, c'est qu'il espère la découverte de l'amour. En donnant la parole à ce *« nigate »*, Marco Koskas déroule un roman malicieux et drôle comme son héros, comme lui pétillant de vie. (Julliard, 185 p., 109 F).

● **L'ARBRE AUX OISEAUX**, de Claude de Burine
Il est rare de feuilleter un recueil de poèmes comme on parcourt le journal intime d'un inconnu en s'y reconnaissant. Sans mièvrerie ni préciosité, la poétesse fixe l'émotion d'un départ, l'atmosphère d'un dimanche de province, l'absence d'êtres aimés, leur présence, les sensations venues d'une feuille, d'un rail rouillé, d'une main qui s'aventure pour la caresse... Cent et mille moments de la vie dans la simplicité des jours (éd. La Bartavelle, 39, rue Jean-Jaurès, 42190 Charlieu, 168 p., 100 F).

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

● **LA PETITE AMIE IMAGINAIRE**, de John Irving
Huit romans et un recueil de nouvelles ont fait de John Irving un auteur célèbre et heureux. Son autobiographie (illustrée de photographies où on le voit jeune lutteur, puis écrivain, en compagnie de sa femme, de ses adversaires sportifs et de ses fils) raconte avec sobriété sa double passion : la lutte et la littérature. Parcours d'un garçon timide qui s'est épanoui grâce à l'apprentissage, la pratique puis l'enseignement de deux arts apparemment antinomiques (Seuil, traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Josée Kamoun, 176 p., 99 F).

● **CORKY**, de Joyce Carol Oates
Jerome Corcoran a quarante-deux ans. C'est un homme qui a réussi : argent, politique, femmes, son avenir semble s'épanouir selon les bonnes règles immuables de la course au succès. Le passé, hélas !, ne se reconstruit pas et pèse de son poids de drame. Corky, ainsi que le nomment ses amis, *s'interroge avec lucidité sur une vie qui soudain montre sa* trame derrière ses illusoires apparences dorées. Une femme, sa belle-fille Thalia, incarne la fatalité d'un destin qui bascule. Ce gros roman est un magnifique portrait d'homme mûr, saisi par le vertige de sa propre ascension (traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Claude Seban. Stock, 830 p., 180 F).



La passion du fils

Gérard Martial Princeau livre une terrifiante et fascinante cérémonie d'adieux à la mère

LE RAVIN
de Gérard Martial Princeau.
Mercure de France, 184 p., 89 F.

Le quatrième roman de Gérard Martial Princeau, *Le Ravin*, est une terrifiante mais fascinante cérémonie des adieux, à la mémoire d'une femme irremplaçable, la mère, qu'un cancer généralisé emporte dans la mort. Les chapitres de *ce roman alternent* la violence et la douceur, tout au long de l'errance d'un homme que la douleur détache du monde. Epreuve unique de la solitude que l'écriture redonne dans sa profondeur, mais qu'aucune parole humaine ne semble pouvoir apaiser pendant ces jours où le fils se cogne au désespoir : *« Oh mère ! Ne peux-tu attendre ma mort avant d'abandonner ta vie ? »*

Ecrit d'une seule haleine, ce récit troublant, qui plonge ses racines dans l'inceste primordial des mythes, n'était pas à l'abri d'un excès de complaisance. Exorcisme, cri d'amour, colère hurlée pour atténuer les désastres du deuil, la gageure est *gagnée* : *Gérard Martial* Princeau a accepté de dire les tréfonds inavouables de la détresse d'un homme, dont la virilité elle-même est anéantie... sans pudeur, sans honte, quitte à meurtrir toute femme – comme Maude sa compagne – qui, à la lecture d'une *telle confidence, s'indignerait des* ravages de l'oedipe.

Eric rentre en Espagne retrouver sa femme après avoir quitté Evguénia, sa mère, définitivement recluse dans un hôpital et qui le chasse, dans un ultime sursaut d'amour : *« Une mère ne meurt pas devant son fils. »* Cette phrase explique la dérive d'un homme de quarante-neuf ans, que l'affection des autres femmes ne sauve plus d'un indicible chagrin. Ni la jeune maîtresse amoureuse, ni la femme abandonnée, ni la passante qui s'offre à lui ne peuvent le ramener aux échappées du sexe ou de la tendresse. Eric noie sa souffrance dans l'alcool et dans les souvenirs d'enfance : *« Et elle ouvrait les yeux, et la première chose qu'elle faisait avec ses yeux ouverts, c'était de les poser sur moi comme si je venais de naître pendant la nuit. »*

Mais au-delà d'une tragédie aux relents méditerranéens (et quelque peu misogynes), qui est le lot des hommes trop aimés de leur mère, *le lecteur est bientôt plongé dans* un récit essentiel, révolte légendaire contre la destinée humaine qui, après nous avoir fait connaître le plus grand amour, une sorte de perfection indépassable, nous livre à l'ordinaire des accommodements. Trahison que Gérard Martial Princeau porte au paroxysme dans cette odyssée de la fuite, une course folle pour échapper à soi-même, traversée *des ténèbres aux* limites d'un abîme dont le « ravin » – où s'est peut-être écrasée Maude et où les chemises noires jetaient leurs victimes – est la métaphore de l'énorme blessure de la séparation qui arrache l'enfant à sa mère après lui avoir greffé un désir *inexpugnable de fusion amoureuse.*

L'écriture haletante, enfantine parfois, les phrases hachées et délirantes ponctuent un malheur sans issue qui s'apparente à la quête initiatique d'un héros de conte qui ne peut surgir à la vie qu'après avoir connu les *stations d'un particulier* calvaire. Même si l'allusion à la passion du Christ n'est jamais évoquée, Eric mêle sa voix au chant funèbre qui s'insurge contre le scandale de la mort. Pourquoi pouvons-nous inventer la plénitude et l'éternité sans posséder les moyens terrestres de les *atteindre ? « De la terre liée au ciel, des arbres, des roches, sourdait l'indifférence, cette inattention des choses pour l'humain. Nul écho à ma peine, nulle trace de compassion : le vide, sinistre, offensant. »*

Hugo Marsan

Quelques considérations sur « l'illisible »

Rejetant la « norme », certains écrivains veulent appréhender le monde par leur propre voix. Christian Prigent explore ces « forces obscures ». Echo à cet essai, l'histoire d'une autre liberté, celle de Philippe Sollers

UNE ERREUR DE LA NATURE
de Christian Prigent.
POL, 220 p., 140 F.

À QUOI BON ENCORE DES POÈTES ?
de Christian Prigent.
POL, 52 p., 49 F.

PHILIPPE SOLLERS
Mode d'emploi
de Pascal Louvrier.
Ed. du Rocher, 180 p., 98 F.

JOHN FOLEY

Christian Prigent.
Né en 1945, Christian Prigent enseigne le français dans un lycée, au Mans (Sarthe). En 1969 il a fondé la revue *TXT*, qui s'est interrompue en 1993. Il *se définit essentiellement comme poète, mais* il a publié plusieurs romans et, dans les dernières années, des essais dans lesquels il s'interroge sur la place et la fonction de la littérature *« dans nos sociétés affamées de détermination et de positivité »*.

Depuis vingt ans, Christian Prigent a publié une vingtaine de livres – poésie, romans, essais. Pourtant, on parle assez peu de lui dans les journaux, ces lieux où l'on croit que la littérature est faite pour distraire de *« l'effrayant réel »* et simplifier *« la complexité du monde sensible »* – comme il le montre fort bien dans son nouvel essai, *Une erreur de la nature*, que complète une plaquette « coup de poing » ressuscitant *« l'interrogation hölderlinienne » : A quoi bon encore des poètes ?. « La fin des utopies politiques et des avant-gardes,* écrit-il, *(...) a ramené des questions qu'on ne peut pas aujourd'hui ne pas poser d'une façon un peu brutale, un peu massive : quel sens (et en particulier quel sens "social") a encore le fait d'*écrire *? »* La presse, dans sa recherche du *« lecteur supposé lambda »*, tend à négliger ce qui se pose *comme « hors social »*, particulièrement ces *« pèlerins du pire »* qui revendiquent un *« droit à l'obscurité »*. De cette volonté, Christian Prigent s'explique en tentant d'explorer diverses formes de *« l'illisible »*.

Son essai est passionnant et très « lisible », en vingt chapitres (*certains reprennent, remaniés, des tex*tes parus en revue). Christian Prigent ne conduit pas une unique démonstration, en forme de plaidoyer ou de dissertation sur le sujet de l'illisibilité. Il prouve par l'exemple, montrant comment *« un texte difficile »* devient, pour la société, *« une erreur de la nature »*. Il embarque son lecteur avec lui chez les *« non-lisables »* d'hier et d'aujourd'hui et fait apparaître leur singulière *« puissance d'élucidation »*. Sade, Mallarmé, Pound, Artaud, Joyce, Beckett : voilà pour ceux qui ont réussi, malgré tout, à devenir des classiques, ou presque. Pour d'autres, le combat n'est pas gagné. Guyotat, Denis Roche – qui a cessé d'écrire de la poésie –, Olivier Cadiot – *dont l'écriture est pourtant « une sorte de circulation gaie dans une champ de ruines en carton-pâte »* –, Valère Novarina, l'espagnol Julian Rios, etc.

« Qui se contente de l'expérience du monde (ou de la croyance) n'écrit pas, ne fait pas de "littérature", rappelle Prigent. *Qui croit être dans la langue comme un poisson dans l'eau barbote dans le bocal du monde et n'écrit pas non plus. Seul* écrit *(fait de la littérature) celui que la langue hante comme une difficulté, un tourment – celui qui alors n'aime du monde que ce que la langue en change. »* Sous le signe de Flaubert – *« L'artiste, selon moi, est une monstruosité – quelque chose de hors nature. »* – il écrit de belles pages sur Joyce, particulièrement sur *Finnegans Wake, « ce livre à la fois héroïque et narquois (...) emblème radicalisé de l'enjeu même de la littérature : il accomplit quelque chose comme la vocation de la langue »*. Peut-on espérer, après cela, qu'on en aura fini des articles incitant à *« mettre ce livre au zoo »*, comme le conseillait *Le Nouvel Observateur* en mars 1995 (ce que rappelle opportunément *Une erreur de la nature* : *« Méli-mélo d'anti-intellectualisme poujadiste et d'hypocrisie puritaine, avec appel rituel à la censure : c'est le registre courant de l'obscurantisme. »*) ? Il vaut mieux se garder d'un excès d'optimisme, même après la lecture d'un livre stimulant...

Parmi les contemporains concernés par la démonstration de Christian Prigent, il est un cas qu'il traite seulement par allusions : celui de *Philippe Sollers, toujours* illisible pour la bien-pensance, mais trop en vue – « baron » chez Gallimard, critique au *Monde*, médiatisé – pour entrer dans les *« pèlerins du pire »* chers à Prigent. Il le mentionne pourtant à plusieurs reprises, notamment à propos de *« l'emportement déponctué de* Paradis *(...) jadis »*. Lorsqu'on sait que *Paradis* a été publié en 1981 (repris en poche en 1994), *Paradis II* en 1986 et que *Paradis III* est en cours, on mesure toute la saveur du « jadis ». Pour Prigent, Sollers fait partie de ceux qui ont « trahi » (il mentionne aussi Pierre Michon), qui *« faisaient dans le difficile, le corsé, le dense "l'expérience des limites" (etc.) – des qui écrivaient, en somme (...) – [et] ont mis une bonne rasade d'eau claire dans leur sombre vin et renoncé à l'écriture »*. Son livre, pourtant, aurait gagné à examiner l'oeuvre de Michon et celle de Sollers, pour cerner mieux encore son propos, la « complexité ».

Philippe Forest, dans son *Sollers* (Seuil « les Contemporains », 1992) a savamment démontré comment *Femmes*, deux ans après *Paradis*, en reprend les thèmes, dans une autre scénographie. Pascal Louvrier, dont paraît un bref livre enlevé, fin et drôle, bien écrit (dans un mimétisme assumé avec le style de Sollers), montre lui aussi comment, avec ou sans ponctuation, à travers divers modes de narration, se joue une *même entreprise* littéraire, avant tout une expérience de la liberté. Une liberté, que, au fond, Prigent, reconnaît, quand, déplorant certains romans il parle *« des chroniques narcissiques supposées découvrir les secrets du Polichinelle mafioso-politique de l'époque »*, mais lance : *« Salut au capitaine Sollers, toujours vigilant et lucide, à la dunette de sa gondole ! »*

Louvrier a trente-cinq ans, il enseigne la littérature et a publié deux essais biographiques, l'un sur Brasillach, l'autre sur Morand. Ici, il refuse le biographique et prend parti pour *« un essai sensuel, avec derrière, blotti au fond de je ne sais quoi, le cœur »*, ce qui en dit aussi long sur lui que sur son sujet. Il trace, à sa manière et pour lui-même – non pour se créer un « modèle », mais au contraire pour inventer sa liberté – l'itinéraire d'un homme visant à la plus grande cohérence, alors qu'on lui reproche périodiquement d'être *« une girouette » : « Je préfère comme instrument la boussole (...)*, écrit Louvrier, *agitation en tous sens, mais, en définitive, toujours la même direction indiquée »*. Ainsi, il ne saurait y avoir d'un côté *« les bouquins de Sollers, illisibles. Ponctuation ridicule (...). Trop de citations »* et d'un autre *« les articles du* Monde *(...). Géniaux (...). Papiers parfaits... Estampillés* Pravda... *Vérité... Institution inébranlable... »* Tout ça, c'est « la même chose », bien sûr, mais cette liberté-là est forcément inadmissible. *Seul sans doute*, Voltaire, que cite Louvrier, pourra réconcilier Prigent et Sollers : *« J'ai vu qu'il n'y avait rien à gagner à être modéré, et que c'est une duperie. Il faut faire la guerre et mourir noblement sur un tas de bigots immolés à mes pieds. »*

Jo. S.

Alain Bosquet, simple passeur d'absolu

Longue aventure verbale, ces « poésies complètes » invitent à l'éblouissement

JE NE SUIS PAS UN POÈTE D'EAU DOUCE
Poésies complètes (1945-1994)
d'Alain Bosquet.
Gallimard, 836 p., 220 F.

Il est des œuvres complètes où ne se rencontre qu'un seul poète, d'autres où l'auteur multiplie ses voix et parfois même ses doubles. Citons, pour suggérer les différents registres, Saint-John Perse, Aragon, Fernando Pessoa, trois créateurs qu'Alain Bosquet admire. Ses *Poésies complètes*, désormais rassemblées, renforcent, par-delà repères et liens entrevus, ce sentiment de non-appartenance qui est sa marque propre. Intimidant au premier abord, ce fort volume se révèle tonique à l'usage d'exploration légère, avec ce qu'il faut de mise en déroute.

Car il y a d'emblée chez Bosquet un ton qui le distingue, une attitude qui l'isole. Etre « un » ou « plusieurs » successivement ou à la *fois ne lui suffit pas* : *son doute* est plus radical, qui s'en prend également à l'identité individuelle et à la survie collective. Ce n'est pas tant la fin du monde qui le préoccupe, que la fin de l'homme. Renonçant à participer à la grandiloquence des temps, il accueille *le sarcasme et* la fable. On dirait qu'il plaide à sa manière le parti pris des choses, épinglant la folie des humains et les apostrophant à peu près en ces termes : laissez une chance à la terre : disparaissez ! Ou bien, sur un mode moins provocant : *« Je suis ce que les hommes/conseillés par la grêle/inventent pour donner/un visage à l'oubli. »*

Dès lors et là-dessus, Bosquet ne changera pas, le seul exorcisme qui vaille, c'est le poème. Le poème comme chant et ascèse, le poème qui favorise *« le droit à la violence et à l'angélisme, inextricablement unis »* ; le poème qui permet de se sentir à toute heure *« dans la peau d'Ulysse et d'Al Capone »*. Pour se livrer à ce jeu, et s'y livrer tout entier une vie durant, il faut avoir le sens du tragique et la volonté de ne pas en *faire une tragédie, il faut avoir le* goût du désastre et l'élégance de prêter une magie au réel. *« L'isolement et l'orgueil exigent du poète une écriture sans compromis. (...) Le poème devient une forme de l'absolu, proféré mais secret. Je m'y recrée et espère vous y recréer, par une contagion dont je suis le maître et la victime. Je m'y donne ; je vous y prends. »*

Qu'il y ait « contagion », voilà la chance et l'allégresse, la seule complicité possible, quand on sait que l'irrémédiable a eu lieu, que les numéros sont truqués. Toute l'œuvre poétique d'Alain Bosquet tend, sans plainte ni faiblesse, à la réalisation d'un alliage fragile qui piégerait dans une même alchimie perfection et dérision, effroi et béatitude. Ici l'imaginaire n'est pas un refuge, c'est un royaume sans leurre, où l'on avance à découvert. *Et Bosquet persiste et* signe : *« Etre conscient est devenu un crime en poésie : je plaide coupable. »*

Il y a en effet chez lui une « culpabilité » qui ne pardonne pas... *« Tout est caprice/au royaume verbal. Les mots sont d'or,/d'onyx, de plomb. /La phrase tentatrice/appartient à la nuit. Marin du port,/vagabond sans bagage, on la murmure/sans s'occuper du poète boudeur. /Les mots adultes courent l'aventure./Le poète n'est rien que le voleur. »* Et ce poète-là, qui fut maître en désinvolture, improvise souverainement au cœur de l'éphémère, chaque harmonie sauvée en un combat cruel, chaque naufragé gagné à la grande roulette du néant pour simplement doubler la mise : *« Après avoir vécu/trois ou quatre existences/tu aimerais enfin/devant ce champ de tournesols/et cette île battue par les écumes,/qu'on t'autorise à naître. »*

A. V.

entretien

« Il n'y a pas si longtemps, vous avez déclaré avoir écrit deux mille pages de poèmes, mais il semble que vous ayez *décidé de remodeler le concept* d'« Œuvres complètes ». Pourquoi ?

– Le poète aspire à la perfection formelle, par définition. Il aimerait que chaque poème s'affranchisse de la notion du temps et mérite une certaine durée. On lit Villon, Ronsard ou Scève parce qu'ils sont d'aujourd'hui comme de demain. Le message du poème n'est point direct : il est comme en suspension entre le réel et l'irréel. Il était pour moi souhaitable, en publiant l'ensemble de mes poèmes, que disparaissent, ci et *là*, les pages ou anodines ou répétitives. Le volume a huit cent trente pages, et chaque page contient, typographiquement parlant, le double d'une page normale : alors mettons mille huit cents pages. Le déchet m'en paraît donc minime : il s'agit bien de *poésies complètes*.

– Vous avez tenu à donner un titre original à cette édition. Et c'est un titre qui sonne comme un manifeste. Pourquoi ?

– La simple et grave question de chaque écrivain est de cet ordre : *« Qui suis-je ? »* J'ai tenté de répondre par le titre, afin de mettre le lecteur à l'aise ou, si vous préférez, dans une sorte de malaise réceptif : *« Je ne suis pas un poète d'eau douce »* signifie que je n'aime ni la sensiblerie, ni le hasard, ni le désordre, ni la spontanéité trop facile. Il y a, dans cette formule, un peu de défi : un être lucide et exigeant ne se contente pas de servir de passoire à tous les soubresauts de ses humeurs. J'aimerais que le lecteur, ainsi prévenu, s'apprête à affronter une longue aventure verbale qui n'exclut aucune interrogation essentielle. Mais cette attitude admet le droit à l'affabulation et au plaisir. Au bout de la souffrance écrite, il doit y avoir une délivrance, une joie, un partage. Qu'est-ce que l'imagination ? Mon titre taquine le lecteur, en l'engageant à y répondre.

– *Le livre commence sur des* poèmes de Résistance. Comment, à travers votre carrière, avez-vous réussi à préserver cet instinct de clandestinité ?

– Je me compartimente volontiers, pour éviter l'ennui ou le dégoût de soi. Dans le civil, je suis banal, propre et éduqué : la belle affaire ! Je gagne quelques sous en étant journaliste. C'est dire que je ne m'arroge pas le droit d'ignorer qui est Nathalie Sarraute, Saddam Hussein, Helmut Kohl, Norman Mailer ou le député de mon arrondissement à Paris. Je n'aime pas les tours d'ivoire, à moins qu'elles ne soient ouvertes aux foules. Je ne me révolte pas contre le langage de ma génération : le français à la portée de tous me semble préférable aux exercices stériles de la dissection. Cela n'est que secondaire. Il me paraît plus *intéressant de résumer mon itinéraire* intérieur. J'ai vécu, dans les années 40, les séquelles du surréalisme, puis, la guerre aidant – pardon pour le cynisme – l'avènement de l'existentialisme et de l'absurde. La précarité de l'homme m'a été inculquée par Hiroshima. Il fallut être, ensuite, pour ou contre Staline. J'ai décidé, sans trop le savoir moi-même, que puisque l'homme était menacé par sa faute, de lui offrir un choix de nature purement esthétique : sa propre fable. Celle-ci consiste à bouleverser sans cesse les rapports entre la raison et l'irréel, la conscience et la nature, le cosmos et le quotidien. J'y mettais une condition : aucun didactisme ! J'aime les interrogations mais ne tolère pas les réponses. Le poème, s'il est assumé par le lecteur, lui offre la modestie d'une religiosité qui ne se déclare jamais : peut-être une foi sans adeptes, ou un simple voyage au milieu de mots qui s'associent de façon imprévue. En somme, je défends le droit à l'inexprimable qui se revêt de phrases parfaitement construites.

– *Vous avez toujours célébré* la singularité du poème. la poésie n'est-elle que dans les poèmes ?

– Le sentiment poétique est partout. Je trouve poétique l'éclosion d'une fleur, le galbe d'une jambe, un soleil qui refuse de se coucher, un pingouin qui se plaint de la chaleur par quarante degrés sous zéro. Il en est de même pour un mégot, une peau de banane, un soupir sans soupirant. La seule poésie qui compte n'est pas là : elle est dans l'objet qu'on appelle le poème. La tragédie d'Eschyle ou de Shakespeare a besoin d'un intermédiaire : l'acteur. Un roman, même de premier ordre, peut se paraphraser ou se résumer. Anna Karénine, Fabrice del Dongo, Julien Sorel, Emma Bovary ou le K de Kafka peuvent se filmer. Quelque beauté qu'on leur trouve, *ils n'atteindront jamais* la profondeur, la vision et le mystère d'un poème de Keats, de Hölderlin, de Baudelaire, de Rilke, de Rimbaud. Le poème a sa part de magie tranquille. Il séjourne au monde pour, un bref instant, transformer ce monde. Quand il sort des mille explications qu'on lui impose, il reste aussi intact que Mozart, Vivaldi ou Ravel après le concert.

– Vous n'écrivez pas seulement de la poésie. Votre œuvre de romancier et d'essayiste est très abondante. Mais il semble que vous ayez toujours privilégié votre qualité de poète.

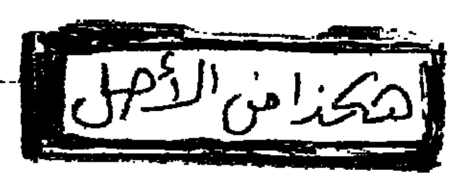
– Je dis souvent que mes livres *en prose, en particulier* mes romans, ne sont que des règlements de comptes avec mon siècle. Je témoigne, je dis mon impuissance devant nos simulacres, je jongle avec quelques personnages. Il s'agit, chaque fois, d'un acte social ou associal. Je ne suis pas certain d'y *être plus original* qu'un autre. On peut juger que j'exprime en ces livres-là des sentiments ou communs ou saugrenus. Je ne les renie pas ; je les subis plutôt comme un devoir ou une besogne quotidienne. Un large public a aimé, par exemple, *Une mère russe*. Des centaines de femmes m'ont avoué avoir vécu les scènes que j'y décris. A la *limite*, et en *étant* sévère, je dirais que j'y ai créé une promiscuité qui me flatte très peu. La prose dit, à sa façon, chaque fois : *« Passe-moi une tranche de pain. »* Le poème, lui, me tend un pain d'origine inconnue.

– L'avantage, pour un auteur, *de publier ses œuvres* complètes, c'est d'avoir à les relire. Finalement, que pensez-vous de vos poèmes ?

– On ne demande pas à un figuier d'expliquer ses figues. Le lecteur juge le poète, et celui-ci n'a pas droit au chapitre. Pourtant, *je me sais responsable* – à froid, quand je les relis – de chaque vers. Ainsi pensaient Paul Valéry et Saint-John Perse. Je me voudrais maître de mon imagination, de ma fantaisie et de mon état de grâce, qui m'est donné pour que j'en tire un maximum de crédibilité. *Est-ce en mon pouvoir ?* Suis-je capable de m'approcher d'une forme laïque du sacré, qui échappe à toute exégèse ? Je suis hanté par le misérable état de l'humanité, si elle veut bien se regarder en face. Je suis tout aussi hanté par son besoin de l'inconcevable, fût-il concentré en un bouquet de mots. L'ambition et l'humilité peuvent-elles se *conjuguer ? Je ne m'acquitte ni ne* me condamne. Je vous propose dans mes poèmes, d'accéder à l'absolu, à la pureté, à l'éblouissement, ou à leurs banlieues. Je n'en serai que le passeur, modeste mais sûr de mon métier. Quatorze vers de Nerval vous secouent plus que quatorze *volumes de Balzac.* »

propos recueillis par Josyane Savigneau et André Velter





s sur « l'illisible »

bsolu

L'aventure du cinéma européen

Le Monde

Tous les films du festival

F E S T I V A L

CANNES 96

RICHARD MELLOUL/SYGMA

EDITORIAL

L'Europe ! L'Europe !

A Cannes, « sommet » annuel du cinéma mondial, se retrouvent et parfois se mélangent spectacle et affaires, mondanités brillantes et cinéphilie exigeante. Au-delà des œuvres, singulières, le Festival offre ainsi une photographie de l'état de la planète grand écran. Sur ce portrait express, on découvre la présence massive, imprévue, de films européens. Parmi les vingt-deux titres de la compétition officielle, section reine des festivités de la Croisette, quatorze sont originaires du Vieux Continent – trois seulement des Etats-Unis, deux chinois, un africain, un australien et un canadien. Même si une telle sélection dépend pour partie de facteurs conjoncturels, cette domination – confirmée par les autres sections du Festival – semble symbolique. Mais symbole de quoi ? De la soudaine puissance du « cinéma européen » ? On se demande toujours ce qu'est cette chimère au corps composite et à l'existence incertaine au point d'en paraître mythique. Elle s'avance depuis si longtemps empesée de règlements administratifs et d'assemblages hétéroclites qu'on doute qu'elle soit soudain sortie flamboyante d'une aussi terne chrysalide. Serait-ce alors que les nations du Vieux Continent se sont mobilisées pour œuvrer à la renaissance de leurs cinématographies ? Hélas non, et si les situations sont diverses – la France assumant son rôle d'ultime village gaulois résistant encore et toujours à l'envahisseur, la Grande-Bretagne et, dans une moindre mesure, l'Italie donnant quelques signes réconfortants –, les pays, plus encore leurs gouvernants, continuent de manifester leur indifférence en la matière.

C'est moins de l'arrivée en force du cinéma européen, ou des cinémas européens, que témoigne la sélection cannoise, que de l'existence, diverse, nombreuse et *a priori* de haute qualité, de films. Ces films existent d'abord grâce à des individus, leurs auteurs.

Ce sont, dans des vents souvent contraires, des cinéastes – à Rome ou à Copenhague, à Vilnius ou à Londres – qui entretiennent une créativité que les plus sages augures annoncent régulièrement comme condamnée. A leur côté, des partenaires financiers ou artistiques s'obstinent, d'autres apparaissent. Dans ce cadre, dans ce cadre seulement, les initiatives « lourdes » prises par les institutions étatiques ou supranationales auront sans doute été moins vaines qu'on ne le dit. Sans doute, la déperdition est considérable, les règlements contraignants et les calculs byzantins. Mais à force d'avoir beaucoup semé il aura poussé un peu, assez peut-être pour qu'émerge, sous une apparence informelle qui est peut-être sa seule forme d'existence viable, ce qu'on pourrait appeler « le » cinéma européen.

J.-M. F.


RICHARD MELLOUL/SYGMA

« Trois vies et une seule mort », de Raoul Ruiz, avec Melvil Poupaud et Chiara Mastroianni.



Les mille et une vérités d'un menteur

Quelque cent soixante films, cent soixante et quelques vies sans jamais cesser d'être Marcello Mastroianni

La rumeur prétend qu'aux demandes d'entretien Marcello Mastroianni répond le plus souvent que cela ne sert à rien, que bien que n'ayant jamais rien eu à dire, il a déjà tout dit. Il est d'accord pour que le journaliste écrive ce qu'il veut et choisisse librement les réponses aux questions qu'il aurait aimé poser. Quand il accepte malgré tout de jouer le jeu, on imagine qu'il va laisser dire, répondre en souriant qu'il ne se souvient pas, qu'il en vient à confondre les films, à mélanger les noms et à faire se bousculer les années. Erreur. Il se souvient de tout, retrouve les noms sans effort et sait parfaitement quel film a précédé tel autre. Bien sûr, cela n'a pas d'importance, il n'est qu'un acteur qui a eu de la chance, beaucoup de chance.

Il a travaillé avec les plus grands metteurs en scène, et aussi avec quelques obscurs. Avec beaucoup de femmes aussi, et il en est fier. Le film qu'il aime le plus ? *8 1/2*, de Federico Fellini, assurément. Et s'il n'en était pas l'acteur, la réponse serait la même. Peut-être. Difficile d'en être sûr, car enfin, *8 1/2* sans Mastroianni, on a un peu de mal à imaginer. Le cinéma italien sans lui, on ne le voit pas très bien non plus. Cela fait près de cinquante ans qu'il tourne, ce monsieur âgé de soixante et onze ans, né le 28 septembre 1924, qui boit du café et fume des cigarettes blondes, assis sur la banquette d'un bistrot de Saint-Germain-des-Prés où il a ses habitudes. Les garçons ne l'appellent ni « Marcello », ce n'est pas une surprise, ni « monsieur Mastroianni », ce qui serait logique, mais « monsieur Marcello Mastroianni ». C'est un peu long, mais cela sonne bien. Aussi bien que cette voix légèrement voilée, qui fait écho à ce beau sourire las éclairant un visage fatigué.

Marcello Mastroianni a toujours paru un peu fatigué. Un peu absent aussi, comme si le film se déroulait sans lui. Manière d'être là sans y être vraiment, comme s'il essayait de se faire oublier, pour n'avoir pas à décider, à choisir. Choisir. Entre *Un tramway nommé désir* mis en scène par Luchino Visconti et un film réalisé par Fellini, par exemple. La cruauté du dilemme peut faire sourire. Entre Dino Risi et Mario Monicelli. Entre Pietro Germi et Mauro Bolognini. Ou Ettore Scola et Michelangelo Antonioni. Pourquoi choisir ? Mastroianni pouvait se permettre de passer de l'un à l'autre en étant certain qu'aucun ne prendrait ombrage de ses infidélités. Et que Fellini l'appellerait de toute façon à la première occasion. Comment aurait-il pu, dans ses conditions, ne pas devenir une sorte d'acteur officiel ?

Lorsque le cinéma italien a commencé de s'essouffler, bien avant lui, il est allé voir ailleurs. Sans faire d'éclat, en homme bien élevé. En France d'abord, puisque le système des coproductions, alors parfaitement rodé, l'y invitait, et que la vie l'y appelait. Et puis partout ailleurs, en Angleterre, en Espagne, en Union soviétique, au Brésil, en Grèce, en Hongrie, au Portugal. Sans jamais cesser d'être un acteur italien, et même « l'acteur » italien, lui qui ne possède ni la superbe tapageuse d'un Alberto Sordi ni l'évidente rouerie d'un Ugo Tognazzi. Preuve que l'on pouvait être européen avant qu'il en soit seulement question, tout en continuant d'incarner l'image de son pays d'origine ? Oui et non. Car nul autre que lui n'y a réussi, avec constance et éclat, en tenant toujours des promesses qu'il se gardait pourtant bien de faire.

En octobre 1962, l'hebdomadaire américain *Time* constate qu'il est aussi aimé aux Etats-Unis que l'étaient naguère les vedettes hollywoodiennes dans le monde. Comme si le vent avait tourné. Mastroianni a souvent dit que l'allure de Gary Cooper et les moustaches de Clark Gable lui plaisaient, mais que les acteurs qui le fascinaient s'appellaient Jean Gabin et, vous savez bien, celui qui avait toujours une cigarette et parlait avec les mains, Jules Berry, c'est cela. Il attendra 1971 pour tourner aux Etats-Unis, à Chicago, mais sous la direction d'Ettore Scola (*Permette ? Rocco papaleo*, pour lequel il a accepté de ne pas percevoir de salaire, seulement un pourcentage sur les bénéfices, sera un échec sans appel).


MICHELANGELO DURAZZO/ANA

Pendant le tournage de « 8 1/2 », de Federico Fellini. Le film dont Marcello Mastroianni est le plus fier.

GÉNÉROSITÉ

Italien. Latin, c'est certain. Séducteur, donc, puisque les clichés veulent qu'il en soit ainsi. Pas dans ses films, où il interprète plus souvent qu'à son tour les impuissants, les cocus, les veules et les hommes de robe. Il a joué sur scène, en janvier 1966, dans une comédie musicale intitulée *Ciao, Rudy*, le rôle du plus célèbre séducteur de l'histoire du cinéma, Rudolph Valentino, dont on dit que les femmes s'intéressaient plus à lui que lui à elles. Le contraire de Mastroianni, en quelque sorte, mais c'est une autre histoire, dont l'importance accordée par la presse, puis par la télévision, à la vie privée des vedettes a permis de faire connaître certains détails. Et puis existe-t-il plus grand séducteur que celui qui prétend n'avoir pas de succès et qui feint de le démontrer, films à l'appui ? Voyez qui je suis à l'écran, vous comprendrez ce que je suis dans la vie. Personne n'est dupe, mais tout le monde a envie d'y croire.

Le paradoxe de l'acteur Mastroianni se situe peut-être *là*, dans cette capacité à incarner les battus de la vie en déployant naturellement un charme, un sens du plaisir, un appétit débordants. En faisant preuve, également, d'une générosité jamais contestée, qui le fait se lancer dans les aventures cinématographiques les plus risquées, sous la conduite parfois de réalisateurs peu en cour, en étant capable d'affirmer avec sincérité qu'il n'y a là rien que de très normal. Comme si pour lui, avec lui, tout était simple, décidément. Elégance supérieure, celle également de l'homme qui ne cesse de travailler, mais confirme, lorsque cela lui est suggéré, qu'il est paresseux comme un lézard. Tellement paresseux qu'il a tourné quelque cent soixante films, dont il est illusoire de vouloir désigner les plus représentatifs de son talent et de son image. Sauf à arpenter une galerie de portraits sans fin, jalonnée par la moustache et le fume-cigarette du baron Ferdinando Cefalù, dit « Féfé », de *Divorce à l'italienne*, de Pietro Germi, en 1961, peut-être son plus grand succès populaire, le manteau râpé et la barbe du professeur Sinigaglia des *Camarades*, de Mario Monicelli (1963), l'uniforme du pilote play-boy de *La Grande Bouffe*, de Marco Ferreri (1973), le canotier du cabot (italien, cela de soi) de *Salut l'artiste !* d'Yves Robert (1973), le pull-over sans manches du présentateur radio d'*Une journée particulière*, d'Ettore Scola (1977), la voilette de *L'Apiculteur*, de Théo Angelopoulos (1986)...

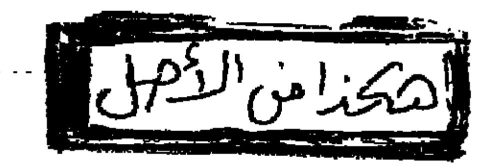
LES OBSCURS ET LES PRINCES

Et puis Fellini, qui avait fait de lui son double, son *alter ego* de cinéma. Sans oublier non plus que Marcello, fils de menuisier, a incarné aussi bien les obscurs que les princes, le Meursault de Camus (*L'Etranger*, de Luchino Visconti, 1967), le général George Armstrong Custer (*Touche pas à la femme blanche*, de Marco Ferreri, 1974), l'écrivain Curzio Malaparte (*La Peau*, de Liliana Cavani, 1981) et Giacomo Casanova soi-même (*La Nuit de Varennes*, d'Ettore Scola, 1982). Ce qui ne l'a pas empêché d'être enceint, dans un film de Jacques Demy (*L'Evénement le plus important depuis que l'homme a marché sur la Lune*, 1973). Tout cela, et la liste ne saurait être exhaustive, sans jamais cesser d'être Mastroianni. Cent soixante et quelques vies pour un seul homme, plus celles qu'il a vécues sans le faire savoir, plus celles qui lui ont été prêtées. C'est beaucoup, sans doute, et pourtant pas encore assez.

Quand il a jugé que cela suffisait, il a dit qu'il craignait de devenir ennuyeux. Il s'est levé et a dit : *« Aujourd'hui, j'ai parlé comme un train ! »* Puis, pour faire plaisir et parce qu'il ne peut pas s'en empêcher, il a ajouté que cela ne lui arrivait pas souvent. Menteur ? Et comment !

P. M.

« Tout ce qui contredit ce stéréotype de merde du « latin lover » me plaît »



Marcello Mastroianni, acteur

« Je rêve d'une planète où tout le monde serait napolitain »



Le professeur Sinigaglia dans « Les Camarades », de Mario Monicelli (1963). COLL. KIPA



Un employé introverti dans « Nuits blanches », de Luchino Visconti (1957), avec Maria Schell. « Mon premier grand rôle au cinéma. » PRODOB



Le présentateur radio homosexuel d'« Une journée particulière », d'Ettore Scola (1977), avec Sophia Loren.



SUNSET BOULEVARD/SYGMA

« *Dans Trois vies et une seule mort*, de Raoul Ruiz, en compétition à Cannes, vous interprétez plusieurs personnages. Est-ce ce qui vous a attiré ?

– Mais tout me plaît, dès qu'il s'agit de jouer. Je n'avais pas envie de porter des lunettes ou une fausse barbe pour distinguer mes différents rôles, mais j'ai quand même demandé à Raoul Ruiz comment il comptait indiquer au public quel personnage j'interprétais à tel ou tel moment. Il m'a répondu : *« Ce n'est pas la peine, tu es toujours le même, tu changes en fonction du milieu dans lequel tu te trouves. C'est ainsi que tu as trois ou quatre vies. »* C'était plus amusant, et j'évitais la corvée du maquillage. Jouer est la seule raison d'être de mon métier, mais on ne me croit pas quand je dis que je me fous du reste. Je ne vais jamais voir les rushes après le tournage. Quand la journée est finie, il est temps de rentrer à la maison, ou d'aller dîner avec les amis. Je sais si ce que j'ai fait est bon ou pas. Tout ce qui entoure les films, les interviews, la télévision, les festivals, ça ne m'intéresse pas. D'où l'avantage du théâtre, il n'y a pas toute cette organisation industrielle. On sait tout de suite si on a été bon ou pas : si le public applaudit, c'est que tout va bien.

– Vous avez toujours autant envie de jouer ?

– Je continue d'avoir des propositions sans arrêt. Mes amis me disent que j'ai une chance incroyable, c'est vrai. Je réponds seulement que j'ai toujours tellement aimé la vie, et la vie m'a répondu avec générosité. Quand j'étais jeune, je voyais ma mère aller à l'église se confesser, je lui disais : *« Qu'est-ce que tu vas confesser ? Tu travailles du matin au soir, et quelquefois tu reçois quelques gifles de mon père quand la misère est trop forte. Quand pourrais-tu pécher ? »* Elle répondait que c'était la volonté de Dieu, qu'il faut accepter. Ça ne me plaisait pas. Je ne crois pas en Dieu, mais en la vie, oui. Finalement je me retrouve proche de son attitude. Dans ma vie j'aurais accepté tout ce qui venait comme cela venait. Etre une vedette signifie être chouchouté chaque jour, être aimé par tout le monde, faire le métier le plus agréable qui soit, et en plus on est bien payé. Et en plus on se plaindrait ? Je suis atterré quand j'entends certaines stars américaines parler de la souffrance du jeu. Mais quelle souffrance ?

– Vous êtes tout de même obligé de refuser des rôles.

– Evidemment. Par exemple dans le film de Raoul Ruiz il y a une situation (le propriétaire devenant le majordome de sa propre demeure) qui se trouvait aussi dans un projet qu'on m'avait proposé peu avant en Italie. Quand j'en ai parlé à Ruiz il m'a apporté un roman du XIXe siècle où il y a déjà cette situation. J'avais refusé l'autre projet parce que je devais jouer un voyeur. Je ne sais pas comment jouer un rôle comme ça, je n'y crois pas, je ne suis pas capable de le faire. En 1993, j'ai tourné dans un film en Argentine, réalisé par Maria-Luisa Bemberg, *Je ne veux pas parler de ça*. Mes amis m'ont dit : qu'est-ce que tu vas faire en Argentine, dans une histoire où tu te maries avec une naine ? Et pourquoi pas ? Encore mieux, c'est elle qui me quitte ! Tout ce qui contredit ce stéréotype de merde du *latin lover* me plaît. Mais quel *latin lover* ? Moi qui n'ai jamais conquis une femme, je prends cette étiquette comme une insulte. J'ai joué des homosexuels, les impuissants, et des hommes ordinaires mais le *latin lover*, c'est un fantasme infantile. J'ai l'impression d'être traité de gigolo. Je ne suis pas un mondain, je ne suis pas né dans le monde des boîtes de nuit. Après *La Dolce Vita* on a cru que je fréquentais ce monde-là, mais pas du tout.

» J'aime jouer des rôles qui représentent des défis, mais je ne peux pas et ne veux pas tout jouer. Pour jouer le voyeur, il faut ce formidable acteur anglais, Anthony Hopkins, avec le magnétisme de son regard. Moi je ne suis pas ainsi. Un réalisateur ou un producteur se trompe quand il choisit un acteur pour avoir un grand nom à l'affiche, et un acteur se trompe quand il accepte un rôle parce qu'il veut payer sa nouvelle piscine. Il faut une connivence au moins partielle entre l'interprète et le personnage. Fellini le savait bien, qui préférait prendre des gens dans la rue, ou des amis, pour jouer dans ses films.

– Vous avez commencé très tôt à être acteur.

– J'ai commencé à jouer à l'âge de onze ans, à l'église. Dans celle de mon quartier, dans la crypte, il y avait un petit théâtre et le curé écrivait des pièces. J'ai tenu mon premier rôle dans *Sabine, martyre chrétienne*. J'ai continué à l'école, puis à l'université à Rome, où j'ai étudié pour être architecte. Nous avions une petite compagnie amateur composée d'étudiants.

» Je suis entré au théâtre professionnel par la porte d'or : la première pièce que j'ai jouée était *Un tramway nommé désir*, dans la troupe de Luchino Visconti, qui était venu voir un de nos spectacles parce que Giulietta Masina, qui avait fait partie de la troupe avant-guerre, avait eu la gentillesse de monter sur scène avec nous. Vittorio Gassman jouait le rôle de Kovalski et moi je jouais son ami. J'étais très à l'aise, je venais d'un milieu d'ouvriers comme mon personnage. L'année suivante Gassman est parti, j'ai repris son rôle, et nous avons eu un grand succès. Ensuite, Tchekhov, Shakespeare, Goldoni : j'ai passé dix ans avec cette compagnie. Le cinéma a commencé petit à petit, jusqu'à ce que je joue mon premier grand rôle, à nouveau chez Visconti, dans *Les Nuits blanches* (1957). L'année suivante j'étais en train de monter ma propre compagnie pour jouer *Ce fou de Platonov*, que devait mettre en scène Visconti, et arrive Fellini qui me propose *La Dolce Vita* !

» J'ai demandé à Visconti ce que je devais faire, il m'a conseillé de faire le film, disant qu'on monterait la pièce ensuite. Mais l'année suivante le cinéma m'avait embobiné [*durant les dix-huit mois suivants, Marcello Mastroianni tourne dans pas moins de sept films*]. Le tournage de *La Dolce Vita* : six mois de bonheur. Fellini disait qu'on n'aurait jamais dû s'arrêter de faire le film, on aurait dû en faire un de ces feuilletons débiles qui n'en finissent pas, on aurait tourné pendant des années. Le tournage était vraiment « la dolce vita », c'était comme un radeau allant où le vent nous poussait, quel plaisir ! Après ça, on m'a invité à Hollywood mais... Je me suis dit : je peux travailler chez moi, avec de grands cinéastes, faire des films plus modernes et plus intéressants que ceux que font les Américains, qu'est-ce que je vais aller faire là-bas ?

– Vous n'avez jamais été attiré par Hollywood ?

– Je n'ai jamais voulu y travailler. Jusqu'en 1992 où je me suis dit qu'il fallait que je fasse aussi cette expérience avant de mourir. Et encore, le metteur en scène n'était pas américain, c'était une Anglaise, Beeban Kidron. La distribution réunissait Jessica Tandy, Shirley MacLaine, Kathy Bates, qui toutes trois ont reçu un Oscar. Je me suis dit qu'au milieu de toutes ces vieilles poules le vieux coq devrait s'en tirer. Et nous sommes partis faire *Quatre New-Yorkaises*. Mais ça ne m'a pas plu du tout.

» En Amérique on peut devenir fou. Nous avons passé trois semaines enfermés dans une pièce à New York à répéter. A quoi ça sert ? Après il a fallu travailler quatorze heures par jour. Quatorze heures ! On me disait : si vous voulez gagner des dollars il faut travailler comme ça, des choses absurdes. Il faut obéir à des règlements idiots, des messieurs sont là pour tout surveiller, ce sont les représentants de la banque, des assurances. La pauvre Anglaise aussi était désespérée. On ne peut pas travailler avec trois flics penchés sur son épaule.

» Je me souviens du tournage d'un film avec Mario Monicelli dans un village en Toscane, *La Double Vie de Mathias Pascal* (1985). On déjeunait dans un petit bistrot sur la place qui dominait toute la vallée et Monicelli a fait un bras d'honneur en criant *« Hollywood tiens ! Tu n'auras jamais ce plaisir de déjeuner au milieu de cette beauté et de cette simplicité »*. Quand j'entends parler de budget de 20 ou 40 millions de dollars, ça me fait peur. Quand un film atteint ces prix-là, on est obligé de devenir un homme d'affaires, ce sont des hommes d'affaires les gens du cinéma américain. Où ils mettent tout cet argent ?

– Vous faites partie de ceux qui redoutent l'emprise du cinéma américain ?

– Je n'ai rien contre le cinéma américain, même si je m'énerve parfois en pensant aux moyens dont ils disposent et à ce qu'ils en font. Il y a sans doute une crise d'idées en Europe, mais aussi un problème économique. Il faut que les films puissent accéder aux salles, et y rester. *Divorce à l'italienne* a été un succès mondial, mais au début il n'a eu aucun succès. Le public est venu petit à petit. Aujourd'hui le film serait retiré de l'affiche au bout d'une semaine. Pourquoi devrions-nous être américanisés ? Moi, je défends Naples, la ville la moins américanisée du monde. Là le théâtre est resté napolitain, la nourriture est napolitaine, la musique, ce sont les chansons napolitaines, qui sont toujours vivantes. Les Napolitains sont des spectateurs formidables, ils entrent dans le jeu. A la sortie des salles du théâtre populaire napolitain, ce genre de mélodrame appelé *sceneggiata*, les spectateurs attendent le méchant pour l'insulter et lui cracher au visage. Il faudrait être tous napolitains.

– Pourtant Naples a été occupée par l'armée américaine.

– Mais pas par les Italiens ! Le principal danger pour Naples a été le pouvoir central du Nord, depuis l'unification, alors qu'avec les Français et les Espagnols la ville était une capitale méditerranéenne. Je viens d'un village à côté de Naples. Mon grand-père, qui avait dix enfants, dont mon père était l'aîné, a emmené toute la famille à Turin en 1927, j'avais trois ans. Nous avons fait partie de la première vague d'émigration vers le Nord. Mais les origines restent dans les racines, à la maison on parlait la langue du pays, une sorte de dialecte napolitain brut, une langue de la montagne. Et de Turin, sept ans plus tard, on est parti à Rome, toute la brigade.

– La langue est une question importante pour vous ?

– Bien sûr, la diversité des langues. J'ai tourné presque partout en Europe, en italien, en français, en anglais, en espagnol, en portugais. A l'époque de *Leo the Last* (1970), je ne savais pas l'anglais. Un interprète devait traduire ce que me demandait John Boorman. Au bout de quelques jours on a décidé de s'en passer. Il m'expliquait, je le regardais et je l'écoutais, et puis allez ! J'ai joué en 1995 à Lisbonne dans un film adapté de Tabucchi, en français qui était la langue commune aux comédiens portugais et italiens. Mon prochain film sera sans doute réalisé par Manoel de Oliveira. Lorsque la tournée italienne d'*Ultime lune* sera finie, il est question que je joue la pièce en France. En français, bien sûr. Mon français, qui est particulier. Mais je regardais l'autre jour un film de Sacha Guitry avec Raimu, lui non plus il ne parlait pas un français académique.

» En Italie, le cinéma n'a pas perdu les accents. La plupart des grands comiques viennent du Sud, aujourd'hui il y a également Roberto Benigni, qui est toscan, et ça s'entend. L'accent donne une couleur aux mots, la langue officielle, l'italien académique, est celui qu'on parle à la télévision. Celle-ci aplatit la langue, comme le reste, la nourriture, les habits. Tout s'uniformise. »

Propos recueillis par Jean-Michel Frodon et Pascal Mérigeau

هكذا من الأصل

UNE NOUVELLE D'IMPORTANCE

Une comédie en soirée d'ouverture du Festival de Cannes. Il a trop souvent été reproché aux organisateurs de *négliger le genre pour ne* pas le remarquer. D'autant que la sélection de *Ridicule*, de Patrice Leconte, vient à point, au moment où certains professionnels instruisent le procès des organisateurs de festivals, des votants aux Césars, des critiques et des cinéphiles, tous ceux qu'il conviendrait, si on écoutait les plus radicaux, de jeter à la mer *pour cause de déficit* d'humour. On se débarrasserait ainsi d'un seul coup de tous ceux qui ne savent pas rire ou s'obstinent à bouder leur plaisir.
Or voici qu'un metteur en scène, dont il ne viendrait à


ARNAUD BAUMANN/SIPA PRESS
Patrice Leconte.

l'esprit de personne de contester la capacité à réaliser des films à la fois drôles et appréciés du public, se retrouve en première ligne. Il a certes commis quelques films que l'on a dit plus personnels, dont certains sont sortis de la confidentialité à laquelle leur ambition semblait les promettre, en vertu de la supposée fracture entre cinéma d'auteur et cinéma populaire. La preuve est donc faite que l'on peut avoir de l'humour, plaire au public et être invité dans les festivals.
La nouvelle est d'importance. D'abord pour les festivaliers, qui seront certainement heureux d'apprendre qu'il leur est permis de sourire (et plus si affinités) sans forcément se déconsidérer. Ensuite pour le cinéma, dont il va peut-être enfin devenir évident qu'il ne se partage pas en deux camps, celui des rigolos, qui font tout pour que les spectateurs affluent dans les salles, et celui des fâcheux, qui s'appliquent à les faire rester devant leur téléviseur. S'il est vrai que le malentendu durait depuis un siècle sans que personne ne s'en soit avisé, le 49e Festival constitue vraiment un événement de portée historique.
A considérer l'ampleur du cercle formé par les différents films français sélectionnés, il est aussi patent que le cinéma est plus que jamais à même de répondre aux attentes les plus diverses. Sans verser dans un optimisme dont chacun comprend qu'il n'est pas de mise, cette diversité témoigne de la vitalité d'un art et de la santé, sans doute préoccupante, mais peut-être pas aussi alarmante que cela, d'une industrie dont les particularités font à la fois la force et la faiblesse.

Patrice Leconte : la joie d'être « Reine d'un jour »

« Ridicule », le quatorzième film d'un inconditionnel de Groucho Marx, dingue de comédie, amoureux fou des acteurs français des années 30 et 40, ouvre la Sélection officielle

LES professionnels du cinéma français ont remis cent fois sur le tapis la question du film d'auteur, opposé au film populaire. Le débat a été lancé il y a si longtemps que personne ne sait plus quand. Il n'est toujours pas clos et durera sans doute aussi longtemps que survivra le cinéma. En se déplaçant, sans cesser d'être lui-même, d'un pôle à l'autre, des *Bronzés* à *Monsieur Hire*, des *Spécialistes* à *Tandem*, Patrice Leconte s'est assuré une place un peu à part dans une production qui n'aime rien tant que les catégories et les étiquettes. Populaire quand il le veut, auteur quand ça lui chante, en quelque sorte.

La vision a sans doute quelque chose de rassurant pour ceux qui ne perdent jamais des yeux les chiffres des entrées. Rassurant et erroné. Car sinon, tous les films conçus pour être « populaires » seraient des succès commerciaux et tous les « films d'auteur » seraient promis à une confidentialité polie. Il n'en est heureusement pas ainsi, Patrice Leconte est là pour en témoigner. Pour dire, surtout, que tous les films qu'il a réalisés, sans exception, étaient faits pour plaire et que tous, chacun à sa manière, lui ressemblent. *Ridicule* plus que certains autres ? Ce n'est pas à lui de le dire.

Ce qu'il dit, en revanche, c'est que la sélection du film pour Cannes le remplit de bonheur : *« Vous ne pouvez pas savoir à quel point. Il est de bon ton, aujourd'hui, de tout prendre de haut, ou du bout des lèvres, mais l'annonce de la sélection m'a électrisé. Je ne suis allé au Festival qu'une fois* [pour *Monsieur Hire*, en 1988] *et j'en ai gardé un souvenir ébloui. Alors, être de nouveau « Reine d'un jour », vous pensez... »* Patrice Leconte semble, à son quatorzième film, le même qu'à son premier. D'autant qu'il a le sentiment, à chaque nouvelle sortie, de passer un examen supplémentaire. *« Moi qui pensais en avoir fini avec les examinateurs le jour où j'ai eu mon permis de conduire... »* Mais c'est ainsi, *« il faut être reçu à l'examen du box-office, à ceux de la critique, de Cannes, des Césars... »* Sans se faire prier, il admet toutefois qu'il aime plutôt cela, même s'il sent la pression augmenter, parce que la profession est de plus en plus déboussolée, sans repères ni valeurs : *« Quand je vois certains des succès d'aujourd'hui, je me dis que je n'y comprends plus rien, moi aussi. Mais il est vrai que le cinéma est devenu plus frileux. Et les gens se prennent de plus en plus au sérieux. »*

Péché mortel, aux yeux d'un cinéaste inconditionnel de Groucho Marx, dingue de comédie, amoureux fou des acteurs français des années 30 et 40. Ce faux adolescent aux petites lunettes rondes passe tranquillement d'un film à l'autre, en se laissant guider par ses seules envies. Raison pour laquelle, après le succès des *Spécialistes* (1985), film d'aventures spectaculaire et cher, il enchaîne avec *Tandem*, tourné discrètement en équipe réduite, et dont on a oublié, parce que ce fut une réussite, que personne alors ne croyait à cette histoire d'un ringard et de son *assistant-chauffeur*.

En 1995, cinq semaines seulement ont séparé le tournage des *Grands Ducs* de celui de *Ridicule*. Avec le premier, Patrice Leconte a raté tous les examens. Ceux de la critique et du public. La télévision, elle, a bien aimé : Jean-Pierre Marielle, Jean Rochefort et Philippe Noiret se sont multipliés pour la bonne cause (entendez celle du film) et, en grands professionnels, ont permis à plusieurs émissions de réaliser d'excellents scores. Leconte est sorti tout étourdi de ce bombardement télévisuel, auquel il a promis qu'on ne le reprendrait plus. Une remarque de Jean-Pierre Marielle l'a frappé : *« Quand ils insistaient pour savoir si leur présence était réellement indispensable, on leur répondait invariablement qu'il fallait défendre le film. Avant même que l'on sache s'il allait être attaqué. »* Il le fut. Le réalisateur porte avec le recul un regard *« attendri et un peu amer »* sur le destin de son film. *« Personne,* regrette-t-il, *n'a cherché à voir la tonalité pathétique derrière le burlesque. »* En effet, personne ne s'est amusé, sauf sans doute l'équipe et les acteurs pendant le tournage. Leconte en fait la constatation et en déduit qu'il s'est forcément trompé. *« Quand les films ne plaisent pas, alors qu'ils sont faits pour cela, c'est que quelque chose ne fonctionne pas. Quoi ? Je n'arrive pas à comprendre, car je ne trouve pas la distance nécessaire pour considérer le film de l'extérieur. »* De toute façon, il le sait aussi, *« ni les réussites ni les échecs ne peuvent nous renseigner »*. Et comme il se laisse porter par ses envies, incapable, dit-il, de décider par calcul de faire un film, les échecs le marquent plus qu'il le faudrait.

« JE SUIS RESPONSABLE »

Il en a connu plusieurs ces derniers temps, avec *Tango*, *« étiqueté misogyne alors que je voulais me moquer des hommes. J'aurais dû tourner modestement, sans vedettes »*, avec *Le Parfum d'Yvonne*, qu'il s'obstine à appeler *Villa triste*, du nom du roman de Modiano, regrettant encore de ne s'être pas assez battu pour que le titre soit maintenu. Il se rassure en affirmant sa certitude que tout cela est cyclique, *« maritime »*, et que c'est lui, le réalisateur, qu'affecte le cours des marées, non le public : *« J'ai suffisamment de lucidité pour savoir que je suis responsable de ces échecs. »*

Aujourd'hui, *Ridicule* est là, qui a d'abord pris la forme d'un scénario signé Rémi Waterhouse, auquel il n'a pas été nécessaire de toucher une ligne avant de commencer le tournage. *« Cela me plaît qu'on me dise que c'est un de mes films les plus personnels. Cela m'amuse aussi, car rien dans ce projet ne répond à l'idée que l'on se fait d'un film d'auteur. L'idée n'est pas de moi, je n'ai pas écrit une ligne du scénario et pourtant le film me ressemble. J'aimerais qu'il en soit souvent ainsi, mais je suis apparemment le seul : j'entends sans cesse des producteurs dire qu'ils ne trouvent pas de réalisateurs pour des projets auxquels ils tiennent, des scénarios de qualité, des adaptations ambitieuses. Mais il arrive aussi qu'un producteur me dise qu'il aimerait beaucoup faire un film avec moi, mais qu'il ne pense à rien de précis. »*

Son principal souci à propos de *Ridicule* a été de ne pas se laisser paralyser par la notion de film d'époque, de film à costumes, qui *« remontait en permanence à la surface »*. Considérer les personnages du XVIIIe siècle comme des humains, avec leurs forces, leurs travers, leurs ridicules et leurs sentiments. Sans que le brio de la langue, les scintillements de l'esprit imposent des choix de mise en scène. *« On peut tout filmer comme on veut »* pourrait être le sésame du réalisateur, qui – il l'admet – aurait aimé jouer le jeu brillant et cruel, stupide et élégant, auquel se livrent les personnages. Jeu d'esprit qui seul peut ouvrir les portes du pouvoir, ou les faire se refermer à jamais.

ENVIE DE TOUT

« La question est de savoir si l'on accepte ou non de jouer ce jeu. Si l'on accepte, il faut déguiser, tricher, mais aussi prendre du plaisir. Les personnages m'inspirent autant d'attirance que de répulsion, comme la comtesse (Fanny Ardant) *sur Ponceludon* (Charles Berling), *qui ne sait pas lui-même s'il couche avec elle parce qu'elle lui plaît ou parce qu'elle lui sera utile. Pour les deux raisons, sans doute. Je suis convaincu qu'il faut agir en n'étant jamais sûr de rien. »*

Et parler le moins possible de ce que l'on fait. La leçon tirée de l'expérience malheureuse des *Grands Ducs* est également celle-ci : Patrice Leconte a de plus en plus de mal à parler de ce qu'il fait. De ce qu'il aime, oui, certainement. Et comme il aime faire des films, il n'est pas près de résoudre le dilemme. C'est pourtant simple : il a envie de tout. Notamment du film qu'il réalisera dans un an, que lui a proposé le producteur Christian Fechner. Un film d'action, un film d'aventures. Les acteurs ? Delon et Belmondo. Ou fallait-il écrire Belmondo et Delon ? *« Que voulez-vous,* conclut-il : *tout m'amuse ! »*

Pascal Mérigeau


CATHERINE CABROL/D. R.
Charles Berling (à gauche) et Jean Rochefort (à droite) dans « Ridicule », de Patrice Leconte.

Des succès et des échecs

Pour son premier long métrage, Patrice Leconte, né en 1947, était resté fidèle à l'univers de la bande dessinée dans lequel il avait jusque-là évolué. Mais *Les vécés étaient fermés de l'intérieur (1975), dont il a écrit* les scénarios et les dialogues avec Gotlib, est un échec sur toute la ligne. Son deuxième film, *Les bronzés* (1978), habile transposition d'une pièce de la troupe du Splendid, rencontre en revanche un grand succès populaire. Il ne résiste pas à filmer ensuite *Les bronzés font du ski* (1979), avant de servir l'esprit du café-théâtre alors au goût du jour dans *Viens chez moi, j'habite chez une copine* (1981), *Ma femme s'appelle reviens* (1982), et *Circulez, y a rien à voir* (1983). Changement de registre avec *Les Spécialistes* (1985), film d'action avec Bernard Giraudeau et Gérard Lanvin, et nouveau succès. Il trouve ensuite un ton plus personnel et signe ses deux meilleurs films, *Tandem* (1986) et *Monsieur Hire* (1988, d'après Simenon, avec Sandrine Bonnaire et Michel Blanc), suivis du *Mari de la coiffeuse* (1990). En revanche, *Tango* (1993), *Le Parfum d'Yvonne* (1994, d'après Patrick Modiano) et *Les Grands Ducs* (1995) sont des échecs critiques et commerciaux.

Qualité France

CINQ films français en compétition. Cinq productions françaises, mais aussi cinq réalisateurs français, puisque le Chilien Raoul Ruiz a désormais acquis la nationalité de son pays d'accueil, au titre des services rendus à l'art cinématographique. Si la nouvelle est de celles que l'on a plaisir à entendre, ce n'est pas au nom d'un nationalisme qui serait déplacé, aujourd'hui plus que jamais, en un temps où les films sont davantage continentaux que nationaux. Non, il s'agit plutôt de l'impression d'ensemble produite par cette sélection, sans préjuger de la qualité des films.

Aucun débutant n'y figure, ce n'est pas une surprise, rares étant ceux qui sont parvenus à hisser leur premier essai jusqu'au Palais des festivals. On trouve, en revanche, une deuxième réalisation, signée par un scénariste déjà confirmé et dont le nom autant que le style sont les garants de la survivance d'une certaine tradition. Et comme Jacques Audiard, dont le premier film, *Regarde les hommes tomber*, avait connu les honneurs de la Semaine de la critique en 1994, a choisi de s'intéresser à une période de l'Histoire déjà consciencieusement balisée par le cinéma français (1945), le *Héros très discret* qu'interprète Mathieu Kassovitz, un des triomphateurs *(La Haine)* du Festival 1995, risque de faire flotter sur la Croisette le parfum du cinéma français de naguère, celui dont certains se disent persuadés qu'il pourrait permettre la réconciliation des spectateurs avec les grands écrans.

Les adjectifs « ambitieux », « intelligent » et « populaire » qualifient également a priori la nouvelle réalisation de Patrice Leconte, *Ridicule*. Film d'époque, dont l'éclat supposé est encore rehaussé par une distribution luxueuse (Fanny Ardant, Jean Rochefort, Bernard Giraudeau et Judith Godrèche entourent Charles Berling, le nouveau venu). Voici pour ces deux films qui fleurent bon la qualité France, sans que le vocable ait ici quoi que ce soit de péjoratif. Deux films produits par de jeunes producteurs (Gilles Legrand, Frédéric Brillion et Philippe Carcassonne pour *Ridicule*, Philippe Godeau pour *Un héros très discret*), comme l'est celui d'Arnaud Depleschin, qu'a produit Pascal Caucheteux sous la bannière « Why Not ».

CHEMINS DE TRAVERSE

Avec *Comment je me suis disputé*, présenté par Arnaud Desplechin comme une comédie, il faut s'attendre à un cinéma sortant davantage des sentiers battus. Preuve que le festival s'aventure toujours sur les chemins de traverse, où il avait déjà invité le réalisateur, avec *La Sentinelle*, son premier long métrage (après *La Vie des morts*). Il lui arrive aussi de musarder, entremêlant les intrigues et multipliant les personnages pour composer des films gigognes. A la manière de Raoul Ruiz, par exemple, dont les *Trois Vies et une seule mort* (produit par le « contrebandier » Paolo Branco) a pour premier mérite d'offrir à Marcello Mastroianni l'occasion d'une nouvelle visite à Cannes, lui qui fêtera ses cinquante ans de cinéma en 1996, en même temps que le festival.

A toute sélection il faut un grand ancien. André Téchiné est l'heureux élu. Définition surprenante, puisque appliquée à un homme qui a juste atteint la cinquantaine et dont le cinéma, surtout, demeure une référence en matière de modernité. Ce titre de grand ancien, il le doit essentiellement aux expériences cannoises accumulées depuis *Souvenirs d'en France* (1975), marquées notamment par le prix de la mise en scène décerné en 1981 à *Rendez-vous* et l'accueil enthousiaste réservé aux *Roseaux sauvages*, en 1994, dans la sélection Un certain regard. Catherine Deneuve et Daniel Auteuil (qui sera à Cannes également pour le film de Jaco Van Dormael *Le Huitième Jour*) pourront ainsi encadrer le réalisateur des *Voleurs*, comme ils l'avaient fait en 1993 pour *Ma saison préférée*. L'esprit des *Roseaux sauvages* soufflera également sur la section parallèle Cinéma en France, où Gaël Morel, un des interprètes du film de Téchiné, présentera son premier long-métrage, *A toute vitesse*. Le nombre de films sélectionnés (sept) et l'attente qu'ils suscitent sont les signes d'une vitalité retrouvée, dont Catherine Corsini, qui était venue présenter *Les Amoureux* à Un certain regard en 1994, pourrait être le symbole, avec une adaptation du roman d'Odön von Orvath *Jeunesse sans dieu*.

Les allers et retours des cinéastes français d'une section à l'autre accréditent le sentiment que donne le festival de constituer un grand rassemblement au sein duquel les catégories importent de moins en moins. La présence en clôture d'Un certain regard du *Conte d'été* d'Eric Rohmer en est la preuve la plus inattendue, et la plus réconfortante.

P. M.

Un grand rassemblement au sein duquel les catégories importent de moins en moins



Bernardo Bertolucci : retour prudent en Italie


DR
Liv Tyler.

RETOUR AU PAYS

***Beauté volée*, en compétition officielle, est le premier film tourné en Italie par Bernardo Bertolucci depuis quinze ans. Tête de file de la « nouvelle vague » transalpine au début des années 60, puis consacré « grand auteur européen » durant la décennie suivante, il est l'un de ceux qui ont le mieux incarné une tentative de cinéma international, passant par le grand spectacle et l'usage de la langue anglaise, même s'il se défend d'être jamais devenu un cinéaste hollywoodien. Polyglotte et intimiste, son treizième long-métrage réunit une distribution cosmopolite dans la campagne toscane, et marque le retour à pas comptés du cinéaste vers ses origines. Au-delà de son thème particulier – l'initiation d'une jeune fille, interprétée par Liv Tyler –, le film traite également de la confrontation-complicité entre le Vieux et le Nouveau Continent, et s'interroge sur les racines de l'identité. Le cinéaste, lui, s'affirme désormais prêt à filmer à nouveau la réalité de son pays, et participe à sa manière à la réflexion collective du cinéma européen sur sa propre survie.**

Avec « Beauté volée », le cinéaste italien renoue avec son pays, à travers l'évocation des rapports entre l'Europe et les Etats-Unis

« *JE rentre chez moi... prudemment.* » Depuis *La Tragédie d'un homme ridicule* en *1981, Bernardo Bertolucci n'avait pas tourné en Italie, ni même en Europe. Sa « trilogie orientale » (Le Dernier Empereur, Un thé au Sahara, Little Buddha)* l'avaient enmené sous des cieux lointains. Destin unique d'un cinéaste unique, et pourtant itinéraire symptomatique d'une perte d'emprise des grands réalisateurs européens sur leur environnement direct, dont témoigne aussi la carrière, simultanée et à bien des égards comparable, d'un Wim Wenders, par exemple.

Bertolucci cinéaste est né dans le giron d'une figure exceptionnelle de la culture italienne, Pier Paolo Pasolini, dont il est l'assistant sur *Accatone*, avant de réaliser un scénario du « poète des ragazzi », *La Commare secca. Prima della rivoluzione* impose le jeune réalisateur comme l'un des principaux représentants de la relève italienne influencée par la nouvelle vague française, aux côtés de Marco Bellochio et de Marco Ferreri. De *La Stratégie de l'araignée* à *1900*, il s'impose comme l'un des plus grands auteurs européens, par son talent et la manière dont ses films interrogent l'histoire et la réalité contemporaine du Vieux Continent.

Les années 80 marquent clairement une rupture dans sa carrière : *« J'ai détesté cette époque, jusqu'à éprouver un dégoût, un refus et une incapacité de filmer une réalité qui m'apparaissait complètement corrompue. Je suis resté citoyen italien, mais j'ai surtout vécu à Londres* [la femme de Bernardo Bertolucci, la scénariste et cinéaste Clare Peploe, est anglaise] *et dans les pays où je tournais. Mais l'absence de désir de filmer en Italie a engendré un divorce entre mon pays et moi. Je sais qu'il y a vingt ans j'aurais critiqué ce que j'ai fait depuis. J'aurais accusé cette attitude d'évasion. Par-dessus les années, je me réponds aujourd'hui que j'ai été très content de travailler en Chine, en Mandchourie, au Népal. Loin de cette odeur de corruption, et surtout du cynisme, face auquel je me sentais désarmé. »*

Bernardo Bertolucci dit avoir éprouvé le besoin de rentrer au pays durant le tournage de *Little Buddha* : *« Le début des années 90 m'a paru propice à une sorte d'exorcisme collectif, l'enquête « Mains propres » m'est apparue comme métaphorique d'un processus plus général : les politiciens accusés ne sont ni des cas individuels ni seulement les figures d'une caste mais nos représentants. Ils incarnent la corruption nationale issue de la culture bureaucratique italienne. Ce qui s'est produit récemment en Italie à l'occasion des élections me semble aller dans le sens de cet exorcisme. »* Mais le cinéaste estime qu'il s'est trop éloigné de son pays pour y revenir directement : *« Je n'étais pas prêt pour faire un film sur une réalité qui m'échappe. J'ai envie de réaliser un film sur l'Italie mais ce n'est pas encore le moment. Je voulais d'abord revoir mon pays avec des yeux d'étranger. »*

« DES YEUX D'ÉTRANGER »

D'où l'histoire de *Beauté volée*, écrite avec l'écrivain new-yorkaise Susan Minot, qui conte l'arrivée en Toscane d'une jeune Américaine, Lucy (Liv Tyler). A la recherche de ses origines (son véritable père) et d'une image d'elle-même (elle vient faire exécuter son portrait), elle s'installe parmi une communauté cosmopolite – britannique surtout, italienne par voisinage, sans oublier Jean Marais en vieux Français excentrique – dans une grande villa à la campagne. *« Les habitants de la maison sont des gens qui, il y a vingt ans, étant engagés dans l'actualité et qui, un peu comme moi, à un moment l'ont refusée. Ils se sont réfugiés au sommet d'une colline, au sein d'un paysage magnifique, celui de la peinture du Trecento et du Quatrocento.*

» C'est aussi pour garder une distance que je n'ai pas choisi ma région natale, Parme et la vallée du Pô, où j'ai beaucoup tourné jadis, mais la Toscane, que je connais moins bien. C'était un choix calculé, de même que la décision de travailler avec un nouveau chef opérateur [Darius Khondji, à la place de Vittorio Storaro, son complice habituel]. *J'ai voulu tourner la page complètement également en réalisant non plus une fresque épique mais plutôt une musique de chambre. »* Une musique qui cherche les accords à la fois entre des générations successives, et entre représentants du Nouveau et de l'Ancien Monde.

Soit ce qu'aura aussi cherché, à sa manière, Bernardo Bertolucci. Il nie avec énergie avoir jamais fait des films américains, martèle que *Le Dernier Empereur*, *Un thé au Sahara* et *Little Buddha* sont des productions européennes. Et refuse tout net l'idée qu'il aurait à ces occasions adopté un style proche de celui en vigueur à Hollywood, avant de définir ainsi la stratégie qu'il a tenté de mettre en œuvre : *« J'ai voulu défier les Américains sur leur propre terrain, celui de l'ambition spectaculaire, ce que très peu ont fait en Europe. Ce défi est périlleux, mais il faut je crois le tenter. »* Il admet d'ailleurs qu'à l'exception du *Dernier Empereur*, *« grâce aux Oscars »*, ses tentatives se sont soldées par des échecs, du fait du système de distribution aux Etats-Unis.

D'où la « grande idée » dont il s'est fait l'avocat : *« On se plaint à raison de l'hégémonie américaine, je suis complètement d'accord avec l'expression française d'« exception culturelle ». Mais il ne sert à rien de vouloir arrêter les films hollywoodiens aux frontières. En revanche, il faut les faire payer ; ce sont d'énormes succès qui peuvent supporter un prélèvement. Celui-ci viendrait alimenter un fonds européen destiné à financer des productions, mais surtout à créer une structure de distribution en Amérique même.*

» Les spectateurs américains doivent cesser de croire qu'il n'existe qu'un cinéma au monde : le leur. Le Dernier Empereur *a été un succès là-bas parce que, grâce à une conjonction inhabituelle de facteurs, on a découvert une culture jusqu'alors inconnue. On peut rééditer ce phénomène, à condition de s'en donner les moyens économiques et politiques. J'ai fait cette suggestion l'an dernier à Bruxelles, devant la commission culturelle de l'Union européenne. »* Monter une structure de distribution européenne aux Etats-Unis, projet audacieux dont ne semblent guère capables les quinquagénaires qu'il montre dans son film. Mais peut-être les jeunes gens, qui sont les véritables héros de *Beauté volée*, sauront-ils mieux s'y prendre.

Bertolucci confesse avoir découvert avec bonheur une nouvelle génération dont il ignorait tout et qui n'a, à ses yeux, qu'un seul défaut : l'ignorance de l'Histoire. D'où le projet qui lui tient désormais à coeur. *« J'avais d'abord envisagé une troisième partie à* 1900, *qui se terminait à la Libération, pour raconter la seconde moitié du siècle. J'ai à présent envie d'en extraire un chapitre, consacré à 1968. Mais il faudra le raconter à la lumière d'aujourd'hui, des questions auxquelles sont confrontés des jeunes gens contemporains. »* Ainsi sans doute Bernardo Bertolucci achèverait-il son retour à la maison, la maison Italie, la maison Europe, la maison Histoire ouvrant sur l'actualité. Chez lui, donc.

Jean-Michel Frodon

Politique et psychanalyse

Fils du poète et critique Attilio Bertolucci, il est né à Parme en 1941. S'intéressant très tôt à la poésie et au cinéma, qu'il pratique en amateur, il se lie avec Pier Paolo Pasolini qui le prend comme assistant sur son premier film, *Accatone* (1961). Et c'est d'un scénario écrit avec Pasolini que Bertolucci fera le sujet de sa première réalisation, *La Commare secca* (1962). Son deuxième film, *Prima della rivoluzione* (1964), lui vaut la reconnaissance des cercles cinéphiles européens. Si, après *Partner* (1968), il s'inspire de Borges (*La Stratégie de l'araignée*, 1970) et de Moravia (*Le Conformiste*, 1971), son cinéma n'a rien de littéraire : ses interrogations marquées par la politique et la psychanalyse cherchent davantage une fusion entre les splendeurs de l'opéra et les audaces de la mise en scène moderne, que connaît parfaitement ce cinéphile chevronné. Le scandale déclenché par *Le Dernier Tango à Paris* (1972) le rend célèbre, mais masque la beauté et la complexité du film. *1900* (1976), ambitieuse fresque politico-historique en deux parties, n'obtient pas un succès à la hauteur de ses mérites. A moindre échelle, *La Luna* (1979) et *La Tragédie d'un homme ridicule* (1981) déroutent par leur noirceur, le premier sur un versant intimiste, le second sur le terrain social. Bertolucci réalise ensuite sa trilogie orientale, *Le Dernier Empereur* (1987, neuf Oscars, dont ceux du meilleur film et du meilleur réalisateur), *Un thé au Sahara* (1990) et *Little Buddha* (1993).

RÉSEAUX Un cinéaste européen ne bénéficiant ni d'une commande ni de liens réguliers avec une grande société de production doit de plus en plus souvent, pour mener à bien son film, suivre un complexe gymkhana continental – surtout s'il s'agit d'une production au coût relativement élevé. Le montage financier de *Breaking the Waves* de Lars von Trier, en compétition officielle, en donne un exemple particulièrement significatif. Cette contrainte de la coproduction, ancienne, n'a pu que s'accroître avec l'affaiblissement de la plupart des cinématographies nationales. Mais cet « *état des choses* », comme disait Wim Wenders, est sans doute à la longue en train de permettre une circulation plus régulière entre des partenaires parmi lesquels se retrouvent au premier rang certaines chaînes de télévision pariant sur le potentiel artistique du cinéma, et des personnalités variées. Des relations plus durables, entre artistes, entre investisseurs, entre industries techniques, se mettent en place. Ainsi se dessine une carte bizarre, tissée de réseaux que n'expliquent ni la géographie ni l'histoire. Ainsi se devine un trafic d'idées, d'images, d'argent qui ne correspond à aucune délimitation officielle. Carte mouvante, trafic précaire mais situation vivante, et peut-être prometteuse.

Le puzzle continental de Lars von Trier

Un tour de table financier en forme de tour d'Europe et cinq ans de travail pour qu'existe « Breaking the Waves »

CE serait un jeu de société. Il s'appellerait « Construisez vous-même votre film en kit ». Le joueur serait un jeune cinéaste européen déjà remarqué. Au départ, il aurait deux handicaps : l'originalité de son talent et le fait d'être citoyen d'un pays à production cinématographique restreinte. Pour parvenir à ses fins, il doit réunir beaucoup de soutiens. Prenons Lars von Trier, réalisateur danois remarqué à Cannes dès son premier film, *Element of Crime* (1984), qui a dérouté avec son oeuvre la plus audacieuse, *Epidemic* (1987), puis déçu avec un film ambitieux et ampoulé, *Europa* (1991), avant de remporter un succès international grâce à une série télévisée, *The Kingdom*. Pour qu'existe – et aboutisse en compétition cette année – son quatrième long-métrage, *Breaking the Waves*, il a dû suivre un parcours particulièrement complexe, qui aura duré cinq ans. Ce jeu-là prend du temps.

Première étape, qui permet de prendre des initiatives et de conserver le contrôle de ses projets : la création de sa propre société de production, Zentropa, née juste après l'achèvement d'*Europa*. Le réalisateur y installe deux producteurs expérimentés, Vibeke Windelov et Peter Aalbaek Jensen. Et rédige le synopsis de son futur film, dont ses associés commencent à chercher le financement. Mais Lars von Trier, doté d'une réputation de réalisateur provocateur, a cette fois envie d'un mélodrame, un film, dit-il, « *où toute l'histoire serait régie par le bien, où tous les personnages seraient bons* ». Les investisseurs, dont on doute pourtant qu'ils aient prisé les noires outrances des précédents films, s'avisent cette fois qu'ils préfèrent que Lars von Trier demeure fidèle à lui-même. L'« *auteurisme* » a de ces conséquences perverses !

Les premiers à prêter une oreille bienveillante au projet seront les responsables d'un des organismes d'aide au cinéma de la Communauté européenne, Euro Script Fund (aujourd'hui disparu), qui mettent la main à l'écu pour aider au développement du scénario. Afin de continuer d'avancer, les responsables de Zentropa tentent un grand coup : ils invitent ensemble les représentants de tous les organismes publics chargés du cinéma dans les quatre pays scandinaves, et les mettent au défi : sont-ils prêts, eux qui sont supposés garantir l'existence de cinématographies dans leur pays, à accepter que l'un des rares réalisateurs nordiques actuels bénéficiant d'une réputation internationale soit empêché de tourner ? Non, ils n'y sont pas prêts, conviennent les officiels danois, suédois, norvégiens et finlandais. Et ils acceptent, ensemble, de participer à la production, au hauteur de 40 % d'un budget qui s'élève à 37 millions de francs.

Le reste tarde à rentrer, le projet piétine : pas facile de trouver un financement international pour un film dont la vedette est une adolescente parfaitement inconnue, la jeune Britannique Emily Watson, découverte par Lars von Trier en Grande-Bretagne (le film se déroule en Ecosse). Le cinéaste et ses acolytes ignorent que, grâce à une autre entité créée par la Communauté européenne, Euro-Aim (sorte de Bourse aux sujets), le synopsis a attiré l'attention d'un partenaire de poids. Dès le Festival de Berlin 1993, Georges Goldenstern, responsable de la production au sein de la Sept-cinéma, filiale de la partie française de la chaîne culturelle, s'est intéressé au projet. Mais le réalisateur et ses producteurs ne sont pas à Berlin, il faudra un an pour que la rencontre ait lieu.

NOUVELLE STRUCTURE

Début 1994, la Sept-cinéma donne son accord pour coproduire le film. Elle ne peut pas. Du moins pas toute seule : pour qu'elle puisse intervenir, une société française de cinéma doit être partie prenante. Zentropa, avec le renfort du producteur Philippe Bober, crée une firme basée à Paris, Liberator, dont s'occupe Marianne Slot. La Sept s'engage alors pour 3 millions de francs, mais surtout décide que *Breaking the Waves* sera le bénéficiaire potentiel d'une nouvelle structure, encore en cours de conception : le « Groupe cinéma ». En effet, jusqu'alors, seule la partie française d'Arte possède une filiale cinéma. Les Allemands, qui ne partagent pas le même goût pour le grand écran, n'interviennent que rarement dans le secteur, et jamais en temps qu'Arte-Deutscheland. Ce sont les chaînes publiques germaniques dont émane la chaîne culturelle, ARD et ZDF, qui de loin en loin s'engagent directement sur des projets de film.

Il s'agit donc de créer un « groupe cinéma » commun, composé de deux Français (Richard Boidin et Georges Goldenstern, les « messieurs cinéma » de la Sept) et de trois Allemands, deux représentants en titre de la composante d'outre-Rhin et le représentant de la structure commune, basée à Strasbourg, Meinhof Tzurhorst. Ce groupe examinera régulièrement des projets et décidera d'un investissement égal des deux parties dans six films par an. Il doit faciliter le financement de films à budget élevé, que la partie française, avec ses 45 millions de francs annuels, n'a pas les moyens de soutenir seule. Lorsque la naissance de ce groupe est annoncée, le 8 janvier 1996, le film de Lars von Trier a déjà été élu pour être le premier à profiter de cet accord : un choix qui a l'avantage, en ne portant ni sur un film français ni sur un film allemand, de souligner la vocation européenne de cette procédure. Le deuxième projet retenu est d'ailleurs celui d'un réalisateur espagnol, Bigas Luna, qui doit tourner l'adaptation de *La Femme de chambre du « Titanic »*, de Didier Decoin.

DANGER LIMITÉ

Les Allemands s'engagent donc pour 600 000 marks (environ 2 millions de francs) dans la production de *Breaking the Waves*. Entre-temps, d'autres partenaires ont été trouvés : un coproducteur aux Pays-Bas, Argus (qui permet de mobiliser le Centre du cinéma de ce pays), les télévisions danoise, suédoise et finlandaise, ainsi que Canal Plus. Aki Kaurismaki (qui se retrouvera en concurrence sur la Croisette avec son *Au loin s'en vont les nuages*) et son frère Mika sont venus donner un coup de main avec leur société, Villealfa. Deux distributeurs, un italien et un américain, ont préacheté le film. Une troisième structure de l'Union européenne, Media Investment Club, destiné à soutenir l'essor des nouvelles technologies, est entré dans la ronde, le film faisant appel à des effets spéciaux électroniques, et aussi la branche « cinéma » du Conseil de l'Europe, Eurimages. Le tour de table en forme de tour d'Europe est bouclé.

Mais qui dit coproduction suppose presque toujours la participation d'artistes ou de techniciens des pays concernés, avec le risque de patchworks mal assortis. Un danger limité dans le cas de Lars von Trier, cinéaste assez exigeant pour ne pas se laisser imposer des collaborateurs. Parmi les apports étrangers, outre le grand chef opérateur Robby Muller, qui a fait la lumière de nombre des plus beaux films de Wim Wenders mais est de nationalité néerlandaise, et la présence d'un acteur suédois chevronné, Stellan Skarsgard, on trouve des comédiens de tous les autres pays scandinaves et Jean-Marc Barr, vedette d'*Europa*, avec lequel le cinéaste souhaitait retravailler.

Mais l'essentiel de la participation française consiste dans l'utilisation des laboratoires Eclair et de la société d'images de synthèse Ex Camera. A ce titre, des expériences comme celle de *Breaking the Waves* sont aussi significatives de la mise en place d'un tissu industriel et technique à l'échelle du continent. D'autant que chez Zentropa on se dit enchanté des prestations des laboratoires français, et prêt à renouveler l'opération à la première occasion.

Mais l'essentiel est peut-être encore ailleurs. Vibeke Windelov, productrice en exercice depuis vingt ans, qui possède une connaissance certaine des coproductions (elle a notamment été responsable de *Christian*, de Gabriel Axel, road-movie qui traversait tout le Vieux Continent), définit ainsi cette possible évolution : « *Il y a longtemps qu'on fait des coproductions. Elles résultaient d'une contrainte, l'impossibilité de financer les films dans un seul pays. Désormais, et de plus en plus, il me semble qu'on les recherchera : nous avons appris à rendre bénéfiques pour les films ces rencontres, ces liens qui se tissent. Et puis c'est plus amusant.* »

J.-M. F.











DESSIN KILLOFFER

« Nous avons appris à rendre bénéfiques pour les films ces rencontres, ces liens qui se tissent. Et puis, c'est plus amusant »

Les cocktails complexes des productions européennes

AU fil des génériques des films cannois, on voit se dessiner les pôles de la production européenne, points d'appui pour des collaborations de transfrontalières de plus en plus complexes. Sans surprises, ce sont les chaînes de télévision, et d'abord les chaînes françaises, dont les noms apparaissent le plus fréquemment. Mais selon des procédures variées, des sociétés de cinéma inventent elles aussi de nouveaux liens.

Arte coproduit pas moins de quinze films conviés sur la Croisette. Douze par l'intermédiaire de la filiale film de la partie française, La Sept Cinéma, deux du côté allemand grâce à un effort de la WDR, un autre – *Breaking the Waves*, de Lars von Trier – réunissant les partenaires des deux pays, tandis que *Jeunesse sans dieu*, de Catherine Corsini, est « techniquement » un téléfilm. Pour sa part, Studio Canal Plus, la société de production de films de la chaîne cryptée, coproduit sept longs-métrages, dont *Les Voleurs*, d'André Téchiné – par l'intermédiaire des Films Alain Sarde – et *Sunchaser*, de Michael Cimino. Canal Plus – la chaîne elle-même – a investi dans tous les longs-métrages français en compétition, mais aussi dans *Beauté volée*, de Bernardo Bertolucci et *Le Huitième Jour*, du Belge Jaco Van Dormael. De son côté, France 2/3 Cinéma a choisi d'épauler des réalisateurs français (Leconte, Audiard et Desplechin) et italiens (Bertolucci et les frères Taviani) dans la course à la Palme, mais a aussi soutenu Claude Nuridsany et Marie Perennou (*Microcosmos*, hors compétition), et Gaël Morel, (*A toute vitesse*, Cinéma en France).

TF1 Films Productions (*Le Huitième Jour* et *Les Voleurs*) et M 6 Films (*Un héros très discret* de Jacques Audiard) restent quelque peu à la traîne. Les chaînes étrangères sont aussi présentes. Mais Channel Four Films (Grande-Bretagne) n'aide que des films britanniques (*Trainspotting*, de Danny Boyle, *Secrets and Lies*, de Mike Leigh, *The Pillow Book*, de Peter Greenaway ou *Beautiful Thing*, de Hettie MacDonald). On trouve aussi la WDR (*Few of Us* de Sharunas Bartas et *Haïfa* de Rashid Masharawi), la TV Suisse romande (*Microcosmos*), RTL-TVI (*Le Huitième Jour*), la RAI (*Compagna di Viaggio* de Peter Del Monte), la RTBF (*Les Aveux de l'innocent* de Jean-Pierre Améris), ou encore, la BBC Films (*The Van* de Stephen Frears).

SOUTIEN

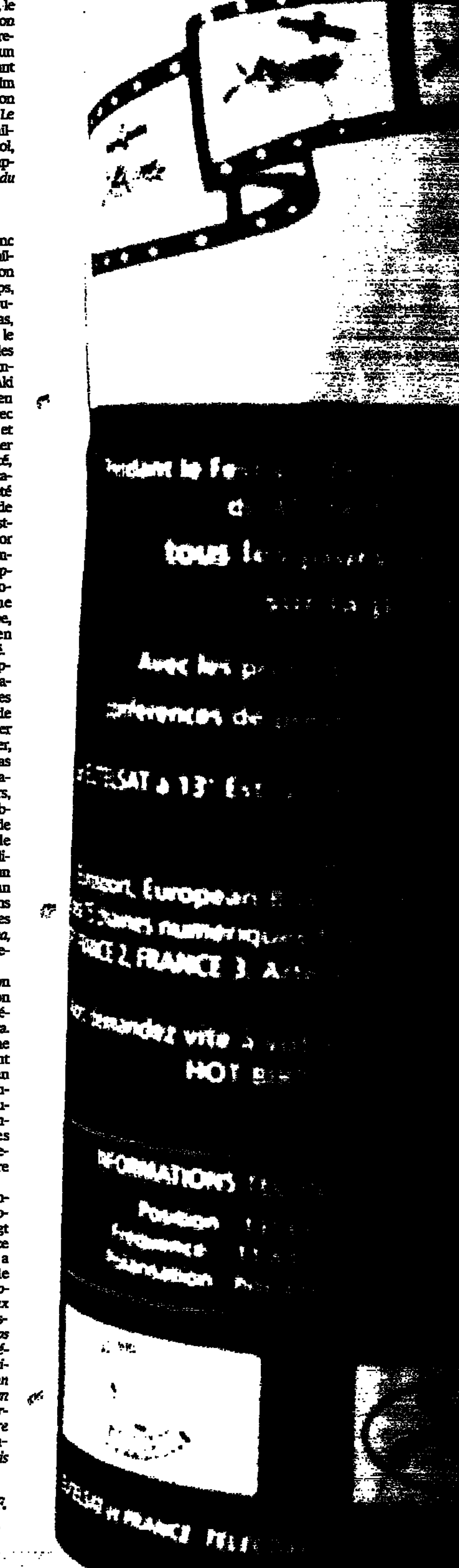
Du côté des sociétés de production entièrement vouées au cinéma, Polygram poursuit ses ambitions de major européenne, en participant à six films, français (*Ridicule*, de Patrice Leconte, *A toute vitesse*), anglais (*Trainspotting*, *Jude*, de Michael Winterbottom), belge (*Le Huitième jour*) mais aussi américain (*Fargo*, des frères Coen). Ciby 2000, qui avait déjà soutenu *Prêt-à-Porter* de Robert Altman, retrouve ce cinéaste à *Kansas City*, et se lance outre-Manche, dans *Secrets and Lies*. MK2, après avoir contribué aux deux premiers films de la « deuxième carrière » de Lucian Pintilié, *Le Chêne* (1992) et *Un été inoubliable* (1994), poursuit sa collaboration avec le réalisateur roumain sur *Trop Tard*. La firme de Marin Karmitz – qui doit produire le prochain film d'Abbas Kiarostami – confirme d'autre part ses ambitions iraniennes en participant à *Gabbeh*, de Mohsen Makhmalbaf.

Européen pour deux, le producteur indépendant Paulo Branco l'est de manière originale grâce à ses deux sociétés, l'une portugaise (Madragoa Filmes), l'autre française (Gemini Films). Il a ainsi financé *Trois Vies et une seule mort*, de Raoul Ruiz et *Few of Us*. Une manière d'avoir accès plus facilement au soutien de la branche « cinéma » du Conseil de l'Europe, qui exige que trois pays au moins participent à une production. S'il y a beau temps que les cinéastes, de gré ou de force, sont souvent devenus leur propre producteur, on note aussi deux titres produits par un grand nom de la mise en scène européenne, mais réalisés par un autre : *La Deuxième Fois*, de Mimmo Calopresti, produit (et interprété) par Nanni Moretti, et *Pasajes*, de Daniel Calparsoro, produit par Pedro Almodovar et son frère Agustin.

Pour être viables, les montages de certaines productions ressemblent de plus en plus à un subtil Meccano. Pour *Au loin s'en vont les nuages*, Aki Kaurismäki a réuni Finlande (YLE TV1), Allemagne (Pandora Film) et France (Pyramide Productions SA). Et Flora Gomes, pour *Po di Sangui* : la Guinée-Bissau, la Tunisie, la France, et le Portugal. A son pays d'origine, la Lituanie (Studio Kinéma), Sharunas Bartas a lui rajouté le Portugal, la France et l'Allemagne. Autre type de cocktail : *Haïfa* mélange budgets palestinien, hollandais, allemand et français.

Enfin, on peut signaler un cas à part dans la production européenne : celui de Christine Vachon, Française installée aux Etats-Unis. Productrice de films aux thèmes souvent dérangeants, (*Kids* de Larry Clark, *Go Fish*, de Rose Troch, *Safe*, de Todd Haynes, elle récidive cette fois avec *I Shot Andy Warhol*, de Mary Harron, qui fera l'ouverture d'Un certain regard.

Christian Simenc



هكذا من الأصل

Trier

Jeremy Thomas : producteur malgré lui

Jeremy Thomas.

NABAB Il y eut ceux que l'on appelait les « nababs », attachés à une grande compagnie de production, hollywoodienne souvent, ou bien indépendants. Jeremy Thomas appartient à la *seconde catégorie, dans la* lignée d'un Sam Spiegel *(Lawrence d'Arabie).* Mais les temps ont changé. Les glorieux anciens menaient un train de vie pharaonique, s'attachaient à ce que leurs excentricités soient complaisamment détaillées, se montraient aussi souvent que possible au bras des stars, vraies ou fausses, qu'ils avaient eux-mêmes façonnées. Jeremy Thomas, lui, tient boutique. Le mot est de lui.
Pourtant, ses films ressemblent à ceux que produisaient les nababs. Metteurs en scène prestigieux, distributions brillantes, vocation « internationale », aussi bien par la nature des sujets, les lieux de tournage (Chine, Inde, Java...) que par l'ambition de s'adresser aux spectateurs du monde entier. Il lui faut pour cela assembler les pièces de véritables puzzles financiers, trouver l'argent où il est, convaincre les responsables des chaînes de télévision d'oublier leur frilosité, au moins le temps d'un projet.
Jeremy Thomas produit dans la même catégorie que son compatriote David Puttnam. Mais celui-ci s'est laissé tenter par le rêve hollywoodien et s'y est cassé les dents. Thomas, lui, reste profondément attaché à sa terre natale et tient à ses bureaux londoniens, dans le quartier de Soho, autant qu'à une certaine qualité de vie. *« Hollywood est un endroit dangereux »,* affirme-t-il. Il demeure ainsi un producteur britannique, dont les films ne font claquer l'étendard d'aucun pays.
En Grande-Bretagne, *justement,* on a pris l'habitude de voir les cinéastes partir pour Hollywood sitôt qu'ils se sont fait connaître. Réalisateur d'un premier succès, *Petits meurtres entre amis,* l'Ecossais Danny Boyle vient de récidiver avec *Trainspotting,* portrait violent de jeunes toxicomanes, descente aux enfers de la drogue et de la déchéance. Le film remporte en Grande-Bretagne *un triomphe.* Danny Boyle résistera-t-il à l'appel des sirènes ?

Enfant du cinéma comme d'autres sont des enfants de la balle, Jeremy Thomas, devenu producteur pour aider un ami, demeure jaloux de son indépendance et méfiant à l'égard d'Hollywood, malgré le succès obtenu avec « Le Dernier Empereur »

BERTOLUCCI voit en lui un ours que l'on aurait envie de serrer dans ses bras. Le cinéaste sait de qui il parle, puisque Jeremy Thomas a produit tous ses films depuis *Le Dernier Empereur.* Alors qu'il s'apprête à participer à son vingtième festival de Cannes, qualifié par lui *« d'événement crucial pour un producteur indépendant »,* ou encore de *« Jeux olympiques du cinéma »,* le producteur de *La Beauté volée* de Bertolucci et du film de David Cronenberg, *Crash,* affiche la confiance de l'homme certain d'avoir choisi la voie qui lui convient. Une pointe d'inquiétude dans la voix, un soupçon d'anxiété dans le regard, parfois, vite dissipés par une allusion à un nouveau projet, l'évocation d'un souvenir, le désir de connaître l'opinion de son interlocuteur. A quarante-sept ans, Jeremy Thomas demeure un enfant du cinéma, au sens où d'autres sont des enfants de la balle.

« Je suis né et j'ai grandi à Ealing, à quelques pas des studios de Pinewood : un terrain de jeu idéal pour un enfant. » Voilà pour le décor. Les personnages principaux, maintenant. D'abord un père, Ralph Thomas, réalisateur d'une cinquantaine de films dans les années 50 et 60, dont *Whisky, vodka et jupon de fer,* avec Katharine Hepburn, *Plus féroces que les mâles* ou encore un *remake* des *39 Marches.* Ensuite un oncle, Gerald, réalisateur lui aussi, notamment de la série à succès *Carry On.* Quelques figurants également. De luxe, puisqu'ils ont noms Katharine Hepburn, Bob Hope, Dirk Bogarde... *« Ils passaient les soirées à la maison, à la fin de leur journée de tournage. Je peux dire que j'étais entouré de vedettes. »* Des vedettes qui, à cette époque, demeuraient pour le commun des mortels des êtres inaccessibles, presque mythiques, puisque *« la télévision n'avait alors pas encore entrepris de les rendre toujours plus quotidiens ».*

Une trentaine d'années plus tard, le cinéma est sensiblement moins *glamourous,* livré à une compétition beaucoup plus sauvage (*« A l'époque, pratiquement tous les films étaient populaires et le réservoir de spectateurs était immense »*), mais la magie demeure, qui le saisit sitôt qu'il pousse la porte d'un studio et respire cette odeur identifiable entre toutes, colle et bois intimement mêlés.

HASARD ET OBSTINATION

Pour le jeune Jeremy Thomas, la réponse est trouvée avant même que la question ne soit posée : quand il sera grand, il sera monteur, puis réalisateur. Comme papa, comme l'oncle Gerald. Première partie du contrat honorée dès la fin de ses études. Et puis le hasard. Un ami réalisateur australien, Philip Mora, dont il vient de monter le film, *T'as pas cent balles ?,* documentaire sur Hollywood et la grande dépression, a du mal à réunir l'argent nécessaire à un projet et le convainc de partir avec lui pour l'Australie. Là-bas, Thomas parvient à trouver des investisseurs. C'est ainsi qu'il devient producteur. Malgré lui ? Un peu, mais il y prend goût. La preuve ? De retour à Londres, il s'obstine. Avec un réalisateur polonais (Jerzy Skolimowski), puis deux anglais, Julian Temple et Nicholas Roeg, puis un japonais, Nagisa Oshima, et, enfin, un italien. *« Ma rencontre avec Bernardo a changé ma vie,* dit-il aujourd'hui. *C'est lui qui est venu me trouver : il cherchait quelqu'un qui serait susceptible de produire ce qui allait devenir* Le Dernier Empereur *et il s'est dit qu'un type qui était parti au bout du monde avec un réalisateur japonais pour tourner* Furyo *serait capable de croire qu'il était possible de tourner une superproduction en Chine. »* En effet. Avec, à la clef, une moisson d'oscars et un succès mondial, qui ouvrent devant Jeremy Thomas des portes restées jusque-là obstinément closes.

UNE AFFAIRE DE FAMILLE

Près de dix ans plus tard, il mesure la distance parcourue. Pour un producteur indépendant, il est sans doute moins difficile qu'à ses débuts de monter un projet d'ambition internationale, *« parce que les sources de financement se sont multipliées et que les télévisions s'intéressent bien plus au cinéma qu'il y a vingt ans ».* Rien n'est simple, pourtant, et il a dû renoncer, du moins pour le moment, à un film qui lui tenait particulièrement à cœur : *Hollywood Zen,* de Nagisa Oshima, évocation de la vie du grand acteur japonais Sessue Hayakawa, devenu une star de Hollywood en même temps que Rudolph Valentino. *« Le scénario était superbe et la distribution magnifique, qui associait Antonio Banderas, Ryuchi Sakamoto et Joan Chen, mais je n'ai pu réunir les 15 millions de dollars nécessaires. Comme le film devait obligatoirement être tourné à Hollywood, je ne pouvais me passer des Américains, qui n'ont pas cru au projet. »*

Les Américains. Il rivalise avec eux, reconnaît que leur cinéma continue de le fasciner, mais persiste à s'en méfier. *« Bien sûr que j'ai souvent été tenté de m'installer à Hollywood. Mais c'est un endroit terriblement dangereux, car vous devez obligatoirement travailler au sein d'un système qui ne vous laisse qu'une marge de manœuvre extrêmement réduite. Les films que vous produisez alors sont les films du système, non les vôtres. Et puis il faudrait que je vive là-bas, et je n'ai pas envie de quitter Londres, où je vis depuis toujours, où mes enfants ont grandi. »* Producteur farouchement britannique, donc ? *« Les films que je produis ne sont ni britanniques ni européens, ce sont simplement les films que j'ai envie de produire. Rien ne me fascine autant que d'emprunter des éléments de différentes cultures pour en faire les composantes d'un même film. La question de la nationalité n'a plus de sens. »* Considération qui ne l'empêche pas de juger que *« la domination commerciale exercée par le cinéma américain est une tragédie ».*

Président depuis 1992, et pour une année encore, du British Film Institute, il est parti en guerre contre la dilapidation de l'industrie cinématographique britannique, rendue possible avec *« la complicité des gouvernements, qui ont permis cette mainmise par de grandes sociétés américaines qui n'ont aucune vision, aucun projet pour le cinéma ».* La situation est moins désespérée en France, grâce aux aides de l'Etat, grâce également à la langue, *« qui est à la fois le principal handicap, parce que les films sont difficiles à exporter, et le meilleur atout du cinéma français, parce que le public a encore envie de voir des films français, dont le coût peut donc être amorti sur le territoire national ».* Comme il existe en France *« plusieurs grandes compagnies de production »,* aucune réalisation française ne figure parmi les projets immédiats de Jeremy Thomas, qui vient de produire un film de Mark Peploe, *Victory,* une histoire d'amour avec Willem Dafoe et Irène Jacob située à Java au début du siècle.

Devraient suivre notamment un film de Peter Brook, un autre consacré au manager du groupe Led Zeppelin et, plus étonnant parce devant être tourné à Beverly Hills, un film de Ken Loach, dont il fut l'assistant-monteur sur *Kes* et plusieurs téléfilms. Et puis, enfin, il devrait ajouter son prénom à la liste des Thomas réalisateurs, avec un *thriller* situé en Angleterre, dans lequel les animaux, blaireaux, lapins, souris et vaches (*« mais pas folles ! »*), tiendront un rôle important. Le scénario sera écrit par sa femme, puisqu'il est dit que chez les Thomas le cinéma est affaire de famille (*« Ma fille, qui a dix-huit ans, étudie la décoration pour faire, elle aussi, du cinéma et mon fils de treize ans est une véritable encyclopédie vivante, qui lit* Variety *avec plus d'attention que moi »*). Mais Jeremy Thomas ne sera pas son propre producteur : *« Je plains les réalisateurs qui se produisent eux-mêmes : ils n'ont personne à qui parler, personne avec qui partager leurs angoisses et leurs espoirs. »* Situation qui, pour lui, pourrait bien être synonyme du malheur le plus noir.

P. M.

Vingt décennies bien remplies

1976 : *Mad Dog Morgan*, de Philip Mora. 1977 : *The Shout* (*Le Cri du sorcier*), de Jerzy Skolimowski. 1978 : *The Great Rock'n Roll Swindle* (*La Grande Escroquerie du rock'n'roll*), de Julian Temple. 1979 : *Bad Timing* (*Enquête sur une passion*), de Nicholas Roeg. 1980 : *Eureka*, de Nicholas Roeg. 1982 : *Merry Christmas Mr Lawrence* (*Furyo*), de Nagisa Oshima. 1983 : *The Hit* (id.), de Stephen Frears. 1985 : *Insignificance* (*Une nuit de réflexion*), de Nicholas Roeg. 1987 : *The Last Emperor* (*Le Dernier empereur*), de Bernardo Bertolucci. 1990 : *The Sheltering Sky* (*Un thé au Sahara*), de Bernardo Bertolucci. 1991 : *Everybody Wins* (*Chacun sa chance*), de Karel Reisz. 1992 : *Naked Lunch* (*Le Festin nu*), de David Cronenberg. 1993 : *Little Buddha* (id.), de Bernardo Bertolucci. 1996 : *Victory*, de Mark Peploe. *Stealing Beauty* (*Beauté volée*), de Bernardo Bertolucci. *Crash* (id.), de David Cronenberg.

« Trainspotting » sera-t-il l'« Orange mécanique » des années 90 ?

« Trainspotting » touche au cœur la jeunesse anglaise. Polémique : le film donne-t-il une image « dédiabolisée » de la drogue ?

« MES *étudiants connaissent par cœur des passages entiers du livre d'Irvine Welsh. Ils les récitent inlassablement et y trouvent une réplique pour n'importe quelle circonstance »,* s'étonne un enseignant d'un lycée de Glasgow. Publié pendant l'été 1993, *Trainspotting* – le livre –, a aussitôt conquis son public. Adaptée au théâtre et jouée à bureau fermé depuis plus d'un an, puis transposée pour le grand écran par Danny Boyle, l'auteur de *Petits meurtres entre amis,* l'œuvre d'Irvine Welsh connaît aujourd'hui la gloire sur tous les fronts. Elle fait aussi couler beaucoup d'encre.

L'histoire est dure. Dure pour l'establishment britannique dont il dénonce l'hypocrisie. Dure pour le lecteur-spectateur qu'elle malmène violemment. Histoire d'une bande de copains héroïnomanes qui ne vivent que pour leur prochain shoot. Entre deux injections, il volent, trafiquent, tombent amoureux. L'un d'eux décide de s'en sortir. Sevrage, souffrance, rechute...

Trainspotting décrit aussi la société britannique postthatchérienne, prisonnière de son héritage. Légiférant avec une très grande sévérité contre les vendeurs et les consommateurs de drogue, mais ne réussissant, selon Welsh, qu'à accroître le mal. Le livre ne prend pas partie, ne juge pas, fait un constat dans un style nouveau, cru, à l'humour décapant et par-dessus tout écossais. L'auteur écrit comme on parle dans les rues sombres de Glasgow ou d'Edimbourg.

Le lecteur anglais se surprend à dire la prose de Welsh à voix haute : il s'entend alors parler avec l'accent des junkies écossais. Sur ce style très particulier, le critique du quotidien *The Independent,* Jim White, note : *« C'est une langue truffée d'expressions extrêmes, généralement réservées aux moments d'extase amoureuse ou de colère violente. Le vocabulaire, limité mais intense, colle parfaitement à la vie accélérée des personnages. »* Harry Gibson, adaptateur du roman pour la scène, ajoute que le style de Welsh *« s'inscrit dans une longue tradition écossaise d'histoires racontées au pub. La langue de Welsh est d'ailleurs si vivante que je l'ai gardée telle quelle. Je me suis contenté de redécouper les scènes et de leur donner une forme théâtrale ».*

UN « FILM-CULTE »

Trainspotting fait son apparition sur les planches en mars 1995. D'abord jouée au confidentiel Circle Studio du Citizens Theatre de Glasgow, la pièce prend son véritable essor lors du Festival d'Edimbourg où elle triomphe. Au retour d'une tournée tout aussi triomphale, le spectacle pénètre, l'hiver dernier, dans le saint des saints du théâtre britannique, le West End. *The Times* s'étouffe et titre : *« Y a-t-il jamais eu spectacle plus cru dans le West End ? ».* La pièce ouvre en effet sur une scène détonnante dans l'univers rose bonbon du West End, plus connu pour ses comédies légères ou ses *musicals.* Un jeune homme au crâne rasé explique comment il a atterri la veille chez les parents de sa copine après une soirée très arrosée.

Si saoul qu'il a, dans son sommeil éthylique, sali ses draps de toutes les substances humaines imaginables. Gêné, il essaie de s'éclipser, les draps souillés sous le bras. Mais la mère de famille insiste pour les laver elle-même, les lui arrache des mains faisant gicler lesdites substances sur la table du petit déjeuner, la tête du père et les tapisseries de la salle à manger. Le spectateur est dans le bain.

Quand il sort sur les écrans, *Trainspotting* est baptisé « film-culte » avant même son premier jour d'exploitation. Réalisé par l'espoir de l'industrie cinématographique anglaise, Danny Boyle – son premier film *Petits meurtres entre amis,* tourné en trente jours, a récolté plus de 40 millions de francs de recettes nationales – et servi par la musique des dernières stars de la pop anglaise, *Trainspotting* touche au cœur la jeunesse anglaise. Problème : le film donne-t-il une image « dé-diabolisée » de la drogue ? La première scène montre le héros en train de se shooter, en plan très rapproché. Une voix-off commente la scène : *« Souviens-toi du meilleur orgasme que t'aies jamais eu. Multiplie-le par mille. Et t'es encore loin du compte. »*

Le jour de la sortie du film, le critique du très conservateur *Times* ouvre les hostilités : « Trainspotting *pourrait devenir à la drogue ce qu'*Orange mécanique *a été à la violence. Sauf que celui-ci, au moins, a été interdit. Il y a maintenant une grande partie de la population en Grande-Bretagne qui considère les drogues dures comme acceptables. Et c'est très grave. »* On accuse Irvine Welsh de complaisance.

L'auteur, depuis Amsterdam où il a élu domicile, répond par journaux interposés : *« Le réel problème à mes yeux est que trop de gens n'utilisent pas la drogue de façon positive, pour apprécier encore plus la vie mais par réaction négative, pour fuir notre réalité morose. Le véritable problème est là : la société britannique actuelle n'offre aucun espoir à ses citoyens. »* Des citoyens qui parfois, postés aux passages à niveau, relèvent inlassablement les numéros des trains qui passent, s'adonnant ainsi à cet étrange hobby qu'on appelle ici *trainspotting.*

Agnès-Catherine Poirier



Ewen Bremner, Jonny Lee Miller, Ewan McGregor et Robert Carlyle : l'histoire d'une bande de copains héroïnomanes qui ne vivent que pour leur prochain shoot.



Danny Boyle, le réalisateur, face à Irvine Welsh, l'écrivain : après le livre-culte, le film-culte.

EXCEPTIONS L'Europe domine la sélection cannoise. Plus exactement l'Europe de l'Ouest : malmenés par l'effondrement des anciens régimes, les pays de l'Est ont toujours grand mal à jeter les bases d'une production stable permettant à des artistes de s'exprimer. Un *seul film russe est ainsi* convié aux festivités (*Le Prisonnier du Caucase*, à la Quinzaine des réalisateurs). L'Amérique latine est totalement absente, l'Afrique a toujours autant de mal, la présence de l'Océanie demeure épisodique – *La Chambre tranquille*, en compétition. Même l'Asie, nouvelle terre promise du grand écran, est assez peu représentée, avec en compétition officielle seulement deux grands noms, habitués de la Croisette, le Chinois Chen Kaige (*Temptress Moon*) et le Taïwanais Hou Hsiao-hsien (*Goodbye South, Goodbye*). L'Iran, autre source féconde du cinéma contemporain, n'est présent à Cannes qu'avec un film, *Gabbeh*, à Un certain regard. Pourtant, les « petites cinématographies » ne sont pas entièrement exclues du Festival. Parmi elles, deux cas significatifs de l'opiniâtreté et du talent de quelques cinéastes réussissant à rompre l'isolement dans des conditions hostiles. Avec deux courts métrages lettons et un long métrage lituanien (dans la section Un certain regard), le cinéma balte *parvient à se montrer*. Venus de pays dans lesquels les cinémas nationaux ont quasiment cessé d'exister, Laïla Pakalnina et Sharunas Bartas font figure d'exceptions. Tout comme Flora Gomes, cinéaste de Guinée-Bissau et unique porte-parole de l'Afrique noire en sélection officielle.



RICHARD DUMAS

Flora Gomes.

Sharunas Bartas, un Lituanien dans le désert

Avec la Lettone Laila Pakalnina, le réalisateur lituanien Sharuna Bartas, créateur de sa propre maison de production, est le représentant à Cannes d'un cinéma balte qui peine à sortir d'un mutisme forcé



MARIANA VERGAS/DR

Sharunas Bartas.

EN ne traduisant pas en français le mot anglais *Latvia*, le sous-titreur de *Leaving Las Vegas* laisse croire aux spectateurs que le lieu d'origine du personnage est une ville ainsi nommée. Alors que « Latvia » est le nom anglais de la Lettonie, petit pays balte indépendant de 2,5 millions d'habitants, largement méconnu en Occident, et dont la capitale, Riga, est la seule capitale des Républiques de l'ex-URSS – à l'exception de Moscou – à avoir une population russe supérieure à la population nationale.

Le cinéma letton fut pourtant aux origines de la perestroïka. Juris Podnieks, en tournant en 1986 *Est-il facile d'être jeune ?* est devenu, avec Vassili Pitchoul et sa *Petite Vera*, le symbole de la transformation des mentalités sur grand écran. Le cinéma soviétique, puis ex-soviétique, a, avec eux, définitivement tourné une page. Si les Russes reviennent aujourd'hui sans aucun succès à des thèmes mélodramatiques chers aux nostalgiques, les Lettons ont suivi une voie différente, qui les a menés vers un cinéma plus intériorisé, plus « nordique », plus bergmanien. Mais les œuvres n'apparaissent plus aujourd'hui que de façon épisodique, non qu'elles soient sacrifiées sur l'autel des cinématographies non commerciales, mais parce que la production est tombée au-dessous d'un seuil qui ne permet plus de parler de « cinéma national ».

La crise que traversent les cinématographies d'Europe centrale et orientale depuis l'effondrement du communisme n'est pas aussi aiguë dans tous les pays. Les pays baltes se trouvent parmi ceux dont la situation est des plus critiques. La fréquentation s'est effondrée, la Lituanie a même la plus basse fréquentation d'Europe, de la Bretagne au Kamtchatka : 0,38 % par an et par habitant (six fois moins qu'en France).



MARIANA VERGAS/DR

Avec « Few of us », Sharunas Bartas adopte un style extrêmement dépouillé.

VOIX OFF ET SOUS-TITRAGE

De ce fait, la taille des salles n'est plus en rapport avec le potentiel de remplissage : trois salles dans chacune des capitales peuvent accueillir mille spectateurs, et de nombreuses autres comptent plusieurs centaines de places. Les coûts d'exploitation incombant aux municipalités (auxquelles appartient la quasi-totalité du parc de salles ; ce sont elles qui coupent le chauffage le 1er avril, quelle que soit la température extérieure...) sont donc disproportionnés. On imagine quelle oreille attentive ces administrations prêtent aux propositions alléchantes des compagnies américaines, notamment Disney.

Sur environ cent cinquante titres proposés par an en Lituanie dans les salles de cinéma, les deux tiers sont américains, une vingtaine sont nationaux, le reste étant européen (principalement français). Les films étrangers distribués dans les trois pays – seules une société lettone et une société estonienne achètent directement des films européens, sans passer ni par Moscou ni par Helsinki – se *heurtent, de plus, au problème* linguistique : le lituanien et le letton forment un sous-groupe indo-européen n'ayant de lien avec aucune autre langue, mais sont trop différents pour que Lettons et Lituaniens se comprennent ; l'estonien est une langue finno-ougrienne, proche du finnois. Les Baltes doivent faire défiler les sous-titres des films sous la copie, de manière à la faire voyager dans toutes les Républiques, ou bien effectuer une traduction en voix off. Dans le cas du sous-titrage, il n'est pas rare qu'une voix off traduise en plus le film en russe...

Le petit nombre de spectateurs (3 400 pour *Basic Instinct* et pour *La Leçon de piano*, 5 800 pour *Cliffhanger* ou même 14 000 pour *Quatre mariages et un enterrement*, un vrai succès) ne permet pas à la cinématographie lettone de s'appuyer sur les recettes des salles pour générer un fonds de soutien au cinéma national. De plus, avec plus de huit cents points de vente dans la seule capitale lettone, la production vidéo fait les beaux jours de *nombreuses sociétés aux ramifications* obscures, bien que le nombre de magnétoscopes soit encore très réduit – un Lituanien ou un Letton sur vingt-cinq en possède, comparé à un Français sur quatre. L'adoption, en 1993, en Lettonie (en 1994, en Lituanie) d'une loi sur le droit d'auteur et la ratification, le 11 août 1995, de la Convention de Berne n'empêchent pas la floraison du piratage, bien que les ayants droit lettons des films incriminés se livrent à une lutte sans merci, impliquant les autorités et la police dans un domaine qui les dépasse. Le petit écran offre, par ailleurs, une gamme de programmes étendue, liée au nombre de chaînes de télévision : six chaînes hertziennes en Lituanie, sans compter les chaînes satellitaires et câblées.

C'est dans ce contexte peu favorable qu'ont vu le jour les trois films présentés cette année à Cannes. Exceptionnel, le Lituanien Sharunas Bartas l'a toujours été, tant par son talent que par les moyens qu'il a mis en œuvre pour mener à bien ses projets dont l'aspect non commercial a souvent rebuté de nombreux producteurs et « sponsors ». Depuis son premier long métrage, *Trois jours*, en passant par *Corridor* jusqu'à *Few of Us* (« Certains d'entre nous »), Sharunas Bartas a fait cavalier seul en créant sa propre société de production, Kinema. Ancien élève du réalisateur géorgien Irakli Kvirikadzé – scénariste des *Mille et une recettes du cuisinier amoureux* de Nana Djordjadzé, présenté à la Quinzaine des réalisateurs –, cet ami de Léos Carax a adopté un style extrêmement dépouillé, s'écartant de la voie qu'avaient, ces dernières années, tracée ses compatriotes des générations antérieures, Vytautas Zalakevicius ou Algimantas Puipa.

Malgré la participation de *Trois jours* et de *Corridor* à de nombreux festivals internationaux, la production de *Few of Us* ne pouvait se faire sans aide extérieure. Le projet, déposé au Fonds d'aide aux coproductions avec les pays d'Europe centrale et orientale du CNC, a été entériné (c'est le seul film lituanien aidé depuis que ce Fonds a été créé en 1990). Le film est donc une coproduction quadripartite, majoritairement portugaise et dont les autres pays coproducteurs sont, par ordre décroissant, la France, la Lituanie et l'Allemagne – par l'intermédiaire de la chaîne de télévision WDR.

FILMS MUETS

Few of Us est le seul long métrage lituanien produit cette année. Cependant, les studios de Vilnius continuent de fonctionner bien mieux que ceux des autres Républiques de l'ex-URSS. Si les *3 millions de francs que le minis*tère de la culture alloue à la production ne suffisent évidemment pas pour maintenir ce secteur à flot, le directeur du studio, Robertas Urbonas, a su développer une image de savoir-faire à peu de frais qui a convaincu Allemands et Britanniques de venir y tourner longs métrages de cinéma et séries télévisées. Les prestations de service font vivre encore quelque deux cents personnes, chiffre auquel aimeraient parvenir bien d'autres studios livrés à eux-mêmes.

Annoncée par Gilles Jacob, le délégué général du Festival, comme l'une des révélations de Cannes cette année, Laila Pakalnina, jeune réalisatrice lettone de 34 ans, présente deux œuvres entièrement financées en Lettonie, de seize et vingt minutes, *Le Ferry* et *Le Courrier*. Tournées en noir et blanc, elles poursuivent l'observation de la vie quotidienne, commencée par cette réalisatrice avec *Le Linge* (1991). *Le Ferry* accompagne les gestes de chaque jour d'un transport de passagers à travers la Dvina occidentale, rivière servant de frontière entre la Lettonie et la Biélorussie, durant les années 1992-1993, jusqu'à l'arrivée des premiers gardes-frontières qui mettront un point final au rituel immuable des comportements. *Le Courrier* suit une jeune factrice pendant ses tournées. De regards croisés en chiens errants, c'est la vie dans ce qu'elle a de plus vain mais aussi de plus réel qui se déroule sous nos yeux.

Tout comme *Certains d'entre nous*, ces deux films sont dépourvus de dialogue. Le mutisme des trois films baltes présentés à Cannes devenant ainsi involontairement un symbole pour un cinéma balte qui a des choses à dire, sans plus en avoir les moyens.

Joël Chapron

Flora Gomes, fils de la résistance au colonialisme portugais

CERTAINS films, plus que d'autres, relèvent *du miracle*. *Po di Sangui* (« Le Bois de sang »), troisième long métrage de fiction de Flora Gomes, est du nombre. Il vient de Guinée-Bissau, un des plus petits et des plus pauvres pays d'Afrique, enclavé entre la Guinée, le Sénégal et l'Atlantique. Quant à son réalisateur, né en 1949, sa rencontre avec le cinéma a lieu, d'emblée, sous le signe de la résistance. Il a reçu sa formation à l'Institut cubain des arts, où Amilcar Cabral, le fondateur du Parti pour l'indépendance de la Guinée et des îles du Cap-Vert (PAIGC), l'a envoyé faire ses premières armes. Un an plus tard, en 1973, l'indépendance est proclamée, mettant fin à cinq siècles de colonisation portugaise et dix ans de lutte armée.

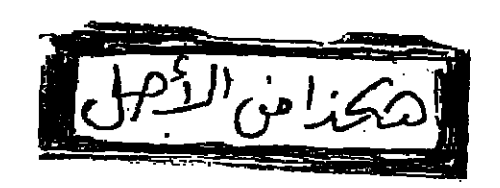
Mortu Nega (1987), premier long métrage de Gomes, faisait le chronique de cette période-charnière à travers l'histoire d'une femme, Diminga, dont le mari se bat sur le front. C'est l'assassinat de Cabral, la fin des hostilités, puis la reconstruction d'un pays humainement et économiquement dévasté qui passent devant l'objectif de la caméra. Mais aussi la convocation des esprits des défunts par ceux dont la mort n'a pas voulu (les *Mortu Nega*), tous ces survivants (trois mille figurants participent au *tournage de la cérémonie*) qui demandent aux morts comment survivre dans ces conditions. Cinq ans plus tard, Flora Gomes posait, à travers *Les Yeux bleus de Yonta* (1992), un nouveau regard interrogateur sur l'état de son pays. Sur cette lancée, il décida d'écrire en collaboration avec Anita Fernandez, amie de longue date et monteuse de Chris Marker, le scénario de *Po di Sangui*.

C'est l'histoire d'un village où, selon une tradition animiste, chaque arbre planté à la naissance d'un enfant est dépositaire d'une âme. Mais la forêt s'amenuise de jour en jour sous les coups de boutoir des forestiers. Le village choisit alors l'exil et se met en marche vers le désert. Possible fable écologique pour l'Occident, le film est défini par son réalisateur comme *« une parabole sur l'avenir d'une société du tiers-monde, et une réflexion sur le rôle des Africains dans le monde. Je ne prétends pas pour autant donner une leçon de morale, mais simplement poser cette question essentielle, qui est celle de tous mes films : quel prix est-on prêt à payer pour la modernisation de notre société ? »*.

Se la poser au moyen du cinéma dans un pays tel que la Guinée-Bissau n'est pas une sinécure : *« Il n'existe quasiment aucune structure cinématographique*, dit le réalisateur. *Le cinéma ne figure pas parmi les priorités du pays. J'ai parfois l'impression de devenir fou, je me sens comme quelqu'un qui crie dans le désert. En même temps, il faut avoir la volonté de faire les choses, de sensibiliser l'opinion sur les capacités du cinéma. »* Une sorte de miracle donc, ou, selon l'expression du producteur français Jean-Pierre *Gallèpe (dont la société Les Matins* films a notamment produit *Bab-El Oued City* de Merzak Allouache), *« un film qui ne devait pas exister »*. Il est vrai qu'il n'a bénéficié d'aucun soutien traditionnellement requis en la matière (principalement les chaînes de télévision) et que le budget de 11 millions de francs a été bouclé notamment grâce au soutien du ministère français de la coopération, du Fonds Sud et de la Communauté européenne.

Après un tournage de neuf semaines en Guinée-Bissau et en Tunisie, *Po di Sangui*, après son passage cannois, sortira en salle au mois d'octobre 1996, distribué par la société MK2. Une réponse *made in* Guinée-Bissau à la question récemment posée par le dernier film de Raymond Depardon : *Afriques, comment ça va avec la douleur ?*

Jacques Mandelbaum



DISCRÉTION HOLLYWOODIENNE

Cinématographie régnant sur la planète, l'Amérique apparaît légèrement sous-représentée à Cannes, surtout en compétition officielle. Les majors hollywoodiennes, surtout, sont absentes, pour des raisons de calendrier (les films les plus porteurs sont conçus pour être prêts au début de l'été). Ce sont donc surtout des indépendants, des auteurs confirmés ou des personnalités qui sont conviés sur la Croisette. Parmi les auteurs confirmés, aux côtés de Robert Altman, qui a confié à Harry Belafonte le rôle d'un gangster dirigeant un club de jazz dans son film « Kansas City », mais aussi de Spike Lee *(hors compétition)* et d'Arthur Penn, figurent des cinéastes d'autant plus attendus que leur œuvre précédente avait déçu, comme Michael Cimino ou les frères Coen. On trouve ainsi à *Un certain regard* les premiers films de deux vedettes : Al Pacino, dont l'étonnant travail autour de Shakespeare


D'YVOIRE/MPA
Al Pacino.

est ici raconté par la vedette montante Kevin Spacey, et Anjelica Huston, qui se révélera peut-être davantage encore digne fille de son père. Il faudra également guetter, à la Quinzaine, cette « valeur en hausse » qu'est John Sayles. Tous ces auteurs sont natifs des Etats-Unis, mais bien peu méritent l'étiquette « hollywoodienne ». Et moins encore David Cronenberg : *Crash* est une production canado-britannique du grand cinéaste de Toronto.

Harry Belafonte veut sortir le cinéma afro-américain des clichés du ghetto

Il incarne un gangster dans « Kansas City », de Robert Altman, il produit avec ardeur et va réaliser son premier film

« JE suis ébloui par la profonde connaissance du jazz que possède Robert Altman. Au-delà du savoir purement musical, peu de gens en perçoivent avec autant de finesse l'arrière-plan socio-politique... » L'homme qui parle n'est pas exactement un amateur dans ces domaines, et sa voix éraillée est reconnaissable entre toutes. Au cours de sa très longue carrière, Harry Belafonte a popularisé la musique jamaïcaine (la sienne) et porté sur les scènes internationales des musiques venues d'ailleurs : d'Afrique du Sud (Myriam Makeba), de Grèce (Nana Mouskouri).

Compagnon de route de Martin Luther King Jr, ami de Nelson Mandela, il se bat pour l'égalité des droits civiques partout dans le monde. Il se bat en plein Congrès américain contre les coupes budgétaires infligées à la culture. Il lui suffit de bousculer Michael Jackson, *« trop paresseux »* à son goût, pour que la superstar écrive *We are the World*.

C'est le jazz, Robert Altman et *Kansas City* (en compétition, le 12 mai) qui le ramènent à Cannes, où il n'avait pas mis les pieds depuis 1984, année où il a présenté *Beat Street*, de Stan Latham, qu'il avait lui-même produit.

« J'ai très vite compris que la culture hip-hop était aussi vivante, aussi essentielle que le jazz, qu'elle avait un message très beau et très fort à transmettre. J'espérais que la société la reconnaîtrait en tant qu'art à part entière et éviterait qu'elle tombe dans les mains des marchands. Ceux-ci ont réussi à s'en emparer, ils en ont fait une exploitation violente, dure, vulgaire. Quand j'ai vu la direction que ça prenait, j'ai quitté le défilé. »

C'est à l'occasion de *The Player* que se fait la rencontre Altman-Belafonte. Les deux hommes se lient d'amitié. Belafonte fait un passage dans *Prêt-à-porter*. Altman lui parle d'un projet qui traiterait du jazz à Kansas City (sa ville natale) et lui demande de l'aider. Pour l'instant, la collaboration ne porte que sur le scénario, la musique et l'ambiance qui régnaient dans la communauté noire de l'époque. Il s'agit de définir le personnage de Seldom Seen, gangster dirigeant un club de jazz.

De Denzel Washington à Danny Glover, en passant par Samuel Jackson et Morgan Freeman, nombre d'acteurs guignent le rôle. Mais, en bon joueur de poker qu'il est, Altman laisse venir, puis abat son jeu : il offre le rôle à Belafonte. Le premier réflexe de celui-ci est de refuser : activiste de la paix, il hait la violence et ne se voit rien de commun avec le tenancier-trafiquant. *« Tu n'es qu'un couard, Harry,* lui lance le réalisateur hilare, *c'est moi qui prends les risques ici, pas toi. »*

« Pris sur ce ton-là, comment dire non ?, commente Belafonte. *Que Bob ait pensé que je pouvais incarner un être odieux, dégénéré et complexe avec assez d'authenticité pour que le public se dégage du « Belafonte » qu'il connaît était une très grande marque de confiance. »*

Belafonte s'enlaidit, fume le cigare, déverse son venin contre les Blancs, ne pense qu'à l'argent. A la projection des rushes, il est surpris de se trouver crédible. *« Avec Bob, on ne sait jamais à quoi on va avoir droit. Lui non plus. C'est ce qui en fait un parcours délicieusement dangereux. »* Hormis *White Man*, de Desmond Nakano, en 1995, Belafonte n'avait pas tourné depuis dix-sept ans. *« Les films que je voulais faire n'intéressaient personne, ceux qu'on m'offrait ne m'attiraient guère. Par chance, je pouvais m'exprimer autrement. »*

ELI REED
Harry Belafonte, l'activiste de la paix, a été surpris de se trouver crédible en tenancier-trafiquant.

FRUSTRATIONS ET PROJETS

Frustré par les cinéastes afro-américains d'aujourd'hui, il renvoie dos à dos toutes les parties. *« Que certains prennent la voie du film d'action violent ne me dérange pas. Ce qui me dérange, c'est que tout le monde se soit engagé dans cette voie. Même si, en fait, on sait bien qu'il n'y a pas de choix véritable : à ma connaissance, aucun réalisateur noir n'a jamais fait à Hollywood ce qu'il voulait vraiment faire. Si vous proposez un film sur* [le chanteur] *Paul Robeson ou Nat Turner, deux grandes figures de la culture black* [et deux vieux projets de Belafonte], *on vous demandera* d'abord *de tourner un film sur la jeunesse des ghettos, avec de la coke, des armes et de l'action. Vous le faites et vous le faites bien. Le film rapporte. Mais ce qui est ennuyeux, c'est qu'après chacun semble avoir oublié son ambition initiale, et n'ait pas la volonté de changer de cap... Je pense profondément que Hollywood doit nous permettre de dire ce que nous avons à dire. Cependant, il nous incombe aussi de nous créer cette opportunité. Nous aussi, nous avons nos* Cinéma Paradiso, *nos* Enfants du paradis, *nos* Voleur de bicyclette. *Et je mettrai tout en œuvre pour que ces projets réellement ambitieux voient le jour. »*

Outre ses projets sur Paul Robeson et Nat Turner, Belafonte a déjà plusieurs films en chantier. Il produira *Parting the Waters*, de Taylor Branch, sur les droits civiques. Il sera également producteur de *Tsotsi*, d'après un roman du dramaturge sud-africain Athol Fugard. Enfin, à soixante-huit ans, Belafonte se lance dans la mise en scène.

The Port Chicago Mutiny, qu'il mettra en chantier à l'automne 1996, traite d'un incident peu connu de la deuxième guerre mondiale. Situé sur la baie de San Francisco, Port Chicago était la base la plus importante de chargement de munitions : *« C'est de là que partaient les armes pour le Pacifique sud. Les conditions de travail étaient dures, dangereuses, et la Navy y avait affecté essentiellement des Noirs. Ils avaient beau protester, on ne les écoutait pas. Un jour, la base a explosé, 387 marins sont morts, dont plus de 300 Noirs. Quinze jours plus tard, l'état-major ouvre une autre base, l'affecte aux mêmes tâches, avec les mêmes officiers, les mêmes conditions de travail, et le même personnel. Les marins refusant, la Navy les accuse de mutinerie – ce qui, en temps de guerre, est passible de la peine de mort. Cinquante d'entre eux sont passés en cour martiale et jugés coupables. Ils n'ont évité le peloton d'exécution que grâce à l'intervention de personnalités haut placées. Ils seront cependant renvoyés de l'armée « avec déshonneur » et dépouillés de leur citoyenneté. »* Le scénario est dû au vétéran Walter Bernstein (*The Front*), un survivant du maccarthysme.

Henri Béhar

Quand Al Pacino mobilise sa bande au service de Shakespeare

par Kevin Spacey

TOUT a commencé par un coup de téléphone de Pacino. Le fait n'est pas rare : Al appelle souvent pour convier ses amis à une lecture de pièce ou de scénario, pour jouer au poker ou l'accompagner au théâtre. Mais cette fois-ci, le propos était plus surprenant. Il avait du mal à l'exprimer : *« J'ai une idée de documentaire, mais qui n'en serait pas un, je ne sais pas la tête que ça aura ou même si on y parviendra, mais... »*

L'idée de *Looking for Richard* a germé dans les années 70. Il jouait alors *Richard III* près de Boston. Invité par l'université à discuter avec les étudiants, il découvre avec horreur qu'à peine six pour cent d'entre eux ont lu *Hamlet*. Or Shakespeare est la passion de Pacino. Il s'est mis alors à leur parler de *Richard*, de ce que l'auteur et la pièce représentaient pour lui. Les étudiants en sont sortis enthousiasmés. Al, lui, avait mesuré les dégâts provoqués par l'enseignement « officiel » de Shakespeare et l'urgence d'en parler en d'autres termes.

TRAVAIL « EN GUÉRILLA »

Son intention était de mêler dans un même film les gens de la rue (représentant le public), les acteurs américains et leurs réticences (*« trop de mots, presque une langue étrangère »*), et la tradition des acteurs britanniques. De montrer le travail des comédiens abordant un rôle, les lectures, les répétitions, mais aussi les dîners où on oppose avec véhémence le pied-bot de Richard à la bosse de Quasimodo. Mais comment faire ? Il n'en savait rien. Fallait-il tourner dans un théâtre ? En décors naturels ? Dieu sait sur quoi tout ça allait déboucher, mais si l'aventure nous tente, nous dit-il... Tout le monde a répondu « présent ! », d'Alec Baldwin à Winona Ryder en passant par Aidan Quinn et Christopher Walken. L'enthousiasme de Pacino est contagieux. Il fut décidé que les caméras enregistreraient intégralement un travail « en guérilla » où tel personnage incarné un lundi par F. Murray Abraham (le Salieri d'*Amadeus*) serait repris le mardi par Walken ou Baldwin, selon leurs disponibilités. Que la liberté serait totale dans la répartition des rôles : on peut changer de personnage, se casser la figure, personne ne vous en voudra. Très vite, il est décidé que je jouerai Buckingham.

Le tournage s'est étalé sur deux ans. Entre deux séquences d'une télévision, d'un film ou le jour de relâche, dès qu'on avait un moment de libre, on filait « du côté de chez Al ». On le retrouvait dans un restaurant où, généralement timide, il abordait les clients au hasard : *« Vous avez déjà vu une pièce de Shakespeare ? Non ? Une ? Ah, vous avez trouvé ça chiant. C'est chiant, hein ? Mais pourquoi ? »* – ou encore dans la rue où il interrogeait les passants. Invariablement, ceux qui le reconnaissaient se lançaient dans *« To Be or Not to Be »* – il a dû l'entendre cent fois !

Le plus éloquent de ces micro-trottoirs, ce fut l'envolée du clochard sur les marches de la Bibliothèque municipale, 42e Rue. Ce type s'est mis à parler du langage. Il aurait aimé vivre à l'époque de Shakespeare, *« parce que*, disait-il, *le mot était respecté et son usage était une forme d'art. »* Il expliquait qu'avec un mot on savait détailler une passion. Et que passion et clarté sont deux éléments qui nous font aujourd'hui cruellement défaut. Al était ébahi par cet inconnu aussi passionné que lui qui, par son côté simple et direct, réduisait à néant les pontifiants professionnels, professeurs, experts – et même les acteurs...

ITINÉRAIRE INTÉRIEUR

Nous avons passé douze jours en Angleterre. Al interrogeait Kenneth Branagh, Peter Brook, Vanessa Redgrave, et John Gielgud, particulièrement épatant. Nous avons tourné dans la maquette d'un Globe Theatre reconstitué. Dans la maison natale de Shakespeare à Stratford-on-Avon, nos projecteurs ont déclenché l'alarme – le chef de la brigade de pompiers s'est retrouvé dans le film !

Sans s'en rendre compte, Al s'est dévoilé plus qu'il ne s'y attendait. Il a révélé son côté farceur, cabot, joueur, ce que certains de nous connaissaient, mais aussi, ce qu'il n'avait jamais fait, son itinéraire intérieur. On a soudain été associés à un processus par définition secret : ce que connaît, ou vit, un acteur à la recherche de son personnage. Je lui tire mon chapeau. Assumant sa passion jusqu'au bout, il a tout payé de sa poche. En contrepartie, nous avons choisi de faire don de notre temps et de notre énergie, c'était bien la moindre des choses. A la fois documentaire, fiction, reportage, enquête, observation, son film est vif, joyeux – et modeste : vous entrez pour voir « Pacino et sa bande », vous en ressortez avec l'envie de relire Shakespeare.

★ Kevin Spacey a reçu l'Oscar du meilleur second rôle pour *The Usual Suspects*. Il achève la réalisation de son premier long métrage, *Albino Alligator*.

Anjelica Huston : premiers pas de l'autre côté de la caméra

LOS ANGELES, fin avril 1996. Anjelica Huston vient de montrer à quelques amis son film *Bastard out of Carolina*. C'est la première fois qu'elle le voit avec un public. Elle est frappée par la qualité du silence qui suit la projection. *« Très intense. »* Le propos même l'exige. Tiré d'un best-seller de Dorothy Allison, *Bastard out of Carolina* (Un certain regard, le 16 mai) tourne autour d'une petite fille nommée Bone, désespérément coincée entre un beau-père abusif et une mère apparemment indifférente (Jennifer Jason Leigh), en fait paumée, tragique. Signe particulier : le film a été tourné pour la télévision (TNT, une chaîne câblée appartenant à Ted Turner).

Comédienne à Oscar (*L'Honneur des Prizzi*), petite-fille d'un acteur légendaire, Walter Huston (*Le Trésor de la Sierra Madre*), et fille d'un cinéaste, John, qui ne l'était pas moins, Anjelica Huston songeait à la mise en scène depuis longtemps. Elle l'a fait discrètement savoir. Hollywood réagit positivement, mais sans quitter ses œillères habituelles. *« On m'offrait des sujets généralement liés à mon père : un documentaire sur lui, la suite de* L'Honneur des Prizzi. *Mais* Prizzi *lui appartient, je voulais faire quelque chose qui soit mien.* Bastard Out of Carolina *traite d'un sujet hélas de plus en plus d'actualité, le roman l'abordait avec acuité, sans atténuer en rien sa violence. »*

Collaborant étroitement avec la scénariste Ann Meredith, Anjelica Huston doit s'accommoder des contraintes de la télévision : *« Quatre-vingt-quinze minutes maximum* (de quoi, avec la publicité, remplir un créneau de deux heures), *avec une sorte de chute toutes les dix minutes environ* (toujours la pub). *Délicat, mais au moins c'est clair. »* Le film devait aussi pouvoir répondre aux exigences d'une distribution commerciale internationale. Ces normes satisfaites, Turner Entertainment lui fiche une paix royale sur le contenu.

PAIX ROYALE

« Mon père disait souvent : "Tout part toujours de l'écriture, le matériau de base. C'est sa force qui te portera." *Je m'en suis rendu compte tous les jours. »* Pour le réalisateur Richard Brooks, le secret d'une bonne mise en scène était plus prosaïque : *« une paire de chaussures solides et confortables. »* Anjelica Huston éclate de rire : *« Et bien fourrées ! Nous avons tourné en Caroline du Nord et du Sud au cours des vingt-huit jours les plus enneigés que la côte Est ait jamais connus ! »*


DR
Anjelica Huston.

Sur le plateau, portant parka, jeans et bottes, Anjelica Huston a découvert toutes les astreintes du métier de réalisateur : les problèmes en rafales, les plus essentiels comme les plus triviaux qu'il faut résoudre, trancher sur le champ. *« Le gros du travail de l'acteur consiste à attendre. Il dépense son énergie de façon sporadique. L'effort du réalisateur ne cesse jamais. Mais, curieusement, je me sentais moins épuisée le soir en rentrant que lorsque j'étais simplement actrice... Je suis sûre que cette expérience rejaillira sur mon activité de comédienne. J'ai appris à être patiente. Je ne râlerai plus* "devant le temps que ça prend" *»*

Quelques jours avant la projection entre amis, les responsables de la chaîne TNT avaient déprogrammé *Bastard out of Carolina* : les scènes de violence étaient jugées trop graphiques. *« Pour que le film corresponde à nos standards de programmation*, déclare à *Variety* un porte-parole du groupe, *nous aurions dû demander des coupes spécifiques qui, à notre avis comme à celui des cinéastes, auraient desservi le film. Par respect pour Anjelica Huston et pour le roman lui-même, nous avons choisi de lui donner toute latitude pour envisager d'autres possibilités de distribution. »*

« Le mystère est total, commente Anjelica Huston, *d'autant que Turner avait acquis les droits du roman et approuvé le scénario en connaissance de cause. Mais peut-être ne les avait-il pas lu avec toute l'attention nécessaire ? »*

Dès l'annonce de ce « divorce à l'amiable », les gros distributeurs indépendants se sont mis sur les rangs. D'ici à sa présentation à Cannes, il n'est pas impossible que *Bastard...* ait trouvé à se loger.

H. B.

Le jury

Sous la présidence de Francis Ford Coppola, réalisateur, scénariste et producteur (Etats-Unis) : Mmes Greta Scacchi, actrice (Grande-Bretagne), Eiko Ishioka, créatrice de costumes (Japon), Nathalie Baye, actrice (France), et MM. Antonio Tabucchi, écrivain (Italie), Atom Egoyan, réalisateur (Canada), Krzysztof Piesiewicz, scénariste (Pologne), Tran Van Hung, réalisateur (France), Michael Ballhaus, directeur de la photo (Allemagne) et Henry Chapier, critique (France).

SÉLECTION OFFICIELLE

COMPÉTITION

Ouverture : **RIDICULE**, de Patrice Leconte : le 9 à 19 h 15 et 23 h.
SECRETS AND LIES (SECRETS ET MENSONGES), de Mike Leigh : le 10 à 8 h 30 et 19 h 15.
LA SECONDA VOLTA (LA DEUXIÈME FOIS), de Domenico Calopresti (1er film) : le 10 à 11 h 45 et 22 h 30.
COMMENT JE ME SUIS DISPUTÉ, d'Arnaud Desplechin : le 11 à 8 h 30 et 18 h 30.
PO DI SANGUI, de Flora Gomes : le 11 à 12 h 15 et 22 h 15.
KANSAS CITY, de Robert Altman : le 12 à 8 h 30, 14 h et 19 h 30.
THE VAN, de Stephen Frears : le 12 à 11 h 15 et 22 h 30.
BREAKING THE WAVES, de Lars Von Trier : le 13 à 8 h 30 et 19 h.
GOODBYE SOUTH, GOODBYE, de Hou Hsiao-hsien : le 13 à 12 h et 22 h 15.
FARGO, de Joël Coen : le 14 à 8 h 30, 14 h et 19 h 30.
TEMPTRESS MOON, de Chen Kaige : le 14 à 14 h, 16 h 15 et 22 h 30.
UN HÉROS TRÈS DISCRET, de Jacques Audiard : le 15 à 8 h 30, 14 h et 19 h 30.
TROP TARD, de Lucian Pintilié : le 15 à 11 h 15 et 22 h 30.
LE HUITIÈME JOUR, de Jaco Van Dormael : le 16 à 11 h 15 et 22 h 30.
Beauté volée, de Bernardo Bertolucci : le 16 à 8 h 30, 14 h et 19 h 30.
KAUAS PILVET KARKAAVAT (AU LOIN S'EN VONT LES NUAGES), de Aki Kaurismaki : le 16 à 16 h 45.
CRASH, de David Cronenberg : le 17 à 11 h 15 et 22 h 45.
THE QUIET ROOM (LA CHAMBRE TRANQUILLE), de Rolf De Heer : le 17 à 16 h.
SUNCHASER, de Michael Cimino : le 18 à 8 h 30, 14 h et 19 h 30.
LES VOLEURS, d'André Téchiné : le 18 à 11 h 15 et 22 h 30.
TROIS VIES ET UNE SEULE MORT, de Raoul Ruiz : le 19 à 8 h 30 et 19 h 30.
TIERRA, de Julio Medem : le 19 à 11 h 30 et 22 h 30.
Clôture : **FLIRTING WITH DISASTER**, de David O. Russel (hors compétition) : le 20 à 19 h.
★ *Tous les films sont projetés au Grand Auditorium Lumière.*

SÉANCES SPÉCIALES

(hors compétition) :
GIRL 6, de Spike Lee : le 11 à 0 h 15.
MICROCOSMOS, de Claude Nuridsany et Marie Perennou : le 12 à 17 h.
TRAINSPOTTING, de Danny Boyle : le 13 à 0 h 30.
LES AFFINITÉS ÉLECTIVES, de Paolo et Vittorio Taviani : le 17 à 8 h 30 et 19 h 45.
Film-surprise : le 18 à 11 h.

UN CERTAIN REGARD

Ouverture : **I SHOT ANDY WARHOL**, de Mary Harron (1er film) : le 10 à 14 h 30 et 22 h 30.
LULU, de Srinivas Krishna : le 10 à 17 h.
HAÏFA, de Rashid Masharawi : le 11 à 11 h et 17 h.
FOURBI, d'Alain Tanner : le 11 à 14 h 30 et 22 h 30.
SOME MOTHER'S SON, de Terry George (1er film) : le 12 à 11 h et 17 h.
NO WAY TO FORGET, de Richard Frankland : le 12 à 14 h 30 et 22 h 30.
THE PILLOW BOOK, de Peter Greenaway : le 12 à 14 h 30 et 22 h 30.
COMPAGNA DI VIAGGIO **(COMPAGNE DE VOYAGE)**, de Peter Del Monte : le 13 à 11 h et 17 h.
GABBEH, de Mohsen Makhmalbaf : le 13 à 14 h et 22 h 30.
LOOKING FOR RICHARD, d'Al Pacino (1er film) : le 14 à 11 h et 17 h.
UN SAMEDI SUR LA TERRE, Diane Bertrand (1er film) : le 14 à 14 h 30 et 22 h 30.
FEW OF US, de Sharunas Bartas : le 15 à 11 h et 17 h.
LOVE SERENADE, de *Shirley Barrett* (1er film) : le 15 à 22 h.
IRMA VEP, d'Olivier Assayas : le 15 à 0 h.
MOSSANE, de Safi Faye : le 16 à 11 h et 17 h.
BASTARD OUT OF CAROLINA, d'Anjelica Huston (1er film) : le 16 à 14 h 30 et 22 h 30.
CWAL (LE GRAND GALOP), de Krzysztof Zanussi : le 17 à 11 h et 17 h.
THE PALLBEARER (LE PORTEUR DE CERCUEIL), *de Matthew Reeves (1er film) : le* 17 à 14 h 30 et 22 h 30.
BUENOS AIRES VICE VERSA, d'Alejandro Agresti : le 18 à 14 h 30 et 22 h 30.
SYDNEY, de Paul Thomas Anderson (1er film) : le 18 à 17 h.
LA BOUCHE DE JEAN-PIERRE, de Lucile Hadzihalilovic : le 19 à 11 h et 17 h.
THE WASTE LAND, de Deborah Warner : le 19 à 11 h et 17 h.
Clôture : **CONTE D'ÉTÉ**, d'Éric Rohmer : le 19 à 14 h 30 et 22 h 30.
★ *Tous les films de cette sélection sont projetés au Théâtre Claude-Debussy.*



BRUNO GARCIN-GASSER POUR « LE MONDE »

« Une photo Polaroid ? Pour un journal sérieux comme « Le Monde », quelle surprise ! » Nanni Moretti. Producteur, acteur et réalisateur italien. Il joue dans le premier film de Domenico Calopresti, « La Deuxième Fois » (en compétition le 10 mai), qu'il a également produit.

Chaque jour, pendant la durée du Festival, « Le Monde » publiera dans ses pages le portrait d'une personnalité du cinéma, prise sur le vif à l'aide d'un appareil à développement instantané. Une chronique photographique signée Bruno Garcin-Gasser.

SEMAINE INTERNATIONALE DE LA CRITIQUE

LES AVEUX DE L'INNOCENT, de Jean-Pierre Améris : le 10 à 8 h 45 (A), 14 h 30 (B), 17 h (B) et 20 h 30 (C) ; le 11 à 11 h (C), 17 h (D) et 22 h 30 (E) ; le 12 à 16 h 30 (F) et à 20 h 30 (G).
YURI, de Yoonho Yang : le 11 à 8 h 45 (A), 14 h 30 (B), 17 h (B), 20 h 30 (C) ; le 12 à 11 h (C), 17 h (D), 22 h 30 (E) ; le 13 à 16 h 30 (F) et 20 h 30 (G).
MI ULTIMO HOMBRE, de Tatiana Gaviola : *le 12 à 8 h 45 (A)*, 14 h 30 (B), 17 h (B), 20 h 30 (C) ; le 13 à 11 h (C), 17 h (D), 22 h 30 (E) ; le 14 à 16 h 30 (F) et 20 h 30 (G).
THE EMPTY MIRROR (LE MIROIR VIDE), de Barry J. Hershey : le 13 à 8 h 45 (A), 14 h 30 (B), 17 h (B), 20 h 30 (C) ; le 14 à 11 h (C), 17 h (D), 22 h 30 (E) ; le 15 à 16 h 30 (F) et 20 h 30 (G).
THE DAYTRIPPERS, de Greg Mottola : le 14 à 8 h 45 (A), 14 h 30 (B), 17 h (B), 20 h 30 (C) ; le 15 à 11 h (C), 17 h (D), 22 h 30 (E) ; le 16 à 16 h 30 (F) et 20 h 30 (G).
A DRIFTING LIFE, de Chen-Sheng Lin : le 15 à 8 h 45 (A), 14 h 30 (B), 17 h (B), 20 h 30 (C) ; le 16 à 11 h (C), 17 h (D), 22 h 30 (E) ; le 17 à 16 h 30 (F) et 20 h 30 (G).
SOUS-SOL, de Pierre Gang : le 16 à 8 h 45 (A), 14 h 30 (B), 17 h (B), 20 h 30 (C) ; le 17 à 11 h (C), 17 h (D), 22 h 30 (E) ; le 18 à 16 h 30 (F) et 20 h 30 (G).
★ *Les lettres qui suivent les heures de projection correspondent aux salles suivantes :*
A : Salle Debussy (Palais des Festivals).
B : Espace Miramar (35, rue Pasteur).
C : Auditorium Jean-Louis-Bory (Palais des Festivals).
D : Espace Mérimée (Immeuble La Licorne, avenue Francis-Tonner).
E : Arcades II (77, rue Félix-Faure).
F : Studio 13 (23, avenue du Docteur-Picaud).
G : Valbonne (salle des fêtes).

QUINZAINE DES RÉALISATEURS

Ouverture : **LONE STAR**, de John Sayles : le 10 à 14 h 30 (A) et 22 h 15 (A) ; le 11 à 9 h et 21 h 30 (C) ; le 12 à 21 h 30 (B).
HAGYJALLOGVA VASZKA (VASKA), de Peter Gothar : le 11 à 11 h 30 (A) et 19 h 45 (A) ; le 12 à 23 h 30 (C) ; le 14 à 9 h (A) et 21 h 30 (B).
TREES LOUNGE, de Steve Buscemi : le 11 à 14 h 30 (A) et 22 h 15 (A) ; le 12 à 19 h (C) ; le 13 à 21 h 30 (B).
JUDE, de Michael Winterbottom : le 12 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; le 13 à 23 h 30 *(C) ; le 16 à 11 h (B) ; le 17 à 9 h (A).*
FLAME (FLAMME), d'Ingrid Sinclair : le 12 à 14 h 30 (A) et 22 h 15 (A) ; le 13 à 19 h (C) ; le 15 à 21 h 30 (B) ; le 17 à 17 h (A).
LA PROMESSE, de Jean-Pierre et Luc Dardenne : le 13 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; le 14 à 23 h 30 (C) ; le 17 à 11 h (B) ; le 19 à 14 h (A).
KAVKAZSKI PLENNIK (LE PRISONNIER DU CAUCASE), de Sergueï Bodrov : le 13 à 14 h 30 (A) et 22 h 15 (A) ; le 14 à 19 h (C) ; le 16 à 21 h 30 (B) ; le 19 à 9 h (A).
PASAJES, de Daniel Calparsoro : le 14 à 14 h 30 (A) et 22 h 15 (A) ; le 15 à 19 h (C) ; le 17 à 21 h 30 (B) ; le 18 à 17 h (A).
EDIPO ALCALDE (ŒDIPE MAIRE), de Jorge Ali Triana : le 14 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; le 15 à 23 h 30 (C) ; le 16 à 9 h (A), le 17 à 23 h 30 (B).
WHITE NIGHT (NUIT BLANCHE), d'Amon Zadok : le 15 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; le 16 à 23 h 30 (C) ; le 18 à 9 h (A) et 21 h 30 (B).
BEAUTIFUL THING, de Hettie Macdonald : le 15 à 14 h 30 (A) et 22 h 15 (A) ; le 16 à 19 h (C) ; le 17 à 0 h 30 (A) ; le 18 à 11 h (B).
LES MILLE ET UNE RECETTES DU CUISINIER AMOUREUX, de Nana Djordjadze : le 16 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; le 17 à 23 h 30 (C) ; le 18 à 0 h 30 (A) ; le 19 à 3 h 30 (B).
MONDANI A MONDHATLANT : ELIE WIESEL ÜZENETE (Dire l'indicible : la quête d'Elie Wiesel), de Judit Elek : le 16 à 17 h (A) ; le 17 à 19 h (C) ; le 18 à 23 h 30 (B) ; le 19 à 20 h 15 (A) ; le 20 à 16 h (A).
MACADAM TRIBU, de José Laplaine : le 17 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; le 18 à 23 h 30 (C) ; le 19 à 5 h 30 (B) ; le 20 à 9 h (A).
SALUT COUSIN !, de Merzak Allouache : le 17 à 14 h 30 (A) et 22 h 15 (A) ; le 18 à 19 h (C) ; le 19 à 1 h 30 (B) et 0 h 30 (A).
KIDS RETURN, de Takeshi Kitano : le 18 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; le 19 à 11 h (B) et 23 h 30 (C) ; le 20 à 14 h (A).
Clôture : **INSIDE**, de Arthur Penn : le 18 à 14 h 30 (A) et 22 h 15 (A) ; le 19 à 9 h (B) et 19 h (C) ; le 20 à 18 h (A).
★ *Les lettres qui suivent les heures de projection correspondent aux salles suivantes :*
A : Salle Noga-Hilton.
B : Studio 13.
C : Cinéma Les Arcades.

CINÉMAS EN FRANCE

Ouverture : **À TOUTE VITESSE**, de Gaël Morel : le 10 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; *le 11 à 9 h (B), 13 h (B) et 19 h (C) ; le 12 à* 9 h (A) et 19 h (D).
Y AURA-T-IL DE LA NEIGE À NOËL ?, de Sandrine Veysset : le 11 à 17 h (A) ; le 12 à 9 h (B), 13 h (B) et 21 h 30 (C) ; le 13 à 9 h (A) et 19 h (D) ; le 18 à 9 h (B).
JEUNESSE SANS DIEU, de Catherine Corsini : le 12 à 17 h (A) ; le 13 à 9 h (B), 13 h (B) et 21 h 30 (C) ; le 14 à 19 h (D) ; le 18 à 13 h (B) ; le 19 à 16 h (A).
SELECT HOTEL, de Laurent Bouhnik : le 13 à 17 h (A) ; le 14 à 9 h (B), 13 h (B) et *21 h 30 (C) ; le 15 à 19 h (D) ; le 19 à 9 h* (B) et 22 h 30 (A).
LE CRI DE LA SOIE, de Yvon Marciano : le 14 à 17 h (A) ; le 15 à 9 h (B), 13 h (B) et 21 h 30 (C) ; le 16 à 19 h (D) ; le 19 à 11 h 15 (A) et 21 h 30 (C).
ENCORE, de Pascal Bonitzer : le 15 à 17 h (A) ; le 16 à 9 h (B), 13 h (B) et 21 h 30 (C) ; le 17 à 19 h (D) ; le 18 à 21 h 30 (C) ; le 19 à 18 h (A).
PARFAIT AMOUR, de Catherine Breillat : le 16 à 14 h 30 (A) et 22 h 15 (A) ; le 17 à *9 h* (B), *13 h* (B) et 21 h 30 (C) ; *le 18 à* 19 h (D) ; le 19 à 13 h (B) ; le 20 à 11 h 15 (A).
Le film ayant reçu le Prix de la Jeunesse sera projeté le 20 à 20 h 15 (A) et 22 h 30 (A).
★ *Les lettres qui suivent les heures de projection correspondent aux salles suivantes :*
A : Salle Noga-Hilton.
B : Salle Bazin (Palais des Festivals).
C : Cinéma Les Arcades.
D : Studio 13.

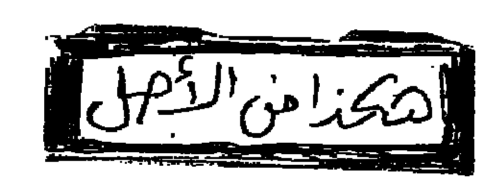
CINÉMA DE TOUJOURS

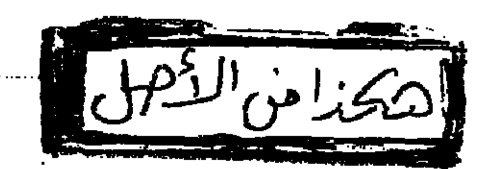
« LE CINÉMA DES FRANÇAIS » (1970-1995)

LES VALSEUSES, de Bertrand Blier : le 10 à 19 h 30 (A).
L'ENFANCE NUE, de Maurice Pialat : le 10 à 22 h (A).
DE BRUIT ET DE FUREUR, de Jean-Claude Brisseau : le 11 à 19 h 30 (A).
TCHAO PANTIN, de Claude Berri : le 11 à 21 h 30 (A).
PEAUX DE VACHES, de Patricia Mazuy : le 12 à 19 h 30 (A).
THEMROC, de Claude Faraldo : le 12 à 21 h 30 (A).
LE FILS PRÉFÉRÉ, de Nicole Garcia : le 13 à 19 h 30 (A).
LES NOCES ROUGES, de Claude Chabrol : le 13 à 21 h 30 (A).
SANS TOIT NI LOI, d'Agnès Varda : le 14 à 19 h 30 (A).
DUPONT LAJOIE, d'Yves Boisset : le 14 à 21 h 30 (A).
LA MATIOUETTE, d'André Téchiné : le 14 à 22 h 30 (B).
ON NE MEURT QUE DEUX FOIS, de Jacques Deray : le 15 à 19 h 30 (A).
L'HORLOGER DE SAINT-PAUL, de Bertrand Tavernier : le 15 à 22 h (A).
LA VIE DES MORTS, d'Arnaud Desplechin : le 16 à 19 h 30 (A).
MON ONCLE D'AMÉRIQUE, d'Alain Resnais : le 16 à 21 h (A).
LE FILS DU REQUIN, d'Agnès Merlet : le 17 à 19 h 30 (A).
COUP DE TÊTE, de Jean-Jacques Annaud : le 17 à 21 h 30 (A).
LES DOIGTS DANS LA TÊTE, de Jacques Doillon : le 18 à 17 h (A).
MAX ET LES FERRAILLEURS, de Claude Sautet : le 18 à 19 h 30 (A).
L'ARGENT DES AUTRES, de Christian de Chalonge : le 18 à 22 h (A).
LES GENS NORMAUX N'ONT RIEN D'EXCEPTIONNEL, de Laurence Ferreira-Barbosa : le 19 à 17 h (A).
SÉRIE NOIRE, d'Alain Corneau : le 19 à 19 h 30 (A).
UNE ÉPOQUE FORMIDABLE, de Gérard Jugnot : le 19 à 22 h (A).
★ *Les lettres qui suivent les heures de projection correspondent aux salles suivantes :*
A : Espace Miramar (35, rue Pasteur).
B : Auditorium Jean-Louis-Bory (Palais des Festivals).

« Le Monde » à Cannes

● Résidence Gray d'Albion, Appartement 5111, 64, rue d'Antibes 06400 Cannes. Tél. : 93-39-19-50. *Fax : 93-39-21-23.*
● Cette année, *Le Monde* inaugure une couverture du Festival sur Internet. Chaque jour, sur ce site bilingue réalisé en collaboration avec World Media live, 30 pages de photos, de nouvelles, d'analyses et d'entretiens régulièrement mis à jour seront disponibles, avec les vidéos de l'agence Capa, des photos de l'agence Sipa, des archives de Pathé Interactive, ainsi que des services de la banque de données cinématographiques Cinéfil. Les articles du *Monde* seront diffusés sur le réseau, qui offrira également un accès au « cybersalon » du *Monde*, le Blue Bar, où se retrouveront, chaque jour, les personnalités du Festival.
● Le site est accessible en français (http : //www. lemonde.fr) et en anglais (http : //www. cannes. worlmedia. fr/Cannes96live/).


هكذا من الأصل



la chronique

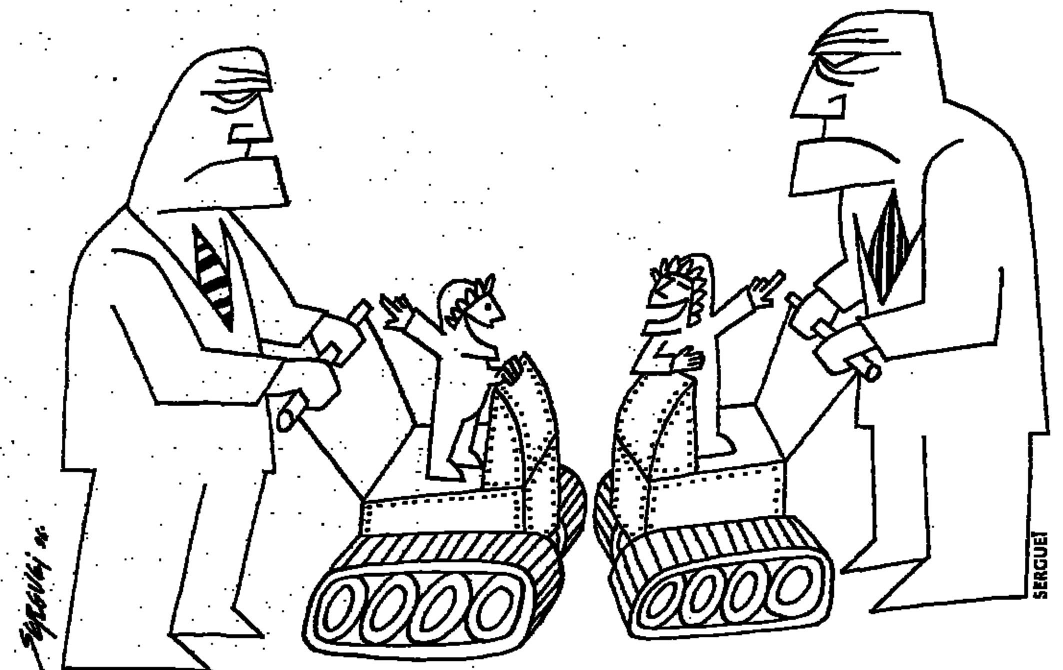
de Roger-Pol Droit

L'Europe, les langues et les bébés

SCIENCES ET LANGUES DE L'EUROPE
sous la direction de Roger Chartier et Pietro Corsi.
Centre Alexandre-Koyré, EHESS, 272 p., 120 F.

COMMENT LA PAROLE VIENT AUX ENFANTS
de Bénédicte de Boysson-Bardies.
Ed. Odile Jacob, 292 p., 140 F.

L'ENFANT AUX DEUX LANGUES
de Claude Hagège.
Ed. Odile Jacob, 300 p., 140 F.



En 1900, un adepte de l'espéranto affirmait : *« Les Européens sont séquestrés intellectuellement par la diversité des langues. »* Le constat est toujours d'actualité. Aujourd'hui encore, dans la construction européenne, des obstacles importants naissent de la diversité linguistique et de l'insuffisance en ce domaine des politiques éducatives. Mettre en lumière ces difficultés, proposer des remèdes – voilà des tâches urgentes, théoriques et pratiques. Trois titres s'y attachent, chacun à sa façon. On ne s'étonnera pas de la diversité de leurs approches : les langues sont partout. Dépendent d'elles le développement psychique des individus comme la circulation des informations, l'imaginaire comme la technique, la vie des citoyens comme celle des Etats. Alors que le marché commun ne suffit plus et qu'une identité commune doit s'affirmer en respectant les cultures nationales, on cherche de nouveaux moyens pour favoriser les dialogues en préservant la richesse des langues en Europe.

Finie depuis longtemps la « République des Lettres », qui fut aussi et surtout celle des sciences, disparu son idiome commun, le latin, langue savante. Cette disparition est moins ancienne qu'on ne croit. On apprend dans les actes du colloque « Sciences et langues en Europe » que l'usage savant du latin a persisté plus durablement qu'on ne le pense d'habitude. Plusieurs contributions à ce livre collectif soulignent combien les relations entre les savoirs scientifiques et les langues nationales ont été compliquées, le transfert des connaissances en langue « vulgaire » soulevant toutes sortes de difficultés inédites et disparates. Face à cette dispersion, les esprits européens furent saisis, à la charnière du XIX[e] et du XX[e] siècle, d'une sorte de fièvre pragmatique : il fallait fabriquer une *« langue internationale de la science »*. Anne Rasmussen rappelle les tentatives des années 1880-1914, marquées notamment par la naissance du volapük, de l'espéranto, de l'ido.

Pourquoi ces inventions ont-elles échoué ? L'artifice est sans doute la cause principale. La langue « maternelle » est en effet si intimement liée, pour chacun, à la constitution de son rapport à soi, aux autres et au monde qu'elle ne peut être seulement une création de la raison. Bénédicte de Boysson-Bardies éclaire ce qui se déroule au cours des quelques mois séparant les « areuh » et « agueuh » des phrases élaborées. Cette spécialiste a conduit, depuis un quart de siècle,

Comment construire une communauté, si tous parlent différemment ? En comprenant son voisin dès l'école

au sein du CNRS, de multiples observations de l'apprentissage linguistique des bébés. Elle résume aujourd'hui les principaux résultats de ses recherches. Modeste, elle ne prétend nullement détenir une compréhension complète et définitive de cet apprentissage majeur. Il semble pourtant qu'un coin du voile se lève sur les mécanismes de l'acquisition des langues par les petits d'homme. Qu'un enfant sache construire des phrases bien avant de pouvoir nouer ses lacets de chaussure constitue en effet un miracle répété qui demeure loin d'être tout à fait éclairci.

Pour l'entrevoir, il faut écarter les anciennes théories classiques : l'esprit du tout petit enfant n'est pas une table rase où se déposeraient à mesure des connaissances nouvelles. Ce n'est pas non plus un réservoir d'idées innées, disponibles indépendamment de toute rencontre avec la réalité. On constate plutôt que les aptitudes génétiquement transmises ne peuvent déployer leurs capacités que dans la relation aux autres, et d'abord à la parole de la mère. L'inné est donc mis en œuvre, mais aussi façonné et travaillé – par l'action constante du monde environnant qui « sculpte » le cerveau. Ainsi voit-on la capacité de différencier les sons d'une langue (« r » et « l », par exemple), virtuellement illimitée à la naissance, se spécifier et se rétrécir à mesure que l'entourage parle au bébé. Son cerveau discerne, retient, et donc privilégie, les oppositions pertinentes de la langue où il se trouve immergé. Les petits Japonais, assez vite, ne seront plus capables de percevoir la différence l/r, sans fonction dans leur univers linguistique.

Bébé progresse par approximation. Ses trilles et soliloques appartiennent à un auto-apprentissage de la langue. Là encore, il commence par pouvoir prononcer tout le prononçable, puis sélectionne et délimite, de plus en plus finement, les systèmes de sons spécifiques à « sa » langue. Ne croyons donc plus aux gazouillis aléatoires ni aux babils arbitraires. Les improvisations des nourrissons portent déjà la marque de l'univers de parole où ils se trouvent. On ne vocalise pas à Hambourg comme à Madrid. C'est en babillant qu'on devient locuteur, à chaque fois dans une parole et une culture particulières. Ainsi les bébés français n'ont-ils pas tout à fait les mêmes centres d'intérêt ni les mêmes « valeurs » que leurs contemporains suédois. De ce qu'on apprend en lisant Bénédicte de Boysson-Bardies, le plus étonnant est sans doute l'extrême précocité de cette imprégnation.

Comment en atténuer les conséquences ? Comment utiliser au mieux la souplesse, l'avidité d'apprendre, l'ouverture d'oreille que conservent les enfants jusque vers dix ans ? Claude Hagège formule à ce sujet des propositions simples mais hardies. Savant vibrant, l'auteur de *L'Homme de paroles*, professeur au Collège de France, médaille d'or du CNRS en 1995, voue aux langues, plus encore qu'une impeccable attention scientifique, une passion ardente, enivrante et communicative. Il propose d'accroître le bilinguisme dans les pays d'Europe en généralisant à toute l'école primaire un enseignement dispensé en partie dans une langue étrangère. Plutôt que d'apprendre l'allemand ou l'espagnol, les 6-10 ans d'Athènes ou de Londres apprendraient, en allemand ou en espagnol, du calcul ou de la géographie. Sans doute cette belle utopie se heurterait-elle à mille difficultés pédagogiques et administratives.

Mais son intention est à retenir. Claude Hagège rêve d'une Europe où chacun rencontrerait assez tôt la langue d'un pays voisin pour être capable d'en percevoir le génie, d'en pratiquer la musique, et d'en aimer l'existence. Contre l'uniformisation par l'anglais, il propose une résistance qui passe d'abord par l'apprentissage de cinq autres grandes langues européennes. Contre le préjugé masochiste et tenace selon lequel les Français seraient inaptes au bilinguisme, il esquisse une analyse des particularités « exotiques », mais pas insurmontables, de cette curieuse langue qui est la leur. Bref, il se bat avec brio pour notre avenir, car *« les unilingues de l'Europe de demain risquent d'apparaître comme des sinistrés de la parole »*. Remarquez : il n'est plus question de langue universelle, mais de connaissance de l'autre, proche voisin parfois si loin.

En un large siècle, finalement, le chemin parcouru est étonnant. Mallarmé, avec ses inimitables manières de dire, résumait en une phrase des préoccupations millénaires et quelques bibliothèques. Il écrivait : *« Les langues imparfaites en cela que plusieurs. »* La formule évoquait une croyance fort ancienne et polymorphe : un idiome unique et fondateur, une seule et même tournure des phrases et des esprits pouvaient tout garantir. Tout ? La précision des idées, la puissance des poèmes, l'unité du genre humain, la transparence du monde, l'exactitude des savoirs, l'expression des sentiments – et ainsi de suite. A la place de cette perfection absente, la pluralité des langues, l'extrême diversité de leurs façons de construire la réalité engendraient, pêle-mêle, une série indéfinie de catastrophes coutumières. On mentionnera, pour mémoire, les malentendus entre peuples et les guerres qui s'ensuivent, la prolifération des illusions, la constante renaissance des faux savoirs. Nous avons commencé à ne plus penser selon ces perspectives. Aucune perfection à retrouver : rien que du multiple, et de nouveaux chemins toujours à frayer dans les langues anciennes. Pas d'outil adaptable à toutes les situations : rien que le désir de ne pas être enfermé, une fois pour toutes, dans une seule langue. Ambitions modestes ? En apparence.

Jacques Chirac, ou l'importance d'être inconstant

Pour Olivier Biffaud et Laurent Mauduit, le « tournant à gauche » du candidat Chirac lors de la campagne présidentielle a été au mieux une manœuvre, au pire une mystification

LA GRANDE MÉPRISE
d'Olivier Biffaud et Laurent Mauduit.
Grasset, 280 p., 119 F.

La geste chiraquienne des dix-huit derniers mois ressemble sérieusement à une histoire d'amour racontée par un cocu. Avant la nuit fatale, celle du 7 mai, tout est promis, tout est permis ; le candidat Chirac est l'homme de l'audace et du changement, un signe d'espoir dans un océan de résignation, le champion de l'emploi contre la finance, du peuple contre les élites, des exclus contre les nantis, le grand pourfendeur de la « pensée unique » (dire P.U.) et le soupirant de la plus belle et de la plus chaude des Arlésiennes, l'« autre politique ».

A peine, toutefois, l'union mystique du maire de Paris et du peuple de France est-elle consommée que, crac !, tout change : sitôt sacré, le nouveau Clovis entreprend avec sa fougue coutumière de brûler ce qu'il avait adoré et d'adorer ce qu'il avait brûlé. L'orthodoxie libérale, la chasse aux déficits, la monnaie unique et les critères de Maastricht, chassés de l'Elysée font une entrée discrète à Matignon avant de regagner officiellement le palais présidentiel. A dater du 26 octobre 1995, l'allée du roi a retrouvé ses visages familiers, la vieille maîtresse, l'horrible « pensée unique » est de retour et la jeune épousée, séduite et abandonnée, n'a plus que ses yeux pour pleurer.

Telle est la navrante et véridique histoire, qui commence comme du Greuze et se termine comme du Laclos, qu'ont choisi de nous conter deux ménestrels de talent, Olivier Biffaud et Laurent Mauduit. Alors que la gloire élyséenne efface lentement le souvenir du péché originel, la *grande fracture sociale* de l'automne 1995 agissant comme une sorte de sanction libératoire permet au président de solder les comptes du candidat – *« Je vous ai menti, vous avez fait grève, nous sommes quitte. »* Nos auteurs brandissent sous les yeux du vainqueur les droits, par définition imprescriptibles, de la mémoire. Ils instruisent contre lui, avec une précision méticuleuse et non dénuée de nostalgie pour ce qui aurait pu être une grande aventure, un procès impitoyable en subornation de citoyens. *« La grande méprise »*, c'est l'irruption, mise en scène par deux journalistes à la mémoire insolente, de la statue du Commandeur au grand bal de l'oubli.

Sévères et mêmes féroces, Olivier Biffaud et Laurent Mauduit s'interdisent toutefois les facilités d'un manichéisme sans nuances. Ils sont à vrai dire moins indignés qu'estomaqués par le prodige de l'inconstance chiraquienne, et peut-être même moins estomaqués qu'intrigués par la manière plutôt déconcertante avec laquelle Jacques Chirac mène sa barque. Une manière météorique d'abord : personne n'aura jamais été aussi vite – moins de cinq mois en tout – pour adopter, exploiter et délaisser un projet de gouvernement. Ce calendrier à la hussarde porte à la réflexion.

Difficile de ne pas faire le lien avec les tribulations concomitantes du Parti socialiste : Jacques Chirac secoue vigoureusement l'arbre à sondages avec un discours gauchisant pendant le seul bref moment qui sépare le retrait de Jacques Delors de la montée en puissance de Lionel Jospin.

Là où Emmanuel Todd percevait, à tort, – les résultat du premier comme du second tour de l'élection présidentielle sont à cet égard éloquents – un effacement durable du Parti socialiste et un reclassement en profondeur des forces politiques, Jacques Chirac avait plus justement discerné une simple fenêtre d'opportunité ; conducteur audacieux, il n'a pas hésité à emprunter l'autoroute à contresens pour doubler son concurrent sur la gauche pendant le court instant où il n'y avait personne en face. Le chiraquisme de gauche est un plaisir furtif.

Improvisé au hasard de quelques rencontres, conçu entre trois bivouacs, négocié entre les foucades libérales d'Alain Madelin et les nostalgies jacobines de Philippe Séguin, le discours électoral du candidat Chirac ne pouvait pas ne pas être affecté d'une fondamentale ambiguïté. N'en déplaise aux champions de l'« autre politique », Jacques Chirac n'a pas gagné parce qu'il a tenu un discours de rupture et de renversement brutal des priorités, mais parce qu'il ne l'a tenu qu'à moitié. Il a à la fois prêché la réforme et donné des gages à ceux qui la craignaient, critiqué les privilèges de l'épargne et rassuré les épargnants, dénoncé les méfaits de l'exclusion et prêté une oreille complaisante aux revendications salariales, critiqué la Banque de France tout en célébrant la monnaie unique. Dans cet embarras de promesses, le vainqueur du 7 mai n'avait qu'à se baisser pour choisir celles qu'il consentirait à honorer. Jacques Chirac n'est pas amnésique mais sélectif.

Au-delà toutefois de la cohérence intellectuelle du discours de campagne chiraquien, n'est-ce pas également sa portée électorale réelle qu'il conviendrait de mettre en doute ? L'évolution des intentions de vote recensées par les sondages, irremplaçables instruments d'analyse, quoi qu'on en ait dit, est à cet égard éclairante. Elle révèle que le grand basculement de Balladur à Chirac a commencé avant et non après le discours-culte du maire de Paris à la porte de Versailles, et qu'il a donc sanctionné le ratage de l'entrée en campagne d'Edouard Balladur, et bientôt suivie d'une kyrielle d'accidents de gouvernement – circulaire Fillon, affaire Maréchal-Schuller, mini-crise franco-américaine – qui ont plombé au pire moment l'image gouvernementale du premier ministre.

Ce n'est donc pas son discours de campagne qui a donné la victoire à Jacques Chirac mais bien plutôt la perspective de cette victoire qui a soudain donné à un discours que personne n'écoutait une crédibilité inattendue tout en obligeant son auteur à cultiver avec un embarras croissant une prudente ambiguïté.

Désinvolture, cynisme, faiblesse des convictions, plasticité du caractère, les auteurs s'interrogent sur les raisons de ce qui leur semble être une parfaite incongruité : l'absence de tout début d'exécution du projet présidentiel de rupture avec la politique économique établie. Insensible aux vertus supposées d'une stimulation budgétaire de la croissance, j'aurais personnellement tendance à être moins sévère qu'eux : dans une Europe qui bat simultanément tous les records du chômage et du déficit, l'« autre politique » ne peut à l'évidence séduire qu'une seule catégorie de personnalités, celles qui ne sont pas au pouvoir. En entrant à l'Elysée, Jacques Chirac a adhéré presque automatiquement au « club de la pensée unique ». C'est une bonne nouvelle pour la France.

★ **Jean-Louis Bourlanges est député européen (PPE) ; il est également conseiller régional UDF de la Haute-Normandie.**

livraisons

GÉOGRAPHIE

● **PAYS, PAYSAGES, PAYSANS D'ALGÉRIE,** de Marc Côte
Voici un fort beau livre sur l'Algérie, au moment où ce pays affronte la pire guerre civile. Marc Côte qui a enseigné pendant vingt-cinq ans à l'Université de Constantine, est un géographe de terrain. Il livre une synthèse sur ce qu'il considère, envers et contre tout, comme une chance de l'Algérie contemporaine : l'extrême diversité de ses pays, la beauté de ses paysages façonnés de main d'homme, le travail opiniâtre de ses paysans. *« Les campagnes, richesse de l'Algérie... »*, affirme-t-il pour conclure. Pour qui a vu et analysé tous les concassages auxquels les paysans algériens ont été soumis en un demi-siècle, la fin de l'agriculture coloniale, les réformes agraires, leur échec, l'émergence d'une nouvelle paysannerie aux profils très divers, il faut une solide dose d'optimisme pour convaincre. Marc Côte le fait fort bien, parce qu'il est sensible et engagé autant que savant, parce qu'il dépasse la courte vue des événements immédiats pour une respiration de plus longue durée, celle de la vie opiniâtre et obscure des paysans contre la mort trop souvent répétée (CNRS Editions, 280 p., 190 F).

● **DES ROMANS-GÉOGRAPHES,** de Marc Brosseau
Même s'il ne constitue nullement un modèle de fluidité dans l'écriture, l'essai de Marc Brosseau, les « romans-géographes », un peu pâteux et néanmoins stimulant, tente d'aller plus loin dans le dialogue toujours ouvert entre le texte des romans et les géographes. Par une lecture *« de l'écriture romanesque de l'espace et des lieux »* chez Patrick Süskind (*Le Parfum*), John Dos Passos (*Manhattan Transfer*), Michel Tournier (*Les Météores*) et, bien entendu, Julien Gracq (*Le Rivage des Syrtes*), Marc Brosseau ne recherche pas banalement « le documentaire et *le didactique* », mais, plus profondément, ce qui, dans la chair du texte, constitue une « pensée spatiale », ou, plus simplement, de la géographie (L'Harmattan, 246 p., 150 F).

HISTOIRE

● **L'AVENTURE DES MANUSCRITS DE LA MER MORTE,**
sous la direction de Hershel Shanks
Les manuscrits de la mer Morte constituent une bibliothèque de plus de quelque huit cents textes, vieux d'au moins deux mille ans. Marquent-ils le début d'un schisme au sein du judaïsme donnant naissance au christianisme et au judaïsme rabbinique ? Hershel Shanks, directeur de la *Biblical Archaeology Review* et de la *Bible Review*, entouré des plus hautes autorités en la matière, tente de résoudre l'énigme. Par qui, où et pourquoi cette bibliothèque fut-elle réunie ? Quelles en sont les origines : la secte des Esséniens ou les Saducéens (les prêtres du Temple) ? Il se penche plus particulièrement sur les fragments, qui restent les traces les plus anciennes du texte biblique à ce jour, pour ensuite aborder la question de l'antisémitisme : la gestion et l'interprétation des textes en ont-elles été affectées ? Enfin, est analysée la position du Vatican accusé parfois d'occulter les manuscrits de la mer Morte susceptibles d'ébranler la doctrine de l'Eglise (Seuil, 364 p., 140 F).

● **HORACE FINALY, BANQUIER (1871-1945),** d'Eric Bussiere
Longtemps la Banque de Paris et des Pays-Bas se souviendra d'un personnage qui mena ses affaires avec maestria dans l'entre-deux-guerres : Horace Finaly. Il vient de revivre sous la plume d'Eric Bussière. C'est moins la carrière personnelle du banquier qui soutient l'intérêt du lecteur que son extraordinaire pouvoir sur la vie économique et politique de l'époque. Un gâteau de roi : le chapitre 11 où l'on nous explique comment, à travers Hachette, Havas dépendant financièrement de Paribas et les relations personnelles de Finaly avec nombre de journalistes, l'opinion était influencée avec un extraordinaire cynisme (Fayard, 460 p., 160 F).

L'intégrale Atlan

Le catalogue raisonné de l'œuvre complet permet de mettre en lumière un artiste quelque peu négligé aujourd'hui

ATLAN
Catalogue raisonné de l'œuvre complet
de Jacques Polieri, Denise et Camille Atlan.
Préface d'Alain Bonfand,
« Essai de biographie »
par Kenneth White,
1 896 œuvres répertoriées et reproduites,
Gallimard, 675 p., 800 F
jusqu'au 30 juin, 950 F ensuite.

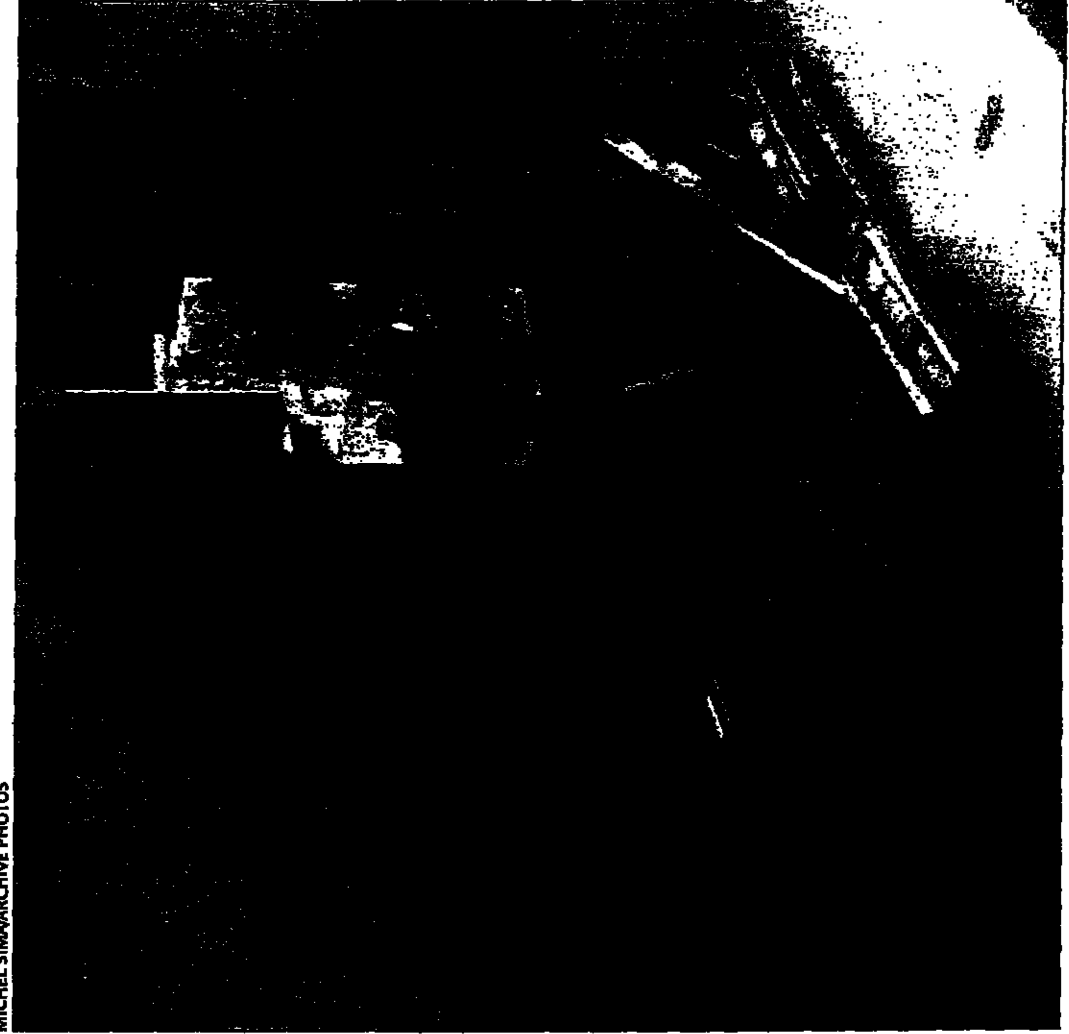
Atlan est un personnage de roman. Au sens propre. Michel Ragon le décrit ainsi dans *Trompe-l'œil*, un livre sur la bohème de Montparnasse paru chez Albin-Michel en 1956 : « *De petite taille, mince et nerveux comme un Arabe, les cheveux noirs et frisés, un seul sourcil noir touffu allant d'un œil à l'autre au-dessus d'un nez kurde, Atlan mêlait à ce physique sévère une gentillesse toute méridionale...* » De la fiction à la raison, il n'y a qu'un pas. Trente-six ans ont été nécessaires pour le franchir : Jean-Michel Atlan est mort, d'un cancer, le 12 février 1960, et le catalogue raisonné de son œuvre n'a été achevé d'imprimer qu'en janvier 1996. Ce livre monumental met de l'ordre dans le parcours tumultueux d'un artiste dont on néglige trop aujourd'hui l'importance. Pourtant, dans l'immédiat après-guerre, c'était vers Atlan que se tournaient tous les jeunes peintres venus chercher fortune et gloire à Paris. Il tenait table ouverte les samedis et l'atelier ne désemplissait pas, si l'on en croit Ragon : « *Dans son vaste atelier près de l'académie de la Grande Chaumière, dont le délabrement garantissait l'ancienneté, Atlan recevait ses visiteurs. (...) Marcel Arland était un familier de son atelier. Jean Paulhan y montait également de temps en temps. Clara Malraux et Jean Duvignaud comptaient parmi les habitués des fameux samedis, ainsi qu'Arthur Adamov. Il y venait en fait les gens les plus divers. Les jeunes peintres étrangers arrivaient dans cette ambiance insolite sans trop marquer de désarroi.* »

Il est aujourd'hui difficile de comprendre ce qui faisait le succès de ces samedis. L'humour de l'hôte, sans doute, y était pour beaucoup. Sa capacité à théoriser aussi, peut-être, et également son goût du didactisme : Atlan avait étudié la philosophie, avant de l'enseigner au lycée Condorcet. La peinture était possible après Auschwitz, mais elle ne pouvait ressembler à rien de connu. Précurseur de l'abstraction lyrique, de l'art informel, et d'un tas d'autres choses, Atlan était intellectuellement mieux armé que d'autres pour donner un sens à ce qui, dans le bouillonnement de la Libération, n'en avait guère. Et, surtout, sa peinture fascinait. Dès ses premières expositions, en 1945 et 1946, elle connut un succès foudroyant. A en croire Ragon, « *Atlan était sans doute le seul "montparno" d'après cette nouvelle guerre dont le pouvoir de rayonnement fût comparable à celui de Picasso trente ans plus tôt...* »

Gertrude Stein ne s'y trompa point : elle visita l'atelier et repartit avec six toiles, qui allèrent rejoindre ses Picasso acquis au début du siècle. Clara Malraux définissait son œuvre comme un « *univers magique (...) un monde intérieur hallucinant, obsédant, étrange et cependant communicable, au point qu'il éveille en nous comme des réminiscences. C'est pourquoi il a une sorte de matérialité qui l'éloigne de l'univers de ceux que nous appelons les abstraits et pourquoi il nous apparaît comme riche de possibilités nouvelles. Le dépaysement que suscite en nous cette peinture, on ne saurait guère l'expliquer ; on le subit, peut-être parce qu'il atteint les zones les plus secrètes de l'homme* ».

Atlan voulait peut-être, simplement, changer le monde. Né le 23 janvier 1913 à Constantine, fils d'une famille juive passionnée par la Kabbale, il quitte l'Algérie pour Paris en 1930. Son mémoire de philosophie porte sur la dialectique marxiste. En ces années de montée des fascismes, il milite, fait signer des pétitions anti-nazies et vit une aventure peu banale, que rapporte Ragon : « *On lui confia un jour un gros revolver et il devint garde du corps de Trotski, qui traversait alors la France. Inutile de dire qu'il n'avait jamais manié un revolver de sa vie. En cours de route, descendu au buffet d'une gare, il se demanda soudain quelle raison personnelle il pouvait bien avoir d'accompagner Trotski, n'en trouva point, et s'enfuit dans la ville inconnue à la recherche d'une synagogue...* »

En poste au lycée Condorcet, il est révoqué en 1940 à cause des lois antisémites. Résistant, il est arrêté le 9 juin 1942. Interné à la Santé, il devient fou. Atlan se prend pour l'évêque de Constantine, et affirme au psychiatre de la prison qu'il communique par télépathie avec sa compagne Denise, elle-même incarcérée à la Roquette. Le médecin l'expédie à Sainte-Anne, lui évitant ainsi le peloton d'exécution. Deux questions se posent encore : Atlan était-il à cette époque réellement fou, et à quel point ? Et était-il réellement communiste, et de quelle obédience ? Pour le premier point, tous les témoignages prouvent qu'il ne fut qu'un très habile simulateur, qui profita de son long séjour à l'hôpital psychiatrique pour réaliser ses premiers tableaux, sur des toiles à matelas. Le second point est plus complexe, et le catalogue raisonné ne s'y attarde que peu : trotskiste tiède, authentique résistant (il sort de Sainte-Anne le 18 août 1944 et participe aux combats vêtu de son pyjama d'aliéné), il est soutenu à ses débuts par le Parti communiste. La première étude importante qui lui est consacrée paraît ainsi dans *Les Lettres françaises*, en 1946. Il semble donc avoir été un temps un « *compagnon de route* » du parti, avant de prendre très violemment position contre la doctrine du réalisme socialiste.



MICHEL SIMA/ARCHIVE PHOTOS

Un « univers magique obsédant, étrange et cependant communicable » Clara Malraux.

A trente-trois ans, Atlan est un artiste comblé. Il signe un contrat avec Aimé Maeght et entre dans un panthéon où gravitent Matisse, Braque, Bonnard, Miro... Il illustre le texte de Kafka *Description d'un combat*. Le sien continue. Espace de liberté, l'abstraction qui commence à triompher lui devient pesante : « *Nous sommes quelques-uns que l'on désigne comme peintres abstraits, mais qui redoutons qu'on ne vienne, en faisant la théorie de cet art, nous prêcher un nouveau dogmatisme.* » Un temps proche du mouvement Cobra, il n'y adhère cependant pas, comme le précise Ragon : « *Artiste foncièrement marginal, l'idée ne lui serait jamais venue de s'enrôler dans quelque groupe artistique que ce fût. Jamais Atlan ne considéra les Cobra autrement que comme de jeunes artistes sympathiques, dont il se savait l'aîné, déjà prestigieux, touché, flatté sans doute par l'admiration sincère qu'ils lui témoignaient.* » Marginal, tout est là. Atlan, sa vie durant, a suivi son chemin, n'hésitant pas à rompre avec Maeght le contrat devenu trop pesant. Il aimait à citer un proverbe berbère : « *Quand les sauterelles arrivent, il vaut mieux planter sa tente ailleurs* », auquel il ajoutait : « *et la mode, en peinture, fait bien plus de ravage que les sauterelles* ». Le catalogue raisonné établi par Jacques Polieri arrive à point pour rappeler qu'au milieu de tant d'insectes Atlan était un colosse, et qu'une rétrospective de son œuvre serait aujourd'hui la bienvenue.

Harry Bellet

L'art du livre

Suite de la page 1

Entre les illustrations, il y a un texte, et dans ce texte des affirmations foudroyantes, du genre « *la Révolution a inventé l'Histoire* » ou « *"Dieu est mort" ne signifie pas que Dieu n'existe pas, comme le proclament les "voyous publics", ainsi que les nomme Heidegger* ». La seconde moitié du livre est moins vibrante et s'achève sur des repères chronologiques et biographiques. Il était temps.

Comment, face à la puissance du système, conserver quelque liberté d'initiative ? Flammarion a choisi la stratégie de l'imprévu. Tout en sacrifiant comme il convient aux rituels du moment, la maison s'autorise deux extravagances. Ce sont deux catalogues certes, mais l'un traite de Petrus Christus (3) et l'autre de Léon Spilliaert (4). Sur le premier, admirable peintre brugeois actif dans le second tiers du XV[e] siècle, il n'existait pas de monographie. Le Metropolitan lui ayant consacré une exposition au printemps 1994, l'occasion était belle de rendre enfin un hommage digne de lui à l'auteur du *Portrait d'un chartreux* et du *Portrait d'une jeune femme* à la coiffure de velours noir, au manteau bordé d'hermine et au sourire retenu. Si éloquentes soient ces compositions religieuses, il ne saurait, en la matière, se mesurer à Van Eyck et à Van der Weyden, faute peut-être d'un sentiment du tragique assez puissant. Mais, dans le portrait, dans la représentation faussement neutre des apparences, il excelle. C'est à peine s'il lui faut le secours d'un symbole – une mouche – pour que l'image du père chartreux à la robe blanche, au regard attentif jusqu'à l'inquiétude suggère le passage du temps. Il suffit de la lueur qui rougoie derrière sa nuque et du détail des tempes, où l'ossature se distingue sous la chair et la peau. Quant au *Saint Eloi* de la collection Lehman, il faudrait des pages pour décrire cet atelier d'orfèvre, image de la prospérité bourgeoise, du culte de la richesse et du luxe – et des vices que ces plaisirs entretiennent, vanité, cupidité, mensonge. La ville se reflète dans un miroir délicieusement ovale. Mais son verre taché se fendille, signe de mauvais augure. Décidément, Petrus Christus méritait mieux qu'un second rôle dans la chronique des Flandres.

Pour Léon Spilliaert, citoyen d'Ostende, la résurrection est moins convaincante. Sa ville natale l'honore d'une rétrospective, qui ira à l'été à La Haye, mais n'aura pas la moindre halte française. Depuis quelque temps, ce symboliste singulier, fort isolé en son temps et fort peu soucieux de sa réputation, bénéficie d'un regain de curiosité. Ses autoportraits dramatiques ont été montrés à Montréal et à Venise. Des paysages ténébreux ont figuré à Paris dans l'exposition By Night. Sur la foi de ces œuvres, il semblait que Spilliaert méritait une étude complète. Le catalogue contraint à modérer un enthousiasme si généreux. S'il n'y manque ni les autoportraits les plus blafards et chlorotiques, si de rares natures-mortes surprennent par leurs cadrages paradoxaux et leur absolu mutisme de choses mortes abandonnées dans des chambres funèbres, marines, vues d'Ostende et allégories ultrasymbolistes révèlent un continuateur des nabis que menace la platitude. Il s'applique, il aspire à une beauté propre et nette, terriblement fastidieuse. Il n'empêche : avoir publié un ouvrage sur Spilliaert est un *acte de résistance presque héroïque* contre la tyrannie de la banalité.

L'autre manière de tenir tête, c'est évidemment de s'affranchir de la loi des expositions et de décider, envers et contre toute mode, de faire tel livre sur tel sujet parce que le sujet importe et que l'auteur est là, évidemment compétent. Le meilleur exemple en la matière – et presque le seul – se nomme Giotto. Dans leur collection au titre baudelairien, « Les Phares », réunion déconcertante de travaux très réussis – le Manet d'Eric Darragon – ou très convenus – un Ingres en particulier –, les éditions Citadelles et Mazenod ont confié à l'historienne d'art italienne Francesca Flores d'Arcais le soin de composer une monographie qui tienne compte des recherches et des campagnes de restauration les plus récentes (5). Se fondant sur ces données et sur une connaissance très attentive de l'histoire politique et sociale, de l'iconographie chrétienne et des détails matériels de l'exécution, l'auteur a rempli son projet : elle signe une somme giottesque, admirablement illustrée de surcroît à grand renfort de dépliants panoramiques et de doubles pages. Si elle ne renouvelle pas l'interprétation des cycles d'Assise et de Padoue – mais le peut-on encore ? –, du moins rend-elle au père de la peinture un admirable hommage.

(3) *Petrus Christus*, de Maryam Ainsworth et Maximiliaan Martens, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Cécile Krings et Catherine Warnant, Flammarion, 232 p., 210 ill., 420 F.
(4) *Spilliaert*, d'Anne Adriaens-Pannier et Norbert Hostyn, Flammarion, 232 p, 220 ill., 200 F.
(5) *Giotto*, de Francesca Flores d'Arcais, traduit de l'italien par Paul Alexandre, éd. Citadelles et Mazenod 384 p., 209 ill., 880 F jusqu'au 30 juin, 1 100 F ensuite.

Philippe Dagen

Les racines de l'Amérique

Révisée, la volumineuse monographie de José Alcina Franch consacrée à l'art précolombien demeure par trop lacunaire

L'ART PRÉCOLOMBIEN
de José Alcina Franch.
Ed. Citadelles et Mazenod,
620 p., 950 F

Dans le domaine des livres d'art, les « Mazenod » ont une place à part. Ces épaisses monographies consacrées à une civilisation sont considérées comme des monuments. Par la taille et le poids des volumes (leur prix aussi), par la qualité de l'iconographie et son abondance, le sérieux des textes et la notoriété des auteurs. Mais les monuments ne sont pas à l'abri des atteintes du temps. Même dans le domaine de l'histoire de l'art, les révisions sont parfois nécessaires. Fallait-il rééditer *L'Art précolombien* de José Alcina Franch, publié en 1978 ?

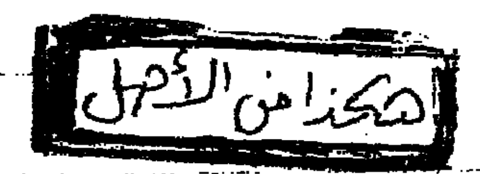
Le parti pris de l'auteur, professeur émérite des universités de Madrid, Séville et Valence, reste inchangé. Il nous livre une série d'exposés très nourris sur les grandes aires culturelles « *historiques* » du continent américain, en privilégiant la chronologie. L'apparition dans l'ouvrage des différentes civilisations est donc fonction de l'évolution de ces sociétés, qui passent, en quelque trois ou quatre mille ans, du stade de la cueillette et de la chasse à celui des grands empires centralisés. Après les Olmèques, qui émergent vers l'an 1500 avant notre ère du côté du golfe du Mexique – on connaît les énormes visage humains monolithiques qu'ils ont laissés et moins les délicates statuettes féminines (effigies de la Terre mère ?) –, José Alcina Franch nous emmène vers la cordillère des Andes – côté Pérou – sur les traces de la civilisation Chavin, à peu près contemporaine des Olmèques.

Il analyse ensuite les civilisations dites « classiques ». Dans l'hémisphère Nord, sur les hauts plateaux mexicains, celles des Zapotèques de Monte Alban ou de la vallée d'Oaxaca (500 av. J.-C.-750 ap. J.-C.) et de Teotihuacan (200 av. J.-C.-700 ap. J.-C.), qui déroule ses immenses pyramides à degrés au nord de Mexico. Plus au sud, les terres chaudes du Yucatan verront éclore les splendeurs mayas en deux épisodes (ancien empire, 400-900 et nouvel empire, 1000-1400). Du côté de la cordillère des Andes, ce classicisme est représenté par les civilisations Mochica et Nazca, avec leurs personnages stylisés et un goût prononcé pour les formes géométriques. Ceux que José Alcina Franch nomme les post-classiques sont représentés dans l'hémisphère Nord par les Toltèques et les Mixtèques et dans la cordillère andine par la civilisation de Chimu. Ils seront respectivement supplantés vers la fin du XIII[e] siècle par les deux empires qui auront à affronter les Occidentaux, celui des Aztèques et celui des Incas. Leur existence va être brutalement brisée à la suite de cette confrontation, au début du XVI[e] siècle.

ABSENCES

Ces civilisations sont étudiées à la lumière de l'anthropologie, « *ce qui éloigne l'art d'une critique exclusivement esthétique ou historiciste et l'englobe dans une interprétation à caractère plus social* », nous dit l'auteur. Les ajouts de la présente édition font effectivement état des analyses les plus récentes dans le domaine des symbolismes mythico-religieux, politiques et linguistiques, fortement liées à l'utilisation de ces méthodes anthropologiques. Mais si, dans un chapitre entièrement nouveau, sont pointées les recherches effectuées ces dernières années, en particulier dans le domaine de l'archéologie, José Alcina Franch avoue ne pas avoir abordé « *des centaines d'arts et de cultures de vastes régions de ce continent, comme les Etats-Unis ou le Canada, le Vénézuela, ou le Brésil, ou l'immense cône Sud* ». Aucune mention n'est faite (sauf en passant) des civilisations caraïbes – les Taïnos en particulier. Rien sur celles de la côte Pacifique, dont Claude Lévi-Strauss a depuis longtemps souligné l'intérêt. Rien sur les Chacos du Nouveau-Mexique ou sur l'aire Inuit ; rien sur les Hopewell des Woodlands, sinon pour signaler les travaux archéologiques de Jefferson à la fin du XVIII[e] siècle. Or l'étude et la connaissance de ces cultures ont notablement progressé depuis la première édition du volume. Ces lacunes – revendiquées – sont d'autant plus regrettables que l'auteur déplore le manque d'intérêt longtemps rencontré en Europe par ces arts trop éloignés des canons occidentaux. L'auteur ne retient pourtant que les civilisations « *ossifiées* », oubliant les « *primitifs américains* ». Une approche élargie de l'ensemble des civilisations amérindiennes aurait peut-être permis de donner une vision vraiment nouvelle du continent.

Emmanuel de Roux



Inventaires pour aujourd'hui

Comment s'y reconnaître dans l'art contemporain, parmi tant de tendances et de doctrines ? Deux ouvrages à vocation pédagogique s'efforcent de procéder à des inventaires.

PETIT DICTIONNAIRE DES ARTISTES CONTEMPORAINS
de Pascale Le Thorel-Daviot.
Bordas, 288 p., 455 ill., 198 F.

ART CONTEMPORAIN EN FRANCE
textes de Jean-Louis Andral et Alain Cueff,
avant-propos d'Yves Mabin.
Ministère des affaires étrangères, 182 p., 50 F.

Le siècle finit et le besoin de le raconter grandit à mesure que la fin approche. Quoi de mieux qu'un tel moment pour composer une chronique séculaire ? Le besoin est d'autant plus intense que les dernières décennies ont été prodigues de mouvements artistiques contradictoires. Il faut donc, avant toute autre entreprise plus analytique, établir des inventaires, avec la terrible question de l'exhaustivité que doivent affronter leurs auteurs.

Dès le titre de son ouvrage, Pascale Le Thorel-Daviot veut se prémunir contre tout reproche de cet ordre. D'un *« petit dictionnaire »*, on ne saurait attendre la prolixité infinie qui fait la gloire des encyclopédies ou des « grands » dictionnaires. Seconde précaution : la préface avertit que par *« artistes contemporains »* il faut entendre ici artistes nés après 1900. Ce décret débarrasse l'auteur du soin de rédiger les notices Picasso, Beckmann ou Duchamp. Elle a pensé devoir cependant consentir des exceptions pour Ernst – né en 1891 – ou Masson – né en 1896. Le surréalisme serait-il plus *« contemporain »* que le cubisme et dada ? Si telle est l'idée sous-entendue, il ne serait pas mauvais de la justifier.

Tel qu'il a été compilé, ce dictionnaire comprend 455 notices, toutes composées d'une image, d'une courte biographie, d'une présentation de l'oeuvre en quelques phrases, d'une citation de l'artiste jugée caractéristique et d'une brève bibliographie. Ce système est excellent et les citations, bien choisies, donnent à l'ensemble un dynanisme dont ce genre d'exercice n'est pas coutumier. On avait oublié que Nam June Paik a déclaré un jour : *« Je suis un homme pauvre, issu d'un pays pauvre, je dois divertir à chaque instant. »* Il faudrait méditer aussi l'opinion de James Rosenquist : *« La peinture n'est pas quelque chose que l'on peut produire comme on produit des objets à la chaîne, contrairement à ce que semblent penser certains. »* Des générations de professeurs trouveront dans cette anthologie des dizaines de sujets de dissertation.

MORLEY, REINHARDT...

Ils en conseilleront la consultation à titre d'initiation, parce que les notices se veulent claires, précises et synthétiques, parce que les images ont été élues pour leur valeur emblématique et parce que cet inventaire accueille les courants les plus contradictoires et s'intéresse avec autant de soin à Malcolm Morley qu'à Reinhardt, à Mucha et à Jean-Pierre Pincemin qu'à Martin Puryear. Les 455 élus l'ont été après consultation d'une vingtaine de conservateurs, critiques et historiens d'art de toute nationalité. Les partis pris des uns ont été compensés par les certitudes des autres, de sorte que, par un système de pondération statistique, l'auteur a obtenu une sélection convenablement hétérogène et équilibrée, dans laquelle aucun mouvement ne prend véritablement l'ascendant sur ses adversaires. Peintres, sculpteurs, artistes vidéo et « installationnistes » se partagent également les pages. Sans doute faut-il déplorer des absences fâcheuses – Vincent Bioulès ou Lydia Dona, pour citer deux exemples antithétiques – et des présences probablement inutiles, mais le résultat demeure assez juste. Seule objection sérieuse : les photographes sont réduits à rien, comme si Richard Avedon ou Nan Goldin étaient moins des artistes que les vidéastes Bill Viola et Gary Hill. Une seconde édition devra corriger cette lacune incompréhensible.

Un mérite, à l'inverse : on ne trouve ici trace ni de gallocentrisme ni, danger aussi sérieux, du dédain de l'art français, si répandu aujourd'hui. Et un autre avantage : ce dictionnaire se risque à nommer ceux qui, parmi les artistes nés autour de 1960, seraient dès maintenant assurés de demeurer dans l'histoire. A demi-mot, des préférences s'avouent, du côté de la peinture plutôt que du côté de l'installation. Un exercice distrayant consisterait donc à comparer la liste des « jeunes » ainsi réunis à celle qu'avance *L'Art contemporain en France*, austère publication des Affaires étrangères qui se compose de deux essais introductifs et d'une bibliographie par artiste. Le propos annoncé est de réunir *« une liste d'ouvrages publiés en français et qui devraient être disponibles dans toutes les bibliothèques de nos établissements culturels à l'étranger, mais aussi des universités et des musées étrangers spécialisés en art moderne ou contemporain »*. Le dessein est ambitieux, la mission assurément nécessaire.

Dans leurs textes généraux, Jean-Louis Andral et Alain Cueff s'en tiennent à la plus scrupuleuse neutralité et se gardent de choisir trop ostensiblement un parti critique. Tout au plus soupçonne-t-on Cueff de ne pas adhérer sans réserve à *« la vision progressiste de l'histoire »*, autrement dit à l'académisation de l'avant-gardisme dans un formalisme autiste.

Reste la liste des livres à connaître, c'est-à-dire la liste des artistes dignes d'intérêt. Pour les morts, fort peu de désaccords entre cet inventaire et le *Petit Dictionnaire*. Chacun sait que, sans négliger les abstraits des années 50 et leurs héritiers, il faut rendre hommage à Jean Hélion, à Etienne-Martin et à Gasiorowski. Ainsi se constitue un socle commun, qui sans doute ne se modifiera plus que par nuances. Autre dénominateur commun : le quatuor des peintres français Raysse, Rouan, Garouste et Alberola, qui, en dépit de leurs différences profondes, sont réunis désormais de façon presque obligée dans les salles de musée et dans les livres.

« RACCOURCIS »

Les antagonismes ne se révèlent qu'à propos de ceux qui sont nés voilà trente ou quarante ans. Fabrice Hybert ou Marc Desgrandchamps ? Jean-Michel Othoniel ou Yan Pei Ming ? Il faut se prononcer. Les premiers cités tiennent pour la mise en scène de bricolages néodadaïstes et postconceptuels, avec objets trouvés, citations et dérision. Les seconds font des tableaux. Ils ont la faveur de Pascale Le Thorel-Daviot, mais l'art contemporain en France les ignore, alors qu'il énumère pieusement les catalogues consacrés à Hybert, Othoniel et Sorin. Il est vrai qu'une note liminaire implore le lecteur de *« pardonner les inévitables raccourcis et omissions »*, inévitables, en raison de la *« relativité du présent »*. La formule est charmante. Il semble néanmoins que ladite *« relativité »* ne soit qu'une excuse facile et le déguisement sous lequel se dissimulent des opinions fermes et arrêtées. On ne s'en inquiéterait pas outre mesure si l'ouvrage n'émanait d'un ministère et ne se parait donc de l'autorité qui sied à toute publication officielle.

Ph. D.

Balthus, histoire et légende

Le peintre se dérobe, parle peu et cultive l'énigme. Claude Roy a tenté son portrait. L'exercice est périlleux

BALTHUS
de Claude Roy.
Gallimard,
272 p., 321 ill., 450 F jusqu'au 31 août, 560 F ensuite.

D'un peintre qui répond aux questionneurs *« je n'aime pas parler de ma peinture parce que parler peinture pour moi, c'est (...) essayer d'exprimer très mal, avec des mots, ce que j'ai dit beaucoup mieux avec ma peinture »*, d'un ermite qui cultive le mystère et sa réputation d'esprit paradoxal, il ne peut être commode d'écrire la vie ou un portrait. Confiant dans l'amitié qui le lie à Balthus, Claude Roy s'y est cependant essayé. Fort des quelques récits et anecdotes inédits qu'il a recueillis, il a tenté de reconstituer une biographie que Balthus aime à laisser incertaine, hors les rencontres des plus illustres de ses contemporains. A force de constance et d'indiscrétion habilement employée, il est parvenu à savoir un peu précisément ce que furent l'enfance de Balthazar Klossowski de Rola – celle d'un prodige qui étonnait Bonnard et Denis –, son adolescence, l'entre-deux-guerres de Balthus débutant – entre Derain et surréalisme – et, des décennies plus tard, les années les plus publiques, passées à régenter et restaurer l'Académie de France à Rome. Ces progrès dans la connaissance historique sont d'autant moins négligeables que le récit s'accompagne de la révélation de toiles jusqu'alors dissimulées dans des collections privées. Il n'en demeure pas moins des périodes ténébreuses, que quelques allusions – les seules que Balthus a consenties – ne suffisent pas à éclairer.

Avec moins de difficultés, Claude Roy dispose dans un ordre logique les éléments d'une esthétique balthusienne qui demande références et vérifications au Quattrocento et à la Chine, à Courbet et à Breughel. *« Tous ont en commun,* dit aujourd'hui le peintre, *la même conception, la conception chinoise de la peinture, qui ne tend pas à la représentation des choses mais à l'identification (...). »* Ces déclarations, le biographe s'efforce d'en vérifier la pertinence dans les tableaux et il y parvient quand il s'attache aux grands paysages du Morvan et d'Italie, aux nus des années 60 et aux dessins. Les premières œuvres trahissent d'autres influences variées et datées, cubisme tempéré de Roger de la Fresnaye pour *La Caserne* et sécheresse ironique de Coumnes pour *Alice*, jeune fille de 1933 qui se peigne debout, l'air égaré, la robe roulée sur les hanches et retroussée très haut. La présence de Picasso se reconnaît à une certaine manière de peindre les visages comme s'ils étaient de pierre et d'accentuer arcades, paupières et saillies des lèvres. D'autres noms viennent à l'esprit, du Douanier Rousseau au Dix de la Nouvelle Objectivité – autant d'hypothèses que le peintre refuserait.

Sera-t-il plus satisfait de se trouver placer à l'enseigne du « beau métier » ? Roy, se réclamant de Lévi-Strauss, regrette que se perde *« le savoir artisanal hérité des vieux maîtres »*, dont Balthus serait l'un des seuls au XXe siècle à préserver l'essentiel. L'éloge surprend, adressé à un artiste qui ne déteste pas les archaïsmes d'un dessin par triangulations et s'inspire à l'occasion des estampes japonaises pour opposer des surfaces de couleurs simplement découpées. A trop tirer son héros du côté de la nostalgie des musées, à trop célébrer sa dextérité et son amour des compositions savantes, Claude Roy ferait oublier l'auteur de *La Leçon de guitare* et de *La Toilette de Cathy*, le contemporain de Bataille et de Bellmer. Or il se pourrait que ce Balthus incongru, licencieux, pornographique quelquefois, l'histoire le préfère au virtuose qu'il est devenu plus tard.

Ph. D.

livraisons

● **PEINTURE MODERNE ET TRADITION ROMANTIQUE DU NORD**, de Robert Rosenblum
En dépit de sa notoriété aux Etats-Unis, cet essai a attendu vingt ans une traduction française. La généalogie esthétique qu'il décrit, de Friedrich et Blake à Newman et Rothko en passant par Van Gogh et Kandinsky, serait celle de l'aspiration au sublime et de l'effusion mystique, Paysages ouverts sur l'infini de la mer et des cieux, nocturnes et symboles religieux font l'essentiel d'une iconographie dont Rosenblum suit l'évolution du début du XIXe siècle jusqu'à l'expressionnisme abstrait. Nord contre Sud, protestantisme contre catholicisme, Baltique contre Méditerranée, Berlin contre Paris : le jeu des contraires n'en finit pas, au risque de tomber dans la facilité d'un système binaire qui exclut nuances et pensée de l'Histoire. De telles synthèses, fondées sur une belle idée générale, si séduisantes soient-elles d'abord, incitent en effet leur auteur à faire entrer, de force au besoin, œuvres et artistes dans les catégories qu'il a créées (traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Dominique Le Bourg, Hazan, 248 p., 314 ill., 190 F).

● **LA PEINTURE MONOCHROME, HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE D'UN GENRE**, de Denys Riout
Pour dire tout sur le monochrome, qui semble ne rien dire, Riout a divisé son ouvrage en trois parties qui se juxtaposent plus qu'elles ne s'articulent. La première, historique et esthétique à la fois, récapitule les premières apparitions de toiles couvertes d'une seule couleur – ou apparemment couvertes d'une seule couleur. Dans cette galerie des fondateurs, Malevitch – comme il se doit – occupe la place du père et, après lui viennent les abstraits américains des années 50 et Klein, adroitement présentés. Le second tiers, historique et critique, tente un panorama du monochrome au temps de son succès. La dernière partie, moins attendue, dans laquelle l'auteur tente une archéologie du monochrome, est cependant la plus remarquable (éd. Jacqueline Chambon, 320 p., 150 F).

● **OBSESSIONS ET PERVERSIONS DANS LA LITTÉRATURE ET *LES DEMEURES À LA FIN DU XIXe SIÈCLE***, de *Séverine Jouve*
A l'origine de cet essai, une idée juste : dans la période symboliste, une analogie s'établit entre écriture et décor. Le style « artiste » des Goncourt se réalise dans l'aménagement d'une demeure devenue tout entière cabinet de collection et théâtre privé pour d'interminables cabotinages. Le des Esseintes de Huysmans pousse le système jusqu'à la monomanie et ne sort plus du temple qu'il s'est à lui-même dédié. Car dehors, qu'y a-t-il ? Des humains, du mouvement, du bruit, du danger peut-être. En rassemblant et analysant romans et souvenirs, correspondances et réflexions de médecins, en glissant de Baudelaire jusqu'à Montesquiou et Loti – vraie décadence, celle-ci –, Séverine Jouve a composé un excellent essai d'histoire du goût (éd. Herman, 284 p., 90 F).

● **SAINTE-CÉCILE D'ALBI, PEINTURES**, texte de Jean-Louis Biget, photographies de Michel Escourbiac
Dans la cathédrale Sainte-Cécile d'Albi, colossal bâtiment de brique entrepris en 1277, sur une superficie non moins démesurée – vingt mille mètres carrés –, des peintres, dans les premières décennies du XVIe siècle, ont déployé des cycles décoratifs d'une abondance et d'une complexité remarquables. A cet ensemble, il fallait un inventaire descriptif et analytique digne de lui. Un médiéviste et un photographe se sont donc mis au travail, et leurs recherches ont produit un ouvrage exemplaire de clarté et de précision. Chaque motif du Jugement dernier et du plafond a été étudié, chaque figure identifiée, Sybille persique ou allégorie de la Tempérance, effigie de Louis d'Anjou ou assemblée des Vierges folles et sages. Quelle satisfaction si toutes les fresques des églises de France étaient traitées avec autant de science ! (Préface de Jean Favier, éd. Odyssée, 228 p.)

L'EDITION FRANÇAISE

● **Du nouveau chez Desclée.** *Les éditions Desclée de Brouwer* lancent « Midrash », une nouvelle collection dirigée par le psychanalyste Gérard Haddad, mêlant les grands classiques du judaïsme et les essais sur différentes questions d'actualité liées à la culture juive. Les deux premiers sont *L'Enfant illégitime*, « sources talmudiques de la psychanalyse », de Gérard Haddad, et *Questions au judaïsme*, des entretiens d'Elisabeth Weber avec Emmanuel Levinas, Jacques Derrida, Pierre Vidal-Naquet, Jean-François Lyotard, Léon Poliakov, Rita Thalmann et Luc Rosenzweig.

● **Prix littéraires.** Le prix Méditerranée a été décerné à Hector Bianciotti pour son récit *Le Pas si lent de l'amour* (Grasset), et le prix Méditerranée étranger à l'écrivain turc Yachar Kemal pour *La Voix du sang* (Gallimard) – les deux lauréats recevront leur prix à Perpignan, samedi 15 juin. Le prix Méditerranée des lycéens à Jean Joubert pour *Une embellie* (Actes Sud) ; le prix Vaugelas à Gérald Antoine pour l'ensemble de son œuvre ; le premier prix littéraire des Etudiants à Alain Gheerbrant pour *La Transversale* (Actes Sud) ; le prix Grand Cru à Robert de Goulaine pour *Le Livre des vins rares ou disparus* (Bartillat).

● **Kadaré à l'Institut.** L'écrivain albanais Ismaïl Kadaré a été élu, lundi 6 mai, membre associé étranger de L'Académie des sciences morales et politiques, au fauteuil du philosophe Karl Popper.

● **Noêsis, un éditeur centré sur l'histoire.** Une nouvelle maison d'édition à dominante historique baptisée Noêsis vient de voir le jour. Ses responsables comptent publier douze livres par an, lesquels seront diffusés et distribués par le CDE et la Sodis, filiales de Gallimard. L'objectif est de faire paraître des *« ouvrages de référence, accessibles à un large public »*. Les deux premières publications sont une *Histoire de la contraception*, par Angus McLaren, professeur d'histoire à l'université de Victoria, au Canada, et *Les Trois Communismes de Marx*, par Francis Kaplan, professeur émérite de philosophie à l'université de Tours.

Rectificatifs

Nouveau directeur général des éditions J'ai lu, Frédéric Morel succède à Jacques Goupil et non à Jacques Sadoul, comme nous l'avons indiqué par erreur. Celui-ci reste directeur littéraire de J'ai lu.

Le numéro de téléphone du festival « Le 18e : tout un poème » est le 42-54-25-78. D'autre part, le colloque sur « Shoah, mémoire et écriture : Primo Lévi et le dialogue des savoirs » aura lieu, à Nancy, le 11 mai et non le 7, comme nous l'avons annoncé.

Une erreur a rendu incompréhensible la dernière phrase de la chronique de Philippe Simmonot (« Le Monde des livres » du 26 avril). Il fallait lire : *« Alors, pourquoi tant de hargne ? »*

Une manifestation d'intérêt national à Bogota

La France est cette année l'invitée d'honneur de la grande manifestation colombienne. Une occasion de s'ouvrir davantage au marché latino-américain

Les douaniers colombiens n'en sont toujours pas revenus : 12 000 livres, une chouette empaillée, la maquette de la fusée Ariane, des CD-ROM et des tonnes de beurre des Charentes ont – entre autres choses tout aussi incongrues et disparates – débarqué cette semaine à Bogota (2 600 mètres d'altitude), la capitale de la Colombie. Une centaine d'intellectuels français – chefs cuisiniers compris – accompagnent ces colis : la France est le pays invité d'honneur de la Foire internationale du livre de Bogota, qui se tient du 8 au 20 mai. *« Cela faisait douze ans – la France était alors l'invitée d'honneur de la Foire du livre de Francfort – qu'il n'y avait pas eu à l'étranger une mobilisation de cette ampleur, notamment des pouvoirs publics, autour du livre »*, affirme Serge Eyrolles, président du syndicat national de l'édition, fraîchement arrivé.

Depuis la création de la Foire du livre de Bogota, il y a neuf ans, c'est la première fois qu'un pays non latino-américain et non hispanophone est l'invité d'honneur de cette manifestation considérée comme l'une des plus importantes de la région, à côté des foires de Buenos Aires (Argentine) et de Guadalajara (Mexique). Plus d'un demi-million de visiteurs viennent chaque année arpenter les 50 000 mètres carrés réservés au livre dans le centre d'exposition de Bogota Corserias.

Pour les Colombiens, l'événement revêt une grande importance culturelle et éducative. Il a même été déclaré *« d'intérêt national »* par le gouvernement précédent dans le cadre de la dernière loi sur le livre qui cherche à développer l'industrie éditoriale et à promouvoir l'accès à la lecture. Le public a l'occasion de voir des livres du monde entier, d'en acheter – ce qui n'est pas toujours facile en Colombie étant donné la pauvreté du réseau de librairies –, de rencontrer des auteurs et des éditeurs et d'assister à de nombreuses manifestations qui dépassent souvent largement le lieu d'exposition de la foire pour investir toute la capitale à travers les musées, les bibliothèques et les universités. Un pavillon entier est aussi réservé aux enfants et aux adolescents. *« Tous les ans, pendant deux semaines, on est traités comme des rois, et ce n'est pas si fréquent pour un écrivain »*, avoue avec délectation l'auteur colombien German Espinosa dont le roman *La Cartagénoise* vient d'être traduit aux éditions La Différence (« Le Monde des livres » du 19 janvier).

LIEU D'ÉCHANGES

Professionnellement, la Foire du livre de Bogota est surtout un lieu de rencontres, les ventes et les achats de droits d'auteur se négociant principalement à la foire mexicaine de Guadalajara. Mais la Colombie est devenue au fil des ans, et notamment à la suite des crises mexicaine et argentine, un des principaux centres éditoriaux d'Amérique du Sud (en 20 ans, la production de livres a été multipliée par vingt). Grâce à une industrie graphique performante, le pays est le premier exportateur de livres du continent sud-américain. C'est aussi le premier fabricant mondial de livres animés (60 % de la production mondiale), qui, face à la concurrence asiatique, continue de bénéficier d'une longue expérience en la matière.

De manière générale, la qualité des livres colombiens – impression, photos, couvertures –, notamment dans le domaine du livre d'art, est reconnue par le milieu professionnel. Une des principales maisons d'édition d'Amérique latine est aujourd'hui colombienne : les éditions Norma, qui appartiennent au groupe Carvajal – leader en industrie graphique et production de livres animés –, ont développé depuis cinq ans, en plus des départements de livres scolaires, de livres de références, de livres d'administration et de livres de jeunesse, une section « littérature et essais » d'un rare dynamisme. Elles viennent aussi de créer un département multimédia. Ce sont elles qui publient et diffusent dans les pays andins le dernier livre de Gabriel Garcia Marquez, *Noticia de un secuestro*, qui sera lancé à 200 000 exemplaires lors de la Foire du livre.

Pour la France, l'intérêt de cette foire est double. Elle peut permettre de relancer la vente de livres français dans un pays qui a été un peu délaissé : vendre 12 000 livres en langue française en trois semaines dans un pays non francophone, même si les francophiles sont nombreux chez les élites, est une gageure. Aussi, les exposants français ont décidé d'offrir au public un véritable parcours didactique. *« Il s'agit d'amener les gens au livre en utilisant celui-ci comme un objet vivant »*, explique Xavier d'Arthuys, commissaire général de l'exposition française. Pour cela sont montrées, sur environ 3 000 mètres carrés, entre des espaces de librairies, les reproductions immenses du livre d'enluminures des frères Limbourg, *Les Très Riches Heures du duc de Berry*, une exposition du Muséum d'histoire naturelle sur la naissance du monde – d'où les animaux empaillés –, des décors de tables d'écrivain (Mme de Sévigné, Proust, etc.) et deux sculptures – d'un Colombien, Edgar Negret, et d'une Française, Federica Matta – inspirées des mythologies de la Création.

« LATINONET »

Un pavillon entier est réservé à la démonstration du multimédia et à un café Internet (Latinonet). Et comme l'exposition est placée sous le titre alléchant « Les saveurs du savoir », il y a aussi un restaurant-bistrot parisien (ce qui explique le beurre des Charentes, entre autres produits du terroir) tenu par le lycée hôtelier de La Rochelle, et de nombreux dîners organisés sous l'égide de grands chefs. Du point de vue éditorial, il s'agit aussi pour la France, et c'est sans doute le plus important, de profiter de l'occasion pour établir des relations directes avec les éditeurs colombiens ou latino-américains dans le domaine des ventes de droits et de la traduction. L'espagnol est la principale langue de cession de droits de livres français et, jusqu'à il y a peu, les éditeurs français cédaient leurs droits mondiaux à l'Espagne sans se soucier de la distribution. *« Aujourd'hui, on divise les territoires. On cherche à savoir qui est distribué par qui »*, estime Claire Teuwissen, des éditions Calmann-Lévy, venue animer une table ronde sur ce sujet.

Certains livres, notamment en psychanalyse, ou dans l'ensemble des sciences humaines, intéressent par tradition plus l'Amérique latine que l'Espagne. *« Economiquement, c'est un marché important qui a longtemps été occulté par l'Espagne »*, souligne le président du syndicat national de l'édition. Les problèmes de traduction devraient aussi être évoqués dans le même sens : les éditeurs colombiens cherchent aujourd'hui à réaliser leurs propres traductions, souvent différentes de l'« espagnol d'Espagne ». *« La littérature anglo-saxonne a largement supplanté la littérature française dans nos régions. Il faut souvent attendre très longtemps pour qu'un auteur français soit traduit ou distribué sur le continent »*, regrette Moïses Melo, qui vient de traduire Daniel Pennac. Pour ce directeur du département de littérature et essais des éditions Norma, la présence de la France à Bogota est une aubaine pour négocier car, *« sinon, il n'y a que Francfort une fois par an, c'est peu »*.

Les plus grands éditeurs français ne se seront pourtant pas déplacés pour l'occasion. Les auteurs, si : plus de cinquante écrivains, dont Jean Baudrillard, Alain Gheerbrant, Bertrand Visage, Emmanuèle Bernheim, Jean-Claude Carrière, Olivier Rolin, Serge Pey, Jean-Pierre Luminet, Patrick Chamoiseau. Impossible de les citer tous ici... Des spécialistes du droit, de la traduction, du multimédia se sont empressés de répondre à l'invitation. Gageons qu'ils seront reçus comme des rois par les Colombiens.

Anne Proenza

Le purgatoire de La Bruyère

Partenaire oublié de Jean de La Fontaine – on aurait pu célébrer l'an dernier les 350 ans de sa naissance –, Jean de La Bruyère ne fait guère d'ombre ces jours-ci à Mme de Sévigné, disparue moins d'un mois avant lui au printemps 1696. Aucune commémoration importante en vue d'ici la fin de l'année. On signalera toutefois la reprise au Mans, le 28 mai, de l'adaptation scénique des *Caractères* créée par le Théâtre du Feu de Mont-de-Marsan.

On peut s'étonner de ce silence, qui ressemble à une malédiction posthume : sa mort à l'hôtel des Condé à Versailles, dans la nuit du 10 au 11 mai 1696, n'occupe que quelques lignes – chaleureuses mais brèves – dans les *Mémoires* de Saint-Simon : *« Le public (...) perdit un homme illustre par son esprit, par son style et par la connaissance des hommes : je veux dire La Bruyère qui mourut d'apoplexie à Versailles, après avoir surpassé Théophraste (...). C'était d'ailleurs un fort honnête homme, de très bonne compagnie, simple, sans rien de pédant. Je l'avais assez connu pour le regretter, et les ouvrages que son âge et sa santé pouvaient faire espérer de lui. »* Un parcours biographique discret, sinon obscur, et une œuvre inachevée – hormis *Les Caractères* dont la neuvième édition parut en 1696 justement – dépecée à contresens en anthologies et citations exemplaires, qui a du mal à se remettre de l'usage pédagogique que lui assigna le Premier Empire.

Voilà qui semble avoir découragé les fanatiques des célébrations nationales, puisque à l'automne on n'attend guère qu'une exposition à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris (« Les Parisiens de La Bruyère », du 4 octobre au 10 novembre) et un solide colloque en Sorbonne (« La Bruyère. Le métier du moraliste » du 7 au 9 novembre). Avec une exposition « De La Bruyère aux moralistes d'aujourd'hui » au Centre culturel André-Malraux du Pecq (Yvelines) du 7 au 26 octobre et un projet de spectacle, toujours dans les Yvelines, du centre culturel Jean-Vilar de Marly-le-Roi, c'est presque tout. Et c'est bien peu au regard de la dette que reconnaissent envers lui Sainte-Beuve, Flaubert, Proust ou Gide, qui confie dans son *Journal* se laver, en reprenant le moraliste, *« de toutes les agitations, les tourments, les médiocres et vaines contorsions de ce jour »*. Sa prose magnifique, qui tisse des rapports subtils et serrés entre le style et le sens, recèle une force et une beauté mystérieuses dont on comprendrait mal que notre époque fasse l'économie. Manque-t-elle à ce point de caractère ?

Philippe-Jean Catinchi

A L'ETRANGER

Traducteurs de néo-hellénique à Delphes

Depuis plusieurs années, la Grèce fait connaître à l'étranger ses écrivains contemporains. *« Notre langue est d'une portée limitée. Peu de gens la parlent. Il faut donc étendre notre public de lecteurs »*, déclarait le représentant du ministère de la culture de la République hellénique lors de l'ouverture du colloque sur la traduction en langues étrangères de la littérature néo-hellénique qui a eu lieu du 26 au 28 avril au Centre culturel européen de Delphes. Il réunissait des éditeurs, des auteurs, des traducteurs et des critiques représentant les cinq grandes langues de l'Europe (anglais, espagnol, italien, allemand, français).

Tout un programme a donc été mis sur pied par la Fondation culturelle grecque pour la promotion et la diffusion de la culture en dehors de ses frontières, notamment dans l'Union européenne, par des subventions à la traduction, par la création de chaires de langue néo-hellénique dans les universités étrangères pour former des traducteurs, par l'aide aux éditeurs. Ainsi, chez Actes Sud depuis 1991, en coédition avec l'Institut français d'Athènes, sous la direction de Catherine Velissaris, une quinzaine de titres ont paru dans la collection « Lettres grecques » ; chez Hatier, avec la Librairie Kauffmann d'Athènes, la collection « Confluences » compte une trentaine de titres ; quelques auteurs également au Seuil, une collection bientôt à L'Harmattan.

On a assisté à une intensification notable des traductions après les « Belles Etrangères » de 1990. Mais, à part les poètes nobélisés ou encore Cavafy, dont la présence domine le siècle, la poésie reste une terre inexplorée. C'est pourquoi un traducteur, Michel Volkovitch, et la librairie hellénique de Paris (Desmos, 14, rue Vandamme, 75014 Paris) ont créé, en 1995, les « Cahiers grecs », pour publier des poètes, d'élégants petits volumes bleus, bilingues, tirés à mille exemplaires. Huit volumes ont déjà paru.

Enfin, le Centre de la traduction littéraire (CLT), créé il y a une dizaine d'années à l'Institut français d'Athènes, s'attache au développement du dialogue franco-grec par la traduction de textes des deux littératures, créant un vivier de traducteurs. Il fait partie des dix collèges européens de traduction littéraire existant à l'heure actuelle, qui souvent reçoivent des traducteurs en résidence. Il a également publié un très utile *Guide des auteurs grecs en français* et des livres sur la Grèce (CLT, 31, rue Sina, 10680 Athènes)

● **ETATS-UNIS : DES POÈTES PAR MILLIERS**

Le poète d'origine russe Joseph Brodsky, Prix Nobel de littérature en 1987, mort en janvier, avait prévu de faire du mois d'avril le premier mois national de la poésie aux Etats-Unis. La relève a été assurée : il y a eu beaucoup de lectures publiques organisées dans les librairies et les bibliothèques, les hôpitaux, les prisons, voire des bars ou des cafés. On ne peut pas vraiment parler de regain de la ferveur poétique, mais il se publie environ un millier de titres par an et les ventes sont en très légère augmentation.

● **SYLVIA PLATH EN ESPAGNOL, CORTAZAR EN ALLEMAND**

Une partie des Journaux de Sylvia Plath va être publiée par Alianza dans les jours qui viennent. Rédigés sur des cahiers ou des feuilles volantes, ils ont été en partie perdus (et en particulier celui qu'elle a tenu jusqu'à sa mort), mais la majorité est conservée au Smith College (Massachusetts). Un cahier entier a été détruit par son ex-mari, Ted Hughes, parce qu'il ne voulait pas que leurs enfants puissent en prendre connaissance. C'est son éditrice, Frances McCullough, qui a effectué la sélection pour Alianza.

A Francfort, Suhrkamp Verlag publie *Die Autonauten auf der Kosmobahn* (*Les Autonautes de la cosmoroute*, Gallimard), qui retrace les trente-trois jours passés, en 1982, sans sortir de l'autoroute de Paris à Marseille, en minibus Volkswagen par Julio Cortazar et Carol Dunlop. Il a plus de soixante ans ; elle a la quarantaine. Elle n'a plus que six mois à vivre et lui à peine deux ans. Et le livre, fait de rencontres, d'observations et d'amour, est charmant, plein d'esprit, d'intelligence.



s o m m a i r e

AGENDA

● **LES 10 ET 17 MAI, à Paris : dada.** Le Centre culturel roumain célèbre le centenaire Tristan Tzara par un colloque et un spectacle, *Dadaland*, de la compagnie Guillaume Cale, le 10 mai, et organise, le 17, un colloque international Lucian Blaga (1, rue de l'Exposition, 75007 Paris, tél. : 40-62-22-70).

● **LE 12 MAI, à Paris : livres juifs.** Septième journée du Livre juif sous l'égide du Mouvement juif libéral de France et de la librairie Bibliophane, de 14 heures à 18 heures (11, rue Gaston-de-Cavaillet, 75015 Paris, tél. : 45-75-38-01).

● **LE 13 MAI, à Paris. Les Canadiens.** The Abbey Bookshop, la librairie canadienne de Paris, accueillera, autour d'un verre de café sucré au sirop d'érable, les écrivains canadiens des Belles Etrangères, de 16 heures à 17 h 30 (29, rue de la Parcheminerie. 75 005 Paris, tél. : 46-33-16-24).

● **LE 14 MAI, à Paris : Jérusalem.** L'écrivain David Shahar, Prix Médicis étranger, animera une conférence sur le thème « 3000 ans à Jérusalem », à l'Ecole normale israélite orientale (6 *bis*, rue Michel-Ange, 75016 Paris, rés. : 44-14-71-23).

● **DU 14 AU 18 MAI, à Paris : poésie franco-anglaise.** 19e Festival franco-anglais de poésie, en collaboration avec l'Imaginaire irlandais, sur le thème « La parole et les langues » (Maison des écrivains, 53, rue de Verneuil, 75007 Paris, tél. : 40-09-94-19).

● **DU 17 AU 19 MAI, à Soleure (Suisse) : Journées littéraires.** Pour leur 18e édition, les Journées littéraires de Soleure mettent l'accent sur la littérature sans frontières, sujet sur lequel des auteurs guadeloupéens, algériens, roumains, nigérians notamment, débattront. Remise du Prix Canada-Suisse à Nancy Huston, écrivain du Canada anglophone (Postfach 926, 4502 Solothurn, tél. : 065/22 44 11).

● **LE 21 MAI, à Paris : philosophie.** Le Collège international de philosophie organise un forum autour de Jean-Toussaint Desanti (18 h 30, amphithéâtre Stourdzé, Carré des sciences, 1, rue Descartes, 75005 Paris, tél. : 44-41-46-86).

● **JUSQU'AU 29 MAI, à Issy-Les-Moulineaux : Livres d'artistes.** Des rencontres, conférences, expositions de livres d'artistes, ainsi que des ateliers d'initiation à la typographie et à la taille douce, sont organisés à la Médiathèque (33, rue du Gouverneur-Eboué, 92130 Issy-Les-Moulineaux. Rens. : 41-08-94-48).

L'investissement industriel connaît un début de reprise après une longue période d'anémie

Une croissance attendue de 9 % en 1996, selon l'Insee

Les investissements industriels devraient progresser de 9 % en valeur et 7 % en volume cette année, selon l'enquête de l'Insee rendue publique jeudi 9 mai. Les entreprises, en ce début d'année, ont augmenté leurs dépenses d'équipement mais restent prudentes. Soumises à une conjoncture heurtée, elles privilégient les achats qui leur permettent de garder une grande flexibilité et de s'adapter aux soubresauts du marché.

L'ANNÉE 1996 devrait être bonne, avec un redémarrage de l'investissement. Selon les prévisions de l'Insee rendues publiques jeudi 9 mai, les investissements industriels devraient progresser de 9 % en valeur et de 7 % en volume en 1996. Si ces chiffres sont confirmés, cette augmentation marquerait un très fort rebond, après des années d'anémie.

Pour l'instant, les acteurs sont plus nuancés. Si tous notent une amélioration, surtout après l'attentisme du quatrième trimestre de 1995, personne n'ose encore parler d'une franche reprise. *« Les entreprises semblent avoir envie d'investir. Elles nous demandent de plus en plus de devis, depuis le début de l'année. Notre activité remonte. Mais ce n'est pas encore l'euphorie »*, constate Christian Moretti, président de Dynaction, spécialisée dans les biens d'équipements. Dans la mécanique, la demande se redresse mais n'est pas encore totalement assurée. Même écho chez l'UFB-Locabail. Alors que la situation dans le BTP et le commerce reste très morose, l'établissement financier, spécialisé dans le crédit-bail voit une augmentation des dossiers d'investissements dans l'industrie. Mais cette progression n'est pas encore forte. *« Les entreprises restent hésitantes. Pourtant, il y a longtemps qu'autant d'éléments favorables n'ont pas été réunis »*, dit Jean-François Gervais, directeur commercial de l'UFB-Locabail.

Les obstacles qui avaient nuit à l'investissement ces dernières années, se lèvent un à un. Les taux d'intérêt n'ont cessé de baisser ces derniers mois. Les banques, qui avaient délaissé les entreprises, reviennent vers elles et sont prêtes à leur accorder des crédits, tant elles regorgent de liquidités. La semaine dernière, le ministère des finances vient à son tour de donner une nouvelle facilité fiscale, en permettant aux entreprises d'amortir plus rapidement leurs équipements achetés en 1996.

« Les taux d'intérêt ont moins d'importance pour nous. Nous pouvons financer par nous-mêmes nos dépenses », explique Daniel Françon, directeur financier d'Allevard (ressorts en acier). Fortes d'un auto-financement estimé en moyenne à 107 %, la plupart des entreprises partagent l'analyse. Leur préoccupation désormais, c'est la demande. La conjoncture leur semble toujours heurtée, en particulier en Allemagne, débouché essentiel pour nombre de sociétés.

A la différence des années passées, ces incertitudes, toutefois, ne les amènent plus à différer leurs investissements. Elles ne le peuvent plus. Leurs matériels, achetés pendant la grande vague d'investissements de la fin des années 80, ont besoin d'être impérativement renouvelés. Face à une concurrence toujours plus agressive, ils mesurent la nécessité aussi de changer leur offre, lancer de nouveaux produits, ce qui impose de nouvelles machines.

Mais ces dépenses sont lancées avec la volonté de garder la plus grande souplesse possible. Le temps des planifications annuelles des dépenses est révolu. Usinor Sacilor a mis ainsi au point une méthode pour surveiller de très près ses investissements. Une première tranche de dépenses, représentant environ la moitié de ses dépenses prévues, a été autorisée en février. En juillet, le groupe sidérurgique décidera de lancer ou non la deuxième vague, en fonction de l'état de ses marchés.

PILOTAGE À VUE

Cette exigence de flexibilité se retrouve dans le choix des dépenses. Les investissements pour accroître les capacités de production sont repoussés à des temps meilleurs : les industriels ne sentent pas la nécessité d'alourdir leur bilan, alors qu ils ne connaissent aucune tension sur leur outil de production (leur taux d'utilisation est redescendu en-dessous de 80 %). En revanche, ils mettent l'accent sur les dépenses qui leur permettent de coller le mieux possible au marché. CarnaudMetalbox a installé de nouvelles machines d'emballage, pouvant utiliser à la fois l'acier et de l'aluminium, afin de pouvoir changer de matériau, ce qui le rend moins vulnérable aux hausses inattendues du marché.

D'autres privilégient les petites machines, leur permettant de réaliser des séries très courtes. Ce pilotage à vue facilite l'adaptation des entreprises aux soubresauts de l'activité. A un moment, pourtant, les groupes ddevront se résoudre à faire des sauts plus importants, s'ils veulent s'imposer face à la concurrence.

Martine Orange

La Suisse libéralise son transport aérien en mettant fin au monopole de Swissair

BERNE
de notre correspondant

Le gouvernement helvétique a décidé, mercredi 8 mai, de mettre un terme au monopole légal de la compagnie nationale Swissair dans le trafic aérien suisse.

L'annonce de cette libéralisation entraînera une révision de la loi sur la navigation aérienne, afin de mieux prendre en compte *« les intérêts régionaux et nationaux de la Suisse qui ne correspondent plus nécessairement à ceux de Swissair »*.

RÉORIENTATION

Cette réorientation de la politique aéronautique helvétique a été précipitée par la récente décision de Swissair de supprimer, pour des raisons économiques, la quasi-totalité de ses vols long-courriers au départ de Genève et de les regrouper à l'aéroport de Zurich-Kloten. Devant la vague de protestations provoquée par cette mesure en Suisse romande, le gouvernement fédéral ne pouvait rester sans réagir.

Finalement, la solution proposée par le gouvernement de Berne devrait non seulement calmer les esprits mais aussi satisfaire tout le monde. D'abord Genève, qui pourra désormais pratiquer une politique de « ciel ouvert » en octroyant des facilités d'accès aux compagnies étrangères. Ensuite Swissair, qui salue la libéralisation du trafic aérien et qui compte conserver près de la moitié des parts de marché à Genève-Cointrin, malgré la suppression de treize vols intercontinentaux.

La compagnie se félicite également de voir ses propositions – d'instaurer un service de navettes entre les aéroports de Genève et de Zurich – *« acceptées dans leurs grandes lignes »*. *« Nous sommes pour un marché ouvert*, a affirmé un porte-parole de Swissair, *pour autant que des contreparties soient garanties. » « La libéralisation du trafic aérien n'implique pas que la Suisse brade ses droits aux compagnies étrangères*, a-t-il ajouté. *Swissair aura toujours son mot à dire sur l'attribution des droits de trafic. »*

Jean-Claude Buhrer

Les équipementiers automobiles Lucas et Varity étudient une fusion

LONDRES
de notre correspondant dans la City

Le principal fabricant anglais d'équipements automobiles, Lucas Industries, a engagé des négociations avec le groupe américain Varity Corporation qui pourraient conduire à une fusion donnant naissance à un nouveau géant du secteur. Le chiffre d'affaires cumulé du nouveau groupe atteindrait près de 7 milliards de dollars, ce qui lui permettrait de se rapprocher du tiercé de tête mondial des équipementiers : l'américain Delphi (General Motors), le japonais Nippondenso et l'allemand Bosch.

Une grande majorité des activités de Lucas Industries et de Varity Corporation sont complémentaires, le reste devant autoriser certaines synergies (freins, électronique, systèmes Diesel). Par ailleurs Lucas est à la recherche d'un ancrage américain avant de répondre au défi de son grand rival européen, l'allemand Bosch, qui vient de racheter à Allied Signal sa filiale freins Bendix. Lucas est actuellement présent sur le marché britannique, sur le continent européen et dans la région Asie-Pacifique, tandis que Varity opère principalement en Amérique du Nord. Cette stratégie transatlantique poursuivie par Lucas explique le rejet des récentes ouvertures faites par le français Valeo et le britannique T&N.

Enfin, le courant passe bien entre George Simpson, directeur général de Lucas, et Victor Rice, patron fondateur de Varity, britannique de naissance. Ces deux hommes à poigne ont la réputation de redresseurs d'entreprises. Georges Simpson, qui a fait une longue carrière chez Leyland avant de prendre les commandes de Lucas en 1994, a mené au pas de charge la restructuration de cette société. Quant à Victor Rice, il a sauvé le fabricant de tracteurs canadien Massey-Ferguson de la banqueroute avant de le revendre avec de gros bénéfices pour bâtir Varity de toutes pièces.

Alors que le marché des pièces détachées subit de plein fouet la diminution de la production automobile en Europe comme aux Etats-Unis, Lucas Industries et Varity Corporation ont enregistré respectivement des profits avant impôts de 290,7 millions et 139,6 millions de dollars (soit 1,4 milliard et 700 millions de francs).

COURSE AU GIGANTISME

L'équipement automobile est à l'heure de la course au gigantisme. *« L'ère des acteurs régionaux est révolue. Pour survivre, il faut penser marché mondial. On se dirige vers une consolidation du secteur avec une réduction du nombre de firmes par le truchement de fusion ou d'alliances stratégiques destinées à répondre au défi planétaire »*, a expliqué le 7 mai Georges Simpson.

Pour mener les négociations à leur terme, les deux sociétés devront lever un certain nombre d'obstacles. Quelle sera, par exemple, l'attitude du fabricant de moteurs Cummings, gros client de Lucas, face à une fusion avec Varity qui possède Perkins, l'un de ses principaux rivaux. Par ailleurs, l'alliance entre Lucas et Sumitomo, dans le domaine des freins, pourrait être également menacée par cet ancrage. Malgré ces difficultés, la City pariait mercredi sur un accord, comme l'atteste la montée du titre Lucas à la Bourse de Londres.

Une fusion permettrait au passage de régler le délicat problème de la succession de George Simpson, qui doit prendre prochainement la direction de la General Electric Company (GEC). En cas de fusion, Victor Rice apparaît comme le dauphin naturel.

Marc Roche

General Electric et Pratt & Whitney créent une filiale conjointe

LES MOTORISTES AMÉRICAINS General Electric et Pratt & Whitney vont concevoir et construire ensemble un réacteur de forte poussée plus économique, destiné aux versions à venir du gros porteur Boeing 747, ont annoncé les deux sociétés mercredi 8 mai. Le projet prévoit la création d'une filiale conjointe à parts égales. Le réacteur, d'une poussée comprise entre 72 000 et 84 000 livres, nécessitera des coûts de développement compris entre 5 et 7,5 milliards de francs.

Il s'agit de la première coopération de ce type entre les deux rivaux qui travaillent déjà ensemble sur un projet de moteur supersonique. Le 16 avril, General Electric avait par ailleurs annoncé la signature avec l'avionneur européen Airbus d'un accord d'exclusivité pour mener une étude conjointe de la motorisation d'une version allongée de son quadri-réacteur A340.

Rhône-Poulenc Rorer s'associe au danois Novo Nordisk

LE GROUPE SUÉDOIS DE BIOTECHNOLOGIE Novo Nordisk et Rhône-Poulenc Rorer (RPR) ont annoncé le 9 mai, une alliance pour la commercialisation conjointe de leurs traitements hormonaux de substitution concernant en particulier la ménopause. Cet accord concerne le monde entier à l'exception du Japon. Dans ce domaine thérapeutique, le laboratoire danois réalise un chiffre d'affaires de 148 millions de dollars (740 millions de francs), ce qui le situe au troisième rang mondial derrière l'américain American Home Products et le suisse Ciba. Le traitement pour les troubles du métabolisme osseux et de la ménopause est l'un des secteurs où RPR veut se renforcer.

DÉPÊCHES

■ **NISSAN : le constructeur automobile japonais** va devoir procéder au plus grand rappel de voitures jamais effectué au Japon, a-t-on appris mercredi 8 mai auprès du ministère des transports. Nissan va rappeler 1,048 million de véhicules présentant des risques d'incendie et/ou des défauts au niveau des ceintures de sécurité. Vingt modèles du deuxième constructeur nippon, dont les populaires « Bluebird », « Cedric » et « Sunny », sont concernés.

■ **FORD : le constructeur américain** a levé mercredi 8 mai 1,94 milliard de dollars (10 milliards de francs) en introduisant en Bourse 20 % du capital de sa division de crédit à la consommation Associates First Capital.

■ **SHISEIDO : le groupe cosmétique japonais** a annoncé jeudi 9 mai avoir racheté la participation de 50 % détenue par son concurrent et partenaire Pierre Fabre SA (cosmétique et pharmacie) dans sa filiale française, Shiseido France, depuis la création de cette dernière, en 1980. Parallèlement, le groupe français a fait passer de 49 % à 50 % sa participation dans Pierre Fabre Japon, alors que celle de Shiseido redescendait symétriquement de 51 % à 50 %.

■ **NOVARTIS : la filiale française du futur géant suisse de la pharmacie**, issu de la fusion annoncée entre les industriels Ciba et Sandoz, sera présidée par Bernard Mesuré, actuel président du syndicat national de l'industrie pharmaceutique (SNIP). Il continuera d'assumer son mandat à la tête du SNIP.

■ **SFR : Vodafone, opérateur britannique de téléphonie,** a annoncé, mardi 7 mai, avoir porté sa participation de 10 % à 16,5 % dans SFR, la filiale de la Générale des eaux, concurrente de France Télécom dans le radiotéléphone. Vodafone, qui apportera 2,3 milliards de francs dans cette opération, dispose depuis 1994 d'une option pour monter à 20 % dans le capital de SFR d'ici à la fin de 1997.

■ **CLUB MÉDITERRANÉE : le groupe de tourisme** est accusé de comportement raciste. Une plainte a été déposée mardi 7 mai devant un tribunal de Manhattan. Les plaignants reprochent au Club Méditerranée ainsi qu'à American Express, d'avoir organisé un spectacle mettant en scène des blancs grimés en noirs. Le Club s'était immédiatement excusé mais les plaignants réclament aujourd'hui 5 millions de dollars (25,7 millions de francs).

■ **MIDLANDS ELECTRICITY : les groupes américains General Public Utilities (GPU) et Cinergy** ont lancé le 7 mai une offre publique d'achat (OPA) amicale de 1,73 milliard de livres (13 milliards de francs), sur la compagnie de distribution Midlands Electricity. L'offre sera lancée par Avon Energy, une filiale commune et à parts égales des deux groupes américains, basés respectivement dans le New Jersey et l'Ohio. Ce sera la troisième société américaine à prendre pied en Grande-Bretagne.

■ **EDF-GDF : la fédération gaz et électricité FGE-CFDT** a proposé le 8 mai aux autres organisations syndicales CGT, FO, CFTC et CFE-CGC, une *« réunion interfédérale »* pour déterminer *« les nouvelles actions à conduire pour empêcher »* la signature par la France de la directive européenne sur la libéralisation du marché de l'électricité.

■ **SHELL : la compagnie pétrolière anglo-néerlandaise** a fait le mercredi 8 mai une offre de réconciliation aux Ogonis, un peuple du sud du Nigeria qui est en lutte depuis des années contre l'exploitation pétrolière. Shell a proposé un programme d'aide en échange de l'assurance de pouvoir à nouveau opérer en sécurité dans la région qu'elle avait quittée en janvier 1993.

■ **GMF : la Garantie mutuelle des fonctionnaires** a dégagé en 1995 un résultat net positif de 457 millions de francs après plusieurs années de lourdes pertes. Le chiffre d'affaires a nettement fléchi (de 13,9 milliards de francs en 1994 à 10,7 milliards en 1995), notamment en raison de la vente de la filiale espagnole. La GMF est depuis l'automne 1993 contrôlée par le groupe Azur qui a investi au total 3 milliards de francs dans le groupe mutualiste.

■ **GUYOMARC'H N. A. : le numéro un français de la nutrition animale**, contrôlé par Paribas, a l'intention d'introduire une partie de son capital au second marché de la Bourse de Paris *« d'ici à l'été »*, a annoncé mardi 7 mai son président-directeur général Alain Decrop. Paribas, qui détient actuellement 99 % du capital de Guyomarc'h N. A., *« souhaite rester majoritaire »*.

■ **SGL CARBON : le numéro un mondial des produits carbone et graphite**, va quitter sa maison-mère Hoechst qui va vendre en Bourse les 50 % du capital qu'elle conservait et encaisser ainsi environ 1,5 milliard de marks (5,1 milliards de francs).

Thomson a signé un contrat dans la télévision numérique en Indonésie

LE GROUPE FRANÇAIS Thomson Multimédia a annoncé, jeudi 9 mai, qu'il fournira et commercialisera des équipements de réception (antennes, décodeurs) pour un service de télévision numérique par satellite que la société indonésienne Indovision prévoit de démarrer en 1997. Le groupe français se borne à indiquer que ce contrat portera sur *« plusieurs centaines de milliers de ces équipements au cours des trois prochaines années »*.

Les décodeurs seront fabriqués à Auxonne en Côte d'Or. Thomson Multimédia a déjà vendu 2 millions de décodeurs aux Etats-Unis pour le service DirecTV de la société Hughes Electronics. Cette dernière a également retenu le groupe français pour son projet Galaxy en Amérique latine, pour lequel les premières livraisons de décodeurs ont débuté. Thomson Multimédia doit par ailleurs fournir 3 millions de décodeurs à TeleTV, projet réunissant plusieurs compagnies américaines de téléphone qui vise à diffuser cent vingt chaînes de télévision.

■ **LE DOLLAR** *poursuivait son recul* **jeudi 9 mai sur le marché des changes de Tokyo, où il s'échangeait à 104,98 yens contre 105,25 yens à New York** *mercredi soir.*

■ **L'OR** *a ouvert en baisse* **jeudi sur le marché international de Hongkong. L'once s'échangeait à 392,95-393,25 dollars contre 393,80-394,10 dollars** *la veille en clôture.*

■ **LE TAUX D'INTÉRÊT** *sur les obligations du Trésor américain à 30 ans est tombé à 6,98 % contre 7,08 % avant l'adjudication pour le refinancement trimestriel du Trésor.*

■ **LES INVESTISSEURS AMÉRICAINS ont acquis pour 98,1 milliards de dollars d'actions et d'obligations étrangères en 1995, soit 46 % de plus qu'en 1994.**

■ **L'ENCOURS DES SICAV françaises, toutes catégories confondues, a progressé de 2,11 % en avril par rapport au mois précédent, à 1 700,68 milliards de francs.**

LES PLACES BOURSIÈRES

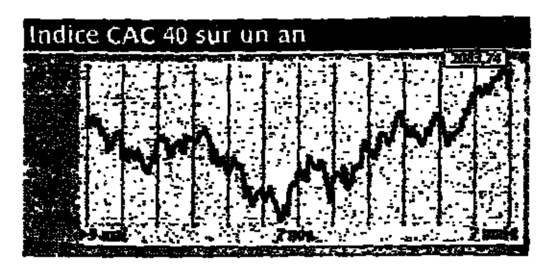
CAC 40 ↘ Clôture | CAC 40 ↗ 1 mois | CAC 40 ↗ 1 an | MIDCAC ↗ 1 mois | NEW YORK ↘ DOW JONES | LONDRES ↘ FT 100 | MILAN → MIB 30 | FRANCFORT ↗ DAX 30

Reprise à la Bourse de Paris

LA BOURSE DE PARIS était orientée à la hausse jeudi 9 mai alors que les opérateurs portaient leur attention sur la réunion du Conseil de la politique monétaire de la Banque de France. Ces derniers restaient partagés sur la volonté de la banque centrale de faire un geste. Après avoir ouvert sur un gain de 0,2 %, l'indice *CAC 40 s'établissait* une heure plus tard en progression de 0,54 %. Aux alentours de 12 h 30, les valeurs françaises gagnaient en moyenne 0,19 % à 2 087,70 points.

Les marchés attendent la décision de la Banque de France qui avait abaissé, il y a deux semaines, son taux de prise en pension à 4,90 % et maintenu à 3,70 % son taux d'appel d'offres. Les espoirs de baisse de taux se sont toutefois estompés en raison de la remontée du mark jeudi face au dollar et par ricochet face au franc, indiquait un opérateur.

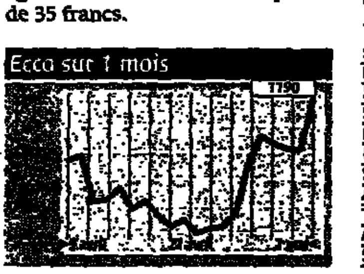
Parmi les valeurs en baisse, Dassault Electronique perdait 2,2 % à 308 francs après l'annonce par la radio belge d'un mandat d'arrêt *international lancé par la justice* belge contre Serge Dassault, patron de la firme aéronautique française, dans le cadre d'un scandale politico-financier en Belgique. A *l'ouverture*, le titre était en plus fort repli, de 7,94 %. Le titre Dassault Aviation était en repli de 2,7 % à 471 francs.





Ecco, valeur du jour

LA VEILLE de l'annonce de sa fusion avec le suisse Adia, *numéro trois mondial du travail temporaire* (*Le Monde* du 9 mai), le numéro un français Ecco a terminé en nette hausse à la Bourse de Paris. Mardi 7 mai, l'action a gagné 3,5 %, à 1 190 francs, dans un volume étoffé. Près de 24 000 titres ont été échangés contre une moyenne quotidienne de 5 000 au cours des derniers mois. Adia fera une offre aux actionnaires d'Ecco sur la base de 1 028 nouvelles actions Adia pour chaque action Ecco. Ecco paiera *également un dividende spécial* de 35 francs.

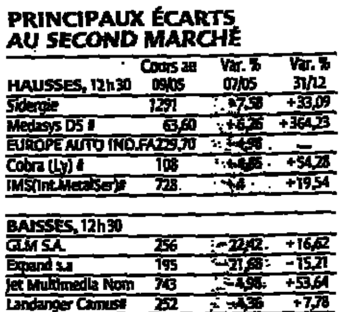


PRINCIPAUX ÉCARTS AU RÈGLEMENT MENSUEL

HAUSSES, 12 h 30	Cours au 09/05	Var. % 07/05	Var. % 31/12
Cred.Fon.France	32,40	+18,58	−54,23
Groupe Andre S.A.	534	+6,26	+50,63
BIS	628	+6,08	+73
Ecco	1251	+5,82	+68,82
Fromageries Bel	4990	+3,85	+7,35
UGC DA (M)	309	+3,58	+40,26
Saint-Gobain	698	+3,06	+19,47
Casino Guichard	201,50	+2,91	+41,20
Legris indust.	267,30	+2,88	+67,69
Immeubl.France	355,10	+2,58	+21,60
BAISSES, 12 h 30			
Dev.R.N-P.Cal #Li	51,50	−4,62	−8,36
Docks France	1065	−3,38	+43,14
Pechiney Intl	116	−3,17	+33,48
Lapeyre	291	−3	+19,26
DMC (Dollfus Mi)	264,50	−2,75	+32,31
Dassault-Aviation	472	−2,72	+47,96
Pechiney	232,60	−2,48	+36,98
Esso	611	−2,36	+24,69
Club Mediterranee	485	−2,26	+24,04
Strafor Facom	362	−2,16	+38,69

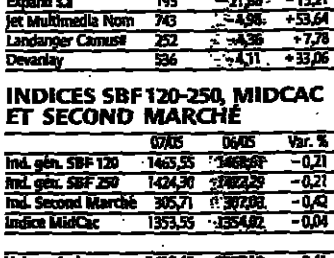
VALEURS LES PLUS ACTIVES

SÉANCE, 12 h 30	09/05 Titres échangés	Capitalisation en KF
Ecco	166403	209754758
Pollet	271992	150571035
Saint-Gobain	199722	127171036
Elf Aquitaine	247344	93740541
LVMH Moet Vuitton	69939	87144137
Sanofi	208861	80424808,50
Accor	104344	72520697
Total	188014	65926162
Alcatel Alsthom	124070	60051481,40
Schneider SA	212585	49541959,50



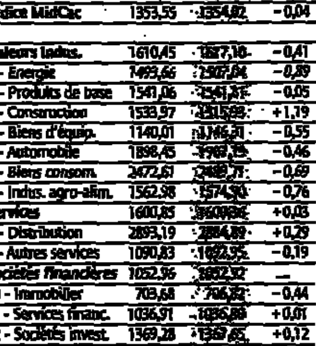
PRINCIPAUX ÉCARTS AU SECOND MARCHÉ

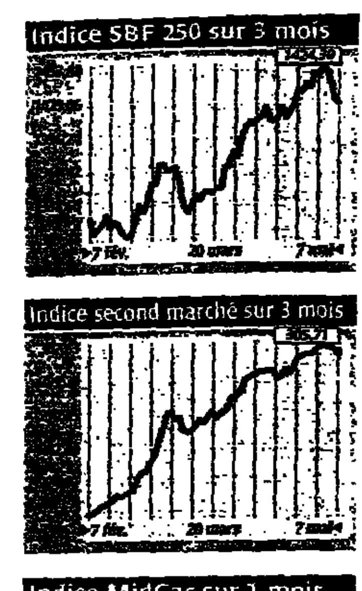
HAUSSES, 12 h 30	Cours au 09/05	Var. % 07/05	Var. % 31/12
Sidergie	1291	+7,58	+33,09
Medasys DS #	63,60	+6,26	+364,23
EUROPE AUTO IND.FA	229,70	+4,98	—
Cobra (Ly) #	108	+4,85	+54,28
IMS(Int.MetalSer)#	728	+4	+19,54
BAISSES, 12 h 30			
GLM S.A.	256	−22,42	+16,62
Expand s.a	195	−21,68	−15,21
Jet Multimedia Nom	743	−4,98	+53,64
Landanger Camus#	252	−4,36	+7,78
Devanlay	536	−4,11	+33,06

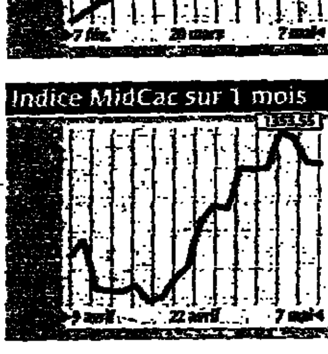


INDICES SBF 120-250, MIDCAC ET SECOND MARCHÉ

	07/05	06/05	Var. %
Ind. gén. SBF 120	1465,55	1468,61	−0,21
Ind. gén. SBF 250	1424,30	1427,29	−0,21
Ind. Second Marché	305,71	307,03	−0,42
Indice MidCac	1353,55	1354,02	−0,04
Valeurs indus.	1610,45	1617,10	−0,41
1 - Energie	1493,66	1507,04	−0,89
2 - Produits de base	1541,06	1541,81	−0,05
3 - Construction	1533,97	1515,98	+1,19
4 - Biens d'équip.	1140,01	1146,31	−0,55
5 - Automobile	1898,45	1907,15	−0,46
6 - Biens consom.	2472,61	2489,71	−0,69
7 - Indus. agro-alim.	1562,98	1574,90	−0,76
Services	1600,85	1600,36	+0,03
8 - Distribution	2893,19	2884,89	+0,29
9 - Autres services	1090,83	1092,95	−0,19
Sociétés financières	1052,96	1052,92	—
10 - Immobilier	703,68	706,82	−0,44
11 - Services financ.	1036,91	1036,80	+0,01
12 - Sociétés invest.	1369,28	1367,65	+0,12







Tokyo au plus bas depuis un mois

L'INDICE NIKKEI de la Bourse de Tokyo a chuté de 1,46 % jeudi 9 mai pour finir à son plus bas niveau depuis un mois. Le principal indicateur de tendance a fini en *baisse de 316,72 points*, à 21 411,88 points. La crainte d'une hausse des taux d'intérêt japonais a pesé sur le marché, mais des courtiers ont assuré que le recul des cours serait de courte durée.

La veille, Wall Street avait terminé *en nette hausse*, à l'issue d'une journée en montagnes russes, au cours de laquelle l'indice Dow Jones a fluctué dans une fourchette de 130 points. La Bourse new-yorkaise a profité d'une nette détente des taux d'intérêt à long terme intervenue après le bon accueil réservé à l'adjudication de 14 milliards de dollars en bons à 10 ans au taux d'intérêt de 6,90 %. L'indice Dow Jones a grimpé de 53,11 points (+ 0,99 %), à 5 474,06 points.

En Europe, pour la cinquième *séance consécutive*, la Bourse de Londres a cédé du terrain. L'indice Footsie a perdu 15,7 points, à 3 707,3 points, soit un *recul* de 0,4 %. La Bourse de Francfort a légèrement baissé. L'indice DAX a terminé la séance à 2 472,64 points, *en repli de 0,28 %.*

INDICES MONDIAUX

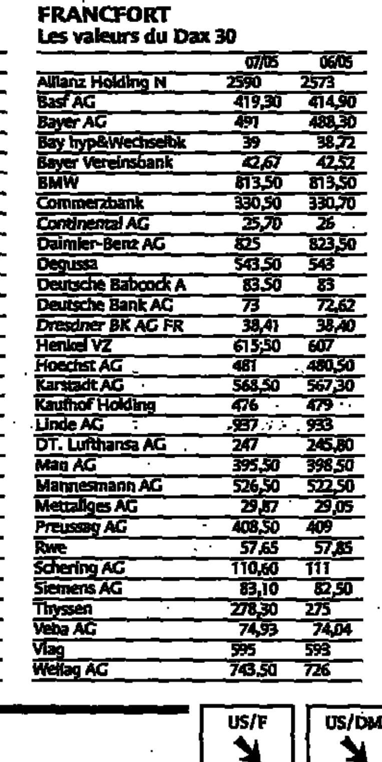
	Cours au 07/05	Cours au 06/05	Var. en %
Paris CAC 40	2083,74	2090,42	−0,32
New-York/DJ indus.	5437,93	5464,51	−0,49
Tokyo/Nikkei	21495,30	21662,40	−0,78
Londres/FT100	3723	3751,60	−0,77
Francfort/Dax 30	2479,53	2468,91	+0,43
Frankfort/Commer.	877,52	874,65	+0,33
Bruxelles/Bel 20	1988,82	1988,53	+0,02
Bruxelles/Général	1713,54	1713,31	+0,03
Milan/MIB 30	1014	1014	—
Amsterdam/Gé. Cbs	370,30	370,30	—
Madrid/Ibex 35	355,31	356,58	−0,34
Stockholm/Affarsal	1524,04	[illegible]	—
Londres FT30	2797,30	2803,60	−0,23
Hong Kong/Hang S.	10702,20	10697,50	+0,04
Singapour/Strait t	2396,16	2400,65	−0,19

NEW YORK
Les valeurs du Dow-Jones

	07/05	06/05
Alcoa	65	65
American Express	48	46,12
Allied Signal	57,62	56,87
AT & T	60	59,12
Bethlehem	13,50	13,62
Boeing Co	76,37	74,87
Caterpillar Inc.	63	63,12
Chevron Corp.	56,75	55,12
Coca-Cola Co	82,75	81,37
Disney Corp.	58,75	59,37
Du Pont Nemours&Co	78,75	77,25
Eastman Kodak Co	76	73,87
Exxon Corp.	83,75	82,37
Gén. Motors Corp.H	53,25	53,62
Gén. Electric Co	75,87	75,37
Goodyear T & Rubbe	50,75	52
IBM	105,87	105,87
Intl Paper	39,87	40
J.P. Morgan Co	84,62	82,75
Mc Don Dougl	96,62	94,12
Merck & Co.Inc.	59,37	57,75
Minnesota Mng.&Mfg	64,50	64,62
Philip Moris	87,87	86,37
Procter & Gamble C	84,25	82,62
Sears Roebuck & Co	50,75	50,75
Texaco	80,50	80
Union Carb.	46	46,50
Utd Technol	104,12	104,62
Westingh. Electric	18,25	18
Woolworth	19	19

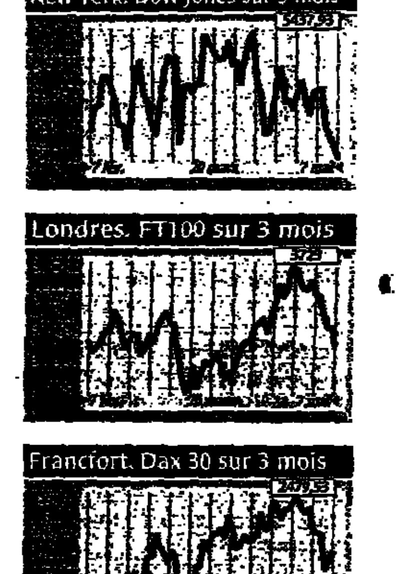
LONDRES
Sélection de valeurs du FT 100

	07/05	06/05
Allied Lyons	4,98	4,95
Barclays Bank	7,45	7,41
B.A.T. industries	4,95	5,07
British Aerospace	8,63	8,76
British Airways	5,27	5,20
British Gas	2,18	2,32
British Petroleum	5,69	5,82
British Telecom	3,36	3,39
B.T.R.	3,13	3,14
Cadbury Schweppes	5,06	5,07
Eurotunnel	0,75	0,75
Forte	3,70	3,50
Glaxo	7,79	8,02
Grand Metropolitan	4,26	4,28
Guinness	4,72	4,69
Hanson Plc	1,97	1,96
Great Ic	6,88	6,96
H.S.B.C.	9,49	9,66
Impérial Chemical	8,84	8,90
Legal	7,27	7,26
Marks and Spencer	4,26	4,25
National Westminst	6,29	6,31
Peninsular Orienta	5,30	5,26
Reuters	7,45	7,44
Saatchi and Saatch	1,35	1,36
Shell Transport	8,55	8,66
Smithkline Beecham	6,42	6,44
Tate and Lyle	4,76	4,85
Univeler Ltd	12,15	12,04
Zeneca	13,67	13,62



FRANCFORT
Les valeurs du Dax 30

	07/05	06/05
Allianz Holding N	2590	2573
Basf AG	419,30	414,90
Bayer AG	491	488,30
Bay hyp&Wechselbk	39	38,72
Bayer Vereinsbank	42,67	42,52
BMW	813,50	813,50
Commerzbank	330,50	330,70
Continental AG	25,70	26
Daimler-Benz AG	825	823,50
Degussa	543,50	543
Deutsche Babcock A	83,50	83
Deutsche Bank AG	73	72,62
Dresdner BK AG FR	38,41	38,40
Henkel VZ	615,50	607
Hoechst AG	481	480,50
Karstadt AG	568,50	567,30
Kaufhof Holding	476	479
Linde AG	937	933
DT. Lufthansa AG	247	245,80
Man AG	395,50	398,50
Mannesmann AG	526,50	522,50
Mettallges AG	29,87	29,05
Preussag AG	408,50	409
Rwe	57,65	57,85
Schering AG	110,60	111
Siemens AG	83,10	82,50
Thyssen	278,30	275
Veba AG	74,93	74,04
Viag	595	593
Wellag AG	743,50	726



LES TAUX

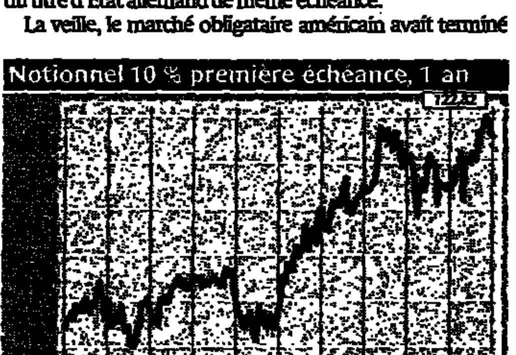
PARIS ↘ Jour le jour | PARIS ↘ OAT 10 ans | NEW YORK → Jour le jour | NEW YORK ↘ Bonds 10 ans | FRANCFORT ↘ Jour le jour | FRANCFORT ↘ Bunds 10 ans

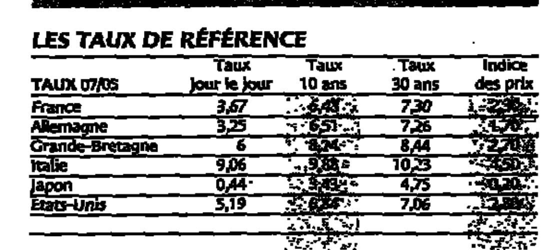
Hausse du Matif

LE CONTRAT NOTIONNEL du Matif, qui mesure la *performance des emprunts d'Etat français*, a ouvert en hausse jeudi 9 mai. Après une demi-heure de transactions, l'échéance juin gagnait 36 centièmes pour s'inscrire à 123,08 points. Le taux de l'obligation assimilable du Trésor (OAT) s'établissait à 6,46 %, soit 0,02 % au-dessous de celui du titre d'Etat allemand de même échéance.

La veille, le marché obligataire américain avait terminé la séance en forte hausse, les investisseurs étant rassurés *par le bon déroulement de l'adjudication de bons du Trésor* à dix ans. Le rendement de l'emprunt de référence à trente ans s'était détendu de 7,06 % à 6,96 %.

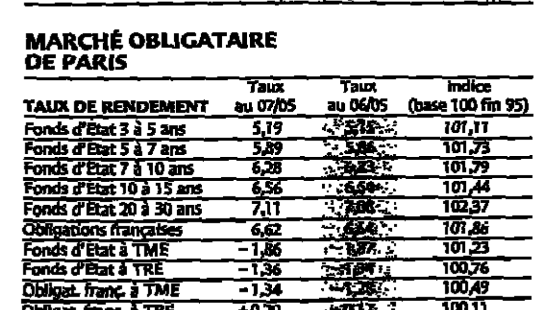
La Banque de France a laissé inchangé, jeudi, à 3,75 %, le taux de l'argent au jour le jour. Les opérateurs n'attendaient pas de geste de l'institut d'émission à l'issue de son conseil.





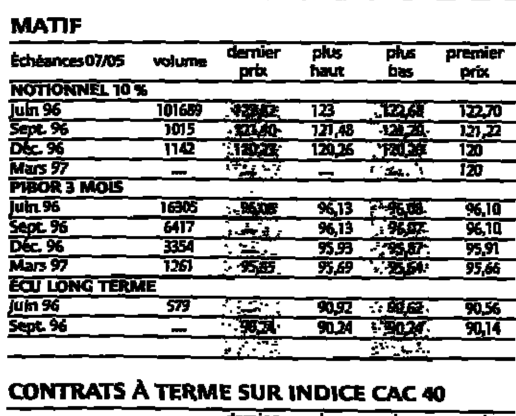
LES TAUX DE RÉFÉRENCE

TAUX 07/05	Taux jour le jour	Taux 10 ans	Taux 30 ans	Indice des prix
France	3,67	6,43	7,30	2,30
Allemagne	3,25	6,51	7,26	1,70
Grande-Bretagne	6	8,24	8,44	2,70
Italie	9,06	9,88	10,23	4,50
Japon	0,44	3,49	4,75	−0,20
Etats-Unis	5,19	6,54	7,06	2,80



MARCHÉ OBLIGATAIRE DE PARIS

TAUX DE RENDEMENT	Taux au 07/05	Taux au 06/05	Indice (base 100 fin 95)
Fonds d'Etat 3 à 5 ans	5,19	5,18	101,11
Fonds d'Etat 5 à 7 ans	5,89	5,86	101,73
Fonds d'Etat 7 à 10 ans	6,28	6,23	101,79
Fonds d'Etat 10 à 15 ans	6,56	6,59	101,44
Fonds d'Etat 20 à 30 ans	7,11	7,08	102,37
Obligations françaises	6,62	6,64	101,86
Fonds d'Etat à TME	−1,86	−1,87	101,23
Fonds d'Etat à TRE	−1,36	[illegible]	100,76
Obligat. franç. à TME	−1,34	−1,35	100,49
Obligat. franç. à TRE	+0,20	[illegible]	100,11



LE MARCHÉ MONÉTAIRE (taux de base bancaire 6,75 %)

	Achat 07/05	Vente 07/05	Achat 06/05	Vente 06/05
Jour le jour	3,7500	—	3,7500	—
1 mois	3,74	3,86	3,76	3,90
3 mois	3,76	3,87	3,78	3,92
6 mois	3,78	3,88	3,84	3,98
1 an	3,90	4,05	4	4,14
PIBOR FRANCS				
Pibor Francs 1 mois	3,8472	—	3,8750	—
Pibor Francs 3 mois	3,8516	—	3,9063	—
Pibor Francs 6 mois	3,9180	—	3,9492	—
Pibor Francs 9 mois	3,9922	—	4,0313	—
Pibor Francs 12 mois	4,0208	—	4,1250	—
PIBOR ÉCU				
Pibor Ecu 3 mois	4,2496	—	4,2750	—
Pibor Ecu 6 mois	4,3438	—	4,3594	—
Pibor Ecu 12 mois	4,4375	—	4,4239	—

MATIF

Échéances 07/05	volume	dernier prix	plus haut	plus bas	premier prix
NOTIONNEL 10 %					
Juin 96	101689	122,82	123	122,68	122,70
Sept. 96	1015	121,40	121,48	121,20	121,22
Déc. 96	1142	120,28	120,26	120,26	120
Mars 97	—	[illegible]	—	[illegible]	120
PIBOR 3 MOIS					
Juin 96	16305	96,08	96,13	96,08	96,10
Sept. 96	6417	[illegible]	96,13	96,07	96,10
Déc. 96	3354	[illegible]	95,93	95,87	95,91
Mars 97	1261	95,65	95,69	95,64	95,66
ÉCU LONG TERME					
Juin 96	579	[illegible]	90,92	90,62	90,56
Sept. 96	—	90,24	90,24	90,24	90,14

CONTRATS À TERME SUR INDICE CAC 40

Échéances 07/05	volume	dernier prix	plus haut	plus bas	premier prix
Mai 96	16857	2088	2092	2068	2070
Juin 96	2115	2066,50	2069	2047	2049,50
Juillet 96	1	2064	2064	2064	2047
Sept. 96	252	2080	2080	2077,50	2060

LES MONNAIES

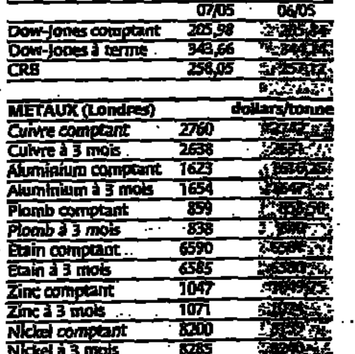
US/F ↘ 5,1540 | US/DM ↘ 1,5149 | US/¥ ↗ 105,1200 | DM/F ↘ 3,3797 | £/F ↗ 7,7800

Net repli du dollar

LE BILLET VERT était orienté à la baisse, jeudi matin *9 mai*, lors des premières transactions entre banques sur les places financières européennes. Il s'échangeait à 1,5156 mark, 105,02 yens et 5,13 francs.

Le dollar s'était replié, la veille, à la suite de déclarations de Hans Jürgen Köbnick, membre du conseil de la Bundesbank, laissant entendre que la banque centrale allemande ne souhaite pas de dépréciation supplémentaire du deutschemark. Il avait estimé « *peu probable* » le fait que la devise allemande recule beaucoup plus contre les autres monnaies européennes. Il avait ajouté qu'il ne voyait pas la nécessité de modifier les taux directeurs allemands dans un avenir prévisible, que ce soit à la hausse ou à la baisse.

Jeudi matin, le franc cédait du terrain face au deutschemark, cotant 3,3845 francs pour 1 mark.



MARCHÉ DES CHANGES À PARIS

DEVISES	cours BDF 07/05	% 06/05	Achat	Vente
Allemagne (100 dm)	337,9700	[illegible]	326	350
Ecu	6,3480	+0,06	—	[illegible]
Etats-Unis (1 usd)	5,1540	[illegible]	4,8500	5,4500
Belgique (100 F)	16,4430	[illegible]	15,8500	16,9500
Pays-Bas (100 fl)	302,4700	[illegible]	—	[illegible]
Italie (1000 lir.)	3,3065	[illegible]	3,0400	[illegible]
Danemark (100 krd)	87,6100	[illegible]	83	93
Irlande (1 iep)	8,0545	[illegible]	7,6700	[illegible]
Gde-Bretagne (1 L)	7,7800	[illegible]	7,3600	8,2180
Grèce (100 drach.)	2,1230	[illegible]	1,8500	2,3500
Suède (100 krs)	75,4400	[illegible]	70	[illegible]
Suisse (100 F)	414,4400	[illegible]	402	426
Norvège (100 k)	78,5600	[illegible]	73,5000	83,5000
Autriche (100 sch)	48,0290	[illegible]	46,7000	[illegible]
Espagne (100 pes.)	4,0590	[illegible]	3,7800	[illegible]
Portugal (100 esc.	3,2900	[illegible]	2,9500	[illegible]
Canada 1 dollar ca	3,7714	[illegible]	3,5000	[illegible]
Japon (100 yens)	4,9072	[illegible]	4,7000	[illegible]
Finlande (mark)	107	[illegible]	101	[illegible]

PARITÉS DU DOLLAR	09/05	07/05	Var. %
FRANCFORT : USD/DM	1,5149	1,5262	−0,75
TOKYO : USD/Yens	105,1200	104,8000	+0,30

MARCHÉ INTERBANCAIRE DES DEVISES

DEVISES comptant :	demande	offre	demande 1 mois	offre 1 mois
Dollar Etats-Unis	5,1512	5,1582	5,1545	5,1535
Yen (100)	4,9014	4,8972	4,9189	4,9138
Deutschemark	3,3826	3,3821	3,3805	3,3800
Franc Suisse	4,1477	4,1452	4,1528	4,1487
Lire ital. (1000)	3,3069	3,3044	3,2957	3,2940
Livre sterling	7,7749	7,7708	7,7730	7,7663
Peseta (100)	4,0539	4,0522	4,0523	4,0489
Franc Belge	16,457	16,449	16,449	[illegible]

TAUX D'INTÉRÊT DES EURODEVISES

DEVISES	1 mois	3 mois	6 mois
Eurofranc	3,81	3,84	3,87
Eurodollar	5,31	5,34	5,56
Eurolivre	6	6	6,06
Eurodeutschemark	3,28	3,22	3,15

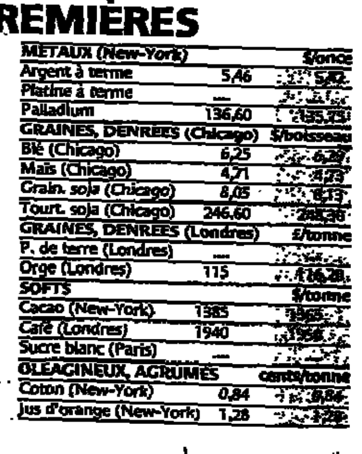
L'OR

	cours 07/05	cours 06/05
Or fin (k. barre)	64700	64750
Or fin (en lingot)	65300	65250
Once d'Or Londres	394	393,70
Pièce française(20f)	371	371
Pièce suisse (20f)	374	373
Pièce Union lat(20f)	371	371
Pièce 20 dollars us	2455	2500
Pièce 10 dollars us	1350	1350
Pièce 50 pesos mex.	2425	2420

LE PÉTROLE

En dollars	cours 07/05	cours 06/05
Brent (Londres)	—	—
WTI (New York)	—	—
Crude Oil (New York)	—	—

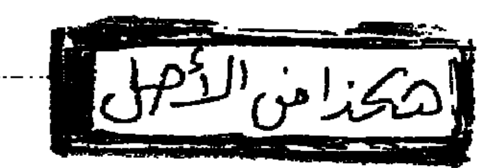
LES MATIÈRES PREMIÈRES



INDICES	07/05	06/05
Dow-Jones comptant	205,98	205,84
Dow-Jones à terme	343,66	344,34
CRB	258,05	258,12

METAUX (Londres)		dollars/tonne
Cuivre comptant	2760	2742
Cuivre à 3 mois	2638	2651
Aluminium comptant	1623	1616,25
Aluminium à 3 mois	1654	1647
Plomb comptant	859	858,50
Plomb à 3 mois	838	[illegible]
Etain comptant	6590	6580
Etain à 3 mois	6585	6580
Zinc comptant	1047	1049,25
Zinc à 3 mois	1071	[illegible]
Nickel comptant	8200	[illegible]
Nickel à 3 mois	8285	8240

METAUX (New-York)		$/once
Argent à terme	5,46	5,42
Platine à terme	—	[illegible]
Palladium	136,60	135,75
GRAINES, DENREES (Chicago)		**$/boisseau**
Blé (Chicago)	6,25	6,28
Maïs (Chicago)	4,71	4,73
Grain. soja (Chicago)	8,05	8,13
Tourt. soja (Chicago)	246,60	245,30
GRAINES, DENREES (Londres)		**£/tonne**
P. de terre (Londres)	—	[illegible]
Orge (Londres)	115	116,28
SOFTS		**$/tonne**
Cacao (New-York)	1385	1365
Café (Londres)	1940	1958
Sucre blanc (Paris)	—	[illegible]
OLEAGINEUX, AGRUMES		**cents/tonne**
Coton (New-York)	0,84	0,86
Jus d'orange (New-York)	1,28	1,29



RÈGLEMENT MENSUEL

JEUDI 9 MAI
Liquidation : 23 mai
Taux de report : 3,25
Cours relevés à 12 h 30

CAC 40 ↗ PARIS
+0,19 %
CAC 40 : 2087,61

VALEURS FRANÇAISES	Cours précéd.	Derniers cours	% +-	Compensation (1)
EDF-GDF 3%	7730	[illegible]	+ 0,25	[illegible]
B.N.P. (T.P)	912	[illegible]	- 0,87	[illegible]
Cr.Lyonnais(T.P.)	830	[illegible]	- 1,08	[illegible]
Renault (T.P.)	1820	[illegible]	—	[illegible]
Rhone Poulenc(T.P)	2025	[illegible]	—	[illegible]
Saint Gobain(T.P.)	1260	[illegible]	—	[illegible]
Thomson S.A (T.P)	1090	[illegible]	- 0,09	[illegible]
Accor	697	[illegible]	- 0,43	[illegible]
Air Liquide	891	[illegible]	+ 0,44	[illegible]
Alcatel Alsthom	483,60	[illegible]	+ 0,06	[illegible]
Alcatel Cable	475,70	[illegible]	+ 0,12	[illegible]
Alspi	470	[illegible]	+ 1,06	[illegible]
AGF-Ass.Gen.France	139	[illegible]	+ 0,14	[illegible]
Axa	297	[illegible]	+ 0,20	[illegible]
Axime	665	[illegible]	+ 1,50	[illegible]
Bail Investis	845	[illegible]	—	[illegible]
Bancaire (Cie)	579	[illegible]	+ 0,86	[illegible]
Bazar Hot. Ville	514	[illegible]	- 0,77	[illegible]
Bertrand Faure	170	[illegible]	—	[illegible]
BIC	571	[illegible]	+ 0,52	[illegible]
BIS	592	[illegible]	+ 6,08	[illegible]
B.N.P.	204,60	[illegible]	- 0,14	[illegible]
Bollore Techno.	549	[illegible]	- 0,36	[illegible]
Bongrain	2860	[illegible]	- 0,06	[illegible]
Bouygues	520	[illegible]	+ 0,19	[illegible]
Canal +	1212	[illegible]	- 0,24	[illegible]
Cap Gemini Sogeti	186	[illegible]	—	[illegible]
Carbone Lorraine	728	[illegible]	- 0,68	[illegible]
Carrefour	2642	[illegible]	+ 0,30	[illegible]
Casino Guichard	195,80	[illegible]	+ 2,91	[illegible]
Casino Guich.ADP	143,70	[illegible]	- 0,13	[illegible]
Castorama Dl (Li)	979	[illegible]	—	[illegible]
C.C.F.	251	[illegible]	+ 0,11	[illegible]
CCMX(ex.CCMC) Ly	58	[illegible]	—	[illegible]
Cegid (Ly)	481	[illegible]	- 0,20	[illegible]
CEP Communication	443,30	[illegible]	+ 0,83	[illegible]
Cerus Europ.Reun	97,80	[illegible]	- 1,22	[illegible]
Cetelem	1105	[illegible]	- 0,09	[illegible]
CGIP	1140	[illegible]	+ 0,17	[illegible]
Chargeurs	1399	[illegible]	- 0,21	[illegible]
Christian Dior	684	[illegible]	—	[illegible]
Ciments Fr.Priv.B	249	[illegible]	+ 0,36	[illegible]
Clarins	714	[illegible]	+ 1,26	[illegible]
Club Mediterranee	496	[illegible]	- 2,21	[illegible]
Coflexip	186,90	[illegible]	+ 1,49	[illegible]
Colas	920	[illegible]	- 0,43	[illegible]
Comptoir Entrep.1	16,70	[illegible]	- 1,19	[illegible]
Comptoir Moder.	2041	[illegible]	- 0,04	[illegible]
CPR	433	[illegible]	+ 0,13	[illegible]
Cred.Fon.France	29,30	[illegible]	+ 10,58	[illegible]
Credit Local Fce	399	[illegible]	+ 0,48	[illegible]
Credit Lyonnais CI	173	[illegible]	- 0,57	[illegible]
Credit National ■	381,50	[illegible]	- 1,57	[illegible]
CS Signaux(CSEE)	262	[illegible]	+ 0,57	[illegible]
Damart	3960	[illegible]	—	[illegible]
Danone	789	[illegible]	- 1,01	[illegible]
Dassault-Aviation	485,20	[illegible]	- 2,72	[illegible]
Dassault Electro	315	[illegible]	- 1,59	[illegible]
De Dietrich	266	[illegible]	+ 1,50	[illegible]
Degremont	476	[illegible]	+ 0,21	[illegible]
Dev.R.N-P.Cal Li	54	[illegible]	- 4,62	[illegible]
DMC (Dollfus Mi)	272	[illegible]	- 2,75	[illegible]
Docks France	1100	[illegible]	- 3,18	[illegible]
Dynaction	142,70	[illegible]	+ 0,21	[illegible]
Eaux (Gle des)	544	[illegible]	+ 0,18	[illegible]
Ecco	1190	[illegible]	+ 5,12	[illegible]
Eiffage	806	[illegible]	+ 1,73	[illegible]
Elf Aquitaine	379	[illegible]	- 0,44	[illegible]
Eramet	395	[illegible]	—	[illegible]
Eridania Beghin	833	[illegible]	+ 0,12	[illegible]
Essilor Intl	1277	[illegible]	- 0,86	[illegible]
Essilor Intl ADP	991	[illegible]	+ 0,30	[illegible]
Esso	625	[illegible]	- 2,24	[illegible]
Eurafrance	2025	[illegible]	- 0,34	[illegible]
Euro Disney	15,15	[illegible]	- 0,66	[illegible]
Europe 1	1140	[illegible]	+ 0,87	[illegible]
Eurotunnel	5,85	[illegible]	+ 1,70	[illegible]
Filipacchi Medias	950	[illegible]	+ 1,05	[illegible]
Finextel	79,90	[illegible]	- 1,12	[illegible]
Fives-Lille	547	[illegible]	- 0,36	[illegible]
Fromageries Bel	4750	[illegible]	+ 5,05	[illegible]
Galeries Lafayette	1602	[illegible]	+ 0,81	[illegible]
GAN	152	[illegible]	—	[illegible]
Gascogne (B)	510	[illegible]	- 0,78	[illegible]
Gaz et Eaux	2200	[illegible]	—	[illegible]
Geophysique	344	[illegible]	+ 0,29	[illegible]
G.F.C	422	[illegible]	- 1,18	[illegible]
Groupe Andre S.A.	503	[illegible]	+ 6,16	[illegible]
Gr.Zannier #(Ly)	120	[illegible]	- 0,83	[illegible]
GTM-Entrepose	329,30	[illegible]	+ 0,52	[illegible]
Guilbert	820	[illegible]	+ 0,48	[illegible]
Guyenne Gascogne	1700	[illegible]	—	[illegible]
Havas	422,30	[illegible]	+ 0,30	[illegible]
Havas Ad.Euro RSCG	592	[illegible]	- 1,35	[illegible]
Imetal	785	[illegible]	- 0,89	[illegible]
Immeubl.France	346,40	[illegible]	+ 2,51	[illegible]
Ingenico	68,30	[illegible]	+ 1,17	[illegible]
Interbail	269	[illegible]	- 1,11	[illegible]
Intertechnique 1	560	[illegible]	—	[illegible]
Jean Lefebvre	319,10	[illegible]	- 0,03	[illegible]
Klepierre	605	[illegible]	+ 0,16	[illegible]
Labinal	718	[illegible]	+ 0,83	[illegible]
Lafarge	314,50	[illegible]	+ 1,11	[illegible]
Lagardere (MMB)	134,90	[illegible]	+ 0,14	[illegible]
Lapeyre	300	[illegible]	- 3	[illegible]
Lebon	225,10	[illegible]	- 1,59	[illegible]
Legrand	923	[illegible]	- 0,92	[illegible]
Legrand ADP	620	[illegible]	- 1,45	[illegible]
Legris Indust.	260	[illegible]	+ 2,80	[illegible]
Locindus	875	[illegible]	+ 0,45	[illegible]
L'Oreal	1529	[illegible]	- 0,52	[illegible]
LVMH Moet Vuitton	1241	[illegible]	+ 0,16	[illegible]
Lyonnaise Eaux	526	[illegible]	- 0,57	[illegible]
Marine Wendel	425	[illegible]	+ 0,58	[illegible]

[illegible]

VALEURS ÉTRANGÈRES	Cours précéd.	Derniers cours	% +-	Compensation (1)
[illegible]				
Volvo (act.B) #	123,50	114	- 7,69	121
Western Deep #	255,50	248	- 2,93	250
Yamanouchi #	121	120	- 0,82	118
Zambia Copper	3,44	3,40	- 1,16	3,25

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.
SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché.
DERNIÈRE COLONNE (1) :
Lundi daté mardi : % variation 31/12
Mardi daté mercredi : montant du coupon
Mercredi daté jeudi : paiement dernier coupon
Jeudi daté vendredi : compensation
Vendredi daté samedi : nominal

COMPTANT

Une sélection Cours relevés à 12 h 30
JEUDI 9 MAI

OBLIGATIONS	% du nom.	% du coupon
Finansd.8,6%92-02#	112,66	[illegible]
Floral9,75% 90-99#	113,05	[illegible]
OAT 8,5% 87-97CA#	104,60	[illegible]
OAT 9,90%85-97 CA#	108,37	[illegible]
OAT 88-98 TME CA	102,20	[illegible]
OAT 9/85-98 TRA	—	[illegible]
OAT 9,50%88-98 CA#	109,68	[illegible]
OAT TMB 87/99 CA	99,77	[illegible]
[illegible]		

ACTIONS FRANÇAISES	Cours précéd.	Derniers cours
Arbel	[illegible]	[illegible]
Bains C.Monaco	[illegible]	[illegible]
B.N.P.Intercont.	[illegible]	[illegible]
Bidermann Intl. ◆	[illegible]	[illegible]
B T P (la cie) ◆	[illegible]	[illegible]
[illegible]		

ACTIONS ÉTRANGÈRES	Cours précéd.	Derniers cours
Bayer.Vereins Bank	146,30	146,30
Commerzbank AG	1071	[illegible]
Fiat Ord	20,60	20,60
Gevaert ■	306,90	306,90
Gold Fields South	160,50	[illegible]
Kubota Corp	28,40	31,25 d
Montedison act.ep.	10,05	[illegible]
Olympus Optical	54	54
Ottomane(cie Fin.)	285	[illegible]
Robeco	375,10	375,20
Rodamco N.V.	145,80	[illegible]
Rolinco	411,50	[illegible]
Solvay SA	3000	[illegible]

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.
SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché; o = offert; d = demandé; ↑ offre réduite; ↓ demande réduite; # contrat d'animation.

SECOND MARCHÉ

Une sélection Cours relevés à 12 h 30
JEUDI 9 MAI

VALEURS	Cours précéd.	Derniers cours
[illegible]		

NOUVEAU MARCHÉ

Cours relevés à 12 h 30
JEUDI 9 MAI

VALEURS	Cours précéd.	Derniers cours
[illegible]		

HORS-COTE

Une sélection. Cours relevés à 12 h 30
JEUDI 9 MAI

VALEURS		Cours précéd.	Derniers cours
B.A.C.	◆	0,06	0,05
Sté lecteurs du Monde	◆	179,90	145,80
Nobel	◆	181	181
Murom	◆	1500	1350
Générale Occidentale	◆	45,75	98

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.
SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ◆ cours précédent; ■ coupon détaché; ● droit détaché; o = offert; d = demandé; ↑ offre réduite; ↓ demande réduite; # contrat d'animation.

SICAV

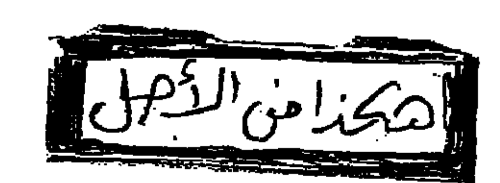
Une sélection
Cours de clôture le 7 mai

VALEURS	Émission Frais incl.	Rachat net
[illegible]		

VALEURS		Émission	Rachat
Solstice D	◇	2351,05	2345,19
Thésora C	◇	913,27	904,23
Thésora D	◇	831,29	825,06
Revenus Trimestr.	◇	5360,61	5307,53
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE			
Cadence 1		1070,30	1059,70
Cadence 2		1072,32	1061,70
Cadence 3		1061,52	1051,01
Capiobli		8452,02	8368,34
Interoblig		6382,91	6319,71
[illegible]			

SYMBOLES
◇ cours du jour; ◆ cours précédent.

MATIERES PREMIERES



AUJOURD'HUI

SPORTS

COUPE D'EUROPE Le Paris SG a gagné son premier trophée continental, la Coupe des vainqueurs de coupe, en battant (1-0) les Autrichiens du Rapid de Vienne mercredi 8 mai à Bruxelles. ● CE SUCCÈS est le deuxième obtenu par un club français, trois ans après la victoire de l'Olympique de Marseille en Coupe des clubs champions. ● LES PARISIENS se sont imposés au terme d'une rencontre brouillonne, grâce à un coup-franc du défenseur Bruno N'Gotty. ● LE PSG, dont l'entraîneur Luis Fernandez n'est pas encore fixé sur son sort, sauve ainsi sa saison en atteignant l'un des deux objectifs que lui avaient fixé les dirigeants de Canal Plus, qui ont repris en main la destinée du club en 1991. ● LES JOUEURS, *dont le succès a déclenché* des scènes de liesses à Paris, devaient être reçus *jeudi 9 mai par leur* maire Jean Tiberi, puis le président de la République, Jacques Chirac.

Le Paris-SG arrive enfin au bout du rêve

Vingt-cinq ans après la création du club, l'équipe de Luis Fernandez a enlevé la Coupe des vainqueurs de coupe. Elle s'impose sur la scène européenne, choisie depuis l'arrivée des dirigeants venus de Canal Plus en 1991

BRUXELLES
de notre envoyé spécial

Le Paris-Saint-Germain possède enfin cette Coupe d'Europe qui lui est prédestinée depuis le berceau.



FOOTBALL

Le club est né pour ce grand dessein. Il n'a jamais eu pour vocation d'amuser des gamins de 7 à 77 ans. Il a été bâti, voilà vingt-cinq années, pour briller, pour remplir sa vitrine de trophées. On ne peut s'appeler Paris et jouer les gagne-petits. En 1991, l'équipe s'était fourvoyée sur des chemins de traverse. De nouveaux directeurs de conscience avaient alors été mandés. *Les responsables de Canal Plus*, gens d'ambitions et de savoir-faire, *ont replacé cette équipe* à l'échelle d'un continent. L'Europe ou rien, ont-ils dit.

La première consécration est arrivée cinq longues années plus tard. Mercredi 8 mai, le Paris-SG a enlevé la Coupe des vainqueurs de coupe. Ça ne fait pas encore un pedigree mais c'est déjà un bon début, *« une étape extrêmement importante »* même, selon Bernard Brochand. *« Nous avons réussi notre examen de passage*, exulte le président de l'association. *Pour pouvoir discuter d'égal à égal avec des équipes comme le Milan AC, il fallait en gagner une. »* Le club s'est prouvé qu'il n'était plus ce demi-solde de l'Europe, bloqué depuis trois ans devant les portes de la finale.

« Nous allons continuer à faire monter la barre », promet Michel Denisot, président délégué de la SAOS. *« Cette équipe a décroché la timbale, mais les précédentes ont apporté leur pierre à l'édifice. »* Pour mieux le souligner, il avait tenu à inviter Francis Borelli, Daniel Hechter, deux anciens présidents, ainsi qu'Artur Jorge et Gérard Houllier, *deux ex-entraîneurs de l'équipe parisienne.*

Le Paris-SG n'est pas au bout de son destin, de ses prétentions. Les dirigeants ont célébré ce premier succès avec toutes les convenances. Le club attendait depuis si longtemps ce trophée qu'il avait adopté par anticipation une conduite. La joie fut de bon ton, ainsi qu'il sied à qui prétend devenir un habitué de cet heureux événement. Chacun s'est bien gardé de privautés qui auraient semblé manières de parvenu. L'Union européenne de football (UEFA) ayant fait interdire l'usage du champagne, la compétition commanditée par une marque de bière n'a pas non plus poussé aux écarts...



Le PSG a participé deux fois à la C1 - Coupe des champions, puis Ligue des champions -, quatre fois à la C2 - Coupe des vainqueurs de coupe, trois fois à la C3 - Coupe de l'UEFA (qui réunit les mieux classés des divers championnats européens).

Le plaisir de la victoire se teintait à l'évidence d'un énorme soulagement. Le Paris-SG n'avait pas le droit de perdre sous peine de devenir la risée de l'Europe. L'adversaire *qui lui était opposé était de modeste* extraction. Les Autrichiens du Rapid *de Vienne étaient là contre toute attente*, premiers surpris de devoir *jouer les utilités à Bruxelles. A eux, il* n'avait jamais été demandé de gagner une coupe d'Europe. Depuis bien longtemps tout ce qu'ils vivaient dans cette compétition était du bonus, allait bien au-delà du niveau entraperçu de leur football. Les joueurs qui pénétraient sur la pelouse du stade Roi-Baudoin-Ier étaient déjà des hommes comblés.

Un coup de massue de Bruno N'Gotty, l'homme qui écrase la perspective et transforme un coup franc lointain en danger rapproché, a suffi à terrasser des Autrichiens vulnérables (28e). Un but et c'est tout, sempiternel tarif des finales de Coupe d'Europe. *« Il y avait de la place pour d'autres »*, admet Bernard Lama. Etablir ici une rétrospective de la bonne dizaine d'occasions manquées par les Parisiens serait un exercice fastidieux. Simplement, cette accumulation crispante de maladresses et de malchances *aurait pu aboutir à une terrible dé*convenue sans deux arrêts déterminants du gardien d'origine guyanaise, en fin de rencontre.

« Cette victoire est l'aboutissement de cinq ans de travail », affirmait Bernard Lama, entonnant à son tour l'antienne du club ce mercredi soir. Le premier quinquennat de l'ère Canal Plus s'achève donc sur une belle réussite sportive. Cette dernière récompense le travail effectué pour renforcer les structures financières et techniques du club. La Coupe des coupes ne fait que parachever ses efforts de crédibilité.

Il est cependant un domaine où le Paris-SG ne peut encore se comparer à la coterie des grands clubs européens qu'il entend rejoindre. L'équipe de la capitale veut absolument le succès, en a fait sa raison de vivre. Mais elle a encore bien du mal à gérer la pression qu'implique une telle exigence. Plus qu'ailleurs, les joueurs semblent souffrir d'états d'âme récurrents.

Avant la finale de Bruxelles, ils ont éprouvé le besoin de s'isoler en stage, à Hendaye, faisant voeu de silence. Ils avaient déjà choisi la même solitude monastique, en février, avant un match contre Lens, à la suite d'une *série de défaites* en championnat de France.

Au Pays basque, le club a appelé au chevet de cette équipe en plein *trouble Yannick Noah. Pendant une* semaine, l'ancien champion de tennis et charismatique capitaine de l'équipe de Coupe Davis a joué les gourous. *« C'est un excellent ostéopathe du cerveau »*, plaisante Michel Denisot. Il a parlé et écouté, insufflé un état d'esprit conquérant. *« Il a été un vrai grand frère »*, résume Bruno N'Gotty. Ce rôle avait été jusque-là dévolu à Luis Fernandez. *Mais deux ans de sacerdoce* ont suffi à ébranler la foi de l'entraîneur, à le vider *doucement de* sa substance.

L'enfant des Minguettes semble aujourd'hui un *homme à bout de* fatigue. Ses joueurs également. Comment expliquer autrement qu'une équipe aussi enthousiasmante avant la trêve du championnat de France se soit métamorphosée en une formation apathique en fin d'année ? Paris-SG n'a plus qu'une infime chance de remporter le titre après avoir outrageusement dominé la compétition. Une énorme lassitude pèse sur le club. Même Michel Denisot n'est pas épargné. Lui, le passeur d'ordres, celui qui est chargé de mettre la pression, a paru à son tour gagné par le spleen.

La Coupe des *coupes* a heureusement réchauffé les coeurs. Avec *cette victoire, les règlements de* compte qui étaient près de sourdre *n'ont plus de raison d'être. Mais*, parmi les chantiers de l'avenir, il faudra sans doute au Paris-SG adapter son environnement, s'armer encore moralement, afin de ne pas devenir la première victime de ses grandes ambitions.

Benoît Hopquin

Fiche technique

■ **Au stade Roi-Baudouin-Ier de Bruxelles (ex-stade du Heysel), le Paris-SG (Fra) bat le Rapid Vienne (Aut) 1-0 par un temps frais, sur une pelouse en bon état, devant 37 500 spectateurs.**
■ **Arbitrage de M. Pairetto (Ita).**
■ **But pour le Paris-SG de Bruno N'Gotty (28e min)**
■ **Occasions manquées : pour le Paris-SG par Djorkaeff (17e et 20e), *Bravo (38e), Dely Valdes (41e), Djorkaeff (48e), Dely Valdes (50e), Djor*kaeff (58e), Dely Valdes (61e), Loko (74e), Guérin (87e) et Djorkaeff (90e) ; *pour le Rapid Vienne par Ströger (44e), Marasek (45e), Heraf (64e et* 73e), Jancker (90e) et Barisic (90e).**
■ **Avertissements : pour le *Paris-SG* à Fournier (68e) et N'Gotty (72e) ; pour le Rapid Vienne à Jancker (35e), Schoettel (37e), Hatz (55e), Heraf (67e) et Stoeger (85e)**
■ **Paris-SG : Lama (cap) – Roche, Le Guen, N'Gotty – Fournier (Llacer, 76e), Guérin, Bravo, Colleter – Djorkaeff – Loko, Raï (Dely Valdes, 12e).**
■ **Rapid Vienne : Konsel (cap) – Ivanov – Hatz, Schoettel, Guggi – Heraf, Kuehbauer, Stoeger, Marasek – Jancker, Stumpf (Barisic, 46e).**

N'Gotty après Boli

Bruno N'Gotty a *succédé* à Basile Boli. A trois ans d'intervalle, deux défenseurs d'origine africaine ont signé le but victorieux de *leur équipe en finale des deux coupes d'Europe* remportées à ce jour par des clubs français. Le 26 mai 1993, à Munich (Allemagne), Basile *Boli, né à Abidjan le 2 janvier 1967, avait marqué pour l'OM* le seul but de la finale de la Coupe des champions Marseille-Milan AC, d'une superbe tête à la 44e minute de la partie. *Mercredi soir à* Bruxelles, Bruno N'Gotty, né le 10 juin 1971 à Lyon d'une mère martiniquaise et d'un père camerounais, a inscrit l'unique but de la finale de la Coupe des vainqueurs de coupe Paris SG-Rapid Vienne, grâce à une frappe terrible du pied droit sur un coup franc de 35 mètres (28e minute).

La sortie victorieuse de Luis Fernandez

BRUXELLES
de notre envoyé spécial

Quelle image gardera-t-il de ce glorieux soir de mai ? *Se souviendra-t-il de ces chaudes* étreintes dans une nuit bruxelloise un peu froide ? Ou aura-t-il en tête le sourire de ses enfants, Johan et Robin ? Se remémorera-t-il le sacre que lui ont offert les supporteurs à la fin du match, scandant son prénom comme la formule magique d'une victoire ? Ou versera-t-il une larme sur cette Coupe, premier trophée européen à prendre le chemin de Paris ?

Luis Fernandez n'est pas encore un vieillard reclus dans la mémoire du ballon. Il déguste l'instant présent. Sans bien en sentir toutes les saveurs. Il faut du temps pour endosser l'habit d'un vainqueur, comprendre au fond de son cœur de footballeur que, cette fois ça y est, que l'objectif est atteint. Alors, il se contente des mots les plus simples, et dit qu'*« on a fait le match qu'il fallait surtout dans une finale »*.

Et le reste n'a pas d'importance. A trente-six ans, *le futur ex-entraîneur du Paris-Saint-Germain* ne parlera pas de revanche. Pas plus qu'il ne reviendra sur ce désir de ne plus être l'an prochain cet homme qui s'agite sur les rebords de la touche. *D'ailleurs, son avenir n'est pas encore* défini. Dans les jours qui viennent, il rencontrera Michel Denisot. Le président délégué du PSG souhaite le garder au club dans une nouvelle *fonction. A moins qu'il ne se décide pour un dé*part vers l'étranger, ou pour l'investissement de son passé *de gamin de banlieue dans le projet du* club résidant au Stade de France.

Luis Fernandez a *déjà* la certitude de ne pas être un homme seul. Quitte à mettre entre parenthèses la longue histoire qui l'unit au Paris-Saint-Germain. Dans les années 80, il en était le joueur fétiche. La décennie 90 l'aura mué en entraîneur émérite, qui se définit désormais comme *« un homme de coupe »*. *« J'ai gagné la Coupe de la Ligue, la Coupe de France et la Coupe d'Europe »*, précise-t-il, peut-être pour excuser l'échec quasi inéluctable en championnat.

PAS UN FIN DIPLOMATE

Car Fernandez, l'Européen, n'aura pas su triompher en France. Pas plus qu'il n'aura su imposer à son équipe le tour de jeu qu'il envie au *Barcelone de son modèle, Johann Cruyff. Le Paris* offensif subit la rude concurrence d'un Paris emprunté, *prompt à perdre ses vertus les plus na*turelles en d'étouffantes sorties sur la pelouse du *Parc des Princes. La formidable énergie du* « coach » s'était brisée sur les tracas ordinaires *d'une grosse écurie du foot* : dissensions entre joueurs-clés, pression des dirigeants, nécessité d'obtenir des résultats. Au milieu de ce qui ressemblait parfois à la tourmente, il n'a pas tou*jours su garder le bon cap, même s'il affirme au*jourd'hui être resté *« le maître à bord »*.

Luis Fernandez *n'a jamais* eu la réputation d'un fin diplomate. Il préfère dire ce qu'il pense. Et le crier parfois, au risque d'incommoder, voire de fâcher. L'année dernière, ses différends avec David Ginola ponctuaient les entraînements quotidiens, avant d'envahir les colonnes des journaux. Cette saison, il ne s'est pas toujours senti soutenu par certains dirigeants, avouant même au quotidien *L'Equipe* avoir songé une fois à démissionner.

Luis Fernandez part donc sans avoir tout à fait réussi ses deux années à la tête de *« l'équipe de son cœur »*. Pour ses adieux, il s'offre cependant un succès unique, qui satisfait plus qu'à moitié les ambitions boulimiques de son club. Il le dédie au *« football français »*. Dans l'enceinte du stade Roi-Baudoin-Ier, ce n'était pas l'heure de régler *les comptes. Il a pris garde de n'oublier personne* dans la litanie des remerciements, et surtout pas *les supporteurs. Ils attendaient leur Coupe d'Eu*rope, depuis l'arrivée de Canal Plus à la tête du *club, il y a cinq ans. Il* tient à les saluer, parce qu'aux pires moments ils ne l'ont jamais sifflé. Comme s'ils étaient encore un peu de son avenir.

Pascal Ceaux

COMMENTAIRE

ÂGE ADULTE

Le même résultat au tableau d'affichage (1-0) dû au but d'un *défenseur au cours de la première* mi-temps, la même crispation ensuite, la même pauvreté du jeu jusqu'à l'émotion du coup de sifflet final, les mêmes larmes de président : ces similitudes pourraient faire passer la deuxième victoire d'un club de football français dans une Coupe d'Europe, mercredi soir à Bruxelles, pour une petite soeur très ressemblante à la première, celle de l'OM en Coupe des champions, en 1993. *Mais cet air de famille est trompeur.*

Le triomphe des Marseillais à Munich, acquis face au prestigieux *Milan AC dans la compétition* continentale majeure, récompensait une aventure personnelle autant qu'elle en annonçait la fin brutale. *Elle refermait sur une* apothéose sans lendemain une période d'excès et de débordements.

La victoire du Paris-SG, obtenue dans une compétition beaucoup moins relevée et face à un adversaire de faible niveau, apparaît paradoxalement comme un passage à l'âge adulte. Elle était prévisible, annoncée par la disproportion des budgets des deux équipes qui s'affrontaient sur la pelouse : *250 millions de francs pour les Pa*risiens contre 35 pour le Rapid de *Vienne. Bien plus que le coup de* tête surprise de Basile Boli, en *1993, le tir puissant de Bruno* N'Gotty a été préparé, programmé de loin. Il récompense la volonté des hommes de Canal Plus, depuis 1991, de se donner les moyens d'offrir un palmarès européen au club parisien. Il traduit une hausse régulière, sans les à-coups de la période précédente, du niveau des clubs français. Il laisse espérer que le PSG ne s'effondrera pas après cette consécration continentale. Le club semble *bâti sur des fondations qui ex*cluent un risque d'écroulement *soudain.*

Il peut aussi sembler très sain *que le club qui s'impose au*jourd'hui en Coupe d'Europe ne soit pas celui qui est en passe de réussir le doublé Coupe-championnat. Comme à l'étranger, plusieurs équipes sont en mesure de s'imposer dans une compétition qui les prépare de mieux en mieux aux chocs continentaux. Elle paraissent en mesure de transformer en fait régulier, cette victoire européenne qui est d'ores et déjà devenue un phénomène naturel.

Jérôme Fenoglio

La fête en capitale

APRÈS une nuit enfiévrée, les joueurs du P-SG devaient rencontrer le maire de Paris Jean Tiberi, jeudi 9 mai, à midi, puis le président de la République, Jacques Chirac, à 16 heures. A 20 heures, ils avaient prévu de présenter la Coupe d'Europe à leurs supporters au Parc des Princes. Dans l'après-midi, ils devaient descendre les Champs-Elysées, là où les Parisiens les ont fêté, mercredi, dans la nuit.

Dès la fin du match, les festivités ont commencé. A ceux qui ne savent pas, les heureux annoncent. Le Paris-Saint-Germain *« a gagné »*. Klaxons, pétards et hurlements, des suppor*teurs se répandent dans des rues qua*si désertées comme pour chaque soir de grand match. Place de la Bastille, une voiture tournoie en faisant crisser ses pneus. Une écharpe, drapeau de fortune, claque dans le vent. Quelques tournis encore, et direction les Champs-Elysées, l'inévitable lieu de ralliement des soirs de victoire. Champagne, congratulations, feux de Bengale rouges et bleus, chants aux héros, ivresse... A minuit, ils sont plusieurs milliers à descendre, chavirés, les Champs-Elysées en une vague rouge et bleue désordonnée.

A Bruxelles, l'équipe exulte. Sur l'estrade réservée aux champions, la Coupe passe de main en main avant d'aller être présentée aux 13 000 supporteurs parisiens massés dans le stade. Luis Fernandez est porté en triomphe, Johan et Romain, ses enfants, collés à lui ; Yannick Noah improvise des chants. La troupe repart à Paris pour parachever la fête et y promener la Coupe bardée de rubans bicolores.

TÉLÉGRAMME DE L'ELYSÉE

Le télégramme de l'Elysée a jailli à peine le match terminé : *« Le fantastique exploit que viennent de réaliser vos joueurs au stade Baudouin-Ier de Bruxelles me permet de vous témoigner toute mon admiration pour le remarquable esprit de groupe, qui a animé votre équipe pendant toute la rencontre »*, écrit Jacques Chirac à Bernard Brochand et Michel Denisot. *« Cette splendide victoire face au Rapid de Vienne est une merveilleuse consécration pour les joueurs parisiens et j'ai tenu immédiatement à vous présenter mes très vives et sincères félicitations pour ce qui fut une vraie finale de Coupe d'Europe »*, ajoute le président de la République et ancien maire de Paris.

Arrivés dans la capitale, les joueurs font un crochet par l'imprimerie du *Parisien* pour prendre connaissance de la « une » qui titre en un large bandeau *« Gagné ! »*. Ils poursuivront la nuit à Canal Plus où les attendent 200 invités. Pierre Lescure brandit la « une » du journal *L'Equipe* qui célèbre *« La consécration »*.

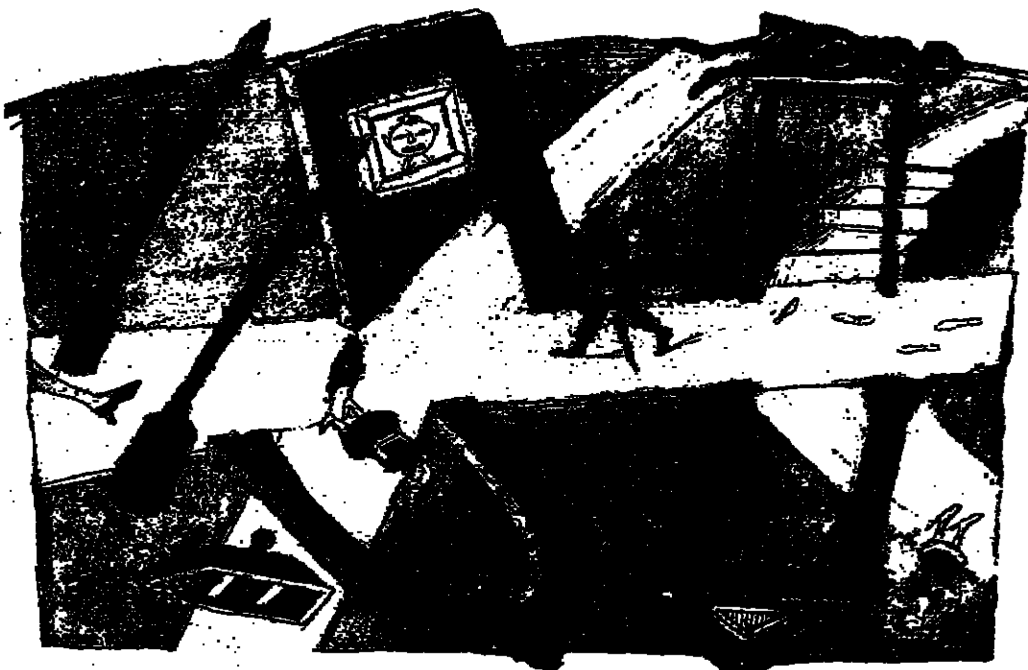
Bénédicte Mathieu

Le PSG en bref

● **Fondation** : en 1973.
● **Budget** : de 250 millions de francs par an.
● **Public** : 33 000 spectateurs en moyenne par rencontre au Parc des Princes pendant la saison 1995-1996.
● **Palmarès national** : deux *fois champion de France*, en 1986 et 1994 ; quatre fois *vainqueur de la Coupe* de France (1982, 1983, 1993, 1995). En 1995, le PSG a également gagné la Coupe de la Ligue.
● **Parcours européen** : en neuf participations – la *première* en 1983 –, la campagne européenne du PSG *s'est* soldée par 34 victoires, 11 matches nuls, *14 défaites*. Pour une victoire en finale de la Coupe *des coupes*. Le club parisien n'a perdu qu'une *finale* (la Coupe de France en 1985), et a toujours *remporté* sa première finale dans une compétition.

Les artistes de Belleville ouvrent leurs ateliers

Dans ce quartier de l'est de la capitale, des habitants ont su s'organiser pour résister à la promotion urbaine et faire la fête



DESSINS NATALI FORTIER

DURANT QUATRE JOURS, les digicodes de Belleville joueront relâche. L'ouverture de deux cent trente ateliers d'artistes conduira les visiteurs dans des cours et des arrière-cours insoupçonnables, à travers des jardinets embaumant le lilas et le chèvrefeuille, sous des vignes même, dans les escaliers cirés d'appartements bourgeoisement tenus, dans un ancien bar reconverti en agence photo (le Floréal, seule galerie du quartier, 43, rue des Couronnes) ou sur les allées, entre déchets et récupération, conduisant à la Forge, une usine investie il y a près de cinq années, où travaillent une vingtaine de plasticiens.

Les premières journées portes ouvertes, il y a six ans, avaient un précédent : celui de la Bastille. Contre-exemple d'un quartier gagné aux jeunes artistes et perdu par eux en une décennie. Aussi les Bellevillois avaient-ils conçu leur manifestation pour se faire connaître certes, mais aussi pour organiser leur défense au moment où le boom immobilier menaçait la colline.

Jeunes, parfois étrangers, ils n'avaient pu s'installer là que parce que Belleville était le dernier endroit de Paris à bien vouloir les accueillir. Dans ce haut lieu intercommunautaire, où les juifs voisinent avec les musulmans, les Turcs avec les Chinois, les Tamouls avec les nouveaux venus de l'Europe de l'Est, les vieux habitants *avec les cols blancs débarqués de* province, les artistes se découvraient une communauté – transnationale – à eux seuls.

Qu'ils pratiquent la peinture, la photographie, le design, qu'il travaillent les tissus, le verre ou le marbre, ils avaient en commun le langage d'un travail solitaire, et le besoin d'un lieu suffisamment vaste où le pratiquer. Des boutiques fermaient, des locaux industriels devenaient disponibles, des appartements étaient encore abordables. Aucun n'était un atelier d'artiste : ils le deviendraient. La lumière n'était pas toujours juste, l'espace si mesuré qu'il leur faudrait parfois s'étendre dans les cours : cela entrait dans les pratiques de voisinage, dont pouvait encore se réclamer Belleville.

REFUS DE NORMALISATION

Les nouveaux venus préservaient l'espace éclaté des petits métiers contre la logique des aménageurs. Ils reprenaient le passé urbain du quartier à leur compte, ses traditions d'immigration et d'intégration. Leur manifestation collective devenait la proclamation d'une résistance urbaine, un refus de normalisation. Rue Ramponneau, ils se rangeaient, comme dit l'un d'eux, *« du côté de la vie, sur le trottoir où sont restés les petits commerçants arabes et la Bellevilleuse* [association de défense du quartier], *et non pas sur celui, déserté, des immeubles neufs, aux rez-de-chaussée vides ».*

Le quadrilatère où devait être édifiée la ZAC du bas-Belleville, entre la rue de Belleville et la rue Ramponneau, est couturé des traces des luttes auxquelles ils ont participé. Après des années d'escarmouches et de procès, marquées par les avancées des démolisseurs et les signes de résistance des habitants, la zone semble être dans une phase de ni guerre-ni paix, avant la reprise des hostilités.

Pour bien comprendre, il faut se rendre jusqu'à l'atelier de Miki Tika (18, rue de Belleville), havre de silence au terme d'un dédale d'immeubles à demi murés, où une incontrôlable végétation (peinte) s'échappe des plaques d'acier vissées sur les fenêtres et où un simple enduit bleu ciel proclame l'espoir sur les parpaings.

La défense de la Forge, une ancienne usine de galvanoplastie (23, rue Ramponneau), dernier avatar des squats artistiques, après les Recollets et l'aventure de l'Usine éphémère, a largement mobilisé l'Association des ateliers d'artistes de Belleville (AAB), organisateur de la journée portes ouvertes.

Pour sa défense, il n'est pas jusqu'aux élèves de l'école d'architecture de la rue Rébeval qui ont préparé des projets alternatifs de réaménagement. La vingtaine de peintres qui occupent les lieux espèrent toujours un *modus vivendi* avec la ville, surtout depuis qu'ils organisent des ateliers d'art plastique pour les enfants du quartier. L'AAB a su enfin arrêter les démolisseurs devant le jardin et les maisons où Becker tourna *Casque d'or* (44, rue des Cascades), où sont établis deux souffleurs de verre.

La logique de la visite d'atelier, où il y a forcément une oeuvre en cours, où l'on découvre une à une les précédentes, avec les quelques livres et la musique favoris du maître des lieux, n'a plus vraiment cours. Le succès de la manifestation (peut-être 30 000 visiteurs l'an passé) ne permet que d'en accorder des bribes. D'autant que rapidement, nombre d'artistes ont habillé leur lieu de travail en galerie d'exposition, c'est-à-dire en lieu de vente.

La tentation est grande alors de créer des oeuvres de plus petite taille, voire de moindre exigence, des séries, dont on sait qu'elles correspondent aux moyens et aux attentes de ce public spécifique, qui peut assurer deux mois d'une existence modeste. Une situation à laquelle l'AAB est d'autant plus sensible que les demandes affluent de l'extérieur du quartier pour tenter de s'intégrer dans ce petit marché.

Jean-Louis Perrier

Quatre jours de rencontres

● Les journées portes ouvertes des ateliers d'artistes de Belleville ont lieu du vendredi 10 au lundi 13 mai, de 15 à 19 heures. Elles sont organisées par l'Association des ateliers d'artistes de Belleville, 48, rue Ramponneau 75020 (tél. : 43-72-99-25).

● Deux points d'accueil, où sont distribués des plans de situation des ateliers, sont prévus au 2, boulevard de La Villette (métro Belleville), et place des Fêtes (métro Place-des-Fêtes).

● Le bar Floréal, 43, rue des Couronnes, seule galerie du quartier, expose les affiches-images de Claude Baillargeon (tél. : 43-49-55-22).

● Un bal-vernissage jazz musette est organisé vendredi 10 mai à *partir de 20 heures à la MJC de* Belleville, 43, rue du Borrego.

● Indépendamment des journées portes ouvertes, mais dans le même temps, l'école d'architecture de Paris-Belleville, 78, rue Rébeval 75019, (tél. : 42-41-33-60) présente les travaux de ses élèves.

Le jardin du Ranelagh

L'AIR DE PARIS

En bordure du jardin du Ranelagh, le chemin de fer de ceinture est maintenant sans rails, et l'herbe gagne sur le ballast. Mais il y a toujours, juste à côté, une petite construction servant d'échoppe à un cordonnier. Georges Perec la mentionne dans ses *Je me souviens : « Après la guerre, elle fut couverte de croix gammées parce que le cordonnier avait été, paraît-il, collaborateur. »* Cinquante ans plus tard, la petite construction est bien blanche. Un *« Casse-toi, Juppé ! »*, tout de même, se détache en gros sur un mur, écho familier d'une histoire plus fraîche.

Les ânes qui baladent les enfants constituent, assurément, une survivance locale. La chose date du début du siècle. C'est écrit quelque part, à l'un des angles du jardin, mais on ne précise pas combien d'ânes se sont succédé depuis cette aube lointaine. Les marionnettes, dans leur coin, font aussi de la résistance.

Les jours sans classe, elles se remuent à deux reprises, au milieu de l'après-midi, pour une somme modique : *« 12 francs par enfant et par grande personne »*, est-il indiqué à l'entrée. La cloche annonçant la séance est agitée longuement, avec une belle ardeur. Par terre, près de la guitoune, le disque rose d'un préservatif témoigne d'une autre ardeur. On songe à quelque frasque de Guignol, pas forcément de bois la nuit venue.

En tout cas, il n'a pas encore chipé, au cours de ses écarts nocturnes, le fromage que le corbeau tient dans son bec, au pied d'un La Fontaine de bronze installé là depuis 1983. Sans doute pense-t-il que ce disque doré est forcément pour le renard qui fait face à l'oiseau.

Il est un autre disque, dans les parages, un disque aussi fameux que le fromage du fabuliste. Il s'agit du soleil sur l'eau, au milieu de cette *Impression soleil levant* qu'on peut voir au Musée Marmottan. On sait qu'avec d'autres toiles ce Monet s'était éclipsé pendant quelques années. Début 1986, on pouvait lire, peint en rouge sur le mur du musée : *« Retrouvez les peintures ! Nous voulons les voir saines et sauves ! »*

Dix ans plus tard, le mur est bien blanc. Un petit « Zeus », tout de même, s'y détache, un tag d'un gris métallisé, écho divin d'une histoire très ancienne.

Daniel Percheron

VENTES

Bronzes bourgeois

CRÉÉS pour répondre à une forte demande, les bronzes d'édition se répandent dans les intérieurs bourgeois de la deuxième partie du XIX[e] siècle. Dès le début, cette technique a ses détracteurs et ses défenseurs. Le nombre élevé de tirages *exclut* la participation de l'artiste, et la notion de limitation et de numérotation des épreuves apparaît bien plus tard. Certains sont heurtés par la multiplication mécanique des sculptures, d'autres y voient un progrès mettant l'art à la portée de tous. Les fondeurs devenus éditeurs signent des contrats avec les artistes et emploient des centaines d'ouvriers pour réaliser ces pièces, dont les plus appréciées se vendent dans toute l'Europe.

Une vingtaine de ces bronzes, qui seront dispersés à Cheverny dimanche 26 mai, proviennent d'un salon solognot redécoré à la fin du XIX[e] siècle dans le goût de la III[e] République : tentures, velours, bibelots japonisants, mobilier néogothique et néo-Louis XVI, tableaux et sculptures des salons... un faste un peu étouffant qui va disparaître avec l'explosion de l'art nouveau. Estimés entre 10 000 et 50 000 francs, ces bronzes épousent toutes les tendances artistiques et les idées de l'époque.

A 10 000 francs, on trouvera des modèles animaliers de Thomas-François Cartier, Charles Anfrie ou Clovis Massin. A 20 000 francs, des amours joufflus d'Auguste Moreau, très recherchés à l'époque, et qui ont inondé le marché pendant plusieurs décennies, ou encore une réplique du *Mercure* de Jean de Bologne. Parmi les pièces les plus intéressantes, citons *Au but*, un groupe en bronze patiné noir d'Alfred Boucher présenté au Salon de 1887, son oeuvre la plus célèbre et la plus abondamment reproduite, dont on attend 50 000 francs, ou, au même prix, les *Fondeurs du Moyen Age*, où l'utilisation conjointe de l'étain et du bronze représente un tour de force technique.

Les critères de valeur de ces sculptures dépendent de leurs qualités esthétiques, mais aussi du soin apporté à leur fabrication. La beauté de la patine, très importante dans l'appréciation d'un bronze, doit mettre l'alliage en valeur, lui donner un aspect presque vivant. Noire, brune ou verte, elle présente des nuances multiples et subtiles. Selon la manière de l'artiste, les détails sont rendus avec précision, mais sans sécheresse ou, au contraire, effacés par le modelé. La signature n'est pas le critère dominant : un nom très coté peut figurer sur une épreuve médiocre, le cachet du fondeur se révèle presque plus important, et les grands professionnels, comme Susse, Thiébaut, Barbedienne, Hébrard ou Valsuani sont réputés pour la beauté de leurs tirages.

Cette vente est la première en France à être annoncée sur Internet (code : Http : //www. teaser. Fr/tradition). Cette innovation stimulera peut-être les autres commissaires-priseurs français, qui tardent à se manifester sur les réseaux internationaux, au contraire de leurs rivaux anglo-saxons : Christie's et Sotheby's ont des sites Internet, très visités, alors que Drouot n'a pas saisi l'importance de ce nouveau média.

Catherine Bedel

★ Orangerie du Château de Cheverny. Dimanche 26 et lundi 27 mai. Exposition sur place : le 24 mai de 15 à 21 heures, le 25 mai de 10 à 18 heures, les 26 et 27 mai de 9 à 11 heures. Etude Philippe *Rouillac, hôtel des ventes de Vendôme*, route de Blois, 41100. Tél. : 54-80-24-24.

ESCAPADES

FAMILIALES

■ **LES COULEURS DE LA MER.** Un tour du monde des récifs coralliens, c'est ce que propose Océanopolis Brest dans une exposition temporaire baptisée : « Quelques adaptations de couleurs rencontrées chez les poissons de récifs ». Dans six aquariums de 200 à 1 000 litres reconstituant ce milieu aquatique, sont présentées des espèces caractéristiques de ces adaptations. Une fascinante exubérance de formes et de couleurs qui, dans ce milieu très éclairé où l'univers sensoriel des poissons est surtout visuel, leur serviraient de langage pour affirmer leur territoire, se faire reconnaître, se cacher ou se montrer.

★ **Océanopolis Brest, tél. : 98-34-40-40.**

■ **FORFAITS CANNOIS.** Pour la troisième année consécutive, la ville de Cannes propose, jusqu'au mois de septembre (hors périodes de congrès, Salons professionnels et Festival), en collaboration avec près de 70 hôtels, un forfait exceptionnel comprenant 6 nuits (avec petit déjeuner), 6 journées « plage » (matelas et parasol), l'accès au Musée de la Castre et une mini croisière vers l'île Sainte-Marguerite. De 2 010 F (1 étoile) à 5 760 F (4 étoiles), tarif unique pour une ou deux personnes avec gratuité de l'hébergement pour le premier enfant de moins de 12 ans logé dans la chambre de ses parents. En option, le passeport « 5 golfs » (1 100 F par personne), des forfaits sportifs (voile, ski nautique, planche à voile) et une découverte de la région en avion de tourisme (350 F).

★ **Renseignements au numéro vert 05-40-86-40.**

■ **LE PETIT TRAIN JAUNE.** Il fut construit au début du siècle dans les Pyrénées-Orientales pour transporter le minerai de fer. Sa ligne sans crémaillère, à voie unique et écartement métrique, court sur 63 kilomètres. De Villefranche-de-Conflent, à 427 mètres d'altitude, à Latour-de-Carol, à 1 327 mètres. Sa gare la plus élevée, à Bolquère-Eyne (1 592 mètres) jouit d'un ensoleillement exceptionnel. Tunnels, viaduc, pont suspendu : le petit train jaune se joue des difficultés du tracé, des courbes comme des déclivités. Les ouvrages d'art sont spectaculaires et les paysages du Conflent et de la Cerdagne pittoresques. Trajet toute l'année, de Villefranche-de-Conflent à Latour-de-Carol et retour : 180 F, jusqu'à Font-Romeu, 112 F.

★ **Renseignements gare SNCF, tél. : 68-96-56-62.**

■ **WEEK-ENDS DANS L'AISNE.** Conçue pour ceux qui recherchent des idées de courts séjours, une brochure propose cinq circuits thématiques dans l'Aisne : art et histoire (Soissons, Laon et le Chemin des Dames, haut lieu de la Grande Guerre), insolite (Saint-Quentin où l'art déco se mêle au gothique flamboyant, et le grand canal souterrain de Riqueval), saveur (la Thiérache et ses églises forteresses), nature (le massif de Saint-Gobain et la forteresse des sires de Coucy) et la route des écrivains (La Fontaine, Dumas, Racine et Claudel). Avec, pour chacun, un itinéraire et une carte, et pour tous, un guide pratique présentant des hébergements de qualité.

★ **Renseignements au 23-26-70-00.**

■ **MUSIQUE DE CHAMBRE A DIVONNE.** Au programme du Festival de musique de chambre, qui a lieu du 10 au 24 juin dans le domaine de Divonne, l'intégrale de la musique de chambre de Johannes Brahms, soit vingt-quatre chefs-d'oeuvre à l'affiche des dix concerts programmés dans un petit théâtre à l'italienne (260 places) réputé pour son acoustique. Avec, pour allier musique et détente, un forfait au Grand Hôtel, établissement 4 étoiles jouxtant le premier casino de France et un golf : 1 670 F par jour pour 2 personnes en chambre double avec une nuit et petit déjeuner, un green-fee par jour et une place de concert, 1 135 F par jour pour une personne.

★ **Domaine de Divonne, réservations au 50-40-34-34. Office de tourisme, 50-20-01-22. Festival de musique, 50-40-34-16.**

■ **FESTIVAL DE MOTS CROISÉS.** Trois communes françaises dont le nom tient en deux lettres (Ay, en Champagne, Is, en Bourgogne, et Eu, en Haute-Normandie), ont eu l'idée de créer un Festival des mots croisés, dont la première édition se tiendra à Eu (« trou normand » pour les cruciverbistes), en Seine-Maritime, les 21, 22 et 23 juin. Une grille de 168 m² étalera ses cases sur une carte disposée dans le centre et permettra aux amateurs de mettre leurs talents à l'épreuve.

★ ***Office du tourisme d'Eu, tél. : 35-86-04-68.***

GASTRONOMIQUES

■ **DANS LES VIGNOBLES.** Vingt et un week-ends entre vignes et caves, une quinzaine de terroirs de France, d'Allemagne, d'Autriche et de Hongrie sont proposés par Episodes lors d'un Tour d'Europe. De l'Alsace à la Provence en passant par la Bourgogne ou le Bordelais, mais aussi de Fribourg à Budapest, des étapes gourmandes dans les hôtels de la chaîne Mercure. Chaque forfait (535 F par personne pour 2 jours/une nuit, 690 F en Europe) comprend la visite d'une cave, d'un château ou d'un domaine, un dîner avec, en souvenir, une bouteille à choisir sur la carte et, en cadeau, le Guide Hachette des vins de France. On peut aussi opter pour le Pass loisirs route des vins (790 F pour 3 nuits en chambre double avec petits déjeuners), une invitation à découvrir les vins d'une dizaine de vignobles français avec un forfait comprenant une visite d'une cave avec dégustation et, en cadeau, un carton de six bonnes bouteilles.

★ **Réservations au (1) 60-79-62-62.**

ANTIQUITÉS

● **Dijon** (Côte-d'Or), parc expo, 60 antiquaires et 38 brocanteurs, entrée : 45 F, du samedi 11 au dimanche 19 mai de 11 à 20 heures, nocturne : mardi 14 jusqu'à 22 heures.

● **Chaville-Vélizy** (Hauts-de-Seine), centre culturel Atrium, 50 exposants, entrée : 10 F, du vendredi 10 au dimanche 12 mai, vendredi de 18 à 20 heures, samedi de 10 à 20 heures et dimanche de 10 à 19 heures.

● **Montluçon** (Allier), parc expo, 20 exposants, entrée : 20 F, samedi 11 et dimanche 12 mai de 9 h 30 à 19 heures.

● **Eauze** (Gers), hall d'exposition, 55 exposants, entrée : 25 F, du samedi 11 au dimanche 19 mai de 10 à 19 heures, jours fériés, de 10 à 19 h 30.

● **Villerest** (Loire), salle polyvalente, 30 exposants, entrée : 10 F, samedi 11 et dimanche 12 mai de 9 h 30 à 19 heures.

● **Rivesaltes** (Pyrénées-Orientales), domaine de Rombeau, 32 exposants, entrée libre, du samedi 11 au lundi 13 mai, samedi de 10 à 22 heures, les autres jours, de 10 à 20 heures.

● **Francheville** (Rhône), parc des sports, 30 exposants, entrée : 15 F, samedi 11 et dimanche 12 mai de 9 h 30 à 19 heures.

● **Sablé-sur-Sarthe** (Sarthe), hippodrome, 30 exposants, entrée : 20 F, samedi 11 et dimanche 12 mai de 10 à 19 heures.

BROCANTES

● ***Paris, église d'Auteuil**, samedi 11 et dimanche 12 mai. Rue Notre-*Dame-de-Lorette, samedi 11 et dimanche 12 mai. Espace Eiffel Branly, vendredi 10 au dimanche 12 mai.

● **Choisy-le-Roi** (Val-de-Marne), quartier Saint-Louis, 400 exposants, samedi 11 et dimanche 12 mai.

● **Le Plessis-Robinson** (Hauts-de-Seine), Moulin Fidèle, 35 exposants, samedi 11 et dimanche 12 mai.

● **La Rochelle** (Charente-Maritime), parc des expositions, 120 exposants, samedi 11 et dimanche 12 mai.

● **Ancone** (Drôme), place Goujon, 25 exposants, samedi 11 et dimanche 12 mai.

● **Saint-Donat** (Drome), lac de Champos, 100 exposants, samedi 11 et dimanche 12 mai.

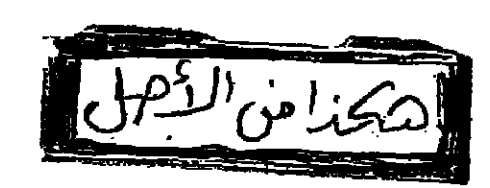
● **Verneuil-sur-Avre** (Eure), salle des fêtes, 25 exposants, samedi 11 et dimanche 12 mai.

● **Villefranche-de-Lauragais** (Haute-Garonne), salle polyvalente, samedi 11 et dimanche 12 mai.

● **Saint-Georges-en-Valdaine** (Isère), gymnase la Martinette, 40 exposants, samedi 11 et dimanche 12 mai.

● ***Orléans** (Loiret), centre, 150 exposants, samedi 11 et dimanche 12 mai.*

● **Villelaure** (Vaucluse), place de la Mairie, samedi 11 et dimanche 12 mai.



Au cœur de la cellule, un petit moteur moléculaire

Des protéines en forme de têtard se déplacent à l'intérieur des organismes. Sortes de locomotives, elles sont à la base de nombreuses fonctions vitales, de la contraction des muscles au transport des chromosomes

Les progrès fantastiques des instruments d'investigation survenus depuis une dizaine d'années ont provoqué une véritable révolution dans la connaissance du fonctionnement intime de la cellule. L'image traditionnelle de cette dernière a vécu. Les chercheurs considèrent désormais l'unité fondamentale de la vie comme une sorte d'usine microscopique dans laquelle les processus mécaniques et physiques tiennent une place aussi importante que les transferts chimiques. Des moteurs moléculaires, protéines se déplaçant le long de filaments ou de « microtubules », comme des locomotives sur des rails, sont au centre de leur fonctionnement. Les physiciens coopèrent étroitement avec les biologistes pour défricher ce champ nouveau. Les connaissances pourtant très fondamentales ainsi acquises devraient donner lieu à quelques applications industrielles et médicales. Ainsi un brevet a été déposé par une équipe française permettant de séparer des particules colloïdales ou des objets biologiques tels que les virus ou les chromosomes.

LA VIE est mouvement, par définition. Les animaux courent, bondissent, rampent ou nagent. Les plantes, plus sédentaires, plongent néanmoins leurs racines dans la terre et déploient leurs feuilles. À l'intérieur de notre corps, le sang circule, l'air

nature
le Monde

entre et sort des poumons. À plus petite échelle, chaque cellule se déplace elle aussi, qu'il s'agisse d'organismes unicellulaires ou, par exemple, des constituants du système immunitaire. Au sein même des cellules – dont certaines, comme les neurones, peuvent atteindre plus d'un mètre de longueur –, des transports, souvent très ciblés, sont nécessaires à la vie.

Presque tous ces mouvements ont pour origine les « *moteurs moléculaires* », un ensemble de molécules dont il existe de nombreuses variétés, mais qui sont étonnamment semblables dans leur conception et leur fonctionnement. Isolément, ces « moteurs » agissent en bêtes de somme pour transporter leurs « cargaisons » à l'intérieur des cellules. Mais ils peuvent aussi s'organiser entre eux et former des « machines » complexes parfois très volumineuses, comme les muscles.

Trois grandes familles de protéines forment les moteurs moléculaires : les myosines, les kinésines et les dynéines. Toutes ont des structures aux dimensions extrêmement réduites, de l'ordre de 50 à 200 milliardièmes de mètre (nanomètres) de longueur. Et toutes se présentent selon le même modèle : une « tête » globulaire, qui transforme l'énergie chimique en travail mécanique, et une « *queue* » *mobile*.

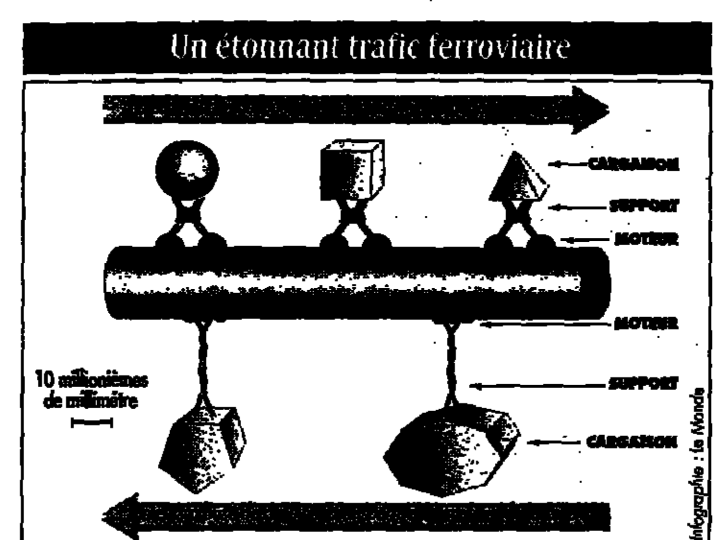
DEUX OU TROIS TÊTES

Avec leur tête placée à l'extrémité de la molécule, les myosines et les kinésines ressemblent à de minuscules têtards. Les dynéines, en revanche, ont la tête située au centre et possèdent deux queues. Bien que ces molécules « fonctionnent » parfois en solitaire, il est fréquent de les voir entrelacer leurs queues pour former des structures à deux ou trois têtes.

Les moteurs moléculaires sont propulsés par la rupture des réserves à phosphate de l'adénosine triphosphate (ATP). L'énergie ainsi récupérée entraîne un changement de forme, qui se traduit presque toujours par une modification de l'angle formé par la tête et la (ou les) queue(s), ce qui provoque un raccourcissement de la distance entre les deux extrémités du moteur. Les « charges » que peuvent ainsi tirer les moteurs moléculaires sont de natures très diverses. Mais tous prennent appui, par l'intermédiaire de leur tête, sur l'un des constituants du squelette de la cellule qui les abrite, et qui est constitué de trois types de structures fibreuses : les microfilaments, les microtubules et les filaments intermédiaires. Ces structures, qui parcourent les cellules, servent de cadre non seulement à leur configuration générale, mais aussi à leur organisation interne.

Les moteurs à kinésine et à dynéine se déplacent, tirant leur charge le long des microtubules, qui forment des réseaux irradiant du centre de la cellule vers sa périphérie. En général, les kinésines s'éloignent du centre alors que les dynéines s'en rapprochent.

Un étonnant trafic ferroviaire



Les "moteurs moléculaires" sont des sortes de [illegible] ressemblant à de minuscules têtards [illegible] transforme l'énergie chimique en énergie [illegible] et une queue parfois multiple. Ces moteurs [illegible] "rails" formés par certaines structures fibreuses des cellules : les microtubules ou les filaments d'actine. Ceux à base de molécules de dynéine transportent leur cargaison vers le centre de la [illegible] alors que ceux faits de kinésine [illegible] dans la direction opposée.

CILS ET FLAGELLES

Les myosines, pour leur part, agissent sur le réseau de fibres d'actine, présent, en particulier, juste au-dessous de la surface des cellules. Leur action dans cette zone permet à certaines cellules – comme les amibes ou les globules blancs du sang – de se déplacer en rampant.

Dans les organismes unicellulaires, une autre forme de mouvement met en jeu les cils et les flagelles, structures complexes dans lesquelles interviennent les dynéines couplées à des microtubules. Les cils sont des poils minuscules recouvrant la surface des cellules et qui, par un battement synchrone, permettent à ces dernières de se mouvoir.

Les flagelles sont des structures beaucoup plus longues. Ils se déploient – généralement au nombre de deux ou trois – à l'une des extrémités des cellules et frappent comme des fouets, la propulsant ainsi comme le feraient des hélices de bateau.

Les cils sont présents également dans les organismes pluricellulaires de tout le règne animal. Ils tapissent les bronches, assurant ainsi une circulation constante des fluides muqueux chargés de débarrasser ces conduits des poussières qui les encombrent. De même, chez la femme, l'œuf qui se détache de l'ovaire est guidé le long des trompes de Fallope par un courant provoqué par la vibration de ces cils.

En dépit de leurs différences, cils et flagelles ont une organisation interne très semblable. Ils sont formés d'une paire de microtubules centrale, entourée de neuf autres en périphérie. La contraction des dynéines, placées entre, fait glisser les microtubules les unes sur les autres, propulsant ainsi l'ensemble.

Les moteurs moléculaires jouent aussi un rôle étonnant dans la division cellulaire. Dans un premier temps, les dynéines et quelques kinésines peu courantes assurent – le long des microtubules – la répartition des divers éléments, afin qu'ils soient répartis à parts égales dans les deux futures cellules filles. Ce sont toujours les moteurs moléculaires qui, ensuite, assurent la séparation de la cellule en deux, en resserrant un anneau de fibres d'actine.

Mais les plus complexes de toutes les structures au sein desquelles agissent les moteurs moléculaires sont, sans conteste, les muscles. Des centaines de molécules de myosine s'y assemblent pour former une « machine » moléculaire en forme de fibre tubulaire épaisse dont émergent les têtes. Celles-ci sont alignées parallèlement à des fibres d'actine qui leur servent de « rails ». Des couches alternées de myosine et d'actine se succèdent ainsi, tout au long du muscle. Quand elles en reçoivent le signal, les premières tirent à elles les secondes, accentuant leur chevauchement mutuel et réduisant ainsi la longueur totale du muscle.

L'action de ces molécules de myosine permet ainsi d'assurer les nombreuses activités musculaires, qui peuvent aller du battement lent et ininterrompu du cœur pendant plusieurs décennies jusqu'à celui, combien plus rapide, des ailes d'un insecte.

Chris Surridge

D'ingénieux réservoirs chimiques

Les cellules vivantes fonctionnent essentiellement au phosphate. Puisé dans l'alimentation de l'organisme, ce « carburant » est stocké dans d'ingénieux réservoirs chimiques : les adénosines diphosphate et triphosphate (ADP et ATP). L'ADP, qui comporte deux atomes de phosphate, est la version vide de ce « garde-manger » cellulaire. Quand l'organisme se nourrit, le phosphate afflue dans les cellules et l'ADP capte un atome supplémentaire pour se transformer en ATP. En cas de besoin, les moteurs moléculaires n'ont plus qu'à casser les molécules d'ATP et récupérer cet atome que leur tête globulaire se charge de transformer en énergie mécanique.

Pinces optiques et rayons laser

L'UN DES GRANDS problèmes que pose l'étude des moteurs moléculaires est l'échelle à laquelle il faut intervenir. Plusieurs milliers mis bout à bout sont nécessaires pour faire un seul millimètre, et les forces qu'ils produisent, bien qu'importantes à leur niveau, sont infimes par rapport à celles de notre quotidien. En étudiant leur comportement d'ensemble au sein de structures comme les muscles ou les flagelles, il est déjà possible de faire un certain nombre d'observations sur l'activité de ces molécules. Mais il serait préférable, évidemment, de pouvoir réaliser des mesures directes sur une protéine isolée.

Un certain nombre de techniques ont été mises au point dans ce but. La plus facile est bien sûr l'observation pure et simple. Même si les moteurs moléculaires eux-mêmes restent invisibles, il est possible, en travaillant à l'extrême limite des possibilités des microscopes optiques, de voir glisser les microtubules sur des surfaces recouvertes de kinésine ou de dynéine. Ainsi a-t-on pu évaluer la vitesse du mouvement et montrer qu'une protéine motrice suffisait à le produire.

L'étape suivante consiste à fixer aux moteurs des repères de polystyrène, afin de les suivre dans leurs déplacements. Enfin, grâce à la technologie laser, des dispositifs capables de mesurer à la fois les mouvements infimes des moteurs et les forces qu'ils produisent ont été développés. Le procédé porte le nom de « *piège optique* » ou de « *pinces optiques* ». Il utilise la propriété qu'ont les rayons lumineux d'exercer une force sur ce qu'ils éclairent. Ce « gradient » de force, bien qu'extrêmement faible, suffit pour attirer et piéger les corps très petits là où la lumière est le plus vive.

L'expérience peut être menée de différentes façons. La plus « simple » est d'assujettir les voies qu'emprunte le moteur (filament d'actine ou microtubule), de fixer un repère, puis de « saisir » le moteur entre des « pinces optiques » afin d'en mesurer la force. Ce processus a été utilisé en 1993 par l'Américain Steven Block et son équipe pour étudier la kinésine (*Nature* du 21 octobre 1993). Championne de la catégorie, cette dernière est capable de tirer des charges de 5 piconewtons (le poids de cinq globules rouges du sang) avec des déplacements d'environ 8 millionièmes de millimètres (nanomètres). Le chiffre peut paraître dérisoire, mais il est considérable au niveau moléculaire.

En ce qui concerne les myosines, plus statiques, capables de déplacer des cellules entières sans bouger elles-mêmes, ce type d'expérience donne des résultats bien moins satisfaisants. Les chercheurs préfèrent alors arrimer les molécules de myosine à un support fixe et les amener à déplacer des filaments d'actine. Pour y parvenir, ils équipent de courts filaments d'actine d'un repère de polystyrène à chaque extrémité avant de les tendre entre deux pièges optiques. L'actine est alors mise au contact de la myosine et l'on mesure la force déployée pour dégager les repères du piège.

Le piège optique est un excellent exemple de la façon dont une physique hautement sophistiquée peut servir à l'étude de phénomènes au cœur même de la biologie. Mais l'usage des pinces optiques ne se limite pas à la manipulation des moteurs moléculaires. On les emploie déjà pour étudier la manière dont travaille une enzyme, l'ARN polymérase, lorsqu'elle transcrit un fragment d'ADN d'une cellule en ARN, première étape dans la transformation de l'information génétique en un outil biologique : la protéine.

Ch. Su.

La physique en renfort de la biologie

ÉCOUTEZ aujourd'hui un biologiste décrire une cellule. Il parlera, évidemment, un peu de noyau, de cytoplasme, de membrane ou de chromosomes. Mais, très vite, des mots bizarres tinteront à vos oreilles incrédules : moteurs, microtubules polarisés, régulation, résistance à l'étirement, comportement hydrodynamique. Ne manquent que le claquement des bielles et le chuintement des pistons...

A l'entendre, la cellule, unité fondamentale du vivant, serait, en fait, une sorte d'usine microscopique. Un monde à la Jules Verne où des « *moteurs moléculaires* » glissent comme des locomotives le long de « *rails* » constitués par des « *microtubules* » aux allures de charpente métallique, chargés des matériaux les plus divers.

En moins d'une décennie, une véritable révolution, qui mêle les disciplines (biologie, physique, chimie, etc.), s'est produite dans le domaine de la biologie cellulaire. « *Bien sûr, depuis les débuts de la biologie, on s'interroge sur le mouvement dans le vivant* », explique Michel Bornens, chef de l'unité Biologie du cycle cellulaire et de la motilité (Institut Curie/CNRS). Et les chercheurs n'ont pas attendu l'invention des techniques modernes d'investigation pour progresser. Dès les années 30, le biochimiste hongrois Albert Szent-Gyorgyi a montré que l'adénosine triphosphate (ATP) entraîne la contraction des fibres musculaires. « *Mais, jusqu'à il y a environ dix ans, on n'avait isolé que deux moteurs moléculaires, et l'on croyait qu'ils étaient cantonnés aux structures spécialisées dans le mouvement comme les muscles et les cils ou les flagelles* », se souvient Michel Bornens.

UNE COOPÉRATION FRUCTUEUSE

Depuis, les biologistes se sont aperçus que « *les moteurs cellulaires constituent une famille très nombreuse et qu'on les trouve absolument partout* », ajoute-t-il. Parallèlement, dans la seconde moitié des années 80, les chercheurs américains se sont mis à développer des systèmes expérimentaux qu'ils appelaient des « *motility assays* ». On pouvait y suivre *in vitro*, sur des lames de polymères, le déplacement de molécules mécano-chimiques (les moteurs cellulaires) dotées de marqueurs fluorescents. Les physiciens qui travaillaient, notamment, sur la « matière molle » se sont passionnés immédiatement pour ces expériences qui semblaient compléter remarquablement leurs propres recherches. Et, dès 1988, le physicien américain Ben Chu mettait au point, à l'université de Berkeley (Californie), les fameuses « pinces optiques » grâce auxquelles, à l'aide de rayons laser, il parvenait à étirer un brin d'ADN (acide désoxyribonucléique), la molécule en forme de double hélice qui porte le patrimoine génétique des cellules. Depuis, la coopération fructueuse entre les physiciens et les biologistes n'a jamais cessé.

C'est ainsi que l'équipe de Michel Bornens et celle de Jacques Prost (unité de recherche en physico-chimie, Institut Curie/CNRS) travaillent, depuis un an, sur une douzaine de projets communs. « *Auparavant, je faisais bien de la biologie, mais en physicien. Depuis, j'ai appris leurs vrais problèmes, ce qui les intéresse vraiment* », se réjouit Jacques Prost. Une symbiose d'autant plus fructueuse que, selon lui, « *il faut vraiment conjuguer la chimie, la physique et la biologie de très près pour arriver à faire des choses aujourd'hui* ».

Les deux partenaires se félicitent tous les jours de cette coopération. Grâce à l'approche mécaniste des physiciens, « *nous avons énormément avancé dans la connaissance du « hardware » du vivant* », affirme Michel Bornens. Cela a permis aux biologistes de confirmer ce que la génétique leur avait déjà permis de soupçonner : l'existence d'une grande constance dans le mode de fonctionnement sous l'apparente diversité. « *On peut désormais parler de « la » cellule. Du muscle au foie, du mammifère à la mouche drosophile et même à la levure, les procédures de fonctionnement, les modes de trafic intracellulaire sont identiques.* »

DE LA THÉORIE AU BREVET

Les physiciens, eux, trouvent dans l'étude du vivant des idées pour les aider à comprendre certains phénomènes complexes dont la matière inerte est le siège au niveau moléculaire. Ils peuvent même – comme le font déjà les chimistes – s'inspirer des solutions mises en œuvre par la nature, quitte à les transformer, pour résoudre les problèmes qui se posent à eux ; voire inventer de nouveaux processus. C'est ainsi que, dans le but de vérifier le bien-fondé de leurs théories sur le principe physique permettant aux moteurs cellulaires de se déplacer, Jacques Prost et plusieurs de ses collègues ont construit un « modèle » à plus grande échelle.

Avec les méthodes de lithographie employées pour fabriquer les puces électroniques ils ont dessiné des « rails » en or et nickel de 3 mm de large directement inspirés de l'observation des filaments d'actine. Quand on applique un courant alternatif entre les deux électrodes, les grosses molécules qui y sont posées glissent sur elles exactement comme celles de myosine le long de l'actine des muscles.

La théorie était ainsi vérifiée. « Nous en avons profité pour déposer un brevet car ce dispositif peut servir à la séparation de particules colloïdales ou d'objets biologiques comme des virus ou des chromosomes », se réjouit Jacques Prost. « *Les moteurs moléculaires sont, certes, un des domaines privilégiés pour la coopération entre physiciens et biologistes. Mais nous sommes arrivés à un niveau de contrôle tel que les physiciens peuvent tirer beaucoup d'informations de l'étude du fonctionnement cellulaire* », renchérit Michel Bornens. Les phénomènes de surface, d'adhésion des membranes ou les propriétés mécaniques souvent étonnantes de certains tissus – comme les artères ou le muscle cardiaque – soumis à des efforts auxquels peu de matériaux classiques résisteraient lui semblent des domaines prometteurs.

Bien que tout cela reste très fondamental, les applications ne sont jamais très loin. Tout ce que nous apprenons sur le fonctionnement interne des cellules aura forcément des incidences et des applications dans les dix ans, estime Michel Bornens. « *Déjà, de nombreux antitumoraux sont fondés sur la connaissance que nous avons du rôle des microtubules. Ils bloquent leur croissance ou, au contraire, la favorisent de manière folle. Dans les deux cas, la cellule comprend que quelque chose ne fonctionne pas, et cesse de se diviser.* »

Jean-Paul Dufour

★ Page réalisée par les rédactions du *Monde* et de la revue scientifique internationale *Nature*.
Traduction de Sylvette Gleize.

Temps frais et variable au nord

UNE VASTE ZONE anticyclonique s'étend des Açores à la mer de Norvège, en passant par les îles Britanniques. Elle canalise un flux de nord-est très frais, qui s'écoule sur le nord et l'ouest du pays. Le système dépressionnaire en Méditerranée influence le temps dans le Sud et l'Est, avec une atmosphère plus douce, mais plus instable.

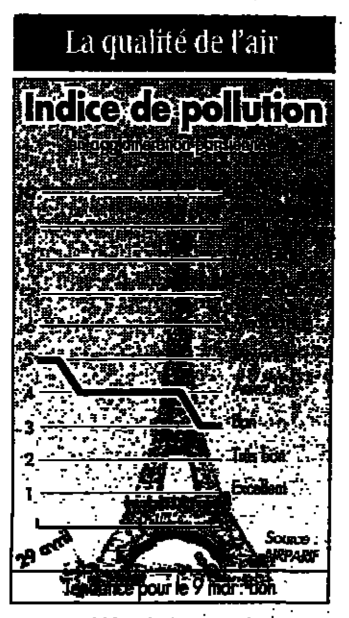
Vendredi, au nord d'une ligne La Rochelle-Strasbourg, l'ensoleillement sera généreux, particulièrement du sud de la Bretagne, des Pays de la Loire et du Poitou à la Normandie intérieure, au Bassin parisien, au Centre, à la Champagne et à la Lorraine, où les cumulus de beau temps resteront discrets. Sur le littoral de la Manche et les Flandres, les éclaircies alterneront avec des passages nuageux, qui pourront localement et très temporairement donner une averse. Le vent de nord-est faiblira légèrement sur la côte, ne dépassant plus 50 km/h en rafales. Un peu plus au sud, de la Charente et du Médoc au Bourbonnais, au sud de la Bourgogne et à l'Alsace, *les passages nuageux dominants* laisseront filtrer de courtes éclaircies. Dans le Bassin aquitain, le Massif central, le Roussillon et l'ouest du Languedoc, la journée se passera sous les nuages. Des brumes épaisses se formeront en début de journée. Des ondées se déclencheront dès le matin, elles se poursuivront l'après-midi, avec parfois un caractère orageux en montagne. Cependant, une timide amélioration se manifestera sur le littoral aquitain ; les averses cesseront. A la faveur d'une petite tramontane, des éclaircies réapparaîtront sur le littoral languedocien dans le courant de la journée. Dans le sud-est du pays, de la vallée du Rhône au massif alpin, au Jura, à la Côte d'Azur et à la Corse, le ciel offrira des éclaircies parfois belles en plaine et sur le littoral, notamment en matinée. L'après-midi, D'une façon générale, les averses ou orages se déclencheront essentiellement en montagne.

Les températures minimales seront fraîches dans la moitié nord (4 à 6 degrés), plus douces au sud, 8 à 11, voire 14 près de la Méditerranée. Les maximales ne dépasseront pas 12 degrés près de la Manche, 15 plus généralement au nord, 16 à 18 des Pyrénées à Rhône-Alpes, 18 à 20 dans le Sud-Est.

(Document établi avec le support technique spécial de Météo-France.)



Prévisions pour le 10 mai vers 12h00

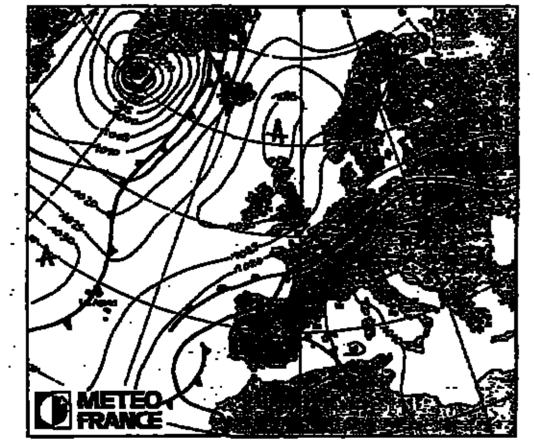




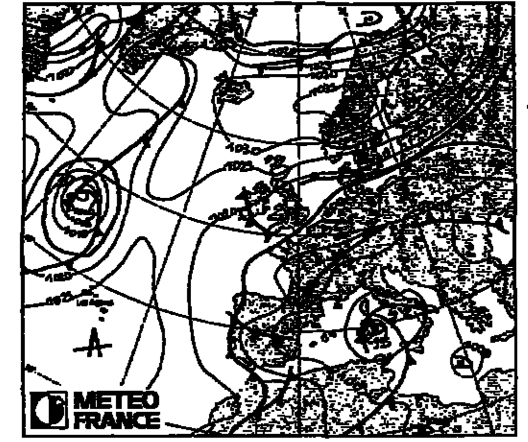


TEMPÉRATURES du 8 mai maxima/minima

FRANCE		ÉTRANGER			
AJACCIO 21/12	GRENOBLE 19/11	ALGER 23/13	CHICAGO 13/8	LISBONNE 19/11	PRETORIA 22/12
BIARRITZ 17/13	LILLE 13/5	AMSTERDAM 15/4	COPENHAGUE 13/5	LONDRES 14/3	RABAT 21/13
BORDEAUX 19/12	LIMOGES 20/10	ATHÈNES 27/15	DAKAR 25/20	LOS ANGELES 22/14	RIO DE JAN. 26/20
BOURGES 21/9	LYON 17/11	BANGKOK 35/24	DJAKARTA 33/23	LUXEMBOURG 16/6	ROME 22/9
BREST 12/6	MARSEILLE 23/12	BARCELONE 22/15	DUBAI 41/25	MADRID 20/9	SAN FRANC. 16/9
CAEN 9/6	NANCY 19/8	BELGRADE 29/13	DUBLIN 13/2	MARRAKECH 23/13	SANTIAGO 18/9
CHERBOURG 12/6	NANTES 12/6	BERLIN 9/5	FRANCFORT 12/9	MEXICO 27/14	SÉVILLE 23/13
CLERMONT-F. 21/9	NICE 19/12	BOMBAY 33/26	GENÈVE 21/12	MILAN 23/10	ST-PÉTERS. 10/3
DIJON 20/11	PARIS 11/5	BRASILIA 28/22	HANOÏ 30/25	MONTRÉAL 19/7	STOCKHOLM 13/-1
FORT-DE-FR. 28/26	PAU 19/12	BRUXELLES 11/3	HELSINKI 7/-1	MOSCOU 21/13	SYDNEY 23/16
	PERPIGNAN 21/14	BUCAREST 27/12	HONGKONG 25/22	MUNICH 18/8	TENERIFE 25/19
	POINTE-À-PIT. 28/24	BUDAPEST 25/15	ISTANBUL 20/13	NAIROBI 24/15	TOKYO 14/12
	RENNES 11/6	BUENOS AIRES 26/10	JÉRUSALEM -/-	NEW DELHI 42/25	TUNIS 25/15
	ST-DENIS-RÉUNION 28/21	CARACAS 28/22	KIEV 27/11	NEW YORK 17/8	VARSOVIE 21/12
	ST-ÉTIENNE 18/11		KINSHASA 29/23	PALMA DE M. 24/10	VENISE 22/15
	STRASBOURG 15/9		LE CAIRE 39/20	PÉKIN 25/11	VIENNE 19/13
	TOULOUSE 19/11		LIMA 24/19	PRAGUE 15/7	
	TOURS 15/6				



Situation le 9 mai, à 0 heure, temps universel



Prévisions pour le 11 mai, à 0 heure, temps universel

IL Y A 50 ANS DANS Le Monde

Le Grand Senoussi

LA CONFÉRENCE de Paris étudie *le sort qu'il convient de donner* aux anciennes colonies italiennes, et en particulier à la Libye. Ce n'est pas les quelques terres arables de la Cyrénaïque ou les oasis de la Tripolitaine qui font l'intérêt de ce pays mais sa position stratégique, dont la dernière guerre a démontré l'importance. On connaît la lutte que se livrent les thèses russe et britannique pour la suprématie sur la Libye, et les revendications de la Ligue arabe et de l'Egypte.

Mais il est encore un autre prétendant au gouvernement de la Libye. *Personne n'en parle. Et pourtant*, c'est lui qui en ce moment gouverne le pays. C'est lui et ses fidèles qui ont chassé les colons italiens de leurs si jolis villages de Giovanni-Berta, de Zavia, de Misarata. C'est son pavillon qui flotte sur tous les caracols de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine. Ce seigneur incontesté de la Libye – incontesté au moins par ses administrés –, c'est l'émir Mohammed Idris El Mahdi Es Senoussi, chef d'une confrérie musulmane dont les adeptes ont toujours lutté contre les Européens, qu'ils soient Français, Anglais ou Italiens, jusqu'à la dernière guerre, où, pour reconquérir leur pays, ils se sont alliés à la Grande-Bretagne.

L'émir Mohammed Idris, que ses fidèles appellent le Grand Senoussi, réside au Caire. C'est un homme de soixante-trois ans à peine, grand de taille, éternellement vêtu d'une grande abbaya de drap noir, sorte de toge si ample qu'elle sert à la fois de manteau et de couverture. Il est coiffé *en tout temps et en tout lieu du turban* blanc qui le désigne à tous comme un personnage religieux et, en effet, il peut être considéré comme le maître absolu d'un ordre mystique qui compte des centaines de milliers d'adeptes dans tout l'Islam, mais surtout en Libye, en Tunisie et dans l'Islam noir.

René Gajac
(10 mai 1946.)

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 6818

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III				■					
IV			■				■		
V				■				■	
VI					■				
VII					■				
VIII						■			
IX								■	
X			■						■
XI					■				

HORIZONTALEMENT

I. Femme qui peut faire du charme. – II. Où il n'y a rien de cuit. – III. N'est plus tendre quand il est mûr. Sa maison manque de confort. – IV. Laisse toujours des restes. Peut être pris au salon. Pronom. – V. Créateur, pour les gnostiques. Pêché dans un étang. – VI. Donna une descendance à un patriarche. Dans les archives de Paris. – VII. Peut être associée au formol. Fondateur de l'Oratoire d'Italie. – VIII. Est récolté dans le Gard. En Côte-d'Ivoire. – IX. Une fleur dans des lieux humides. – X. Interjection. Qui aime le commerce. – XI. Donne de la vigueur. Grande, elle a beaucoup de cachet.

VERTICALEMENT

1. Sur lesquelles on a peut-être placé des bombes. – 2. Un homme qui connaît bien les patrons. – 3. Fétide, à la pharmacie. Taches sur un tissu. – 4. Métal alcalin. Bien vraie. – 5. Qui a peut-être été traduit. Fut mise sur tables. – 6. Nous tient les pieds chauds. Peut se dire d'un coup. – 7. Sigle évoquant une formation. Partie d'un tout. – 8. Qui sont bien rentrées. Collera. Possessif. – 9. Se comporte comme un ange.

SOLUTION DU N° 6817

HORIZONTALEMENT

I. Boulevard. – II. Renifleur. – III. Osé. Fadée. – IV. Ut. Elne. – V. Irone. As. – VI. Lecture. – VII. Coroner. – VIII. Epilent. – IX. Ensorcelé. – X. Se. Etat. – XI. Usé. Saie.

VERTICALEMENT

1. Brouillées. – 2. Oestre. Pneu. – 3. Une. Occis. – 4. Li. Entolome. – 5. Effleurer. – 6. Vlan. Ronces. – 7. Aède. Entêta. – 8. Rue. Lai. – 9. Dresser. Eté.

Guy Brouty

LES SERVICES DU Monde

Le Monde	42-17-20-00
Télématique	3615 code LE MONDE
CompuServe :	36 63 81 22
Adresse Internet : http:// www.lemonde.fr	
Documentation	3617 code LMDOC ou 36-29-04-56
CD-ROM :	(1) 44-08-78-30
Index et microfilms :	(1) 42-17-29-33
Films à Paris et en province : 36-68-03-78 ou 3615 LE MONDE (2,23 F/min)	

Le Monde est édité par la SA Le Monde, société anonyme avec directoire et conseil de surveillance.

Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437. ISSN : 0395-2037

Imprimerie du *Monde* : 12, rue M. Gunsbourg, 94852 Ivry-Cedex.

PRINTED IN FRANCE.

Le Monde PUBLICITE

Société filiale de la SA Le Monde et de Médias et Régie Europe SA

Président-directeur général : Jean-Marie Colombani
Directeur général : Gérard Morax
Membres du comité de direction : Dominique Alduy, Gisèle Peyou

133, avenue des Champs-Elysées 75409 Paris Cedex 08
Tél. : (1) 44-43-76-00 ; fax : (1) 44-43-77-30

LE CARNET DU VOYAGEUR

■ **ITALIE.** Depuis le 5 mai, les touristes sont privés de sérénades à bord des gondoles de Venise, en raison d'un conflit d'ordre fiscal qui oppose l'Etat et les chanteurs de romance. Les gondoliers, qui risquent une amende s'ils embarquent ces musiciens, ont choisi *de se passer de leurs services. – (AFP.)*

■ **DANEMARK.** Pour la deuxième année consécutive, 1 700 vélos sont mis gratuitement à la disposition des touristes et habitants de Copenhague, par l'organisation Bycyclen. L'an dernier, la moitié des bicyclettes avaient été volées ou endommagées. Pour éviter de tels incidents, les organisateurs de l'opération, qui ont fait réparer les vélos pendant l'hiver par des détenus, ont lancé un appel au civisme. Ils comptent en outre sur le concours de la police, qui pourra cette année verbaliser si besoin est. – *(AFP.)*

■ **JAPON.** La compagnie Japan Airlines va installer des toilettes de luxe dans les cabines de première *classe de quatre de ses avions sur* certains vols Tokyo-New York et Tokyo-Londres. Une fois et demie plus grands que les toilettes habituelles, ces nouveaux espaces seront équipés de miroirs à trois faces et diffuseront de la musique. – *(AP.)*

■ **SYRIE.** La Syrie, qui espère accueillir quatre millions de visiteurs en l'an 2 000, contre 2,25 millions en 1995, a entrepris de développer plusieurs projets touristiques : aménagement de villages de vacances (à Ibn Hani, près de Lattaquieh, et à Amrit, près de Tartous, sur le littoral méditerranéen), de zones de camping, et construction de motels dans des réserves naturelles. – *(AFP.)*

■ **INDE.** Plusieurs hôtesses de la compagnie Indian Airlines ont été *interdites de vol et cantonnées* dans des activités au sol pour excès de poids. D'après le règlement, le poids est fixé à 53 kilos pour une taille de 1,52 mètre, 69 kilos pour 1,75 mètre pour le personnel volant féminin et à 78 kilos pour 1,75 mètre pour les stewards. – *(AP, AFP.)*

PARIS EN VISITE

Samedi 11 mai

■ **MUSÉE DU PETIT PALAIS :** exposition Dürer, 10 h 15 (40 F + prix d'entrée), hall du musée (Approche de l'art) ; 11 h 10 (50 F + prix d'entrée), devant l'entrée (Pierre-Yves Jaslet) ; 14 h 30 (25 F + prix d'entrée) (Musées de la Ville de Paris).

■ **L'ATELIER CARPEAU**, la villa de la Réunion et le hameau Boileau (50 F), 11 heures, devant le guichet du métro Exelmans (Emilie de Langlade).

■ **LA COUR DES COMPTES** (45 F), 11 heures, 13, rue Cambon (Le Passé simple).

■ **NOTRE-DAME-DE-PARIS** (50 F), 11 heures, sortie du métro Cité (Claude Marti).

■ **LE QUARTIER BOILEAU-EXELMANS** (60 F), 11 heures, sortie du métro Exelmans côté rue Claude-Lorrain (Vincent de Langlade).

■ **MUSÉE DU LOUVRE :** la Renaissance à Florence (33 F + prix d'entrée), 11 h 30 (Musées nationaux) ; la peinture française du XIXe siècle (33 F + prix d'entrée), 14 h 30 (Musées nationaux) ; l'aile Richelieu (50 F + prix d'entrée), 15 h 20, sortie du métro Palais-Royal côté place Colette (Claude Marti).

■ **LES CARMES** (37 F + prix d'entrée), 14 h 30, 70, rue de Vaugirard (Monuments historiques).

■ **LA MAISON DU FONTAINIER** (lampe de poche, 40 F), 14 h 30, 42, avenue de l'Observatoire (Sauvegarde du Paris historique).

■ **MUSÉE D'ART MODERNE :** exposition Soulages (25 F + prix d'entrée), 14 h 30, 11 avenue du Président-Wilson (Musées de la Ville de Paris).

■ **MUSÉE CARNAVALET** (25 F + prix d'entrée) : Paris et les Parisiens à travers les siècles 14 h 30 ; exposition Les Russes à Paris, 15 heures, 23, rue de Sévigné (Musées de la Ville de Paris).

■ **MUSÉE CERNUSCHI :** exposition Idoles du Népal et du Tibet (25 F + prix d'entrée), 14 h 30, 7, avenue Vélasquez (Musées de la Ville de Paris).

■ **MUSÉE COGNACQ-JAY** (25 F + prix d'entrée), 14 h 30, 8, rue Elzévir (Musées de la Ville de Paris).

■ **MUSÉE D'ORSAY :** exposition Menzel (36 F + prix d'entrée), 14 h 30 (Musées nationaux).

■ **LE PALAIS-ROYAL :** trois siècles d'histoire de Paris (50 F), 14 h 30, place du Palais-Royal devant le Louvre des antiquaires (Connaissance de Paris).

■ **LA CITÉ UNIVERSITAIRE** (55 F + prix d'entrée), 15 heures, sortie du RER Cité universitaire (Paris et son histoire).

■ **DE SUFFREN** à La Bourdonnais (50 F), 15 heures, sortie du métro Ecole-Militaire côté escalier roulant (Emilie de Langlade).

■ **LES ÉGOUTS** (25 F), 15 heures, devant l'entrée face au 93, quai d'Orsay (Ville de Paris).

■ ***LES FONTAINES** du quartier* du Luxembourg (37 F), 15 heures, sortie gare du RER Port-Royal (Monuments historiques).

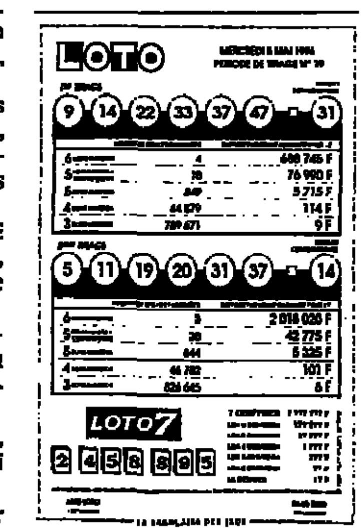
■ **L'ÎLE DE LA CITÉ** (55 F), 15 heures, devant le portail central de Notre-Dame (Paris et son histoire).

■ **MONTPARNASSE** (50 F), 15 heures, sortie du RER Port-Royal (Paris passé, présent).

■ **MUSÉE DU GRAND ORIENT DE FRANCE :** la franc-maçonnerie (60 F + prix d'entrée), 15 heures, 16, rue Cadet (Isabelle Hauller).

■ **LE QUARTIER DE SAINT-SULPICE** (50 F), 15 heures, sortie du métro Saint-Sulpice (Résurrection du passé).

JEUX



TAUROMACHIE Luis-Miguel Dominguín, le torero ami de Pablo Picasso, inspirateur de récits de Hemingway, aimé des plus belles femmes, dont l'actrice Ava Gardner, est mort mercredi 8 mai, dans sa résidence espagnole, d'une hémorragie cérébrale. ● NÉ A MADRID le 9 décembre 1926, son père et son frère sont toreros. Le 14 juin 1945, il avait reçu, en place de Madrid, sa confirmation d'alternative des mains de Manolete, le plus grand torero du temps. ● DANS LE TEXTE écrit à la demande de Picasso, *Pour Pablo*, Dominguín rappelle cette citation qu'il aime : *« Tout homme célèbre doit veiller à ne pas détruire sa propre légende, celle qui l'accompagne tout au long de sa vie, dès la naissance jusqu'à la célébrité. La vie d'un homme n'est jamais assez longue pour détruire une légende et en créer une autre. Et, sans légende, il est impossible d'entrer dans l'Histoire. »*

La mort d'un torero unique, Luis-Miguel Dominguín

Proche d'Ernest Hemingway, célébré par Pablo Picasso, aimé d'Ava Gardner, il est un personnage réel de l'opéra politique, dramatique et artistique du XXe siècle, vu des « barreras » de toutes les arènes du monde

PABLO PICASSO lui fit un costume unique, blanc à parements noirs. Lui, Luis-Miguel Dominguín, que l'on appela Luis-Miguel, ne fit rien comme personne. On ne peut se remettre durablement de l'avoir vu toréer le 15 août 1959, à quatorze ans, en place de Bayonne (l'âge même auquel il avait débuté à Madrid en 1940), sous les yeux de Lauren Bacall tandis que Hemingway sirotait quelque alcool dans le *callejón*. Il n'aima pas beaucoup Hemingway, qui ne sut pas l'aimer. Comme chaque jour de cet été 1959, « Un été dangereux », selon le titre du reportage que « Don Ernesto » adressait à *Life*, Luis-Miguel affronta deux taureaux... plus Antonio Ordoñez, son beau-frère et rival.

La dernière fois qu'on l'a vu, à Bayonne toujours, ce fut pour l'ultime retour, toujours en costume de Picasso, un 3 septembre 1972, le taureau le blessa. Tous les toreros sont plusieurs fois meurtris par saison, et très grièvement. Dominguín le fut autant que tous. A une ou deux reprises, même, il traversa probablement la mort. Leur constitution n'est pas celle des autres humains.


Aux arènes du Soleil d'or, Toulouse, en 1957.

JEAN DIEUZAIDE IN « PHOTOGRAPHIES, RÉCIT PAR JEAN-CLAUDE GAUTRAND », ÉD. MARVAL

UN COMBLE DE BEAUTÉ

Luis-Miguel Dominguín avait, en 1964, obtenu du ministère de la justice le droit de porter pleinement son nom d'artiste. Né à Madrid, le 9 décembre 1926 – il s'appelle initialement Luis-Miguel Gonzales Lucas, son père et son frère sont toreros –, il est mort, mercredi 8 mai, dans sa résidence de Sotogrande (province de Cadix), d'une hémorragie cérébrale. Depuis quelques années, il était gravement atteint. Lui qui put représenter, par sa taille, sa minceur, son allure, la finesse de sa musculature, la beauté ciselée de son visage, un comble de beauté humaine, se vit à la fin bouffi et défiguré par le mal et les pharmacies.

Torero complet, *« on eût pu le décrire comme un agrégé de grammaire de la tauromachie »*, dit de lui Claude Popelin, figure d'époque, ami des intellectuels et des artistes, frère d'un dirigeant clandestin du Parti communiste espagnol pendant les années noires, Luis-Miguel Dominguín est un personnage réel de l'opéra politique, dramatique et artistique du XXe siècle, vu des *barreras* de toutes les arènes du monde. Son art de la séduction le fit aimer des femmes les plus belles, comédiennes, princesses, filles de grands d'Espagne, coiffeuses, et le fils de son mariage avec Lucia Bosé – Miguel Bosé – est un chanteur et comédien au physique émouvant. Surprenant écrivain à la demande de Picasso, Dominguín écrit pour François Zumbiehl : *« Quelqu'un a dit, je crois, que dans le toreo, Ordoñez représentait l'amour, et moi la séduction. C'est peut-être vrai, mais l'amour est facile à ressentir, et la séduction difficile à réaliser. Pour parvenir à un véritable amour, il faut accomplir l'œuvre de séduction. Ce chemin à parcourir pour s'accorder avec l'autre, c'est à mon avis ce qu'il y a de plus beau dans le toreo, et dans les relations entre deux êtres »* (*Des taureaux dans la tête*, éd. Autrement, 1987).

Entraîné par son père, il prend l'alternative une première fois (personne à l'avoir prise deux fois) à Bogota, en 1941. De retour en Espagne, il devient le plus célèbre *novillero* de l'époque et reprend espagnolement – soit légitimement – son alternative à La Coruña, avec Domingo Ortega comme parrain et son frère Domingo Dominguín pour témoin.

CINQ QUALITÉS

Le 14 juin 1945, il reçoit en place de Madrid sa confirmation d'alternative des mains de Manuel Rodriguez, dit Manolete, le plus grand torero du temps. *« A mon avis*, dit Dominguín, *Domingo Ortega est le torero de l'époque républicaine, celle du fox-trot. En revanche, Manolete – et encore une fois, ce n'est pas une critique – est un torero fasciste. Son art était sec, tiré au cordeau, et ses faenas étaient toutes semblables. Le Cordobès appartient à la génération des Beatles, au moment où le franquisme commence à s'user, et où l'Espagne s'ouvre à la société de consommation et au tourisme. Cela se retrouve dans la sélection des taureaux que l'on rend plus dociles. »*

Cinq qualités déterminent l'art du torero : la science (il ne pensait pas qu'elle fût géométrique), le courage (il l'eut au plus haut), la condition physique (il l'entretenait dès le 2 janvier) et l'aisance naturelle. Plus la connaissance des taureaux... Dominguín porta les quatre premières à leur sommet avec soin, morgue et splendeur. La cinquième seulement avec génie. Il pousse Manolete, son aîné, son gêneur, à bout, le défie à la radio, par lettre ouverte, par déclaration, par sourire invraisemblable et par gestes arrogants. Le 12 mai 1949, devant Madrid indigné, il casse un début de faena éblouissant devant un taureau de la veuve Galache pour se manifester, index dressé devant les gradins, comme le *« numero uno »*.

BANDERILLE DE RÊVE

Le 2 octobre 1952, toujours à Vista Alegre, il conclut une après-midi de feu d'une offrande, fait sortir à ses frais le septième taureau, le reçoit cape en main seule, comme devraient faire les subalternes – il fait gris –, le place exactement en piques comme devraient faire les toreros – il fait nuit –, monte sur le cheval et pique à la perfection (le rêve de Picasso) en costume de lumière – il fait grand jour alors –, banderille de rêve comme le faisait son frère, et le tue d'une épée, comme l'on doit faire. Du *tendido 7*, une voix s'élève dans un silence de larmes : *« Puisque tu piques si bien, pourquoi laisses-tu tes picadors le faire souvent si mal ? »*

Entre-temps, il a poussé Manolete à s'exposer jusqu'au bout dans une *placita* du sud, à Linares, le 28 août 1947, devant un Miura nommé Islero aux cornes arrangées (comme quoi...) et Manolete en est mort. Juste avant, Manolete est venu dans sa chambre d'hôtel lui dire sa lassitude. *« Il avait un air théâtral qui était à la frontière du sublime et du ridicule,* dit Dominguín, qui s'est toujours situé à celle du sublime et du blessant, *mais qui chez lui était vraiment sublime, avec ce visage tragique qui était le sien. « Je pars définitivement,* me dit-il. *Note bien que c'est à toi que ma retraite fera le plus de tort. Tous les ennemis que j'ai en ce moment se retourneront contre toi. Il y a toujours un secteur du public qui manifeste son opposition pour être quelque chose et se faire remarquer. Ces gens-là, c'est toi qui vas en hériter. »*

L'été 1959 lui est particulièrement dur. Il se retire en 1962. Revient en 1971, en même temps que Bienvenida et Antonio Ordoñez. Fait une éblouissante saison de jeune homme, comme si rien n'avait changé, torée à Belgrade, s'embrouille en 1972 dans de mauvaises histoires de mauvais taureaux, et de mauvaises blessures et finit définitivement sur une ultime *cornada* à Quito, le 1er décembre 1973.

Dans le texte demandé par Picasso, *Pour Pablo* (publié dans *Toros y Toreros*), Dominguín dit ceci : *« Au bout du compte, je suis d'accord – pourquoi pas ? – avec le rôle que, dans la Grande Comédie Humaine, la chance ou l'infortune m'ont attribué. »* Et, plus loin, lui qui ne voulut jamais faire de son départ des arènes un spectacle : *« "Tout homme célèbre doit veiller à ne pas détruire sa propre légende, celle qui l'accompagne tout au long de sa vie, dès la naissance jusqu'à la célébrité, fille de l'incompréhension si fréquente et si naturelle chez l'homme. La vie d'un homme n'est jamais assez longue pour détruire une légende et en créer une autre. Et sans légende, il est impossible d'entrer dans l'Histoire." J'ai oublié de qui est cette citation, que j'ai apprise il y a fort longtemps. Acceptez-la comme des béquilles nécessaires à celui qui fait ses premiers pas dans le monde des lettres ; car une chose est de dompter la grammaire espagnole, une autre le taureau dans l'arène. Du moins pour moi. »*

Dans cinq siècles, dans cinquante ans, dans cinq ans, il n'est pas interdit de penser que l'on se souvienne de lui comme d'un grand artiste, un grand écrivain aimé des peintres et des intellectuels, auquel un agrégé de grammaire fera une notule rappelant ce que fut le toreo, bien que lui-même n'en imaginât jamais la fin ni la disparition de la mémoire des hommes.

Francis Marmande

Blessures

Luis-Miguel reçut sa première blessure à Malaga, le 30 août 1942, à seize ans. En mars 1947, avant le mortel défi avec Manolete, il subit la deuxième. On parle là de blessures qui laissent exsangue. Les voltiges, éraflures d'épées ou de banderilles, luxations et entorses, sont le lot de chaque après-midi. Fin juillet 1959, Luis-Miguel est blessé à Valence, puis, trois semaines après, à Bilbao. Blessé : autant dire, anesthésie générale, exploration profonde, coutures et doute. Pour celle de Caracas, il écrit le nombre « 72 » sur une boîte d'allumettes. Olivier Merlin décrypte (*Le Monde* du 9 mai 1953) : *« Soixante-douze... centimètres ? – Oui, et trois fois à travers la cuisse. La corne est entrée ici, ici et là, de là à là. Une mauvaise, très mauvaise* cornada. » Plus que les autres, son intelligence lui permit de penser la blessure qui devait l'écarter définitivement, après Bayonne et Quito, l'année suivante, en 1973 : *« Je suis convaincu que la mort est comme un mètre carré qui tourbillonne dans l'arène. Le torero ne doit pas marcher dessus quand le taureau vient vers lui, mais personne ne sait où se situe ce mètre carré. C'est sans doute cela, le destin. »*

Quelques mots, il y a quarante-cinq ans

Dans *Le Monde* du 13 janvier 1951, Olivier Merlin rapportait ces propos du successeur de Manolete. *« Vous alimentez-vous avant la course ? – Un café au lait léger avec un peu de cognac. – Avez-vous peur avant la course ? – Non. – Pendant ? – Non. Trop occupé. – Jugez-vous tout de suite le taureau à la sortie du toril ? – J'observe d'abord les « conditions » du taureau, et j'évolue ensuite sans règle déterminée d'après les propres changements du taureau au cours du combat. – Quelle partie du corps doit être la plus solide ? – Les jambes. Mais surtout la promptitude des réflexes. Si l'on continuait à « se distraire » pendant la* temporada *tous les coups. Ça va vite, la corne... – Ne ressentez-vous pas au moins de la lassitude à l'issue de la corrida ? – Non. Les nerfs, un peu. – Votre opinion sur les autres ? – Je ne m'intéresse pas à la tauromachie en dehors de l'arène. »*

En Espagne, des attroupements autour de sa demeure

MADRID
de notre correspondant

Luis-Miguel Dominguín a toujours dit qu'il n'avait pas peur de la mort. Il y avait échappé tant de fois qu'il ne la craignait plus. Elle est finalement arrivée alors qu'il n'y pensait pas, dans la salle de bains de sa propriété des environs de Cadix. La « dernière étoile » de la tauromachie s'est éteinte surprise et étonnée que la mort puisse venir de cette manière incongrue alors qu'elle avait été tant de fois dominée, méprisée. L'Espagne aussi s'est étonnée. Elle avait quelque peu oublié ce torero séducteur de stars qui vivait à l'abri des regards dans ses pantoufles et ses survêtements déformés. Il devait être enterré jeudi 9 mai à Guadiaro, près de chez lui.

Sa disparition a immédiatement provoqué de longs attroupements autour de sa demeure, d'autant que planait un mystère diffus sur les circonstances de cette mort. La Guardia civil, la justice et les médecins étaient là pour s'interroger sur la soudaineté de l'événement, sur ce corps couturé de quinze cicatrices, témoignage de son affrontement tumultueux avec la mort depuis l'âge de quatorze ans. Luis Miguel Gonzalez Lucas, successeur de Domingo Dominguín, ne s'est, comme il le disait lui-même, jamais retiré. Il était toujours là, présent on ne sait comment dans un coin de l'arène, de toutes les arènes : un mythe. Numéro un, pas numéro un, les polémiques se sont depuis longtemps éteintes.

Il fut le témoin du coup de corne mortel qui emporta dans la légende Manolete, le 28 août 1947, à Linares. Ava Gardner avait dit de lui : *« Le voir, équilibré dans une pose élégante alors que les énormes cornes de l'animal glissaient à quelques centimètres de son cœur. Voir comment, dans un arc arrogant de son corps et un majestueux mouvement de cape, il réimposait sa domination, était quelque chose qui vous ôtait le souffle. »* Beaucoup lui ont reproché d'avoir été l'ambassadeur de Franco dans le monde. Il ne s'en est jamais soucié. *« Ça ne le dérangeait pas d'être antipathique et il paraissait se divertir de la polémique qui l'a accompagné dans sa vie professionnelle et privée »*, estime son biographe Carlos Abella. Ses anciens rivaux lui rendent hommage parce que, comme lui-même l'a dit un jour : *« En Espagne, on ne peut pas parler en bien des vivants et en mal des morts. »* Restera-t-il dans les mémoires comme *« cet homme accompli qui a beaucoup semé et subsistera dans les esprits du milieu taurin »*, selon la révérence d'El Cordobés ? Dominguín a été de l'avis de tous beaucoup plus qu'un torero, un *caballero* qui a su séduire et se faire aimer par des gens tellement différents qu'il restera le symbole d'une époque partagée.

Michel Bôle-Richard



La mer de Chine, un bassin de civilisations multiples

Lors d'un colloque en Malaisie, des historiens et des archéologues ont mis en cause l'un des fondements de l'eurocentrisme et une vision sino-centrée du développement de la région

KUALA LUMPUR
de notre envoyé spécial

La mer de Chine du Sud fut-elle une « Méditerranée » dans le sens où l'entendait l'historien Fernand Braudel ? C'est-à-dire une « économie-monde », un espace individualisé et autonome auquel les liaisons et les échanges internes confèrent une unité organique transgressant les limites des Etats ?

Un colloque organisé en avril, à Kuala Lumpur, par le ministère de la culture, des arts et du tourisme de Malaisie et l'Ecole française d'Extrême-Orient (EFEO) a constitué un premier test de la réceptivité de la région à cette perspective de recherche. Des recherches auxquelles travaille depuis de longues années le professeur Denys Lombard, directeur de l'EFEO et auteur d'un essai d'histoire globale de l'archipel insulindien, *Le Carrefour javanais* (Ecole pratique des hautes études en sciences sociales, 1990).

BRASSAGE

C'est une idée importante, d'abord parce qu'elle esquive un des travers de l'eurocentrisme qui ne tolère à sa périphérie que quelques grandes civilisations (Islam, Inde ou Chine) en cherchant à percevoir l'unité d'« espace carrefour » de ces grandes civilisations. Une approche qui se situe, en outre, au-delà des cloisonnements de l'Histoire, notamment de ceux nés de la période coloniale.

Comme l'Asie centrale, la mer de Chine méridionale fut l'un de ces espaces de contacts entre les civilisations. Or on oublie trop souvent que toutes les *grandes* civilisations (occidentale, indienne, islamique, chinoise), perçues aujourd'hui comme des entités homogènes, se sont constituées au carrefour de cultures. La mer de Chine est un laboratoire exemplaire de ce brassage culturel.

L'idée d'une unité de cette aire géographique est aussi importante pour sa portée contemporaine. Cette partie du monde est en train de développer un régionalisme singulier, plus en fonction des flux d'échanges que de cadres institutionnels. Or ce processus n'est intelligible que s'il est replacé dans la *« longue durée »*.

Ce substrat explique peut-être que, contrairement à l'Europe, où l'idée d'unité est toujours discutée et dont l'une des préoccupations majeures est la question de la sécurité, le souci du développement des échanges et du commerce prévaut ici. *« Penser la mer de Chine en fonction de l'exemple méditerranéen a une vertu méthodologique : dépasser les histoires régionales et politiques où tout le monde reste dans sa boîte, en restituant leur importance aux réseaux. Or, les réseaux contemporains constituent la véritable réalité de l'Asie du Sud-Est »*, explique Denys Lombard.

Ces préoccupations recoupent celles des pays d'Asie du Sud-Est en quête d'une reconstitution de leur histoire avant l'arrivée des colonisateurs (c'est le cas des Philippines), par le biais des fouilles archéologiques. Mais jusqu'à un certain point seulement. En effet, pour les chercheurs d'Asie du Sud-Est, l'idée d'une globalité régionale transcendant les limites des Etats est à la fois séduisante et irritante.

La force des confréries marchandes

Si de fortes rivalités engendrèrent de nombreuses guerres entre les grands royaumes agraires riverains de la mer de Chine (Chine, Vietnam, Cambodge, Siam), dans l'Asie maritime, plus pacifique, prévalut le négoce. Après l'échec de la percée des Mongols au XIIIe siècle, il n'y eut jamais de rêve d'unification politique. Les réseaux d'échanges ont plutôt tendu à se superposer ou à fusionner. L'un de ceux-ci fut constitué par les communautés chinoises implantées dans la région, dont beaucoup étaient musulmanes. Ces grands réseaux reposaient sur des confréries marchandes (organisations à la fois religieuses et commerciales : *tarékat*) qui fonctionnent encore aujourd'hui. Ces réseaux témoignent de l'existence, tout comme en Italie et en Flandres, de grandes cités marchandes ouvertes au commerce international.

RÉTICENCES

Séduisante car, pour les pays situés à la périphérie de la Chine, elle remet en cause une vision sino-centrée ; difficilement acceptable parce qu'elle se heurte aux visions étroitement nationalistes. De ce point de vue, le symposium de Kuala Lumpur a été révélateur du chemin qui reste à parcourir pour instaurer un véritable dialogue sur ce thème entre chercheurs occidentaux et asiatiques.

Plusieurs interventions malaisiennes ont été symptomatiques des fortes réticences à tout comparatisme. Dans son intervention « Conflits et séductions dans le monde méditerranéen occidental », Maurice Aymard (Ecole des hautes études en sciences sociales) mettait en relief le rôle des cultures et des religions comme source de conflit. La Bosnie, expliquait-il, est un exemple contemporain de résurgence de déterminismes historiques à l'origine de fractures profondes dans le monde méditerranéen. Une intervention dont les chercheurs locaux ont paru mal percevoir l'enseignement pour leur région.

RÉSEAUX

A partir du XVIe siècle, les colonisateurs espagnols et portugais ne firent que s'insérer dans des réseaux (route chinoise et route javanaise) préexistant à leur arrivée. Mais, à la différence de la Méditerranée, la mer de Chine n'eut pas de grands relais d'échanges, comme le furent la Crète, Malte ou la Sicile. Elle eut néanmoins ses nœuds de réseaux comme le montrèrent au cours du colloque de Kuala Lumpur le professeur Yoneo Ishii (université de Sophia à Tokyo) – avec l'archipel des Ryukyu (Okinawa) – et le professeur Mohammad Raduan B. Mohd Ariff (université de Malaisie) avec l'archipel de Sulu (sud des Philippines). Et Malacca fut le grand carrefour malais d'autrefois.

A partir du XVIIIe siècle cependant, ces réseaux s'affaibliront avec le compartimentage colonial, la volonté de puissance (et l'efficacité) des Occidentaux et l'émergence des Etats locaux. Ils joueront cependant un rôle dans la résistance au colonialisme. Les « pirates » seront une expression de la survivance de ces réseaux.

Sans doute l'intitulé du colloque de Kuala Lumpur – « Cultures en contacts » –, qui ne précisait pas d'espace géographique, était-il trop vaste. Il a pourtant donné lieu à des interventions précises sur l'islam en Afrique, les flux migratoires au Proche-Orient, les nouvelles expressions religieuses qu'engendrent les contacts entre la foi chrétienne et les croyances locales, et a constitué une tentative de croisement des problématiques et des méthodologies.

DIALOGUE DIFFICILE

Si la nouvelle historiographie japonaise est déjà largement orientée dans la même direction que celle des chercheurs occidentaux (les historiens d'Okinawa, par exemple, pensent leur archipel non plus en terme d'entité à la périphérie de la Chine et du Japon mais de nœud dans un réseau d'échanges), les historiens d'Asie du Sud-Est semblent encore prisonniers d'une approche en termes d'« Etat-nation ». Il est donc logique que le dialogue ait du mal à s'établir. Mais cette confrontation des points de vue doit pousser chacun à affiner ses analyses de la réalité d'une région qu'il faut saisir dans son mouvement sous peine de passer à côté de l'essentiel.

L'EFEO poursuit cette approche en organisant cet automne à Pékin un symposium sur le thème des continuités culturelles entre Chine du Nord et du Sud, en direction de l'Asie du Sud-Est à travers la diaspora chinoise : réseau essentiel, s'il en fut, de la région.

Philippe Pons

Une "Méditerranée" asiatique ?

CORÉE DU SUD
JAPON
Mer de Chine orientale
Archipel des Ryukyu
Okinawa
TAÏWAN
OCÉAN
PACIFIQUE
PHILIPPINES
Iles Paracels
Mer de Chine méridionale
Golfe du Bengale
Mer d'Andaman
Bangkok
BRUNEI
Archipel de Sulu
Iles Spratleys
DÉTROIT DE MALACCA
MALAISIE
SINGAPOUR
Kuala-Lumpur
INDONÉSIE
1 000 km

Les archéologues veulent donner une identité aux pays de l'Asie du Sud-Est

ON A BEAUCOUP disserté sur l'émergence de l'Asie du Sud-Est en tant que région autonome. D'abord considérée comme périphérie des deux grandes masses que sont la Chine et l'Inde (et désignée par des termes révélateurs tels « Inde extérieure » ou « Indochine »), l'Asie du Sud-Est a progressivement gagné son autonomie culturelle, politique et économique.

Pour les historiens, nationaux ou occidentaux, ce chemin a été pour l'essentiel parcouru à rebours : l'indépendance nouvellement acquise a suscité l'écriture d'histoires nationales, mais aussi leur intégration dans une problématique à l'échelle de la région. Les historiens ont ainsi beaucoup écrit récemment sur la période des XVe-XVIe siècles, pendant laquelle les Etats autochtones et les diverses Compagnies des Indes orientales ont participé conjointement au boom économique que connaît alors l'Ancien Monde.

Pour la période antérieure, celle des grands Etats de la région dits « indianisés » – à l'exception du Vietnam « sinisé » – la raréfaction des sources en a fait le domaine privilégié des épigraphistes, des historiens de l'art et de l'architecture. En dehors de la préhistoire, les fouilles archéologiques se contentaient alors d'accompagner l'étude architecturale des sites monumentaux.

Après plus d'un demi-siècle de myopie pendant lequel les seules contributions extérieures, indiennes ou chinoises surtout, étaient jugées digne d'études, ces chercheurs ont eux aussi bien mis en évidence la part créatrice des peuples de l'Asie du Sud-Est dans l'adaptation aux contraintes et aux idéologies locales de ces traits de culture importés. On expliquait ainsi les développements des formes artistiques, qui devaient certes beaucoup aux grandes cultures voisines, mais qui les avaient transformées au point de produire des monuments inédits, tel Angkor au Cambodge ou Borobudur à Java, et la splendide statuaire qui les ornait.

S'agissant de remonter encore dans le temps pour comprendre les processus mis en œuvre dans la formation de ces grands Etats qui ont rythmé l'histoire de l'Asie du Sud-Est, on continuait à faire appel à ce *deus ex machina* que constitue l'imposition, par les cultures voisines, de leurs valeurs civilisatrices dans le courant du premier millénaire après J.-C. Depuis deux décennies, les archéologues travaillant dans la région s'efforcent de combler ce vide chronologique et conceptuel. Les résultats obtenus, encore fragmentaires, permettent de rendre aux peuples d'Asie du Sud-Est leur part dans ce processus historique qui fera passer certains d'entre eux, en un millénaire environ, de sociétés déjà sophistiquées, mais à l'espace social encore limité, à des Etats complexes, en prise directe avec les grands réseaux d'échanges de l'Ancien Monde.

Ces transformations sociales ne sont nulle part mieux perceptibles que sur les côtes de l'Asie du Sud-Est. La région est productrice d'un assortiment remarquable de biens recherchés sur les marchés mondiaux, et ce depuis plus de deux millénaires : or, étain de la péninsule malaise et de Sumatra, cuivre de Thaïlande, bois précieux, poivre, résines et aromates multiples, épices de l'est indonésien.

On continuait à faire appel à ce « deus ex machina » que constitue l'imposition, par les cultures voisines, de leurs valeurs civilisatrices

Or les archéologues ont mis au jour depuis une vingtaine d'années sur les côtes de Thaïlande (à Ban Don Tha Phet), de la péninsule malaise (à Kuala Selinsing et dans la région de Klang), de Java (dans la baie de Jakarta), de Bali (à Sembiran) ou du Vietnam (à Tra Kieu), une série de sites côtiers qui ont en commun de témoigner de la *participation active des populations* qui les habitaient aux réseaux d'échanges hauturiers tissés entre l'Inde et la Chine méridionale dès les IIIe siècle avant J.-C.

De nombreux objets retrouvés dans leur contexte idéologique attestent de ces contacts commerciaux à longue distance : bronzes vietnamiens de Dông Son, céramiques de l'Inde méridionale (certaines sont déjà des copies de productions romaines), bijoux en pierres semi-précieuses ou en verre d'origine indienne, etc. Ces sociétés exportaient en retour les matières premières de la région ; l'or bien sûr, qui lui donna son nom en Inde (*Swarnadvipa*, les Iles de l'or), mais aussi des produits comme l'étain et certains objets manufacturés localement, comme des bols de bronze à haute teneur en étain retrouvés jusque dans la vallée de l'Indus.

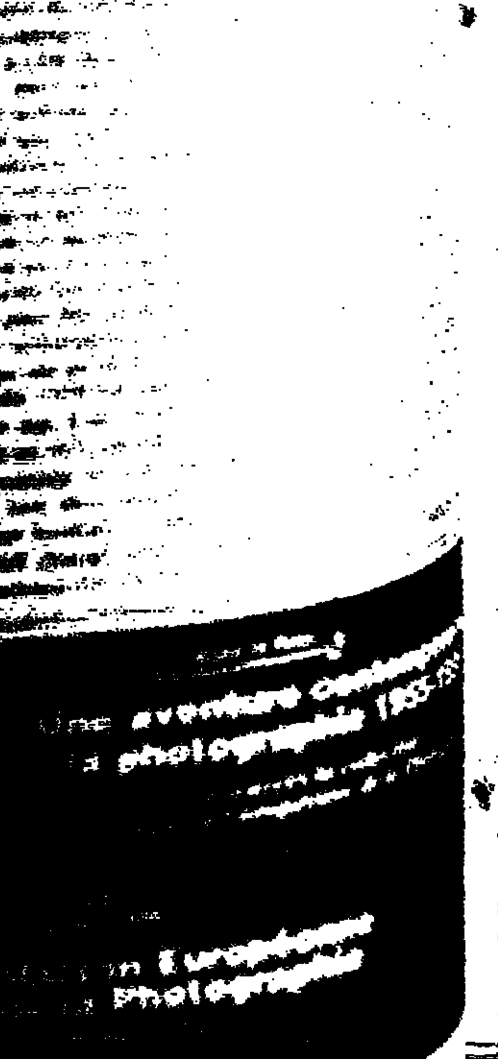
Ces fouilles archéologiques récentes font apparaître des sociétés côtières actives dans l'exploitation commerciale de leurs niches écologiques, à la démographie dense et dont les pratiques funéraires attestent déjà la forte hiérarchie ; on a la preuve qu'elles pouvaient exploiter les productions minérales ou forestières d'un arrière-pays montagneux peuplé de groupes socialement moins sophistiqués. Aucune de ces sociétés portuaires, pourtant en contact régulier avec l'Inde, n'en n'avait pour autant adopté alors des traits de culture indienne : il faudra encore attendre parfois près d'un millénaire pour que l'adaptation des religions, de l'écriture et des systèmes politiques indiens les transforme en Etats « indianisés ».

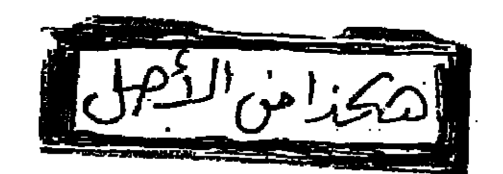
On sait par ailleurs, de la plume des voyageurs chinois, que ces mêmes peuples de l'Asie du Sud-Est construisaient alors de *grands* navires aux bordés liés avec des fibres végétales, longs de plusieurs dizaines de mètres, arborant mâts et voiles multiples et capables de transporter plusieurs centaines de passagers avec leur fret. L'archéologie maritime, qui a connu dans les pays de la région de grands développements ces dernières années, a permis d'identifier dans des sites datés du premier millénaire de notre ère, des navires correspondant à ces descriptions chinoises et faisant appel à une tradition nautique propre à la région. Ces société côtières actives *sur les réseaux de mer de Chine* et de l'océan Indien maîtrisaient donc aussi les techniques de navigation hauturière. Si l'on met en regard ces deux développements concomitants – échanges à longue distance et construction de navires marchands de haute mer –, il est difficile d'échapper à la conclusion que ces navires étaient les vecteurs des activités commerciales.

Les archéologues et les historiens en arrivent ainsi à proposer aujourd'hui un modèle de développement pour ces Etats côtiers de l'Asie du Sud-Est qui, attirés par les riches marchés voisins de la Chine et de l'Inde, auraient engendré de la richesse en contribuant à ce commerce hauturier. Marins, transporteurs, producteurs et consommateurs, leurs peuples ne se contentaient pas d'approvisionner des entrepôts au bénéfice des seuls commerçants extérieurs à la région. Dans cette hypothèse, la formation de systèmes politiques complexes aurait ainsi été engendrée de l'intérieur, de manière progressive, en accompagnement la croissance de ces échanges maritimes. L'indianisation de certains de ces Etats apparaît alors comme un choix de société, après plusieurs siècles de contacts réguliers avec l'Inde, et non plus comme une imposition de l'extérieur.

Pierre-Yves Manguin

★ Membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient, chargé de conférences à l'Ecole pratique des hautes études.





L'Assemblée nationale présente la collection Zervos

En quatre-vingts œuvres, l'exposition tourne essentiellement autour de trois signatures : Victor Brauner, Pablo Picasso, et Jean Hélion. L'ensemble reflète le rôle tenu par le couple Zervos dans l'aventure de l'art en France

COLLECTION ZERVOS, les lundis, vendredis, samedis, de 10 heures à 17 h 30. Jusqu'au 25 mai.
PALAIS-BOURBON, galerie des tapisseries, 33, quai d'Orsay, 75007 Paris. Tél. : 40-63-51-08.

A sa mort, en 1970, quelques mois après celle d'Yvonne, sa femme, Christian Zervos léguait à la ville de Vézelay, où le couple avait élu domicile, environ huit cents peintures, sculptures, dessins et gravures. Ce qui n'est pas rien ! Qualitativement non plus. Signées de Picasso, Léger, Laurens, Brauner, Miro, Hélion, et de bien d'autres artistes que les Zervos ont aimés et défendus, les œuvres ne sont pas forcément majeures, mais elles constituent un ensemble précieux, qui ne ressemble pas à une grande collection au sens habituel. Beaucoup de feuilles dédicacées, de pièces moins spectaculaires que rares : le legs reflète les liens d'amitié des Zervos avec les artistes, témoigne des activités qu'ils ont menées tout au long de leur vie et du rôle qu'ils ont joué dans le milieu artistique français.

Le nom de Zervos n'est pas seulement lié à Picasso, dont Christian a établi année après année, à partir de 1932, le catalogue raisonné de l'œuvre. Christian Zervos a été aussi le fondateur, dès 1926, d'une grande revue, *Les Cahiers d'art*, qui a paru régulièrement jusqu'en 1960, avec seulement une interruption pendant l'Occupation, et le patron d'une maison d'édition qui s'est illustrée en publiant, par exemple, les premiers ouvrages en France sur Kandinsky et Klee. Quand Yvonne Zervos s'occupait activement de la galerie greffée aux éditions, ou organisait de grandes expositions au Palais des papes d'Avignon, dont la plus mémorable est sans doute la dernière, celle de 1970 consacrée aux peintures récentes de Picasso.

Installées rue du Dragon, la maison d'édition et la galerie étaient un pôle de discussions et d'échanges entre artistes, écrivains et poètes. Le couple, intime d'Eluard et de René Char, aimait éclairer les œuvres d'art par des poèmes, capter le regard que pouvaient porter sur elles Michel Leiris, Georges Bataille ou Maurice Blanchot, qui ont collaboré aux *Cahiers d'art*, âme d'une grande famille ouverte à des modes d'expression ne pouvant se résoudre en termes simples d'abstraction et de figuration, ou d'écoles. Laurens, Léger, Gonzalez, Mirò, Brauner, Hélion, Charchoune, Poliakoff, Vieira da Silva, Szenes, Sima faisaient partie de cette famille. Et Picasso bien sûr, et Kandinsky, mais pas Mondrian, dont le radicalisme ne cadrait pas avec la poétique modulée des Zervos.

MUSÉE-FONDATION

L'exposition, qui rappelle en quatre-vingts numéros cette aventure quelque peu oubliée, propose près de quatre-vingts œuvres d'inégale importance, les meilleures n'étant pas le fait des artistes les plus reconnus. Elle tourne autour de trois figures : Brauner, Picasso, faiblement représenté (on peut penser que les Zervos ont vendu le meilleur) et Hélion (difficilement vendable), dont on peut voir une formidable composition abstraite de 1938 et le Grand Brabant, réaliste, de 1957. Un collage cubiste d'Henri Laurens, une nature morte puriste d'Ozenfant, une rêverie de Sima, une autre d'Arpad Szenes, une rareté de Kandinsky, deux minuscules figures debout de Giacometti, bien d'autres pièces attachantes donnent à penser que le legs est susceptible de nourrir des études et des recherches sur la place que les Zervos ont tenue dans l'aventure de l'art en France depuis La guerre. Ce qui n'a pas encore été étudié sérieusement.

Il n'est pas sûr qu'à Vézelay on ait mesuré l'intérêt de cet héritage : Après une longue succession, le fonds a été mis dans une chambre forte dont il ne sort, depuis 1981, que rarement, pour des prêts, les mêmes toujours, et quelques expositions de relance... Celle de l'Assemblée nationale vient à point au moment où la réalisation, à Vézelay, d'un musée-fondation respectant le vœu des Zervos, semble en meilleure voie. Le projet, qui prévoit d'abriter le musée dans l'ancienne maison de Romain Rolland, patauge depuis plusieurs années. Les travaux d'aménagement qui ont été entrepris, du genre construction d'escalier là où on pourrait dégager de bonnes cimaises, sont à repenser. La maison, qui appartient à l'université de Paris, n'est pas très grande, et l'on veut à Vézelay que le programme muséographique accorde à l'écrivain la place qui lui revient. Ce qui ne simplifie pas les choses. Mais la direction des Musées de France (DMF), principal bailleur de fonds, est favorable à la réalisation du musée Zervos, qui, si tout va bien cette fois, pourrait être ouvert dans deux ans.

Geneviève Breerette

Les anciens dirigeants de l'Opéra de Paris seront jugés pour le drame de Séville

Pierre Bergé et Georges-François Hirsch risquent un à deux ans de prison

L'accident, survenu lors d'une répétition d'« Otello » de Verdi, à Séville le 16 juillet 1992, avait causé la mort d'une choriste et laissé en incapacité de travail pour plus de trois mois dix autres artistes du chœur. Onze personnes seront jugées par le tribunal correctionnel et quatre bénéficient d'un non-lieu.

LE 30 AVRIL, Georges Maman, juge d'instruction au Tribunal de Grande Instance de Paris, a délivré une ordonnance de renvoi devant le tribunal correctionnel à l'encontre de Pierre Bergé et Claude Bourdaleix, Georges Chevalier, Jean-Michel Dubois, Loïc Durand, Georges-François Hirsch, Petrika Ionesco, Rémi Jullien, Emmanuel de Chauvigny, Claude Facon et Raoul Gomez. Pierre Bergé, à l'époque président de l'Opéra de Paris depuis août 1988, était déjà *« mis en examen des chefs d'homicide et blessures involontaires, et défaut de constitution d'un comité d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail »*, quant à Raoul Gomez il était déjà *« mis en examen des chefs d'homicide et blessures involontaires »* après l'accident survenu à Séville le 16 juillet 1992, lors d'une répétition d'*Otello* de Verdi qui devait se donner au Théâtre de la Maestranza, dans le cadre des manifestations organisées lors de l'Exposition universelle.

Retenant les arguments avancés par la lettre d'information et les observations que lui a adressées l'avocat des plaignants le 18 mars 1996, le juge d'instruction n'a pas suivi le procureur de la République qui avait requis un non-lieu partiel en faveur de Pierre Bergé, ne retenant à son encontre que le délit de non-constitution de comité d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail (CHSCT) ; Georges Maman a, par ailleurs, décidé – au motif que *« l'information n'a pas permis d'établir une faute d'imprudence ou de négligence à l'encontre de MM. Philippe Belaval, Philippe Mathieu, Laurence Herszberg et Patrick Devendeville »* et que *« les faits de blessures involontaires constitutifs d'une contravention sont amnistiés »* – d'un non-lieu à l'égard de ces quatre personnes.

Dans son ordonnance, Georges Maman présente les faits établis par l'information depuis la procédure initiée sur réquisitoire du 14 octobre 1992 pour homicides et blessures involontaires. Il fait l'historique de cette affaire depuis la conception du décor litigieux jusqu'aux conséquences d'un accident qui a provoqué la mort d'Annick Luce-Taffary et les blessures de dix autres artistes du chœur de l'Opéra national de Paris, blessures ayant entraîné une incapacité temporaire totale de travail.

> « Les enquêteurs ont établi sur commission rogatoire la carence de commandement réel qui régnait au sein de l'établissement »

Chacune des personnes mises en examen y a ses responsabilités au sein du fonctionnement de l'Opéra aussi nettement énoncées que celles liées à cet accident dont elles découlent : exécution de la modification du décor par la société Manudécors ; conception de cette modification et sa mise en œuvre (direction technique de l'Opéra ; bureau d'étude ; direction de la scène, de la production et mise en scène) ; et décision d'organiser la représentation (présidence et administration générale de l'Opéra).

Le juge d'instruction rappelle que Pierre Bergé *« détenait statutairement tous les pouvoirs de décisions et d'autorité sur l'ensemble de l'établissement. Il n'a jamais délégué ses pouvoirs. (...) Reconnaît ne pas avoir constitué le Comité d'hygiène et de sécurité. Lors de la tournée de Séville, les problèmes de sécurité (...) n'ont pu être sérieusement examinés par les instances représentatives compétentes. Par ailleurs les enquêteurs ont établi sur commission rogatoire la carence de commandement réel et la confusion qui régnait au sein de l'établissement. (...) C'est ainsi que Pierre Bergé n'assistait jamais au comité de direction et qu'il signait les contrats sans réellement les examiner (...) il a enfin maintenu la tournée de Séville malgré les difficultés rencontrées, l'annulation de la répétition prévue dans les conditions de Séville et l'avis contraire de Philippe Bélaval. »* Il rappelle enfin que Georges-François Hirsch *« avait compétence sur le domaine artistique. (...) Lorsqu'il avait eu connaissance du rapport de Rémi Jullien sur la possibilié d'implanter le décor à la Maestranza, il l'avait annoté, à l'attention de Jean-Michel Dubois dans les termes suivants "je suis inquiet de tout cela, il va falloir voir très précisément les choses". Il admettait que le plancher du péristyle aurait dû être conçu et réalisé selon les règles de l'art (...) rejetant toute responsabilité sur la société Manudécors et sur la direction technique de l'Opéra. (...).*

Il reste maintenant aux avocats à plaider cette affaire : les personnes qui seront jugées par le tribunal correctionnel risquent une peine de prison allant de un an à deux ans d'emprisonnement et 200 000 francs d'amende.

A. Lo.

COMMENTAIRE

LA JUSTICE AVANT LA POLITIQUE

La mort d'une artiste du chœur de l'Opéra de Paris et les blessures de dix des ses collègues mettent en cause le fonctionnement même de l'Opéra national de Paris à l'époque de ce fait-divers pénible survenu le 16 juillet 1992 à Séville. Nommé en août 1988, par François Mitterrand, président de la République, selon des critères qui ne pouvaient que difficilement prendre en compte ses compétences en la matière, Pierre Bergé ne « dirigeait » pas l'Opéra de Paris, ainsi que l'instruction l'affirme. Après avoir montré son ambition artistique à la direction du Théâtre des Champs-Elysées et la façon dont il communiquait avec ses subordonnés, le socialiste Georges-François Hirsch avait, de son côté, été nommé administrateur général, un poste que son père avait occupé quelques décennies plus tôt.

On peut toujours accuser tel ou tel responsable d'institution pour son incompétence, lui reprocher d'user de ses amitiés politiques pour avoir son hochet, mais la vraie responsabilité est à rechercher dans l'incapacité des tutelles à admettre que les institutions musicales doivent être confiées à des professionnels compétents : dirigées par des gens qui ne sont pas toujours là pour de bonnes raisons, elles choisissent prioritairement leurs affidés.

La politique s'est immiscée, semble-t-il, jusque dans la façon dont l'Etat a tenté de traiter cette affaire : sur quelle « intime conviction », sur quels éléments objectifs, le procureur de la République a-t-il pu demander le non-lieu partiel au profit de Pierre Bergé ? S'il fut un proche de François Mitterrand, M. Bergé est devenu un partisan de M. Chirac dans les semaines qui ont précédé l'élection présidentielle. Cela suffit peut-être pour que la chancellerie se soit porté à son secours ? A moins que le procureur de la République n'ait peu confiance en la vingtaine d'avocats payés par l'Opéra-Bastille pour assurer la défense de Pierre Bergé et des onze personnes renvoyées devant le tribunal correctionnel ?

La décision du juge d'instruction de passer outre à sa demande est rassurante, plus que la décision de la justice espagnole de ne poursuivre que Jean-Michel Dubois. Les plaignants ont tout fait pour que l'affaire soit jugée en France. La décision du juge d'instruction leur donne raison : Georges Maman a décidé de ne soustraire à la justice aucune des personnes qu'il estime impliquées.

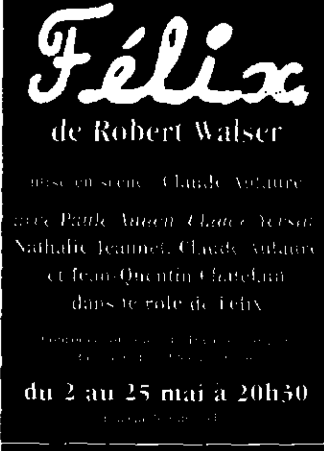
Alain Lompech

Quinze personnes incriminées

● **Onze renvois en correctionnelle :** Pierre Bergé, président de l'Opéra national de Paris ; Claude Bourdaleix, régisseur de production ; Georges Chevalier, directeur de scène ; Jean-Michel Dubois, directeur technique, condamné le 3 mai, à une peine de 4 000 francs d'amende ou à dix jours d'emprisonnement par le tribunal de Séville ; Loïc Durand, responsable du bureau d'étude ; George-François Hirsch, administrateur général ; Petrika Ionesco, metteur en scène-décorateur ; Rémi Jullien, directeur technique adjoint ; Emmanuel de Chauvigny, PDG de la société Manudécors ; Claude Facon, intermittent du spectacle ; Raoul Gomez, associé de Manudécors, travaillant pour elle en qualité de travailleur indépendant (en fuite, en Argentine).

● **Quatre non-lieu :** Philippe Belaval, directeur général de l'Opéra de Paris ; Patrick Devendeville, directeur technique adjoint ; Laurence Herszberg, directrice de production ; Philippe Matthieu, intermittent du spectacle.

(Les fonctions sont celles que ces personnes occupaient au moment des faits.)





L'Acoustic Quartet hors définitions

Un quartette au sommet dirigé par Louis Sclavis et Dominique Pifarély



A SA CRÉATION, en 1992/1993, l'Acoustic Quartet du clarinettiste Louis Sclavis et du violoniste Dominique Pifarély avait soulevé quelques questions autour de la sempiternelle définition jazz « ou » pas jazz, qui depuis quelques lustres, *accompagne les créations* musicales de musiciens notamment nourris de jazz. *Notamment et non exclusivement.* D'une seule voix, les membres de l'Acoustic Quartet – le guitariste Marc Ducret et le contrebassiste Bruno Chevillon complètent la formation – ont répondu jazz « et » pas jazz. Leur relation forte à quatre tient ainsi de différents codes : ceux de l'improvisation collective, individuelle, de la musique de chambre, des recherches de la musique contemporaine... Et *c'est très bien ainsi.* Réellement inclassable et en concert l'un des sommets des musiques actuelles.

★ **Montreuil (93). Instants chavirés, 7, rue Richard-Lenoir. 20 h 30, les 9 et 10. Tél. : 42-87-25-91. De 35 F à 80 F.**

UNE SOIRÉE À PARIS

Pedro Bacan
Entouré de ses partenaires habituels, le clan gitan des Pinini, le guitariste Pedro Bacan redessine le flamenco moderne sans perdre une miette de l'esprit de Librija et de Utrera (province de Séville). Huit individus surprenants dansent (Concha Vargas, la cousine de Pedro Bacan), chantent (l'excellente Ines Bacan, sa soeur, Pepa de Benito, sa tante, spécialiste généreuse de la *buleria* et du *fandango*) et retracent le grand art andalou.
MC 93, 1, bd Lénine, 93000 Bobigny. 20 h 30, du 9 au 12. Tél. : 41-60-72-72.

Serge Forté
Pianiste remarqué à la fin des années 80 par sa relation forte au rythme, proche de certains pianistes du renouveau du jazz d'inspiration afro-cubaine (Hilton Ruiz, Michel Camilo...), Serge Forté célèbre aujourd'hui un des maîtres du clavier, Oscar Peterson. L'occasion pour Forté de se lâcher dans la difficulté du piano solo.
Centre Amarante, 7, rue Crébillon, Paris 6e. Mo Odéon. 20 h 30, le 10. Tél. : 44-07-18-01. De 60 F à 80 F.

Sierra Maestra
Groupe de *son* cubain créé il y a vingt ans par des étudiants de l'université de La Havane, Sierra Maestra (du nom de la chaîne montagneuse de l'est de l'île) est apparu il y a peu sur le marché occidental (1 CD *Dundunbanza*, World Circuit/Night & Day). Reprises de Pablo Milanes, et *son montuno* traditionnel.
La Java, 105, rue du Faubourg-du-Temple, Paris-11e. Mo République. 23 heures, le 9. Tél.: 42-02-20-52. De 80 F à 100 F.

Gérard Marais, Renaud Garcia Fons Jacques Thollot Quartet
Une soirée avec deux formations « jazz » qui viennent d'enregistrer des disques de rêve qui vivent aussi sur scène : Gérard Marais (guitare) et Renaud Garcia-Fons (contrebasse) et le quartette du batteur Jacques Thollot.
Maison de Radio-France, 116, avenue du Président-Kennedy, Paris-16e. Mo Passy. 20 heures, le 9. Tél.: 42-30-15-16. 30 F.

ART

Une sélection des vernissages et des expositions

VERNISSAGES

N+N Corsino
La Ferme du buisson, centre d'art contemporain, allée de la Ferme, 77 Noisiel. Tél.: 64-62-77-00. De 14 heures à 18 heures et les soirs de spectacle jusqu'à 21 heures. Fermé lundi. Du 12 mai au 28 juin.

Pisanello (1935-1455)
Musée du Louvre, hall Napoléon, entrée par la Pyramide, Paris 1er. Mo Palais-Royal, Louvre. Tél.: 40-20-51-51. De 10 heures à 22 heures. Fermé mardi. Du 10 mai au 5 août. 30 F.

PARIS

Magdalena Abakanowicz
Galerie Marwan Hoss, 12, rue d'Alger, Paris 1er. Mo Tuileries. Tél.: 42-96-37-96. De 9 h 30 à 12 h 30 et de 14 heures à 18 h 30; samedi de 10 heures à 12 h 30 et de 14 heures à 18 heures. Fermé dimanche. Jusqu'au 24 mai.

P. Alechinsky, P.-P. Brisson, M. Haas, J.-P. Pincemin
Galerie Lucette Herzog, 23, passage Molière - 157, rue Saint-Martin, Paris 3e. Mo Rambuteau. Tél.: 48-87-39-94. De 14 h 30 à 18 h 30; samedi de 10 h 30 à 18 h 30. Fermé dimanche, lundi et mardi. Jusqu'au 31 mai.

Miquel Barcelo, Philippe Favier
Galerie nationale du Jeu de paume, place de la Concorde, Paris 8e. Mo Concorde. Tél.: 42-60-69-69. De 12 heures à 19 heures; samedi, dimanche de 10 heures à 19 heures; mardi jusqu'à 21 h 30. Fermé lundi. Jusqu'au 12 mai. 35 F.

Bassarode
Galerie Nelson, 40, rue Quincampoix, Paris 4e. Mo Rambuteau. Tél.: 42-71-74-56. De 14 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 25 mai.

François Bouillon
Galerie Philippe Casini, 13, rue Chapon, Paris 3e. Mo Arts-et-Métiers. Tél.: 48-04-00-34. De 14 h 30 à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 25 mai.

José-Manuel Broto
Galerie Renos Xippas, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris 3e. Mo Filles-du-Calvaire. Tél.: 40-27-05-55. De 10 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures; samedi de 10 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 1er juin.

By Night
Fondation Cartier pour l'art contemporain, 261, boulevard Raspail, Paris 14e. Mo Raspail. Tél.: 42-18-56-50. De 12 heures à 20 heures; nocturne jeudi jusqu'à 22 heures. Les Soirées nomades les jeudi à 20 h 30. Fermé lundi. Jusqu'au 19 mai. 30 F.

Louis Calaferte
Théâtre du Vieux-Colombier, 21, rue du Vieux-Colombier, Paris 6e. Mo Saint-Sulpice. Tél.: 44-39-87-13. De 11 heures à 22 heures; dimanche et lundi de 13 heures à 18 heures. Fermé les 27 et 28 mai. Jusqu'au 9 juin. Galerie Bernanos, 31-39, avenue Georges-Bernanos, Paris 5e. Mo Port-Royal, bus: 38, 83, 91. Tél.: 40-51-37-80. De 11 heures à 20 heures. Fermé dimanche. Jusqu'au 25 mai.

Louis Chavignier
Le Panthéon, place du Panthéon, Paris 5e. Mo Luxembourg. Tél.: 40-51-75-81. De 9 h 30 à 18 h 30. Jusqu'au 25 mai. 32 F.

Combas
Galerie Laurent Strouk, 21-23, rue Saint-Merri, Paris 4e. Mo Hôtel-de-Ville. Tél.: 48-04-94-60. De 11 heures à 18 h 30. Fermé dimanche; lundi. Jusqu'au 26 mai.

Corot, 1796-1875
Grand Palais, galeries nationales, entrée avenue du Général-Eisenhower, square Jean-Perrin, Paris 8e. Mo Champs-Elysées-Clemenceau. Tél.: 44-13-17-17. De 10 heures à 20 heures; mercredi jusqu'à 22 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 27 mai. 45 F.

Corot dans les collections privées
Galerie Schmit, 396, rue Saint-Honoré, Paris 1er. Mo Concorde. Tél.: 42-60-36-36. De 10 heures à 12 h 30 et de 14 heures à 18 h 30. Fermé dimanche. Jusqu'au 9 juillet.

Corot, le génie du trait
Bibliothèque nationale, galerie Mansart, 58, rue de Richelieu, Paris 2e. Mo Bourse, Quatre-Septembre, Palais-Royal. Tél.: 47-03-81-10. De 9 h 30 à 18 h 30. Fermé lundi. Jusqu'au 19 mai. 22 F.

Vincent Corpet
Galerie Daniel Templon, 30, rue Beaubourg, Paris 3e. Mo Rambuteau. Tél.: 42-72-14-10. De 10 heures à 19 heures. Fermé dimanche. Jusqu'au 29 mai.

Coups de crayon, taches d'encre : Christian Dotremont
Centre Wallonie-Bruxelles, 127-129, rue Saint-Martin, Paris 4e. Mo Rambuteau, Châtelet-les Halles. Tél.: 42-71-26-16. De 11 heures à 18 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 2 juin.

Anne Deguelle
Galerie Isabelle Bongard, 4, rue de Rivoli, Paris 4e. Mo Hôtel-de-Ville. Tél.: 42-78-13-44. De 14 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 1er juin.

Nathalie Elemento
Galerie Nathalie Obadia, 5, rue du Grenier Saint-Lazare, Paris 3e. Mo Filles-du-Calvaire. Tél.: 42-74-67-68. De 11 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 25 mai.

François-Xavier Fagniez, Jean-Pierre Guiot, Nguyen Cam
Galerie Bellint, 28 bis, boulevard Sébastopol, Paris 4e. Mo Châtelet. Tél.: 42-78-01-91. De 14 heures à 19 heures; samedi de 11 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 24 mai.

Barry Flanagan
Bibliothèque nationale, galerie Colbert, 2, rue Vivienne et 6, rue des Petits-Champs, Paris 2e. Mo Bourse, Palais-Royal, Quatre-Septembre. Tél.: 47-03-81-10. De 12 heures à 18 h 30. Fermé dimanche. Jusqu'au 18 mai. Entrée libre.

Fortunato Depero, futuriste
Pavillon des Arts, 101, rue Rambuteau, Paris 1er. Mo Châtelet-les-Halles. Tél.: 42-33-82-50. De 11 h 30 à 18 h 30. Fermé lundi. Jusqu'au 2 juin. 30 F. 20 F.

Gun Gordillo
Galerie Denise René, 196, boulevard Saint-Germain, Paris 7e. Mo Rue-du-Bac. Tél.: 42-22-77-57. De 10 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 25 mai.

Idoles du Népal et du Tibet
Musée Cernuschi, 7, avenue Velasquez, Paris 8e. Mo Monceau, Villiers. Tél.: 45-63-50-75. De 10 heures à 17 h 40. Fermé lundi. Jusqu'au 19 mai. 27 F.

L'imaginaire irlandais: l'Irlande du père Browne
Centre Georges-Pompidou, grand foyer, 1er sous-sol, place Georges-Pompidou, Paris 4e. Mo Rambuteau. Tél.: 44-78-12-33. De 12 heures à 22 heures; samedi, dimanche et jours fériés de 10 heures à 22 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 27 mai.

Les ingénieurs de la Renaissance
Cité des sciences et de l'industrie, 30, avenue Corentin-Cariou, Paris 19e. Mo Porte-de-la-Villette. Tél.: 36-68-29-30. De 10 heures à 18 heures; dimanche jusqu'à 19 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 13 mai. Cité-pass: 45 F.

Emil Nolde, 1867-1956
Musée-galerie de la Seita, 12, rue Surcouf, Paris 7e. Mo Invalides. Tél.: 45-56-60-17. De 11 heures à 19 heures. Fermé dimanche. Jusqu'au 25 mai. 25 F.

Julio Le Parc
Galerie Dionne, 19 bis, rue des Saints-Pères, Paris 6e. Mo Sèvres-Babylone. Tél.: 49-26-03-06. De 10 h 30 à 19 heures. Fermé dimanche; lundi. Jusqu'au 1er juin.

Giuseppe Penone
Galerie Durand-Dessert, 28, rue de Lappe, Paris 11e. Mo Bastille. Tél.: 48-06-92-23. De 11 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 1er juin.

La photographie américaine, de 1890 à 1965
Centre Georges-Pompidou, grande galerie (5e étage), place Georges-Pompidou, Paris 4e. Mo Rambuteau. Tél.: 44-78-12-33. De 12 heures à 22 heures; samedi, dimanche et jours fériés de 10 heures à 22 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 27 mai. 35 F.

Serge Poliakoff
Fondation Dina Vierny - Musée Maillol, 61, rue de Grenelle, Paris 7e. Mo Rue-du-Bac. Tél.: 42-22-59-58. De 11 heures à 18 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 30 mai. 40 F.

Présence de Diego Rivera
Centre culturel du Mexique, 119, rue Vieille-du-Temple, Paris 3e. Mo Filles-du-Calvaire. Tél.: 44-61-84-44. De 10 h 30 à 13 heures et de 14 h 30 à 18 heures; samedi de 14 h 30 à 18 heures. Fermé dimanche. Jusqu'au 31 mai.

Les Russes à Paris, 1814-1896
Musée Carnavalet, 23, rue de Sévigné, Paris 3e. Mo Saint-Paul. Tél.: 42-72-21-13. De 10 heures à 17 h 40. Fermé lundi et fêtes. Jusqu'au 30 juin. 35 F.

Erik Samakh
Galerie des Archives, 4, impasse Beaubourg, Paris 3e. Mo Rambuteau. Tél.: 42-78-05-77. De 11 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 25 mai.

Peter Soriano
Galerie Jean Fournier, 44, rue Quincampoix, Paris 4e. Mo Rambuteau. Tél.: 42-77-32-31. De 10 heures à 13 heures et de 14 h 30 à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 30 mai.

Soulages
Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 11, avenue du Président-Wilson, Paris 16e. Mo Alma-Marceau, Iéna. Tél.: 40-70-11-10. De 10 heures à 17 h 30; samedi et dimanche de 10 heures à 19 heures. Fermé lundi et fêtes. Jusqu'au 23 juin. 35 F.

Daniel Spoerri
Galerie Yvon Lambert, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris 3e. Mo Hôtel-de-Ville ou Rambuteau. Tél.: 42-71-09-33. De 10 heures à 13 heures et de 14 h 30 à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 29 mai.

Claude Viallat, Whanki
Ecole nationale supérieure des beaux-arts, 13, quai Malaquais, Paris 6e. Mo Saint-Germain-des-Prés. Tél.: 47-03-50-00. De 13 heures à 19 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 12 mai. 20 F.

ILE-DE-FRANCE

Art grandeur nature: Alice Maher, Hélène Mugot, Erik Samakh
Parc départemental de la Courneuve, avenue Waldeck-Rochet, La Courneuve (93). Tél.: 43-93-75-33. Tlj du lever au coucher du soleil. Jusqu'au 31 août.

Art grandeur nature: Endo, Marinette Cueco, Bob Verschueren
Forum culturel et parc urbain Jacques-Duclos, 1-5, place de la Libération, Le Blanc-Mesnil (93). Tél.: 48-14-22-22. De 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 19 heures. Le parc ouvert du lever au coucher du soleil. Fermé lundi. Jusqu'au 31 août.

NOUVEAUX FILMS

AU-DELÀ DES LOIS (*)
Film américain de John Schlesinger, avec Sally Field, Kiefer Sutherland, Ed Harris, Olivia Burnette, Alexandra Kyle, Joe Mantegna (1 h 41).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er; 14-Juillet Odéon, dolby, 6e (43-25-59-83); George-V, dolby, 8e; Sept Parnassiens, dolby, 14e (43-20-32-20; réservation : 40-30-20-10). VF : Rex, dolby, 2e (39-17-10-00); UGC Opéra, dolby, 9e; UGC Lyon Bastille, 12e; UGC Gobelins, 13e; Mistral, dolby, 14e (39-17-10-00; réservation : 40-30-20-10).

LE CRI DE LA LAVANDE DANS LE CHAMP DE SAUTERELLES
Film franco-italo-espagnol de Marcello Cesena, avec Rossi de Palma, Jacky Nercessain, Carla Signoris, Maurizio Crozza, Ugo Dighero, Mauro Pirovano (1 h 30).
VO : Latina, dolby, 4e (42-78-47-86); Reflet Médicis II, 5e (43-54-42-34).

EXCÈS DE CONFIANCE (*)
Film américain de Peter Hall, avec Rebecca De Mornay, Antonio Banderas, Harry Dean Stanton, Dennis Miller, Len Cariou, Eugene Lipinski (1 h 25).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er; UGC Odéon, dolby, 6e; Gaumont Marignan, dolby, 8e (réservation : 40-30-20-10); George-V, dolby, 8e; Gaumont Alésia, dolby, 14e (43-27-84-50; réservation : 40-30-20-10). VF : Rex, dolby, 2e (39-17-10-00); UGC Montparnasse, 6e; Paramount Opéra, dolby, 9e (47-42-56-31; réservation : 40-30-20-10); UGC Lyon Bastille, 12e; UGC Gobelins, dolby, 13e; Miramar, dolby, 14e (39-17-10-00; réservation : 40-30-20-10); UGC Convention, dolby, 15e; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10); Le Gambetta, dolby, 20e (46-36-10-96; réservation : 40-30-20-10).

LE FILS DE GASCOGNE
Film français de Pascal Aubier, avec Grégoire Colin, Jean-Claude Dreyfus, Dinara Droukarova, Laszlo Szabo, Pascal Bonitzer, Gérard Cherqui (1 h 40).
Studio des Ursulines, 5e (43-26-19-09).

LES GENS DES BARAQUES
Film français de Robert Bozzi, (1 h 28).
Le Quartier Latin, 5e (43-26-84-65).

LE PANDORE
Film suisse-allemand d'Urs Odermatt, avec Michael Gwisdek, Anica Dobra, Jürgen Vogel, Rolf Hoppe (1 h 45).
VO : L'Entrepôt, 14e (45-43-41-63).

RIDICULE
/ à partir de jeudi 9 mai
Film français de Patrice Leconte, avec Fanny Ardant, Charles Berling, Bernard Giraudeau, Judith Godrèche, Jean Rochefort (1 h 42).
UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er; Rex (le Grand Rex), dolby, 2e (39-17-10-00); Espace 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3e; Espace Saint-Michel, 5e (44-07-20-49); 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 6e (46-33-79-38); Bretagne, dolby, 6e (39-17-10-00; réservation : 40-30-20-10); UGC Danton, dolby, 6e; Gaumont Ambassade, dolby, 8e (43-59-19-08; réservation : 40-30-20-10); Saint-Lazare-Pasquier, dolby, 8e (43-87-35-43; réservation : 40-30-20-10); UGC Normandie, dolby, 8e; Gaumont Opéra Français, dolby, 9e (47-70-33-88; réservation : 40-30-20-10); Les Nation, 12e (43-43-04-67; réservation : 40-30-20-10); UGC Lyon Bastille, dolby, 12e; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13e (47-07-55-88; réservation : 40-30-20-10); Gaumont Alésia, dolby, 14e (43-27-84-50; réservation : 40-30-20-10); Gaumont Parnasse, dolby, 14e (réservation : 40-30-20-10); 14-Juillet Beaugrenelle, dolby, 15e (45-75-79-79); Gaumont Kinopanorama, dolby, 15e (réservation : 40-30-20-10); Gaumont Convention, dolby, 15e (réservation : 40-30-20-10); Majestic Passy, dolby, 16e (44-24-46-24; réservation : 40-30-20-10); UGC Maillot, 17e; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10); Le Gambetta, THX, dolby, 20e (46-36-10-96; réservation : 40-30-20-10).

LA SECONDE FOIS
/ à partir de vendredi 10 mai
Film italien de Mimmo Calopresti, avec Nanni Moretti, Valeria Bruni Tedeschi, Valeria Milillo, Roberto De Francesco, Marina Confalone, Simona Caramelli (1 h 20).
VO : Gaumont les Halles, dolby, 1er (40-39-99-40; réservation : 40-30-20-10); Gaumont Opéra Impérial, dolby, 2e (47-70-33-88; réservation : 40-30-20-10); L'Arlequin, dolby, 6e (45-44-28-80; réservation : 40-30-20-10); UGC Rotonde, 6e; Le Balzac, 8e (45-61-10-60); Majestic Bastille, dolby, 11e (47-00-02-48; réservation : 40-30-20-10); Escurial, dolby, 13e (47-07-28-04; réservation : 40-30-20-10); 14-Juillet Beaugrenelle, dolby, 15e (45-75-79-79); Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10).

SORTEZ DES RANGS
Film français de Jean-Denis Robert, avec Laure Duthilleul, Stanislas Crevillen, Josianne Levêque, Pierre-Arnaud Crespeau, Laurent Arnal, Zofia Zaretok (1 h 26).
14-Juillet Beaubourg, 3e; 14-Juillet Hautefeuille, 6e (46-33-79-38); Elysées Lincoln, 8e (43-59-36-14; réservation : 40-30-20-10); Gaumont Grand Ecran Italie, 13e (45-80-77-00; réservation : 40-30-20-10); Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20; réservation : 40-30-20-10).

EXCLUSIVITÉS

À LA VIE, À LA MORT !
de Robert Guédiguian,
avec Ariane Ascaride, Jacques Boudet, Jean-Pierre Darroussin, Jacques Gamblin, Gérard Meylan, Jacques Pieiller.
Français (1 h 40).
Denfert, 14e (43-21-41-01).

L'ÂGE DES POSSIBLES
de Pascale Ferran,
avec Théâtre national de Strasbourg.
Français (1 h 45).
Europa Panthéon (ex-Reflet Panthéon), 5e (43-54-15-04); Le Balzac, 8e (45-61-10-60).

LES APPRENTIS
de Pierre Salvadori,
avec François Cluzet, Guillaume Depardieu, Judith Henry, Claire Laroche.
Français (1 h 35).
Le République, 11e (48-05-51-33); Grand Pavois, dolby, 15e (45-54-46-85; réservation : 40-30-20-10); Saint-Lambert, 15e (45-32-91-68).

CASINO (*)
de Martin Scorsese,
avec Robert De Niro, Sharon Stone, Joe Pesci, Don Rickles, Alan Hing, Kevin Pollak.
Américain (2 h 58).
VO : UGC Forum Orient Express, dolby, 1er; Publicis Champs-Elysées, dolby, 8e (47-20-76-23; réservation : 40-30-20-10); Escurial, dolby, 13e (47-07-28-04; réservation : 40-30-20-10); Les Montparnos, dolby, 14e (39-17-10-00; réservation : 40-30-20-10). VF : Paramount Opéra, dolby, 9e (47-42-56-31; réservation : 40-30-20-10).

CHACUN CHERCHE SON CHAT
de Cédric Klapisch,
avec Garance Clavel, Zinedine Soualem, Renée Le Calm, Olivier Py, Arapimou, Rambo.
Français (1 h 35).
UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er; 14-Juillet Odéon, dolby, 6e (43-25-59-83); UGC Rotonde, dolby, 6e; Le Balzac, 8e (45-61-10-60); UGC Opéra, 9e; 14-Juillet Bastille, dolby, 11e (43-57-90-81); Escurial, dolby, 13e (47-07-28-04; réservation : 40-30-20-10); Mistral, 14e (39-17-10-00; réservation : 40-30-20-10); 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79); Bienvenüe Montparnasse, dolby, 15e (39-17-10-00; réservation : 40-30-20-10); Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10).

LE CŒUR FANTÔME
de Philippe Garrel,
avec Luis Rego, Aurélia Alcaïs, Maurice Garrel, Evelyne Didi, Roschdy Zem, Camille Chain.
Français (1 h 27).
Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).

LE COMPLEXE DE TOULON
de Jean-Claude Biette,
avec Jean-Christophe Bouvet, Howard Vernon, Yse Tran, Haydée Caillot, Jean-Frédéric Ducasse, Philippe Chemin.
Français (1 h 21).
Studio des Ursulines, 5e (43-26-19-09).

CORPS ET ÂMES
de Aude Vermeil,
avec Catia Riccaboni, Philippe Reymondin, Antoine Guinand, Bernadette Patois, Monica Goux, Jean-Daniel Vermeil.
Suisse (1 h 25).
Studio des Ursulines, 5e (43-26-19-09); Le République, 11e (48-05-51-33).

DEAD MAN
de Jim Jarmusch,
avec Johnny Depp, Gary Farmer, Lance Henriksen, Robert Mitchum, Gabriel Byrne, John Hurt.
Américain, noir et blanc (2 h 14).
VO : 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3e; Images d'ailleurs, 5e (45-87-18-09); Le Quartier Latin, dolby, 5e (43-26-84-65); Lucernaire, 6e (45-44-57-34).

DERNIÈRES HEURES À DENVER (**)
de Gary Fleder,
avec Andy Garcia, Gabrielle Anwar, Christopher Walken, Treat Williams.
Américain (1 h 50).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er; 14-Juillet Odéon, dolby, 6e (43-25-59-83); UGC Champs-Elysées, dolby, 8e; Majestic Bastille, dolby, 11e (47-00-02-48; réservation : 40-30-20-10); Gaumont Parnasse, dolby, 14e (réservation : 40-30-20-10); 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79); Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10). VF : Rex, dolby, 2e (39-17-10-00); UGC Montparnasse, 6e; Paramount Opéra, dolby, 9e (47-42-56-31; réservation : 40-30-20-10); UGC Gobelins, 13e; Gaumont Convention, dolby, 15e (réservation : 40-30-20-10).

LES DERNIERS JOURS D'EMMANUEL KANT
de Philippe Collin,
avec David Warrilow, André Wilms, Roland Amstutz, Christian Rist, Julien Rochefort, Claude Aufaure.
Français, noir et blanc (1 h 10).
Studio des Ursulines, 5e (43-26-19-09).

EN AVOIR OU PAS
de Laetitia Masson,
avec Sandrine Kiberlain, Arnaud Giovaninetti, Roschdy Zem, Claire Denis.
Français (1 h 30).
Lucernaire, 6e (45-44-57-34); Le République, 11e (48-05-51-33); Denfert, 14e (43-21-41-01).

ENFANTS DE SALAUD
de Tonie Marshall,
avec Anémone, Nathalie Baye, François Cluzet, Molly Ringwald, Jean Yanne.
Français (1 h 40).
Le Quartier Latin, 5e (43-26-84-65); UGC Triomphe, 8e; Denfert, dolby, 14e (43-21-41-01).

LE FACTEUR
de Michael Radford,
avec Massimo Troisi, Philippe Noiret.
Italien (1 h 40).
VO : Gaumont les Halles, dolby, 1er (40-39-99-40; réservation : 40-30-20-10); Gaumont Opéra Impérial, dolby, 2e (47-70-33-88; réservation : 40-30-20-10); 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3e; 14-Juillet Odéon, dolby, 6e (43-25-59-83); La Pagode, dolby, 7e (réservation : 40-30-20-10); Gaumont Champs-Elysées, dolby, 8e (43-59-04-67; réservation : 40-30-20-10); Max Linder Panorama, THX, dolby, 9e (48-24-88-88; réservation : 40-30-20-10); 14-Juillet Bastille, dolby, 11e (43-57-90-81); Les Nation, dolby, 12e (43-43-04-67; réservation : 40-30-20-10); Gaumont Gobelins Rodin, dolby, 13e (47-07-55-88; réservation : 40-30-20-10); 14-Juillet Beaugrenelle, dolby, 15e (45-75-79-79); Bienvenüe Montparnasse, dolby, 15e (39-17-10-00; réservation : 40-30-20-10); Majestic Passy, 16e (44-24-46-24; réservation : 40-30-20-10); UGC Maillot, 17e; Pathé Wepler, dolby, 18e (réservation : 40-30-20-10). VF : Saint-Lazare-Pasquier, 8e (43-87-35-43; réservation : 40-30-20-10); Gaumont Alésia, 14e (43-27-84-50; réservation : 40-30-20-10); Gaumont Parnasse, 14e (réservation : 40-30-20-10); Le Gambetta, 20e (46-36-10-96; réservation : 40-30-20-10).

GOOD MEN, GOOD WOMEN
de Hou Hsiao-hsien,
avec Annie Shizuka Inoh, Lim Giong, Jack Kao, Vicky Wei, King Jieh-wen, Tsai Chen-nan.
Taïwanais (1 h 48).
VO : Le Saint-Germain-des-Prés, Salle G. de Beauregard, 6e (42-22-87-23; réservation : 40-30-20-10).

LIGNE DE VIE
de Pavel Lounguine,
avec Vincent Perez, Armen Djigarkhanian, Tania Metcherkina, Alexander Balouev, Sergueï Stepantchenko, Dimitri Pievtsov.
Franco-suisse-italien-russe (1 h 40).
VO : Reflet Médicis II, 5e (43-54-42-34).

LES NOUVELLES AVENTURES DE WALLACE ET GROMIT
de Peter Lord, David Sproxton, Sam Fell, Nick Park,
dessin animé britannique (1 h 13).
VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1er; 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3e; Epée de Bois, 5e (43-37-57-47); 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 6e (46-33-79-38); Elysées Lincoln, 8e (43-59-36-14; réservation : 40-30-20-10); Gaumont Opéra Français, 9e (47-70-33-88; réservation : 40-30-20-10); 14-Juillet Bastille, 11e (43-57-90-81); Gaumont Gobelins Rodin, dolby, 13e (47-07-55-88; réservation : 40-30-20-10); Gaumont Parnasse, 14e (réservation : 40-30-20-10). VF : Epée de Bois, 5e (43-37-57-47); Elysées Lincoln, 8e (43-59-36-14; réservation : 40-30-20-10); Gaumont Gobelins Rodin, dolby, 13e (47-07-55-88; réservation : 40-30-20-10); Gaumont Parnasse, dolby, 14e (réservation : 40-30-20-10); Gaumont Alésia, dolby, 14e (43-27-84-50; réservation : 40-30-20-10).

PAR-DELÀ LES NUAGES
de Michelangelo Antonioni,
avec Inès Sastre, Kim Rossi-Stuart, Sophie Marceau, John Malkovich, Fanny Ardant, Chiara Caselli.
Italien (1 h 44).
VO : Images d'ailleurs, 5e (45-87-18-09); 14-Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00); Grand Pavois, dolby, 15e (45-54-46-85; réservation : 40-30-20-10).

PASOLINI, MORT D'UN POÈTE
de Marco Tullio Giordana,
avec Carlo De Filippi, Nicoletta Braschi, Toni Bertorelli, Andrea Occhipinti.
Italien (1 h 40).
VO : 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3e; 14-Juillet Bastille, 11e (43-57-90-81).

LE ROCHER D'ACAPULCO (**)
de Laurent Tuel,
avec Margot Abascal, Antoine Chappey, Zinedine Soualem, Howard Vernon, Tara Gano, Jean-Max Causse.
Français (1 h 15).
VO : Espace Saint-Michel, 5e (44-07-20-49).
Espace Saint-Michel, 5e (44-07-20-49).

ROSSINI ! ROSSINI !
de Mario Monicelli,
avec Philippe Noiret, Jacqueline Bisset, Sergio Castellito, Sabine Azéma, Assumpta Serna, Giorgio Gaber.
Italien (2 h 14).
VO : Grand Pavois, dolby, 15e (45-54-46-85; réservation : 40-30-20-10).

LA ROUE
de Morshedul Islam,
avec Amirul Huq Chowdhury, Ashish Khondoker, Ruhul Amin Rubel, Ataur Rahman, Dilara Zaman, Golam Rasul Babu.
Bangladais (1 h 05).
VO : 14-Juillet Beaubourg, 3e.

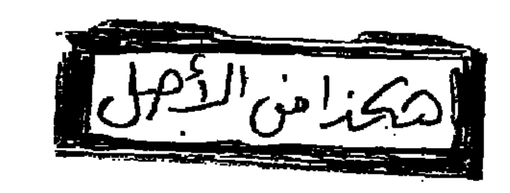
SAFE
de Todd Haynes,
avec Julianne Moore, Peter Freidman, Xander Berkley, Susan Norman, Kate McGregor Stewart, Mary Carver.
Américain (2 h).
VO : Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).

THE ADDICTION
d'Abel Ferrara,
avec Lili Taylor, Christopher Walken, Annabella Sciorra, Edie Falco, Michel Fella, Paul Calderon.
Américain, noir et blanc (1 h 24).
VO : Action Christine, 6e (43-29-11-30).

VISAGE ÉCRIT
de Daniel Schmid,
avec Tamasaburo Bando, Haruko Sugimura, Han Takehara, Kazuo Ohno, Yajuro Bando, Kai Shishido.
Japonais-suisse (1 h 30).
VO : La Pagode, 7e (réservation : 40-30-20-10).

WALLACE ET GROMIT
de Nick Park,
Richard Goleszowski,
Jeff Newitt,
Peter Lord,
dessin animé Britannique (1 h 15).
VO : 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3e; Denfert, 14e (43-21-41-01); Grand Pavois, dolby, 15e (45-54-46-85; réservation : 40-30-20-10).

(*) Films interdits aux moins de 12 ans.
(**) Films interdits aux moins de 16 ans.



France 3 n'a pas été informée des contrats de France Télévision

Xavier Gouyou-Beauchamps, directeur général de la chaîne des régions, n'a connu que le 18 avril les liens contractuels engageant France 3 dans la politique de programmes de France 2

DANS UNE LETTRE portée personnellement, mardi 7 mai, au député Alain Griotteray (UDF-PR, Val-de-Marne), à la demande de ce dernier, Xavier Gouyou-Beauchamps, directeur général de France 3, a indiqué pour la première fois et sans ambiguïté qu'il *n'avait pas été informé* de l'existence de contrats liant France 3 à Réservoir Prod., la maison de production contrôlée et dirigée par Jean-Luc Delarue.

Alors que Jean-Luc Delarue, qui anime et produit « Ça se discute » et « Déjà Dimanche », *ne fournit* ses services qu'à France 2, le contrat qui a été signé par Jean-Pierre Elkabbach engage aussi France 3. La chaîne des régions était en effet censée profiter, comme sa consœur France 2, des services et des talents de ces quelques animateurs-producteurs sous contrat.

Mais bien que ces contrats aient été signés en 1994 par la présidence de France Télévision, le directeur général de France 3 indique au député Alain Griotteray, auteur en novembre 1995 d'un rapport parlementaire sur les conditions liant certains animateurs-producteurs à France Télévision, qu'il n'a été *« informé que le 18 avril dernier »* du fait que sa chaîne était impliquée financièrement par cette signature.

France 2 et France 3 sont deux entités économiques indépendantes, et donc contraintes de présenter des comptes séparés. Des paiements de France 3 à Jean-Luc Delarue pour des services fournis uniquement à France 2 auraient pu s'apparenter à de l'abus de bien social. Malgré ce contrat, France 3 semble n'avoir jamais contribué au financement des émissions de Jean-Luc Delarue.

> France 2 et France 3 sont deux entités économiques indépendantes, et donc contraintes de présenter des comptes séparés

Jusqu'à présent, le directeur général de France 3 s'était refusé à tout commentaire sur cette question des contrats. La lettre qu'il vient d'adresser au député, dont le texte intégral n'a pas été rendu public, laisse suposer qu'il n'a pas l'intention de voir sa chaîne « mêlée » à une affaire qui ne concernerait que France 2. Alain Griotteray et Xavier Gouyou-Beauchamps, qui avaient prévu de se rencontrer lundi 6 mai, ont finalement décidé de reporter cette rencontre au vendredi 10 mai.

De son côté, Jean-Pierre Elkabbach, président de France Télévision, sera entendu mardi 14 mai par le Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA). Le CSA, qui avait nommé Jean-Pierre Elkabbach le 13 décembre 1993 à la tête de France Télévision va *« demander des explications »* au président de France 2 et France 3. Jusqu'à présent, le président du CSA, Hervé Bourges, s'était tenu prudemment à l'écart de la polémique. Il estimait que les textes juridiques qui fondent l'action du conseil ne lui donnent pas de pouvoir d'investigation économique. De son côté, le président de France Télévision n'a jamais caché qu'il était prêt à se rendre devant les neuf « sages » du CSA si ces derniers le désiraient (*Le Monde* du 8 mai).

Même si le CSA livre chaque année un bilan économique des chaînes, il n'a pas le pouvoir de contrôler les conditions juridiques et financières de passation de contrat. Les sages du conseil ne sont pas non plus associés à l'élaboration du cahier des charges du budget des chaînes publiques.

De son côté, la Commission des finances du Sénat a demandé à entendre le président de France Télévision sur ces contrats. Cette audition aurait été fixée au mercredi 22 mai.

Un audit financier de la télévision publique est actuellement mené par Jean-Michel Bloch-Lainé, inspecteur des finances. Répondant à la demande du gouvernement, celui-ci semble s'être intéressé particulièrement à la politique de contrats passés entre les chaînes et les animateurs. Son rapport devrait être terminé très prochainement.

Une mission de la Cour des Comptes scrute également les finances de la télévision publique depuis plusieurs semaines, mais son rapport ne devrait être prêt qu'au début de l'automne, soit à quelques semaines de la fin du mandat de Jean-Pierre Elkabbach.

Y. M.

« Tout le monde est stupéfait »

« ÇA COMMENCE à s'agiter sérieusement. Tout le monde est stupéfait. Les journalistes, mais aussi le personnel administratif, les secrétaires... sont atterrés. Dans certains services, des gens vont jusqu'à dire qu'ils ont honte. » Le journaliste de France 2, qui s'excuse de livrer ses informations sous réserve d'anonymat, se déclare, comme ses confrères, scandalisé. Il soupçonnait *« des choses pas claires »*, mais leur mise en lumière constitue une étape supplémentaire, et tout le monde attend les résultats des audits financiers.

Ce besoin d'éclaircissement, les syndicats l'ont exprimé dans un tract. CFDT, CGC, CGT et SNJ de France 2 exigeaient de Jean-Pierre Elkabbach des réponses à une série de questions. *« Pour quelle raison avez-vous, seul, signé de tels contrats au mépris de toutes les règles en vigueur au sein de notre entreprise, sans vous être appuyé sur les professionnels de notre société dont le métier est de garantir les intérêts de France 2 ? »*

« Pourquoi avez-vous offert à Réservoir Prod [la société de Jean-Luc Delarue] *la possibilité de dégager de tels bénéfices, alors que des sociétés comme Point du Jour, fabriquant des documentaires, sont au bord de la faillite ? »*

« Comment allez-vous traiter votre personnel au moment proche où vont s'ouvrir les négociations salariales ? Allez-vous continuer à freiner les embauches sous couvert de rigueur ? En resserrant les budgets des productions internes ? »

Afin de mieux les informer, les responsables syndicaux ont invité les personnels de se réunir lundi 13 mai à l'église italienne du 8e arrondissement.

Mêmes échos à France 3, où les personnels ne cachent pas leur désarroi. Eux qui se sont mis en grève à plusieurs reprises pour exiger des hausses de salaire, et surtout un alignement sur ceux de leurs collègues de France 2. Face aux restrictions auxquelles ils sont constamment soumis, les sommes gagnées par les animateurs producteurs apparaissent comme une *« injustice sans précédent »*. *« Qu'on ne nous serve pas l'année prochaine un nouveau plan social, sous prétexte... qu'il n'y aura pas d'argent ! »*, préviennent déjà les représentants de la CGT et du SNJ de France 2.

Véronique Cauhapé

■ **PRESSE** : le rédacteur en chef de l'édition américaine du magazine *Première* et son adjointe ont présenté leur démission, après le refus d'Hachette Filipacchi Magazine, propriétaire de ce mensuel, de publier une enquête sur la chaîne de restauration rapide Planet Hollywood, selon le *New York Times* du mercredi 8 mai. Ronald Perelman, copropriétaire de *Première* et actionnaire de Planet Hollywood, a censuré un article sur les activités de Sylvester Stallone, acteur et actionnaire de la chaîne de restaurants. David Pecker, président d'Hachette Filipacchi Magazine, confirme au *New York Times* avoir *« tué cet article »*. *« Je ne voyais pas l'intérêt de cette enquête pour nos lecteurs,* assure-t-il, *des études ayant montré que les enquêtes n'avaient pas de succès. »*

■ Le groupe de presse américain Knight-Ridder a annoncé, mardi 7 mai, la vente pour 275 millions de dollars (environ 1,4 milliard de francs) de son service d'informations financières Knight-Ridder Financial (KRF) à Global Financial Information, une société spécialisée dans ce domaine, contrôlée par la firme d'investissement Welsh Carson Anderson and Stowe. KRF fournit des informations en temps réel sur les marchés, des archives statistiques et des services d'analyse.

■ **SATELLITE** : Canal J, chaîne pour la jeunesse diffusée par Canalsatellite, a enregistré, en 1995, un bénéfice net de 4,64 millions de francs contre un déficit de 4,93 millions en 1994. Les recettes publicitaires ont progressé de 44 % (26 millions). Canal J a gagné 200 000 abonnés et en compte 1,5 million au 31 décembre. Pour 1996, la chaîne (contrôlée par Com-Dev à 36,51 %, Lyonnaise Communications à 32,68 % et Canal Plus à 18,85 %) prévoit un résultat compris entre 4 et 5 millions.

JEUDI 9 MAI

TF 1

12.50 A vrai dire. Magazine.
13.00 Journal, Météo.
13.35 Femmes. Magazine.
13.40 Les Feux de l'amour. Série.
14.30 Dallas. La revanche du minable. Feuilleton.
15.25 Hawaï police d'Etat. Le tigre aveugle. Série.
16.30 Une famille en or. Jeu.
17.05 Rick Hunter, inspecteur choc. Un témoin important. Série.
18.00 Sydney Police. Un sacré coup de froid. Série.
19.05 L'Or à l'appel. Jeu.
19.50 et 20.45 Météo.
20.00 Journal, Tiercé.

20.50

NAVARRO
Série. Le cimetière des sentiments, de Patrick Jamain (90 min). 741847
Lors d'une descente de police pour arrêter un chimiste travaillant pour la Mafia, le commissaire rencontre un couple étrange dont la femme est le sosie de son ex-épouse...

22.20

TOUT EST POSSIBLE
Invité : Alain Gillot-Pétré. L'ex-moche devenu beau ; Sa vie n'est pas un gag ; L'enfance ignorée... (85 min). 9779118
23.45 Ex libris. Ecriture et septième art. Invités : Stephen Humphrey Bogart, Georges Walter, Pedro N'Guyen Long, Olivier Barrot, André Bercoff, Remi Waterhouse et Judith Godreche (65 min). 7428538
0.50 Journal, Météo.
1.05 Concert Mitsuko Uchida. Œuvres de Debussy. 1.50 et 2.25, 3.05, 4.05, 4.40 TF 1 nuit. 3.15 et 5.10 Histoires naturelles. 4.15 Mésaventures. 4.50 Musique.

France 2

12.59 Journal, Loto.
13.45 Derrick. Série.
14.40 Le Renard. Série.
15.35 Tiercé. En direct de Longchamp.
15.50 et 5.25 La Chance aux chansons. La musique des militaires.
16.30 Des chiffres et des lettres. Jeu.
17.00 Docteur Doogie. Série. Nos belles soirées.
17.30 C'est cool. Série. Racket.
18.00 Les Bons Génies. Jeu.
18.40 Qui est qui ? Jeu.
19.15 Bonne nuit, les petits. Na, j'me zappe !
19.25 et 2.35 Studio Gabriel. Invitée : Sandrine Kiberlain.
19.59 Journal.
20.15 Invité spécial. Philippe Séguin.
20.45 Météo, Point route.

20.55

ENVOYÉ SPÉCIAL
Tchétchénie : les loups de la résistance ; Promise Keepers ; Post-scriptum ; La chaîne de l'espoir ; Grains de sel (130 min). 2490373
23.05 Expression directe. CFDT.

23.15

▶ LE BOUCHER ■■■
Film de Claude Chabrol avec Jean Yanne, Stéphane Audran (1969, 90 min). 8829847
0.45 Journal, Bourse, Météo, Signé Croisette.
1.20 Le Cercle de minuit. La photo. Avec Jean-Luc Monterosso, Marc Riboud, Bernard Lamarche Vadel, Michel Guérin, Willy Ronis, Didier Daeninckx, Ralph Gibson, Jean-François Campos (75 min). 3827625
3.05 Bas les masques (rediff.). 4.25 24 heures d'infos. 5.00 Nuit blanche. 5.55 Dessin animé.

France 3

12.35 Journal.
13.05 Keno.
13.10 Arnold et Willy. Série.
13.40 Beau Fixe.
14.30 Brigade criminelle. Fin d'un héros. Série.
14.58 Questions au gouvernement. En direct du Sénat.
16.05 Je passe à la télé.
16.40 Les Minikeums.
17.45 C'est pas sorcier.
18.20 Questions pour un champion. Jeu.
18.50 Un livre, un jour. Ressuscite, de Florence Mauro.
18.55 Le 19-20 de l'information, 19.08, Journal régional.
20.05 Fa si la chanter. Jeu.
20.35 Tout le sport.

20.50

LES HÉROS DE TELEMARK ■
Film d'Anthony Mann (1965, 130 min). 44132441
Les missions de sabotage d'un commando de résistants contre l'usine où les Allemands font produire de l'eau lourde.
23.00 Journal, Météo.

23.35

AH ! QUELS TITRES !
Magazine présenté par Philippe Tesson. Civilisations et croyances. Invités : Christiane Desroches Noblecourt, *Ramsès II, la véritable histoire* ; Luc Ferry, *L'Homme-Dieu ou le Sens de la vie* ; Jean Daniel, *Dieu est-il fanatique ?* Georges Frey, *Itinéraire d'un maître zen venu d'Occident* (60 min). 7437844
0.35 Espace francophone. Le Cambodge. 1.05 Les Incorruptibles. Un pigeon d'argile. Série. 1.55 Musique Graffiti. *Quintette pour deux violons, alto, piano et violoncelle op. 34,* 2e mouvement, de Brahms, par Dimitri Sitkovetski, Boris Garlitsky, violon, Gérard Caussé, alto, Léon Winland, violoncelle, Michel Dalberto, piano (15 min).

La Cinquième

13.30 Attention santé. Sida : hébergement. 13.35 Défi. Et vogue la galère. 14.00 La Chine [2/4]. 15.00 Qui vive. Vaccins : les virus vont-ils gagner ? 16.00 Planète blanche. 16.30 Le Réseau des métiers. 17.00 Alf. 17.30 Ma souris bien-aimée. 17.45 Cinq sur cinq. 18.00 Mégapoles. La tour sans fin [1/6]. 18.30 Le Monde des animaux.

Arte

19.00 Collection Hollywood 1950. Série [35/51]. Notre pain quotidien, de Peter Godfrey, avec David Niven, Barbara Billingsley (30 min). 4204
19.30 7 1/2 (25 min). 23557
19.55 Vermeer. Documentaire. Lumière, amour, intimité, de Michael Gill (35 min). 1239248
20.30 8 1/2 Journal.

20.45

SOIRÉE THÉMATIQUE : DE QUOI J'ME MÊLE !
Mourir pour l'Europe ? Proposé et présenté par Daniel Leconte. Débat enregistré en public au Centre Georges-Pompidou.
20.46 Mourir pour l'Allemagne ? Documentaire de Nathalie Borgers et Dominique Marotel (54 min). 109155828
Le service militaire en Allemagne vu par des appelés d'hier et d'aujourd'hui.
21.40 et 23.05 Débat.
22.20 Force XXI. Documentaire de Maurice Najmann et Frédéric Vassort (90 min). 5179192
Force XXI est l'armée du vingt et unième siècle mise sur pied aux Etats-Unis. Une armée à haute technologie pour les conflits de demain.
23.50 Sottovoce. Documentaire de Claudio Pazienza (v.o., 105 min). 8981793
Entre fiction et documentaire, une peinture poétique de la vie amoureuse des femmes d'un village italien, dans un monde rural en pleine mutation.
1.35 Maniaque. Téléfilm de Jean-Christophe Averty, d'après le roman de Frédéric Klein (rediff., 65 min). 6728538

M 6

12.25 La Petite Maison dans la prairie. Série. Le retour de Nellie.
13.25 L'Epopée d'un enfant d'un Sud. Téléfilm de Jack Bender (91 min). 3216094
15.00 Boulevard des clips.
16.30 Hit Machine. Variétés.
17.00 Filles à papas. Série.
17.30 Studio Sud. Aline. Série.
18.00 Cadillac Blues. Si la vérité est dite. Série.
19.00 Code Quantum. Série. Le retour du mal.
19.54 Six minutes d'information.
20.00 Notre belle famille. Naissance d'une vocation. Série.
20.35 Passé simple. 1946 : le Festival de Cannes.

20.45

LE MAESTRO
Film de Claude Vital avec Jean Lefebvre, Daniel Ceccaldi (1977, 84 min). 811354
Une catastrophique adaptation des Vignes du Seigneur, célèbre pièce de boulevard de Robert de Flers et Francis de Croisset.

22.35

LE DÉMON DANS L'ÎLE ■
Film de Francis Leroi (1983, 95 min). 7134460
Pour oublier un drame personnel, une doctoresse accepte un poste dans une île de la Manche. Intéressante incursion dans le fantastique d'un réalisateur d'habitude inspiré par le porno.
0.20 Fréquenstar. Ophélie Winter (55 min). 4313557
1.15 Best of Trash.
2.45 Rock express. Magazine. 3.10 Broadway magazine (rediff.). Documentaire. 4.00 La Croisière rouge. Documentaire (60 min).

Canal +

▶ En clair jusqu'à 13.45
12.30 La Grande Famille.
13.45 L'Attaque de la femme de cinquante pieds. Film de C. Guest (1994, 86 min). 3457793
15.10 Partir avec National Geographic (52 min). 4957248
16.00 La Vie sous silence ■ Film de Martha Coolidge (1994, 110 min). 573373
18.00 Le Dessin animé.
▶ En clair jusqu'à 20.40
18.24 Help ! Série.
18.30 Nulle part ailleurs. En direct. Cérémonie d'ouverture du 49e Festival international de Cannes (120 min). 918422
20.30 Le Journal du Festival.

20.40

DIS-MOI OUI
Film français d'Alexandre Arcady avec Jean-Hugues Anglade (1995, 108 min). 740267
A Bordeaux, un pédiatre recueille une gamine atteinte d'un angiome cérébral. Il va tout tenter pour la guérir.
22.20 Flash d'information.

22.25

INNOCENTS ET COUPABLES
Film américain de Paul Mones (1994, 95 min). 5017986
Deux amis d'enfance impliqués dans le trafic de drogue cherchent à se hisser au niveau du caïd de l'endroit. Ils forment un ménage à trois avec une fille qui voudrait devenir mannequin.
0.05 La Famille Pierrafeu. Film de B. Levant (1994, v.o., 87 min). 7156809
1.30 The Refrigerator. Film de N. A. E. Jacobs (1992, 85 min). 8346809
2.55 Surprises (5 min).

Radio

France-Culture

20.30 ▶ Lieux de mémoire. Le Moulin Rouge.
21.32 Fiction. Les Jours perdus, de Jérôme d'Astier.
22.40 Nuits magnétiques. L'Internationale situationniste. 3. Notre société est bâtie sur le secret. Témoins : Constant, Henri Lefebvre, Jacqueline de Jong.
0.05 Du jour au lendemain. Jean-Paul Donner (Le Divan bien tempéré). 0.50 Coda. Chansons à la cité de la musique. 4. La Tordue. 1.00 Les Nuits de France-Culture (rediff.). La révolution tranquille de Carlo Goldoni ; 2.29, Agora : Michèle Brocard-Plaut (Diableries et sorcellerie en Savoie) ; 2.58, Le Gars - Marina Tsvétaeva ; 4.53, Polynésie : *deux ou trois choses que je sais d'îles* (3) ; 6.15, Trois poètes de l'obscur : Sylvia Plath (1).

France-Musique

20.30 Concert. Donné en direct du Royal Festival Hall, à Londres, par le Chœur et l'Orchestre Philharmonia, dir. Myung-Whun Chung : Métaboles, de Dutilleux ; Concert à quatre, de Messiaen ; La Damoiselle élue, de Debussy ; Daphnis et Chloé, suite n° 2, de Ravel.
22.30 Musique pluriel. Pandemonium architecture, de Tim Brady ; Œuvres de Luis de pablo : Pesson, Moulding.
23.07 Ainsi la nuit. Œuvres de Brahms, Clara Schumann.
0.00 Tapage nocturne. Doucement les basses ! Lutte libre, de Grimaldi ; Pendulum, de Weber ; John and Mary, de Pastorius. 1.00 Les Nuits de France-Musique.

Radio-Classique

20.40 Les Soirées de Radio-Classique. Le chef d'orchestre Ferenc Fricsay. Symphonie n° 1 Classique, de Prokofiev, par l'Orchestre Radio-Symphonique de Berlin ; Concerto pour violon de Glazounov, par l'Orchestre de la Radio-symphonique de Berlin, Morini, violon ; Sonate n° 10, de Mozart, Haskil, piano ; Symphonie n° 95, de Haydn, par l'orchestre Radio-Symphonique de Berlin ; Concerto pour clarinette n° 1, de von Weber, par l'Orchestre Radio-Symphonique de Berlin, Heinrich Geuser, clarinette ; Œuvres de Mahler.
22.40 Les Soirées... (Suite). Œuvres de Brahms, Bartok, Egk. 0.00 Les Nuits de Radio-Classique.

Les soirées sur le câble et le satellite

TV 5

20.00 Ascenseur pour l'échafaud ■■ Film de Louis Malle (1957, N., 90 min) 14228731
21.30 30 millions d'amis.
21.55 Météo des cinq continents.
22.00 Journal (France 2).
22.20 Correspondances. Invitée : Anne Sinclair.
22.30 Ça se discute. (95 min)
23.10 Kokoro. [1/10].
23.40 Capitales en guerre. [3/4] Londres l'irréductible (55 min).

Planète

20.35 Les Grands Commandants. [2/6] Jules César et la bataille d'Alésia.
21.20 La Révolte des jeunes otaries.
22.15 Peines capitales.
22.50 Totalement cinéma.
23.20 Bernard Herrmann. De Joshua Waletzky (60 min).

Paris Première

20.00 20h Paris Première.
21.00 Le Faux Coupable ■■ Film d'Alfred Hitchcock (1957, N., v.o., 110 min) 54691408

France Supervision

20.30 Haute Intensité. Film de Faliero Rosati (1988, 90 min) 92223084
22.00 CinéActu.
22.10 T'as le bonjour de Trinita. Film de Ferdinando Baldi (1975, 100 min) 38595691
23.50 Georges Seurat. De Dominique Verdure.

Ciné Cinéfil

20.30 Après l'amour ■ Film de Léonce Perret (1931, N., 95 min) 2942199
22.05 Capitaines courageux ■■ Film de Victor Fleming (1937, N., v.o., 120 min) 78442460
0.05 Le Club.
1.20 L'Etrange incident ■■ Film de William A. Wellman (1943, N., v.o., 75 min) 92683749

Ciné Cinémas

20.30 Missouri Breaks ■■ Film d'Arthur Penn (1976, 125 min) 20046793
22.35 Intervista ■■ Film de Federico Fellini (1986, v.o., 105 min) 33906813
0.20 Chocolat ■■ Film de Claire Denis (1988, 105 min) 28231213

Série Club

20.45 (et 23.45) François Gaillard ou la vie des autres. Deuxième affaire : Michel.
21.40 (et 1.10) Jim Bergerac.
22.30 Sueurs froides. Black mélo.
23.00 Mission impossible, vingt ans après. Le spectre (55 min).

Canal Jimmy

20.00 Le Spécialiste ■ Film de Sergio Corbucci (1969, 105 min) 20085625
21.45 Quatre en un.
22.00 La Fureur du danger ■ Film de Hal Needham (1978, v.o., 115 min) 88333147
23.55 Studio 102.
1.00 Destination séries.

Eurosport

19.00 Boxe.
19.30 Nouvelle vague.
19.55 Basket. En direct. Championnat de Pro A : quart de finale retour : Antibes-PSG (125 min). 5730680
22.00 Tennis.
23.00 Basket-ball. 748460
0.30 Sailing.
1.00 Moto Grand Prix Magazine (30 min).

Les films sur les chaînes européennes

RTBF 1

20.35 Blue Steel. Film de Kathryn Bigelow (1989, v.o., 105 min). Avec Jamie Lee Curtis. *Policier.*
22.45 Stefano Quantestorie. Film de Maurizio Nichetti (1994, 80 min). Avec Elena Sofia Ricci. *Comédie.*

RTL 9

20.30 Masquerade. Film de Bob Swaim (1988, 95 min). Avec Rob Lowe. *Policier.*
22.30 Adios Sabata. Film de Frank Kramer (1970, 110 min). Avec Yul Brynner. *Aventures.*
0.15 Stress. Film de Jean-Louis Bertucelli (1984, 85 min). Avec Carole Laure. *Suspense.*

TMC

20.35 Vive Henri IV, vive l'amour. Film de Claude Autant-Lara (1961, 120 min). Avec Francis Claude. *Comédie.*

Les programmes complets de radio, de télévision et une sélection du câble sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi.

Signification des symboles :
▶ Signalé dans « Le Monde Télévision-Radio-Multimédia ».
■ On peut voir.
■■ Ne pas manquer.
■■■ Chef-d'œuvre ou classique.
♦ Sous-titrage spécial pour les sourds et les malentendants.

Drôle de fête

« Tendre Piège », de Serge Moati, est une comédie légère et pleine de rebondissements qui respecte quasiment l'unité de temps et de lieu. Et une invitation au bonheur

ELISABETH ET DANIEL se croisent sur une plage de Normandie, et c'est le coup de foudre. Après une semaine, durant laquelle ils ne quittent pas leur chambre d'hôtel, ils rentrent à Paris et décident de se marier. Ils voudraient une petite cérémonie en toute intimité. Mais Madeleine, la grand-mère d'Elisabeth, souhaite organiser des fiançailles en grande pompe. Les amants cèdent à contrecœur : la santé de Madeleine est si *fragile*...

Le grand jour arrive. Les invités aussi. Dans le parc qui entoure l'immense demeure bourgeoise de la grand-mère, les tables et les tentes sont dressées, les serviteurs s'agitent, tout est prêt pour que la fête commence. Et pourtant... Rien ne va se dérouler comme prévu. Elisabeth apprend que sa mère, après trente ans de mariage, a décidé de divorcer. Un ex-petit ami d'Elisabeth, perfidement invité par Madeleine, provoque la jalousie de Daniel : une scène éclate et brouille les deux fiancés une bonne partie de la journée. Enfin les parents de Daniel, d'un milieu très modeste, se sentent totalement étrangers à tout ce beau monde et finissent par se demander ce qu'ils sont venus faire là. Bref, pendant toute la cérémonie, on frôle la catastrophe, le psychodrame collectif et l'annulation du mariage.

Durant les trois quarts du film, Serge Moati a respecté une unité de lieu (la maison et le parc) et de temps (un après-midi) qui resserre et concentre l'action au point de mettre en valeur chacun des détails qui la composent. Parallèlement, le réalisateur a eu recours à des astuces de mise en scène qui, en ouvrant des perspectives, écartent toute sensation de théâtralité. Il a notamment utilisé, pour la quasi-totalité des plans, une Steadycam, évitant les à-coups de la caméra à l'épaule.



ACTIONS D'ARRIÈRE-PLAN

Cela lui a permis de se promener d'un personnage et d'une situation à l'autre, et d'obtenir une image en mouvement. *« Tout devait se jouer en même temps ; à la fois en premier plan, mais aussi en profondeur de champ*, précise Serge Moati. *Par cette fluidité de la mise en scène, je rendais également celle des rapports humains. »*

Il est vrai qu'il se passe beaucoup de choses à l'intérieur des séquences de ce film. Et, pour peu qu'on y prête attention, on verra toujours, en arrière-plan d'une scène, un couple se disputer, des gens se parler, des enfants qui jouent, des rencontres s'esquisser. Ce foisonnement d'actions à l'intérieur de l'image et la multitude des personnages qui les traversent – nous offrant une pléiade de seconds rôles plus surprenants les uns que les autres – contribuent à faire de *Tendre Piège* une comédie légère et enlevée, pleine de rebondissements et riche en sentiments.

Rien n'est figé dans cette histoire. Le scénario et les dialogues, signés Pierre Colin-Thibert et Jean-Claude Islert, vous prennent dès le début et ne vous lâchent plus. La gravité met soudain un coup d'arrêt au rire, l'émotion s'insinue dans la drôlerie, avec la délicatesse d'une caresse, le bonheur bascule sur un simple malentendu. *« C'est un film sur les esquives, les rapprochements, les séparations, et sur la fragilité des choses. Je le compare aux fluctuations du ciel d'Ile-de-France, où les battements de cœur s'entendent au rythme du soleil, du vent, des nuages... »*, précise le réalisateur.

Reste à rendre hommage aux acteurs, convaincants à souhait. Patachou en grand-mère coquine et abusive, Marie-Christine Barrault (la mère d'Elisabeth), que la vie a rendue triste et sèche, Rufus et Catherine Arditi (les parents de Daniel), en bons bougres dépassés par les événements et par le milieu dans lequel ils se trouvent parachutés, Alexandra Kazan (Elisabeth) en jeune fille pétillante et entière, Antoine Dulery en fiancé maladroit... On pourrait d'ailleurs citer tous les comédiens, car tous apportent, avec un talent sûr, leur touche à ce film, qui donne, au bout du compte, une véritable leçon de bonheur.

Véronique Cauhapé

★ « Tendre Piège », TF 1, vendredi 10 mai à 20 h 50.

Tango dans un miroir

par Agathe Logeart

IL Y AVAIT le cousin, qui était un peu pompette, et Julie qui faisait la tête. Et le grand-père qui retrouvait ses vingt ans et lui pinçait *la joue en lui disant des mots doux*. Une noce, une communion : c'est toujours pour les occasions heureuses que l'on sort la caméra. Aux malheureuses suffisent les mouchoirs. Plus tard, quand le bouquet de la mariée a pris le temps de sécher et que l'aube a jauni, on ressort la cassette les soirs de pluie. On l'enfourne dans la machine à remonter les images, et on s'émeut. Parce que c'est à cela que cela sert. A se revoir, tel que l'on était, et tel que l'on ne sera plus.

Disons que, pour un journal, une campagne présidentielle est plutôt une période heureuse : c'est sa noce, sa communion à lui. Il s'y fabrique, parfois grâce à de petits miracles, et à grosses louches de concessions, un cocktail bien frappé qui se consomme en lettres noires serrées sur du papier doux comme un ventre de bébé. C'était malin de venir planter sa caméra au *Monde* à ce moment-là précisément, comme en a eu l'idée le réalisateur de « Journal de campagne », que diffusait France 3. Il a fait la photo de famille, caché sous son drap noir, et nous a tiré le portrait. Est-on jamais content de l'image de soi-même prise par d'autres ? Et ces images-là parlent-elles à ceux qui ne sont pas de la famille ? Ou agacent-elles, comme ces souvenirs de vacances dont on saoule à chaque retour ceux qui ont le malheur de passer à notre portée ? Voient-ils ce que nous y voyons, au-delà du possible charme de ce qui d'ordinaire est la coulisse, réservée aux artistes et interdite au public ?

Un ministre en déconfiture cherche à imposer le tutoiement. Un futur président voudrait bien choisir le titre de l'entretien qu'il condescend à accorder. Le collaborateur d'un candidat joue au gros bras pas content. Soit, on connaît la musique. Mais, pour une fois, l'intérêt, égoïste, est ailleurs : c'est notre miroir à nous qui nous est tendu, Narcisses d'un jour, sujets de nous-mêmes. L'œil perdu dans son ordinateur, celui-là s'étire, encore embrumé d'une nuit trop courte, à la recherche du début de son inspiration. L'autre, avec son amabilité de gros ours enrhumé, pique une de ses légendaires colères dont on ne se lasse pas. Le chef prend une voix douce d'archevêque en donnant des ordres qu'il convient de respecter. Un gros fou rire éclate, secouant des potaches en cravate. On se donne du *« cher ami »*, et on répond du *« j'entends bien »*, quand justement on ne s'entend plus. Ça rouspète dans les rangs, et la mutinerie n'est pas loin. Un cigare mâchouillé empeste dès le matin au-dessus de l'ordinateur. L'œil plissé, l'homme au cigare veille à tout. Parfois, on le voit solitaire, qui marche dans les couloirs, noyé dans ses pensées, avec cette étrange posture, les mains calées sur les hanches. Une maille à l'endroit, une maille à l'envers : un journal se tricote comme du jersey. Devant le miroir tendu, il danse ici le tango, à nu, à cru, entre ses doutes et ses certitudes.

VENDREDI 10 MAI

TF 1

12.50 A vrai dire. Magazine.
13.00 Journal, Météo.
13.35 Femmes. Magazine.
13.40 Les Feux de l'amour. Série.
14.30 Dallas. Dix pour cent. Feuilleton.
15.25 Hawaï police d'Etat. Vas-y Johnny. Série.
16.30 Une famille en or. Jeu.
17.05 Rick Hunter, inspecteur choc. [2/2] Rencontre mortelle. Série.
18.00 Sydney Police. Double illusion. Série.
19.05 L'Or à l'appel. Jeu.
19.50 et 20.45 Météo.
20.00 Journal.

20.50

TENDRE PIÈGE
Téléfilm de Serge Moati (100 min). 317768
Un « jeune » couple décide de se marier. Les fiançailles sont organisées par la grand-mère de la jeune fille, mais une série de catastrophes vont entraver la cérémonie...
● Lire ci-dessus

22.30

ÉCHOS DE STARS
Divertissement présenté par Philippe Lavil, Stéphane Bern, Henry-Jean Servat, Isabelle Heurtaux. Reportages sur Arielle Dombasle, Francis Perrin, Nathalie Baye, la grande fête Cartier Prestige à Genève, Eden Rock à Cannes (100 min). 2614720
0.10 Le bébé est un combat. Documentaire de Bernard Martino. [2/3] Ces mères que l'on oublie (65 min). 3089487
1.15 Journal, Météo.
1.30 et 4.10, 5.10 Histoires naturelles. 2.20 et 3.00, 4.00, 4.35 TF 1 nuit. 3.10 Les Défis de l'océan. 4.45 Musique.

France 2

12.59 Journal, Point route.
13.50 Derrick. Série.
14.55 Le Renard. Série.
15.50 et 5.30 La Chance aux chansons. Souvenirs de Dalida.
16.25 Des chiffres et des lettres. Jeu.
17.00 Docteur Doogie. Série. Un nez qui en dit long.
17.25 C'est cool. Série. Le cœur en balance.
18.00 et 3.40 Les Bons Génies. Jeu.
18.40 Qui est qui ? Jeu.
19.15 Bonne nuit, les petits. A bientôt Oscar.
19.20 et 1.00 Studio Gabriel. Invitée : Marie-Ange Nardi.
19.59 Journal, Météo, Point route.

20.55

RIF : PIÈGE POUR ENFANTS SEULS
Série de Teff Erhat, avec Patrick Raynal, Aude Briant (100 min). 4730010
En fuite et recherchés par la police, une adolescente et son frère sont récupérés par un réseau de prostitution.

22.35

BOUILLON DE CULTURE
Magazine présenté par Bernard Pivot. Invité : Bernardo Bertolucci, à propos de la sortie de son film, *Beauté volée* (70 min). 1774497
23.45 Géopolis. Grande-Bretagne, l'exception européenne (45 min). 1570720 *A l'occasion de la visite officielle de Jacques Chirac en Angleterre.*
0.30 Journal, Bourse, Météo, Signé Croisette.
1.30 Envoyé spécial (rediff.). 4.15 24 heures d'infos. 6.00 Dessin animé.

France 3

12.35 Journal. Keno.
13.10 Arnold et Willy. Série.
13.40 Beau Fixe.
14.30 Fame. Série.
15.20 Les Enquêtes de Remington Steele. Le biscuit en or. Série.
16.10 Je passe à la télé.
16.40 Les Minikeums.
17.45 C'est pas sorcier.
18.20 Questions pour un champion. Jeu.
18.50 Un livre, un jour. *La femme qu'il fallait tuer*, de German Sanchez Espeso.
18.55 Le 19-20 de l'information, 19.08, Journal régional.
20.05 Fa si la chanter. Jeu.
20.35 Tout le sport.

20.50

THALASSA
Magazine présenté par Georges Pernoud. Escale au Panama. Le voyageur au long cours ; Le chemin de croix ; Historique de la construction et traversée du canal ; Irréductibles Cunas ; Colon ; Le canal bananier (75 min). 123381

22.05

FAUT PAS RÊVER
Magazine présenté par Sylvain Augier. Invitée : Clémentine Célarié. Sibérie : le bout du bout du monde, de Sophie Bontemps et Didier Portal ; Egypte : le monastère Sainte-Catherine, de Jacqueline Benousilio et Yvon Bodin ; Australie : le jeu de boules, de Jean-Pierre Bozon et Laurent Desvaux (60 min). 7229045
23.05 Journal, Météo.
23.35 Science 3. Magazine présenté par Elise Lucet. Sœurs siamoises. 0.30 Cap'tain Café. Magazine présenté par Jean-Louis Foulquier. Avec Menelik, Zebda, Castafiore Bazooka, Eric Lareine. 1.25 Les Incorruptibles. Coup sur coup. Série. 2.15 Musique Graffiti. Musique populaire, par Norbert Schmuchi (15 min).

La Cinquième

13.30 Attention santé. 13.35 Défi. 14.00 La Géométrie de la vie. 15.00 Europe centrale. [2/3]. 16.00 A l'aube des temps [3/13]. 16.30 Le Réseau des métiers. 17.00 Alf. 17.30 Affaires publiques. Les DOM-TOM. 17.45 Les Clefs de la nature. 18.00 Plans de vol. Combattants du ciel [1/13]. 18.30 Le Monde des animaux.

Arte

19.00 Tempête sur l'Asie. Documentaire. Alexandre le Grand à la conquête du monde (55 min). 27039
19.55 Plan séquence. Homo automobilis. Court-métrage de Vincent Mayrand (rediff., 5 min). 6558958
20.00 Reportage. Cent arpents de terre de paradis (30 min). 7045
20.30 8 1/2 Journal.

20.45

UN AMOUR PRESQUE PARFAIT
Téléfilm de Lutz Konermann, avec Andreas Herder, Inga Busch (85 min). 510687
Un jeune médecin sans emploi rencontre une détective de magasin, licenciée parce qu'elle a laissé filer une vieille femme coupable d'un vol à l'étalage. Chacun décide de cacher à l'autre son statut de chômeur et s'invente un emploi...

22.10

GRAND FORMAT : LA VIE EN FLEURS
Documentaire de Kolin Schult (75 min). 3985855
Un témoignage unique sur la vraie vie des « flower people », rythmé par les archives familiales et la musique d'époque.
23.25 Le Dernier Trip. Documentaire. Entretien (60 min). 3934519 *Apôtre du LSD et de la contre-culture dans les années 60, aujourd'hui atteint d'un cancer, Timothy Leary tient la chronique de sa mort annoncée sur Internet.*
0.25 Music Planet. Magazine. Bossa-nova, de Walter Salles (rediff., 60 min). 1440671
1.25 ▶ Les Bienheureux. Téléfilm d'Ingmar Bergman, d'après le roman d'Ulla Isaksson (1985, v.o., rediff., 85 min). 17705590

M 6

12.25 La Petite Maison dans la prairie. Série. Les bâtisseurs d'empire.
13.25 Rock Hudson, la double vie d'une star. Téléfilm de John Nicolella (94 min). 2565346
15.00 Boulevard des clips.
16.30 Hit Machine. Variétés.
17.00 Filles à papas. Série.
17.30 Studio Sud. Série.
18.00 Cadillac Blues. Des hauts et des bas. Série.
19.00 Code Quantum. La revanche. Série.
19.54 Six minutes d'information.
20.00 Notre belle famille. Série.
20.35 et 23.25 Capital 6.

20.45

LE PRIX DE LA VENGEANCE
Téléfilm de Dick Lowry (88 min). 619942
Un flic de Los Angeles utilise tous les moyens en son pouvoir pour condamner l'agresseur de son meilleur ami. Avec Dean Stockwell, l'hologramme de la série Code Quantum.

22.30

MISSION IMPOSSIBLE, VINGT ANS APRÈS
Série. Le tueur (55 min). 24120
23.35 Sexy Zap. Magazine.
0.10 Highlander. Série. Le masque de l'innocence. *McLeod recueille un enfant devenu immortel à l'âge de dix ans...*
1.00 Trophée du cinéma Fun Radio. Présenté par Laurent Weil.
1.30 Best of Groove.
3.00 La Saga de la chanson française. Documentaire. Jacques Brel. 3.55 Fréquenstar. Magazine (55 min).

Canal +

12.20 et 15.30, 2.35 Surprises.
▶ En clair jusqu'à 13.45
12.30 La Grande Famille.
13.45 Farinelli ■ ■ Film de Gérard Corbiau (1994, 106 min). 5282949
15.40 Les Nouvelles Aventures de Croc-Blanc. Film de Ken Olin (1994, 106 min). 8222749
17.30 Les Inventions de la vie. Documentaire (26 min). 79720
17.55 Le Dessin animé.
▶ *En clair jusqu'à 20.35*
18.19 Help ! Série.
18.30 Nulle part ailleurs. En direct du festival de Cannes.
20.30 Le Journal du Festival.

20.40

▶ FAISONS UN RÊVE
Téléfilm de Jean-Michel Ribes, d'après Sacha Guitry (80 min). 4169126
22.00 Sauvés des eaux. Documentaire (55 min). 74497
22.55 Flash d'information.

23.00

COLOR OF NIGHT
Film américain de Richard Rush (1994, 118 min). 27279
1.00 Frissons d'outre-tombe ■ Film de Kevin Connor (1973, v.o., 94 min). 3072720
3.00 L'Attaque de la femme de cinquante pieds. Film de C. Guest (1994, v.o., 86 min). 2673316
4.25 The Refrigerator. Film de N. A. E. Jacobs (1992, 85 min). 12939497
5.50 Circuit Carole ■ Film d'Emmanuelle Cuau (1995, 70 min). 4225316

Radio

France-Culture

20.30 Radio archives. Jacques Soustelle (2).
21.32 Black and blue. Le free jazz : une analyse musicologique. Avec Vincent Cotro.
22.40 Nuits magnétiques. L'Internationale situationniste. 4. La sagesse ne viendra jamais. Témoins : Marc O et Ralf Rumney, Toni Negri, Olivier Todd.
0.05 Du jour au lendemain. François Pommier (La Psychanalyse à l'épreuve du sida). 0.50 Coda. Chansons à la Cité de la musique (5). 1.00 Les Nuits de France-Culture (rediff.). Panorama de l'histoire africaine (1) ; 2.55, Gary Cooper ; 4.26, Agora : Alain Cuny ; 4.55, Polynésie : deux ou trois choses que je sais d'îles (4) ; 6.15, Trois poètes de l'obscur : Sylvia Plath (2).

France-Musique

19.05 Domaine privé. De Brigitte Lefèvre.
20.00 Concert franco-allemand. Donné en direct de l'Ancien Opéra de Francfort et émis simultanément sur les Radios de Leipzig, Sarrebruck et Berlin, par l'Orchestre symphonique de la Radio de Francfort, dir. Eiji Oue : *The Protecting Veil*, de Tavener ; *Le Sacre du printemps*, de Stravinsky.
22.00 Soliste. Stéphane Grappelli.
22.30 Musique pluriel. Jocaste (extraits), de Chaynes, par le Chœur du théâtre des arts et l'Orchestre symphonique de Rouen, dir. Frédéric Chaslin.
23.07 Ainsi la nuit. Quintette pour clarinette et quatuor à cordes K 581, de Mozart, par le Quatuor Alain-Moglia ; Transcription pour deux pianos de la Fantaisie K 475 de Mozart, de Grieg.
0.00 Jazz Club. Eric Dolphy, saxophone et Booker Little, trompette (enregistrés le 16 juillet 1961 au Five Spot de New-York). 1.00 Les Nuits de France-Musique.

Radio-Classique

20.40 Les Soirées de Radio-Classique. Sortilèges. Unstern ! - Sinistre, de Liszt, Maurizio Pollini, piano ; Macbeth, de R. Strauss, par l'Orchestre symphonique de Detroit, dir. Antal Dorati ; Gaspard de la nuit, de Ravel, Vlado Perlemuter, piano ; L'Apprenti sorcier, scherzo symphonique, de Dukas, par l'Orchestre philharmonique de New York, dir. Dmitri Mitropoulos ; *Sonate n° 9 Messe noire*, de Scriabine, Vladimir Horowitz, piano ; L'Oiseau de feu, ballet (version de 1910), de Stravinsky, par *The Philharmonia Orchestra*, dir. Ernest Ansermet.
22.45 Les Soirées... (Suite). Œuvres de Haydn, Mozart, Beethoven. 0.00 Les Nuits de Radio-Classique.

▶ Signalé dans « Le Monde Télévision-Radio-Multimédia ».
■ On peut voir.
■ ■ Ne pas manquer.
■ ■ ■ Chef-d'œuvre ou classique.
♦ Sous-titrage spécial pour les sourds et les malentendants.

Les soirées sur le câble et le satellite

TV 5

20.00 Fort Boyard.
21.30 Itinéraire d'un gourmet. Invitée : l'actrice Susan Abeh.
21.55 Météo des cinq continents.
22.00 Journal (France 2).
22.30 Taratata. (Rediff. de France 2 du 5/5/96)
23.50 Sortie libre.
0.30 Soir 3 (France 3).

Planète

20.35 500 nations. [4/8] L'invasion de la côte.
21.25 Antarctique, la nouvelle frontière [2/2].
22.20 *Gangsters* : stars des années 30. [2/2] Gangsters à l'écran.
23.05 *La Maîtresse du vide.*
23.30 Mai 68 [1/3] (55 min).

Paris Première

20.00 20 h Paris Première.
21.00 Meilleurs souvenirs.
21.45 Musiques en scènes. Invité : Robert Carsen, metteur en scène.
22.15 Opéra : La Traviata. En trois actes de Giuseppe Verdi, enregistré au festival de Glyndebourne, en 1988 (140 min). 63668671

France Supervision

19.00 Cap'tain Café.
20.00 L'Eté des grands créateurs.
20.30 Taratata.
22.00 Lutte gréco-romaine.
22.25 Karaté.
23.55 Superglisse.
0.25 CinéActu.
0.35 Concert : Festival Blues Sessions. Enregistré à Genève (80 min). 37737184

Ciné Cinéfil

20.30 Calabuig ■ Film de Luis Garcia Berlanga (1956, N., v.o., 90 min) 4213838
22.00 *Toto*, apôtre et martyr. Film d'Amleto Palermi (1940, N., v.o., 90 min) 3713010
23.30 Chiqué. Film de Pierre Colombier (1930, N., 30 min) 4802126

Ciné Cinémas

20.30 Hollywood 26.
21.05 Toto le héros ■ ■ Film de Jaco Van Dormael (1990, 95 min) 92774590
22.40 Crimes de sang. Film de Donald P. Bellisario (1988, v.o., 100 min) 70644585
0.20 Rollerball ■ Film de Norman Jewison (1975, 120 min) 41285237

Série Club

20.20 Skippy le kangourou. Tara.
20.45 (et 23.45) Le Masque. Le congrès gastronomique.
21.40 (et 1.00) Wolff, police criminelle. Meurtres sur la voie.
22.30 Sueurs froides. La panne.
23.00 Mission impossible, vingt ans après. Les lions d'or (55 min).

Canal Jimmy

20.00 ▶ Batman. Le mammouth de Troie.
20.30 Les Envahisseurs. Labyrinthe.
21.20 M.A.S.H. Le cowboy.
21.45 Chronique du front.
21.50 Le Meilleur du pire.
22.20 Dream On. Pilote.
22.55 Seinfeld. La voiture.
23.20 Top bab.
0.00 La Semaine sur Jimmy.
0.10 New York Police Blues. Episode n° 47 (50 min).
1.00 Cobra Girls.

Eurosport

12.00 Tennis. En direct. Open messieurs d'Allemagne : Quarts de finale, à Hambourg (360 min). 64256045
18.30 Gymnastique. En direct. Championnats d'Europe messieurs : Epreuve par équipes, au Broendby Halle de Copenhague (Danemark) (150 min). 6678855
21.00 Aérobic.
22.00 *Tennis.*
23.00 Sumo (60 min).

Les films sur les chaînes européennes

RTBF 1

20.45 L'Amour dans de beaux draps. Film de Carl Reiner (1990, 90 min). Avec Kirstie Alley. *Comédie dramatique.*

RTL 9

22.30 La Ronde de l'amour. Film de Gérard Kikoïne (1985, 105 min). Avec Joséphine Jacqueline. *Erotique.* 0.30 Adios Sabata. Film de Frank Kramer (1970, 105 min). Avec Yul Brynner. *Aventures.*

TSR

23.15 Journal intime. Film de Nanni Moretti (1994, v.o., 100 min). Avec Nanni Moretti. *Chronique.*

Le Monde

VENDREDI 10 MAI 1996

Jeanne d'un jour

par Pierre Georges

PERCLUS de rhumatismes et d'Histoire, ce matin, on resta en arrêt devant la magnifique photographie venue d'Orléans. Dame ! la jolie Jeanne que cette Jeanne-là ! Un amour de Jeanne, une Jeanne comme de Cannes qu'on aurait volontiers sous-titrée ou chantée Domrémy fa sol la si.

Jeanne d'Arc était sur son grand cheval blanc. Devant un lampadaire Decaux ou approchant. Jeanne portait armure, sur mesure, et coiffure sur gravure. Jeanne, la douce et jolie Jehanne, tenait en son gantelet de fer et sa frêle poigne la main présidentielle. Des témoins dignes de foi – ils ne pouvaient que l'être en pareille circonstance – rapportèrent que Jacques de l'Elysée eut pour Jeanne d'Arc les mots qui conviennent et flattent : *« Vous lui ressemblez vraiment... Superbe... Magnifique. »*.

Et c'est vrai qu'elle était magnifique et le reste, la Jeanne de l'année. Toute petite déjà, Géraldine Guy – on précise le nom pour les directeurs de casting –, toute petite donc elle se vit, se rêva Jeanne. Etre Jeanne, ne serait-ce qu'une fois, un 8 mai, après l'avoir *« catholique pratiquante, toujours prié le soir »*.

Chose rêvée, chose faite ! Et le resplendissant sourire de notre Jeanne d'un jour montra bien que l'Histoire garde, pour peu qu'on y mette les formes, toute son actualité et sa fraîcheur. Qui se portera volontaire, qui se rêve, qui sera adoubé pour faire le Clovis, dans la prochaine superproduction française ? *Clovis II le Retour* est annoncé, en première mondiale, le 22 septembre à Reims. Avec participation pontificale et présidentielle.

Orléans, Reims, nous nageons, c'est une évidence, en pleine actualité. Celle de la mémoire d'une nation. Nous pèlerinons sur les traces de la France et de la chrétienté, procession aux flambeaux et manuel historico-pieux en main. Est-ce un bien, un mal, le signe de nos fidélités ou la preuve de nos désarrois ? De l'archéologie politique ou la consolidation sur ses bases de la Maison France ?

Allez savoir ! Savoir ce que représente aujourd'hui pour la jeunesse du temps Jeanne d'Arc et de Clovis ! Des noms, de simples noms au bas d'un livre d'histoire, d'un calendrier ou d'un nouveau missel ? Un instant de l'actualité de jadis, passée par profits et pertes ?

Déjà qu'avec l'actualité du jour nous avons tant à faire et de si difficiles choix. Par exemple, au *Monde* ce matin, cette furieuse bataille de « une » qui opposa les Anciens pas si poussiéreux aux Modernes pas si neufs. Sans révéler ici des secrets de fabrication de nature à porter préjudice à la sécurité de l'Etat, il se trouve qu'en conférence eut lieu ce qu'il convient d'appeler « la funeste guerre de la Bobine ».

En première page, chaque jour, *Le Monde* publie une « Bobine ». Autrement dit, le portrait dessiné d'un personnage censé avoir mérité une telle promotion. Il y a des jours de disette qui font que le promu doit en être le tout premier étonné. Et des jours d'abondance.

C'était jour d'abondance. Deux Bobines, une « une ». Jugez du dilemme horrible. Bruno N'Gotty *versus* Luis Miguel Dominguín. Le footballeur contre le torero. Le PSG entrant dans la légende, la légende sortant de scène. Ce fut sanglant autant qu'aux arènes. Service des sports contre service culturel, on se fit réciproquement procès de Rouen et autres amabilités. Le verdict tomba. La bobine à Dominguín. Le cartouche, espace promotionnel, au PSG. Ainsi parla Salomon. Et Jeanne dans tout cela ?

Un mandat d'arrêt international contre Serge Dassault a été lancé par un juge d'instruction belge

Le PDG du groupe aéronautique aurait versé des pots-de-vin pour emporter un contrat militaire

BRUXELLES
de notre correspondant

Un juge de Liège, Jean-Louis Prignon, a lancé, mercredi 8 mai, un mandat d'arrêt international contre Serge Dassault, patron du groupe aéronautique qui porte son nom. Révélée par la radio publique belge francophone (RTBF), l'information a été confirmée, jeudi, par le parquet de Liège et, à Paris, par Interpol France.

L'accusation concerne la filiale Dassault Electronique, qui aurait versé une commission équivalente à plus de 10 millions de francs français pour obtenir un contrat d'un milliard de francs signé en juin 1989 (*Le Monde* du 8 mars 1995). Ce contrat, dit « Carapace », confiait à la firme française le soin d'équiper en nouveaux moyens de guerre électronique des avions F 16 achetés aux Etats-Unis par l'armée de l'air belge.

COMPTES SUISSES

A l'origine de l'affaire, il y a l'assassinat, le 15 juillet 1991 à Liège, d'André Cools, ancien vice-premier ministre socialiste. La vérité n'a toujours pas été faite sur cet assassinat mais, parmi les nombreuses hypothèses des enquêteurs, le crime visait à faire taire ce ministre après qu'il eut annoncé son intention de faire des révélations sur certaines moeurs politiques. Sans que le lien soit établi avec l'affaire Cools, la justice a découvert le versement d'importantes *« commissions »* par la firme italienne Agusta, préférée à l'Aérospatiale française, pour la fourniture de quarante-six hélicoptères militaires le 8 décembre 1988.

Cette découverte a notamment entraîné la mise en cause du socialiste wallon Guy Coëme, ministre de la défense au moment des faits. Elle a aussi provoqué la démission de Willy Claes, secrétaire général de l'OTAN, ancien ministre de l'économie ayant approuvé le contrat Agusta.

Mais l'enquête ne s'est pas arrêtée là. Déjà interrogé pour l'affaire Agusta, un ancien secrétaire du Parti socialiste flamand, Luc Wallyn, a évoqué l'existence d'autres pots-de-vin, versés cette fois par *« une firme française »* pour le contrat « Carapace ». L'intermédiaire aurait été un avocat d'affaires bruxellois, Alfons Puellinck, qui fut arrêté le 16 février 1995.

La presse flamande révéla qu'une perquisition avait été faite le 6 mars au siège bruxellois de Dassault. La firme française démentit avoir cherché à corrompre des responsables belges. Deux jours plus tard, le général Jacques Lefebvre, ancien chef d'état-major de la force aérienne belge, apparemment reconverti dans des missions d'intermédiaire, se suicidait dans une chambre d'hôtel, ce qui créa un climat très lourd dans certains certains milieux militaires belges.

« COMPENSATIONS »

Les enquêteurs liégeois ont découvert l'existence d'une société de droit panaméen, Kasma Overseas Ltd, disposant de comptes en banque suisses par lesquels auraient transité les commissions d'Agusta et de Dassault. Il semble que les enquêteurs aient fait un pas important après avoir obtenu récemment l'autorisation de prendre connaissance de certains éléments de ces comptes suisses. Toutefois, la grande confusion ayant régné jusqu'à présent dans le dossier à tiroirs de l'affaire Cools invite à la prudence.

Il semble certain que Dassault n'a rien à voir avec l'assassinat de l'ancien ministre belge. Mais l'affaire Cools a eu pour effet de porter sur la place publique les pratiques douteuses des partis politiques belges à l'occasion des passations de grands marchés publics. Bien représentés dans la coalition gouvernementale avec les sociaux-chrétiens, les socialistes francophones et flamands se sont employés à obtenir de larges « compensations » en faveur de leurs fiefs électoraux sous forme d'investissements économiques par les sociétés étrangères. Le contrat Agusta s'accompagnait de telles « compensations » équitablement partagées entre la Flandre et la Wallonie. Il semble qu'à la longue ces pratiques complexes et admises officiellement aient conduit certains dirigeants des sociétés concernées à fermer les yeux sur des demandes en espèces ayant profité aux caisses noires des partis, voire aux particuliers bien placés.

Cela d'autant plus aisément que le code belge des impôts prévoit lui-même le recours à des pots-de-vin pour obtenir des marchés : *« Dans le cas où l'octroi de commissions secrètes par des entreprises est reconnu de pratique courante, le ministère des finances peut, à la demande du contribuable, autoriser que soient considérées commes frais professionnels les sommes ainsi allouées. »* Agacés par des critiques sur leur incapacité à démasquer le ou les assassins d'André Cools, les enquêteurs liégeois semblent de moins en moins enclins à s'accommoder des dérives constatées dans la négociation des grands marchés, même si la mise en cause d'une grande firme française peut prendre les proportions d'une affaire d'Etat. Ils sont aidés en cela par une partie de la presse.

Jean de la Guérivière

Le précédent de Didier Pineau-Valencienne

Serge Dassault est le second grand patron français à avoir des démêlés avec la justice belge. En mai 1994, Didier Pineau-Valencienne, PDG de Schneider, avait été inculpé d'escroquerie par le juge bruxellois Jean-Claude Van Espen dans une affaire concernant les activités occultes de filiales belges du groupe français. Incarcéré pendant douze jours à Bruxelles, comme détenu de droit commun, puis libéré sous caution, M. Pineau-Valencienne avait ensuite refusé de répondre à une nouvelle convocation du juge, estimant avoir été victime d'un abus de pouvoir.

Avant qu'un arrangement soit trouvé, il y a quelques mois, le patron français était resté sous le coup d'un mandat d'arrêt international qui l'empêchait de voyager hors de France et l'obligeait à travailler par vidéo-conférences. Les autorités belges avaient déclaré n'avoir aucun moyen d'intervenir dans une procédure dont la conduite appartenait aux seuls enquêteurs. Le procès de M. Pineau-Valencienne pourrait avoir lieu à Bruxelles à une date encore indéterminée.

Les fraudes aux dépens des deniers publics dépasseraient 175 milliards de francs

« GLOBALEMENT, ce sont donc 175 à 235 milliards de francs qui, sur les 2 260 milliards de francs contrôlés, correspondent à des fraudes ou à des abus, soit les deux tiers de l'impôt sur le revenu ou du déficit budgétaire . » Telle est la conclusion d'un rapport parlementaire sur les fraudes et les pratiques abusives remis, jeudi 9 mai, au premier ministre. En septembre 1995, Alain Juppé avait demandé à trois députés, Charles de Courson (UDF-FD, Marne), Gérard Léonard (RPR, Meurthe-et-Moselle) et Francis Delattre (UDF-PR, Val-d'Oise) de conduire une mission sur le sujet dans le but de proposer des solutions.

MM. de Courson et Léonard – M. Delattre a donné sa démission de ce groupe en décembre arguant d'une charge de travail trop importante – estiment que le travail illégal est *« la première cause de la fraude »* qui représenterait *« 100 à 160 milliards de francs de pertes de recettes publiques pour environ 1,5 millions de personnes concernées »*. Au passage, ils évaluent, sans donner plus d'explications, les *« étrangers en situation irrégulière à environ 800 000 sur un total de 3,6 millions d'étrangers en situations régulière, soit une fraude de plus de 22 % »*. Selon les rapporteurs, les prélèvements obligatoires sont l'objet d'une *« fraude significative »*. Elle s'élèverait à *« 66 milliards de francs »* sur un total de *« 2 000 milliards de francs de prélèvements obligatoires examinés »*. Enfin, les prestations sociales sont touchées par une *« fraude inégale »*. *« Le montant de la fraude et des abus s'élève*, selon eux, *à plus de 8 milliards »* sur un montant de *« 260 milliards de francs de prestations sociales étudiées »*.

Les rapporteurs soulignent que les grandes causes résident dans *« un système trop déclaratif, trop complexe et inadapté à une ouverture internationale »*. Ils ajoutent que les contrôles et les sanctions sont *« insuffisants et inégalitaires »*. Logiquement, ils suggèrent notamment de *« réduire les champ des procédures déclaratives »* et de *« généraliser les échanges automatisés d'informations entre services »*, ce qui s'oppose à la position de la CNIL (Commission nationale informatique et liberté).

Les auteurs du rapport notent qu'*« il ne s'agit nullement d'une chasse aux pauvres »*. En lançant cette mission, M. Juppé avait cité *« la fraude au RMI* [revenu minimum d'insertion], *l'immigration illégale, le travail clandestin et les faux chômeurs »* au nombre des abus et gaspillages. Martine Aubry (PS), ancien ministre du travail, s'était déclarée *« outrée »* et *« profondément choquée »* par cette démarche tendant, selon elle, à *« montrer du doigt les plus fragiles »*.

Olivier Biffaud

BOURSE

TOUTE LA BOURSE EN DIRECT 3615 LEMONDE

Cours relevés le jeudi 9 mai, à 12 h 30 (Paris)

FERMETURE DES PLACES ASIATIQUES

Tokyo Nikkei	21495,30	– 0,77	+ 7,76
Honk Kong index	10702,20	+ 0,04	+ 6,19

Tokyo. Nikkei sur 3 mois

21728,60

OUVERTURE DES PLACES EUROPÉENNES

	Cours au 07/05	Var. en % 06/05	Var. en % fin 95
Paris CAC 40	2083,74	– 0,32	+ 11,31
Londres FT 100	3752,90	+ 0,03	+ 1,72
Zurich	—	—	+ 13,21
Milan MIB 30	—	—	+ 19,65
Francfort Dax 30	2479,15	+ 0,41	+ 9,99
Bruxelles	1708,63	– 0,26	+ 9,55
Suisse SBS	—	—	– 1,61
Madrid Ibex 35	—	—	+ 11,39
Amsterdam CBS	—	—	+ 15,17

Tirage du Monde daté jeudi 9 mai 1996 : 379 142 exemplaires 1 - ?

Une entreprise affaiblie et contrainte de se rapprocher de l'Aerospatiale

ENGAGÉ dans un véritable bras de fer avec la présidence de la République sur la retructuration de l'industrie de la défense et sur son mariage forcé avec l'Aerospatiale, Serge Dassault pourrait être affaibli par son implication dans l'affaire « Carapace » même s'il a déclaré, jeudi matin : *« Je ne suis pour rien dans cette affaire . »*

Le chef de l'Etat, Jacques Chirac, avait annoncé le 22 février son intention de voir les deux groupes se rapprocher pour mettre en commun les cellules d'avions, les hélicoptères et les systèmes d'armes adaptés. Cette incitation de l'Elysée avait été exprimée au nom de *« l'intérêt national »*. Elle entre dans le cadre d'une politique volontariste du gouvernement qui veut favoriser des rapprochements franco-français avant de prévoir des alliances avec des groupes européens comparables.

La mise en place d'un comité de pilotage réunissant les directions de l'Aerospatiale et de Dassault avait été immédiatement annoncée par Matignon afin de proposer *« d'ici au 30 juin, les modalités d'un rapprochement dans le but de constituer un groupe unique avant deux* ans ». De sources proches du dossier, ce comité n'a jamais été réuni, Serge Dassault favorisant un dialogue direct *« entre actionnaires »*, c'est à dire avec l'Etat et le gouvernement. Ces discussions portent sur le périmètre d'activités concerné par le rapprochement, l'indemnisation de la famille Dassault et la répartition des pouvoirs au sein de la nouvelle entité.

Après diverses modifications intervenues dans le capital, Dassault Aviation, la principale filiale intéressée par le rapprochement avec l'Aerospatiale, est détenue à hauteur 45,76 % du capital et de 54,73 % des voix par l'Etat et la Sogepa (créée en 1979 et détenue à 100 % par l'Etat, cette entreprise publique a pour objet de gérer les participations publiques détenues dans le capital de Dassault Aviation et d'Aerospatiale). Il y a toutefois débat sur la valeur juridique des droits de vote double.

« Serge Dassault défend légitimement une logique patrimoniale », explique-t-on dans l'entourage du dossier. Mais, rappelle-t-on au ministère de la défense, *« contrairement à 1976 et 1986 où les gouvernements avaient déjà tenter de forcer la main à Serge Dassault, le président de la République s'est formellement engagé sur la voie qui doit mener à un rapprochement des deux groupes »*. Charles Millon, le ministre de la défense, a quant à lui rappelé que *« M. Dassault doit se rappeler que son principal client est l'Etat »* et a refusé de commander rapidement des Rafales faisant indirectement planer des menaces sur le programme de cet avion.

L'affaiblissement du groupe de Serge Dassault pourrait renverser le rapport de force et le contraindre à se montrer mieux disposé. Jeudi matin, les actions des filiales cotées enregistraient un recul important. L'action Dassault Electronique, signataire du « contrat Carapace », baissait de 7,8 % à l'ouverture. Elle ne perdait plus que 2,2 % à 10 heures 30, mais restait en tête des plus fortes baisses. L'action Dassault Aviation reculait, quant à elle, de 2,1 %.

Christophe Jakubyszyn

A 80 ans, un Français sur dix vit dans l'isolement le plus complet

Une étude de l'Insee sur les conditions d'existence des octogénaires

LES CLICHÉS sur la « retraite heureuse » ont la vie dure. Si le niveau de vie des retraités dépasse aujourd'hui celui des actifs – le revenu moyen des plus de 60 ans a été estimé à 6 900 francs mensuels en 1995 –, passé 80 ans le constat mérite fort d'être nuancé. Une étude de la division des études sociales de l'Insee (Institut national de la statistique et des études économiques), rendue publique jeudi 9 mai, indique en effet que *« le bien-être relatif des 60-75 ans contraste avec la fragilité des revenus des plus de 80 ans »*.

Les octogénaires sont, pour la plupart, des personnes seules. L'espérance de vie étant plus élevée chez les femmes, ce sont principalement des veuves. Or, à 80 ans, précisent Marie-Gabrielle David et Christophe Starzec, auteurs de l'étude, *« le revenu disponible d'une veuve est inférieur de 6 points au revenu de l'ensemble des 80 ans et inférieur de 16 points à celui des plus de 60 ans »*. Parmi les femmes âgées de plus de 60 ans, expliquent les chercheurs, *« une veuve sur quatre n'a jamais exercé d'activité professionnelle et ne perçoit qu'une pension de reversion, c'est-à-dire une partie seulement de la pension du mari décédé »*.

« AUCUNE ACTIVITÉ COLLECTIVE »

Lorsque ces veuves ont travaillé, leurs droits à la retraite sont généralement peu élevés, en raison d'interruptions de carrière pour élever leurs enfants et surtout *« parce qu'elles exerçaient des professions le plus souvent à faible rémunération : 30 % étaient aides familiales d'indépendants, 20 % employées de commerce, 14 % ouvrières non qualifiées »*.

L'équation est d'ailleurs valable pour la population féminine dans son ensemble : *« La progression de l'activité féminine depuis trois décennies ne s'est pas encore traduite pleinement par l'augmentation des droits à la retraite »*, souligne l'étude, et *« les épouses qui ont exercé une profession ont des retraites inférieures de moitié à celles des femmes célibataires ou divorcées »*. Deux autres ombres viennent noircir le tableau : la perte d'autonomie et l'isolement. Au total, 11 % des plus de 60 ans vivant en logement ordinaire sont *« physiquement dépendants »*. Cette dépendance se traduit essentiellement par des difficultés à marcher, dont sont victimes 26 % des personnes de 70 à 74 ans et 57 % des plus de 80 ans. Résultat : *« Plus de 30 % des octogénaires restent confinés chez eux, et 8 % ne quittent pas leur fauteuil ou leur lit. »*

33 % des plus de 80 ans sans conjoint ne font, en outre, jamais leurs courses, 25 % ne font jamais le ménage, 15 % ne préparent jamais leur repas et 69 % font appel à quelqu'un pour effectuer leurs démarches administratives. 27 % des plus de 60 ans et 56 % des plus de 80 ans déclarent ainsi recourir de façon régulière à l'aide d'un tiers pour accomplir les tâches domestiques quotidiennes. Dans un cas sur trois, cette aide vient d'un membre de la famille et le plus souvent d'un enfant.

La solitude s'accentue avec l'âge. Contre toute attente, près des trois quarts des plus de 60 ans *« ne participent à aucune activité collective, que ce soit une association sportive ou culturelle, un club du troisième âge ou un groupement d'anciens »*. Plus inquiétant encore, 64 % d'entre eux ne sont jamais *« reçus pour quelques jours par des membres de leur famille ou par des amis »*. Si le téléphone apparaît comme un moyen de communication très répandu parmi les retraités, 15 % des plus de 75 ans n'ont cependant jamais de relation téléphonique avec leurs proches.

A l'âge de 80 ans, 11 % des Français vivent à domicile dans l'isolement le plus complet. L'entrée en vigueur de la prestation d'autonomie pour les personnes âgées dépendantes, promise par le candidat Chirac pour le 1er janvier, et finalement différée pour des raisons budgétaires, se fait cruellement attendre.

Laurence Folléa